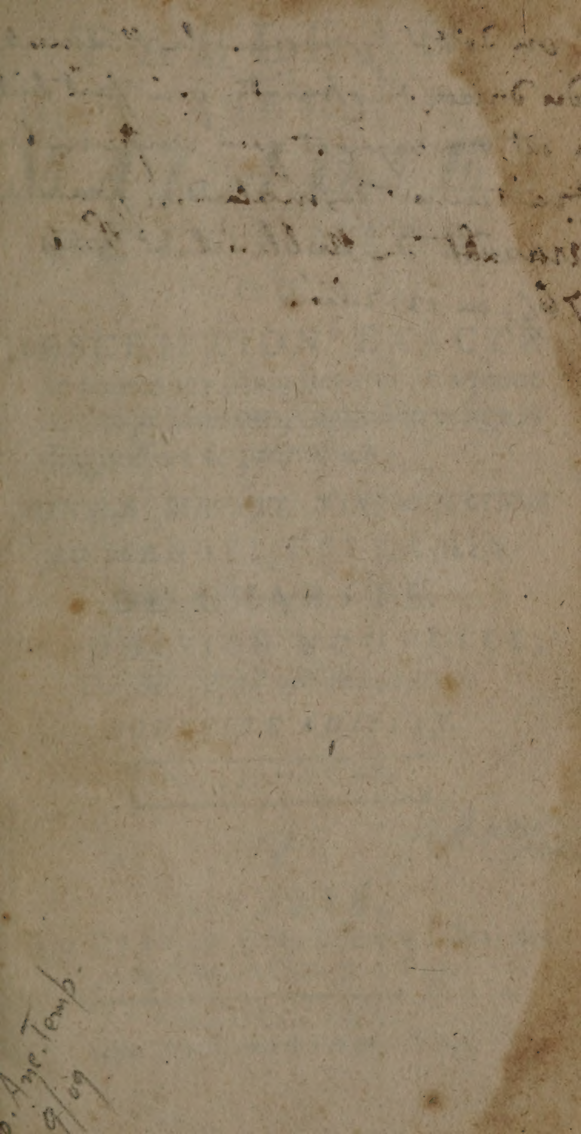








on doit se procurer le Manuel des dames de charité, qui fait suite à cet ouvrage, et qui renferme le traitement des maladies, par Arnault de Nobleville. Paris 1765, in-12, relié.

TABLEAU DES *MALADIES* DE LOMMIUS;

OU

DESCRIPTION EXACTE

de toutes les Maladies qui attaquent le Corps humain, avec leurs ſignes diagnoſtics & pronoſtics :

OUVRAGE SERVANT D'INTRODUCTION AU MANUEL DES DAMES DE CHARITÉ.

TRADUCTION NOUVELLE,

Par M. l'Abbé LE *MASCRIER.*

NOUVELLE ÉDITION.

Prix 2 liv. 10 ſ. relié.

Fr. Guaud

A PARIS,

Chez DEBURE Pere, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'Image S. Paul.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



Le *Manuel des Dames de Charité* ſe vend chez le même Libraire, 3 liv. relié.



A MONSIEUR

MORAND,

ÉCUYER, CHEVALIER DE S. Michel, Chirurgien du Collége de Paris, Docteur en Médecine, Membre des Académies de Paris, Rouen, Péterſbourg, Londres, Stockolm, Bologne, Florence & Cortone, Sécrétaire perpétuel de celle de Chirurgie, &c.

ONSIEUR,

En Vous offrant la traduction du Livre d'un excellent homme, on ne me verra point,

en adulateur téméraire, entreprendre de faire ici Votre éloge. L'Art de guérir qui Vous eſt redevable des connoiſſances dont Vous l'avez enrichi par Vos écrits & par Vos travaux, n'a pas beſoin de mes foibles efforts pour en éterniſer la mémoire. Les diſcours les plus éloquens, en n'apportant aucun nouveau luſtre à Votre mérite, ne ſçauroient ajouter, ni à la vive reconnoiſſance de tant de Sujets du Roi que Vous avez ſauvés par Votre habileté, ni à cette haute réputation ſi légitimement acquiſe, qui Vous a fait déſirer

d'un grand Prince *, *rechercher de toutes les Compagnies de l'Europe les plus ſçavantes & les plus illuſtres, & décorer des marques de diſtinction les plus flatteuſes par notre auguſte Monarque.*

Permettez, MONSIEUR, *que je me joigne ici à la voix publique, pour rendre à Vos ſuccès le juſte tribut de louanges qui leur eſt dû : agréez l'hommage que je vous fais de cette partie de mes Ouvrages ; & recevez les aſſurances ſincères de l'eſtime & de la conſidé-*

* En 1736, *M. Morand* fut demandé par Philippe V, Roi d'Eſpagne, pour être ſon premier Chirurgien.

ration parfaite avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
LE MASCRIER.

PRÉFACE.

AVANT que j'entre dans le détail du Livre dont je donne ici la traduction, je pense qu'il est à propos que je dise un mot de celui qui en est l'Auteur, & que je le fasse connoître, autant du moins que cela me sera possible.

Josse Lommius, Médecin célébre, naquit au Comté de Buren dans la Gueldre. On ignore quelle étoit sa famille ; il y a seulement lieu de croire qu'elle jouissoit de quelque considération dans son pays, puisque dans la Dédicace de son Commentaire sur Celse, laquelle est adressée au Prince d'Orange, Lommius nous apprend lui-même, que sous le pere & l'ayeul de la Comtesse de Buren que ce Prince épousa en premieres nôces, son pere avoit exercé l'emploi de Sécretaire général de tout le Comté de Buren.

A l'égard de ſon âge, quelques recherches que j'aie faites, il m'eſt impoſſible de le fixer préciſément. Je me garderai cependant bien de dire d'après quelques-uns de nos Journaliſtes, qu'*il vivoit il y a plus d'un ſiécle*; ce feroit parler peu exactement, puiſqu'il y en a certainement au moins deux qu'il étoit déja fort célébre, & qu'on ne peut marquer l'époque de ſa naiſſance plus tard que vers le commencement du 16e. ſiecle. La preuve en eſt claire & facile. En 1557, ou, ſi l'on veut, 1558, & par conſéquent il y a plus de deux-cens ans, Lommius publia ſon Commentaire ſur Celſe: deux ans après, en 1560, il donna ſon Tableau des maladies; & deux ans encore après, en 1562, parut ſon Traité de la cure des Fievres continues. Lommius étoit donc dès-lors un habile homme dans ſon Art; il avoit dès-lors de la réputation & de la célébrité, comme on va le voir par la ſuite: par conſé-

quent il ne pouvoit avoir moins de trente-cinq à quarante ans ; il étoit donc né vers l'an 1510 ou 1515.

Mais c'eſt trop m'arrêter à ces minuties chronologiques : j'ajoute ſeulement, que Lommius étoit ami & contemporain du célébre Fernel, Médecin du Roi Henri II. & de la Reine Catherine de Médicis, qu'il cite avec éloge dans la Préface de ſon Commentaire ſur Celſe, en l'appellant ſon ami, *amicus noſter Fernelius*; qu'en 1557 il étoit Médecin de la Ville de Tournai ; qu'il étoit de même en 1560 Médecin penſionné de la Ville de Bruxelles ; & qu'outre cela en 1562 il étoit depuis quelques années Médecin du Comte de Meghen, comme il le dit dans l'Epître dédicatoire qu'il écrivit à ce Seigneur, en lui adreſſant ſon Traité ſur les Fievres. Les autres particularités de ſa vie, ainſi que l'époque de ſa mort, nous ſont inconnues.

A l'égard de ses Ouvrages, on n'en connoît que trois. Le premier qu'il appelle les prémices de ses études *, est son Commentaire *De sanitate tuendâ* sur le premier Livre de Celse *De re Medicâ*. Lommius le dédia au célébre Guillaume de Nassau Prince d'Orange, & Comte de Buren par son mariage, le chef & le plus puissant promoteur de la grande révolution des Pays-bas. L'Epître dédicatoire est datée de Tournai le premier Décembre 1557; & le Livre parut l'année suivante 1558, imprimé à Louvain. Il s'en est fait depuis deux autres éditions, l'une à Leyde en 1724, & l'autre à Amsterdam en 1745.

De ce premier Ouvrage je passe au troisieme; c'est le Traité *De curandis Febribus continuis*, ou, De la curation des Fievres continues, dédié à Charles de Brimeu Comte de Meghen, Chevalier de la Toison

* *Primitias studiorum meorum.* Dans son Epître dédicatoire au Prince d'Orange.

d'or, & alors Gouverneur de la Gueldre & du Comté de Zutphen, qui, comme je l'ai dit, avoit depuis quelques années choisi Lommius pour son Médecin. La Dédicace de ce livre est datée de Bruxelles le premier Septembre 1562 ; & il fut imprimé cette année à Anvers. En 1718 on en donna une seconde édition à Londres, sur laquelle on en fit une troisieme à Roterdam en 1720.

Il ne me conviendroit pas, n'étant point homme de l'Art, de vouloir décider du mérite de ces deux Ouvrages. J'observe seulement que deux éditions, qui ont été faites dans ce siécle de l'un & de l'autre d'après les premieres, semblent prouver que l'on peut tirer quelque avantage de ces deux Traités. J'ajoute d'après la lecture que j'en ai faite, sans oser cependant prononcer, que la Latinité en est fort pure & très-exacte, ensorte que Manget a eu raison de dire dans sa Biblio-

théque des Ecrivains de Médecine ; que Lommius ne le cede qu'à Celſe en cette partie ; que tous deux ſuppoſent une lecture prodigieuſe de tous les Auteurs anciens qui ont écrit ſur cette Science, Grecs, Latins ou Arabes, tels que Galien, Avicenne, Averroès, Razis, &c. & ſur-tout Hippocrate, qu'il paroît que Lommius poſſédoit parfaitement ; & qu'une étude aſſidue & réfléchie de ces deux livres ne pourroit être que très-avantageuſe à ceux qui de nos jours ſe deſtinent à la profeſſion de la Médecine, leſquels n'en deviendroient peut-être que plus habiles, plus attentifs & plus éclairés Obſervateurs, *Ordonnateurs* plus ſages & plus circonſpects, & conſéquemment Médecins plus utiles à la Société pour la guériſon des Maladies.

Je viens enfin au Livre, dont je donne aujourd'hui la traduction ; c'eſt, en ſuivant l'ordre des dates, le ſecond Ouvrage de Lommius, puiſ-

qu'il parut en 1560, deux ans par conséquent après son Commentaire sur Celse, & deux ans avant son Traité de la cure des Fievres continues. Nous lui avons donné le titre de *Tableau des Maladies*, *&c.* pour les raisons que je rapporterai plus bas; dans l'original Latin il est simplement intitulé *Observationes Medicinales*, *&c.* parce que ce n'est en effet que le précis, & comme le résultat des observations que l'Auteur consommé dans la théorie & dans la pratique de son Art, avoit faites sur les différentes especes de maladies. La premiere édition de ce livre qui est très-bien écrit, & d'un style fort serré & très-concis, parut à Anvers, imprimée chez Plantin en 1560; & en 1563 il s'en fit une seconde dans la même Ville chez Sylvius. Quatre-vingts ans après, c'est-à-dire en 1643, on le réimprima à Francfort avec le titre avantageux de petit Ouvrage d'or, *Opusculum aureum*, qui lui est demeuré dans toutes les éditions

ſuivantes. Il en parut une nouvelle ; auſſi à Francfort, en 1688. Les Médecins d'Amſterdam le firent imprimer de nouveau en 1714, avec le même titre d'Ouvrage d'or. En 1719 George Wolffang Wedelius, Médecin célebre, connu par un nombre prodigieux d'Ouvrages dont il eſt l'Auteur, & Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité d'Yenne, en donna une ſixieme édition ; & elle a été ſuivie de deux autres faites à Amſterdam en 1725 & 1738. Un Livre qui vit encore depuis deux-cens ans, & qui a eu huit éditions dans le cours de deux ſiécles, ne mérite ſûrement pas qu'on le traite de livre inutile, comme quelqu'un que je ne nomme point a eu l'indiſcrétion de le faire.

Il eſt dédié à Meſſieurs du Magiſtrat de Bruxelles ; & l'Epître dédicatoire que Lommius leur adreſſe à ce ſujet, eſt un morceau qui, à mon avis, mérite d'être lû, tant parce que l'Auteur y reprend fort

librement les défauts de quelques-uns des Médecins de ces derniers ſiécles, que parce qu'il y expoſe très-clairement le plan & l'objet de ſon Ouvrage, & l'utilité dont il peut être. C'eſt ce qui m'a engagé à donner ici la traduction de cette Dédicace, qui n'avoit point encore paru en notre Langue.

Le deſſein de Lommius a donc été, comme il nous l'apprend, de renfermer dans ce Livre tout ce qui concerne cette partie de la Médecine, qui comprend le Diagnoſtic des maladies, leur Pronoſtic, & les conſéquences qu'on peut en tirer; & l'on ne peut diſconvenir, que cette connoiſſance ne ſoit très-utile, tant pour la cure & la guériſon des maladies, que pour attirer aux Médecins l'eſtime & la confiance des Malades. Si l'on en croit ce que dit Wedelius dans la Préface qu'il a miſe à la tête de l'édition qu'il a donnée de ce Livre, c'eſt une ſcience abſolument néceſſaire dans la pra-

tique de la Médecine ; c'eſt le fil d'Ariadne, au moyen duquel on peut ſortir du labyrinthe des maladies ; c'eſt le fondement de toutes les autres parties qu'un Médecin doit poſſéder, parce que, comme il le dit, le conduiſant de ce qu'il connoît à ce qu'il ne connoît pas, de la connoiſſance des ſignes & des effets à celle des cauſes, elle le met en état de tirer des ſymptômes qui accompagnent les maladies, de juſtes indications, au moyen deſquelles il peut décider de leur nature, de leurs cauſes, & des remedes que l'on doit y apporter, en quoi conſiſte, ajoute-t-il, toute la Science de la Médecine. Il faut obſerver, dit un habile Journaliſte dont le jugement eſt d'un grand poids en cette partie *, « que la » ſcience du Diagnoſtic eſt la baſe » de la guériſon, que ſans elle on » eſt expoſé à des erreurs conti-

* M. Vandermonde, *Journal de Médecine du mois d'Août* 1759, pag. 107.

» nuelles; & nous osons même assurer, que quand un Médecin a bien sçu placer son Diagnostic, son Malade est à moitié guéri : car avec quelques connoissances & un bon-sens ordinaire, il vient aisément à bout du reste de l'ouvrage. A l'égard de la doctrine des Pronostics, ajoute-t-il, elle est moins intéressante pour le Malade; mais c'est la partie la plus brillante du Médecin : c'est elle qui décide de son aptitude à l'exercice de sa profession, de la nature du génie avec lequel il fait ses observations; de façon qu'on peut assurer sans témérité, qu'un Médecin qui se trompe *lourdement* & *le plus souvent* dans son Pronostic, sera toujours un Médecin très-médiocre. « Or c'est cette science du Diagnostic & du Pronostic des maladies, qui depuis Hippocrate n'avoit été traitée expressément par personne, que Lommius a entrepris de renfermer

dans ce Livre, que l'on peut regarder, pour me ſervir des termes de Wedelius, comme un répertoire excellent, où l'on trouve une deſcription exacte & fort détaillée de toutes les maladies qui attaquent le corps humain. C'eſt là que l'on apprendra à bien connoître les maladies, & à les guérir, ſi l'on eſt aſſez attentif, pour tirer des ſymptômes qui les caractériſent & qui les accompagnent, des indications juſtes, qui ſervent à en découvrir les cauſes, & à s'aſſûrer des remedes qui leur ſont propres.

Tout l'Ouvrage eſt diviſé en trois Livres. Dans le premier, Lommius traite en général des maladies qui attaquent le corps humain ; & comme dans dix-neuf chapitres dont il eſt compoſé, il n'eſt guères queſtion que des différentes eſpeces de Fievres, on pourroit preſque le regarder comme un excellent Traité abrégé ſur cette ſorte de maladie, qui accompagne ordinairement tou-

tes les autres. Le 12e. & le 14e. chapitres de ce Livre méritent ſur-tout l'attention. Le premier a pour titre, *Remarques générales ſur les Fievres*; & le ſecond, *Signes des Criſes*. Il y a, je penſe, beaucoup à apprendre pour toutes ſortes de perſonnes dans l'un & dans l'autre; peut-être même ne ſont-ils pas indignes des réflexions des Médecins les plus habiles.

Dans le ſecond Livre, l'Auteur entrant dans le détail, parle de toutes les maladies qui ſont propres & particulieres à chacune des parties du Corps humain; & parce que cette matiere eſt fort vaſte & très-étendue, j'ai crû, en ſuivant le plan de Lommius, qu'il me ſeroit permis pour la commodité des Lecteurs de la diviſer en pluſieurs Paragraphes. Il y en a neuf dans ce Livre. L'Auteur parle dans le premier des maladies de la Tête; dans le 2d, des maladies du Cœur & de la Poitrine; dans le 3e, des maladies de l'Eſtomac & des Inteſtins; dans le 4e, des

maladies du Mézentere, du Foie & de la Ratte; dans le 5e, des maladies des Reins & de la Vessie; dans le 6e, des maladies des Parties naturelles; dans le 7e, des maladies des Articles; dans le 8e, des maladies de la Peau; & dans le 9e, des maladies qui attaquent indifféremment diverses parties du corps, sans être particulieres à aucune. Sans vouloir décider du mérite de ce second Livre, je m'en rapporte au jugement de nos plus sçavans Médecins; ils sçavent mieux que moi l'estime que l'on doit en faire.

Enfin dans le troisieme qui est assez court, Lommius traite des Pronostics que l'on peut tirer, tant des maladies en général, que de chacune en particulier. Ce Livre est certainement un des plus curieux, & peut-être un des plus utiles de tout l'Ouvrage, puisqu'en douze chapitres dans lesquels j'ai crû devoir le partager, en prenant pour guide le plan que Lommius en a tracé

lui-même dans ſon préambule, on peut dire qu'il renferme à peu près toute la doctrine des Pronoſtics. Le chapitre du Pouls & celui de l'Urine méritent ſur-tout d'être lûs & étudiés avec l'attention la plus réfléchie; ce ſont, j'oſe le dire ſans craindre d'en être démenti par les gens de l'Art, deux excellens Traités en racourci ſur ces deux objets, dont la connoiſſance eſt ſi importante dans toutes ſortes de maladies.

Après ce que j'ai dit, il eſt inutile que je m'arrête à vanter le mérite de cet Ouvrage; parmi ceux qui le connoiſſent, les ſuffrages ne ſont point partagés à ſon ſujet. Les Médecins les plus habiles conviennent, que c'eſt un livre d'or, un Ouvrage excellent & achevé, un Traité d'un très-grand prix *aux yeux des connoiſſeurs*, & dont l'étude eſt néceſſaire à tous les Médecins qui aiment véritablement leur profeſſion, & qui cherchent à s'en inſtruire

parfaitement. Plusieurs nous ont avoué qu'ils l'avoient lû dix fois ; & sur ce que l'on demandoit un jour à quelqu'un d'entr'eux, s'il ne seroit pas possible de donner quelque perfection à ce livre, il ne balança point à répondre, qu'après quarante ans de pratique, le plus habile homme ne seroit peut-être pas en état d'y ajouter une syllabe. En faut-il davantage, pour faire tomber la Critique déplacée & indiscrete, pour ne rien dire de plus, qui parut de cet Ouvrage il y a environ six mois * ? Si cette Préface tombe par hasard entre les mains de l'Auteur de cette Critique, il y a lieu d'espérer qu'il se repentira du jugement précipité qu'il a porté d'un Livre qu'il ne connoît point, & qui n'est pas du ressort d'un Littérateur ordinaire.

Tel étoit cet Ouvrage de Lommius, connu & estimé des Méde-

* Année Littéraire, *Lettre XII. du 6 Juillet 1759, pag. 282.*

cins ſeulement, & ignoré du reſte des hommes, lorſqu'en 1716 il en parut une traduction Françoiſe faite par feu M. le Brethon, Bachelier en Médecine. Je conviens avec l'Auteur de l'Année littéraire, qu'elle n'eut pas alors *un grand ſuccès*; & j'ai lieu de croire qu'on doit en attribuer en partie la cauſe au peu de ſoin du Libraire qui s'en étoit chargé; puiſqu'il eſt certain d'ailleurs, que depuis environ ſix mois qu'elle a paſſé entre les mains d'un autre qui en a acquis le fond, il ne lui a pas encore pris envie de ſe plaindre de la vente. Du reſte je ne puis m'empêcher d'avouer, que cette traduction eſt fort mal écrite, & que le ſtyle en eſt ſouvent obſcur & embarraſſé; enſorte qu'elle donne lieu de penſer, que le Traducteur ſçavoit aſſez mal notre Langue. J'ajoute qu'il eſt évident par ſa traduction, que tout Médecin qu'il étoit, il n'a pas toujours entendu ou voulu entendre ſon Auteur; que

ſouvent il a pris un ſens abſolument contraire au ſien, & cela au point de mettre preſque toujours le premier ou à droite ce que l'original Latin place le ſecond ou à gauche ; ce qui n'eſt pas de peu d'importance dans un Livre de la nature de celui-ci. Enfin ce qu'il y a de moins pardonnable encore dans ſa traduction, eſt que pour donner peut-être des preuves de ſa ſcience dans l'Art, il prend très-fréquemment la liberté d'amplifier, de paraphraſer, d'enjoliver Lommius, & de ſubſtituer ſes propres idées à celles de cet excellent homme.

Ce ſont ces obſervations que j'ai eu occaſion de faire en comparant cette traduction Françoiſe avec l'original Latin, qui m'ont fait naître l'idée de le traduire de nouveau. J'ai penſé que ce ſeroit rendre quelque ſervice à la Société, de tirer ce Traité de Lommius des mains des Médecins & de la pouſſiere de l'Ecole, pour ainſi dire, pour le

faire

faire connoître aux perſonnes qui ne ſont pas de l'Art, en le leur préſentant préciſément & exactement tel qu'il eſt; & c'eſt ce qui m'a engagé à entreprendre d'en donner au Public une nouvelle traduction, plus fidéle, plus exacte, plus claire, plus nette & mieux écrite que l'ancienne, telle en un mot qu'elle puiſſe être d'uſage à tous ceux qui ne ſont pas Médecins. Je laiſſe aux connoiſſeurs à juger ſi j'y ai réuſſi; je dirai ſeulement à mon avantage, que l'Auteur du Manuel des Dames de Charité, bon juge certainement en cette matiere, ayant jetté les yeux ſur ma traduction, a bien voulu ſe donner la peine de la revoir toute entiere ſur l'original Latin, & m'aider de ſes conſeils. L'aveu public que j'en fais ici, eſt un tribut de reconnoiſſance, que l'Auteur du Manuel n'acceptera ſans doute qu'à regret, mais que je crois devoir à la juſtice, & à l'amitié dont il m'honore.

J'ai conſervé à ce Livre le titre de *Tableau des maladies* que le premier Traducteur lui avoit donné, parce qu'il m'a paru très-propre à faire connoître le genre & la nature de cet Ouvrage. Ce n'eſt en effet autre choſe qu'un portrait en raccourci, une deſcription exacte & détaillée que Lommius a voulu donner de toutes les maladies auxquelles le Corps humain eſt expoſé, en faiſant la peinture de leurs ſignes diagnoſtics & pronoſtics, je veux dire, des ſymptômes qui les accompagnent, & qui les caractériſent. Ce tableau eſt en petit, remarque fort bien un de nos Journaliſtes *; « mais il eſt » fini : tous les traits dont il eſt » formé, partent d'un grand Méde» cin, d'un exact & d'un intelli» gent Obſervateur ; & la maniere » avec laquelle il eſt préſenté, le » met encore dans un plus beau » jour ».

A l'égard des Remarques que

* M. Vandermonde, *ubi ſuprà*.

l'ancien Traducteur avoit ajoutées à la suite des chapitres de Lommius, j'ai crû devoir les supprimer pour plusieurs bonnes raisons : 1°. parce qu'elles ne sont d'aucune utilité, & déparent l'Ouvrage de l'Auteur latin, n'étant le plus souvent qu'une répétition fastidieuse de ce que Lommius a très-bien dit auparavant, ou un vain étalage de citations d'Auteurs, qui n'apprennent rien de curieux ni d'instructif; 2°. parce que bien-loin d'être utiles, elles ne sont pas même quelquefois raisonnables : témoin celles sur l'Eléphantie, page 103 de l'ancienne traduction : témoin encore celles sur le mal Vénérien, page 108, où, sur la foi de Césalpin, le Traducteur donne à cette maladie une origine romanesque & fabuleuse : témoin principalement celles sur l'Ulcere des Reins, page 354, où après avoir fait dire à Lommius ce qu'il ne dit point au sujet du Rein entiérement détaché, ce même Tra-

ducteur le critique ſans raiſon à ce ſujet dans ſa note, comme s'il avoit pris à tâche de défigurer à deſſein le texte de ſon Auteur, pour ſe donner enſuite le plaiſir malin de le combattre; 3°. enfin parce qu'au-lieu d'enſeigner dans ſes Remarques les curations des maladies dont Lommius donne la deſcription, ce que l'on devoit naturellement attendre d'un Médecin, il ne les a pas ſeulement effleurées. C'eſt pour ſuppléer à ce qu'il auroit dû faire à cet égard, & pour dédommager le Public de la ſuppreſſion néceſſaire de ſes Remarques inutiles, que j'ai crû à propos de ſubſtituer dans ma traduction à la fin de chacun des chapitres de Lommius, toutes les fois qu'ils en ont été ſuſceptibles, des renvois aux pages du *Manuel des Dames de Charité*, édition de 1765, où l'on indique les remedes propres à la cure des maladies, dont l'Auteur latin parle dans ſon Livre.

Tel eſt en effet le rapport naturel & immédiat, qui ſe trouve entre le Traité de Lommius & le Manuel : ces deux Ouvrages ſemblent ſe prêter mutuellement la main, pour compoſer enſemble un cours complet de Médecine ſpéculative & pratique ; & c'eſt ce qui m'a engagé à annoncer ma traduction, comme devant ſervir d'introduction à l'uſage qu'on peut faire du Manuel des Dames de Charité. On trouve la théorie dans Lommius, & la pratique dans le Manuel : le Livre du premier enſeigne à connoître la nature des maladies, leurs cauſes & l'événement qu'elles doivent avoir ; le ſecond apprend quelle doit en être la cure, & quels remedes on peut y apporter pour les guérir. Si dans le Manuel on trouve quelques deſcriptions de maladies qui ſe rencontrent auſſi dans l'Auteur Latin, outre qu'elles nſont pas en grand nombre, elles ont plus courtes, plus ſerrées &

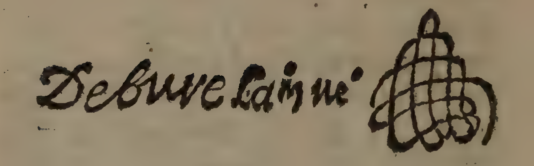
plus rapprochées que dans le dernier, qui entre dans un bien plus grand détail ; enſorte que ces deux Ouvrages ſemblent s'éclairer & ſe fortifier réciproquement, & qu'on peut avancer avec fondement, que pour tirer de l'un un avantage certain, il eſt encore néceſſaire en quelque ſorte d'y joindre l'autre. Ce que j'oſe aſſûrer d'après un fort habile homme en cette partie, c'eſt que pour les perſonnes intelligentes qui ne ſont pas de l'Art, pour celles qui ſans ſe piquer d'une profonde théorie, & guidées ſeulement par leur zele & leur charité, avec un peu de pratique ſe ſont conſacrées au ſervice des Pauvres, pour ceux même qui par état s'occupent du ſoin des Malades ſans être d'ailleurs beaucoup verſés dans la lecture des anciens Auteurs, ces deux livres peuvent tenir lieu d'une petite Bibliotheque de Médecine.

C'eſt pour ces perſonnes, que

j'aurois ſouhaité pouvoir ne me ſervir dans ma traduction que de termes connus, & qui fuſſent à leur portée : la nature de l'Ouvrage ne me l'a pas permis auſſi ſouvent que je l'aurois déſiré ; c'eſt pourquoi j'ai crû devoir pour leur commodité & pour leur inſtruction donner ici une explication aſſez ample des termes de Médecine & d'Anatomie répandus dans ce livre. On la trouvera à la ſuite de cette Préface. C'eſt une eſpece de petit Dictionnaire abrégé d'une Langue qui n'eſt pas familiere à tout le monde, & que je conſeille de lire & relire avec ſoin, même de ſçavoir par cœur s'il eſt poſſible, ſi l'on veut n'être pas ſouvent arrêté dans la lecture de cet Ouvrage. Je l'ai extrait de ce que nous avons de plus ſçavant & de plus habile en cette matiere : ainſi on peut compter ſur la juſteſſe des définitions que j'y donne de chaque terme.

Le déſir d'être utile à la Société,

l'envie de m'inſtruire moi-même ; ſont les principaux motifs qui m'ont porté à entreprendre cette traduction, & à me mettre au-deſſus des difficultés que j'y ai rencontrées, tant de la part du ſtyle concis de l'Auteur, que du côté de la nature même de l'Ouvrage. Il ne me reſte qu'à ſouhaiter, qu'elle ſoit accueillie favorablement, & que le Public retire de mon travail l'avantage que je me ſuis propoſé de lui procurer.



EXPLICATION
De plusieurs termes d'Anatomie & de Médecine répandus dans cet Ouvrage.

A

ABdomen. Partie extérieure du bas-ventre, depuis les cuisses jusqu'au Diaphragme. C'est ce que l'on appelle communément le Ventre.

Alphe. Espece de maladie de la Peau, dont on compte deux sortes, le blanc & le noir.

Alvéole. Trou ou cavité de la mâchoire, où une Dent est enchâssée.

Amygdales. Ce sont deux corps glanduleux rougeâtres, qui occupent chacun l'interstice des demi-arcades latérales de la cloison du palais, l'une à droite, l'autre à gauche de la base de la langue.

Anastomose. Ouverture ou abouchement de l'extrémité des vaisseaux sanguins.

Anévrisme. Tumeur causée par un sang artériel épanché.

Asphyxie. Défaillance du Pouls, qui ne se rétablit point.

Atrabile. Bile noire & recuite.

Atrophie. Amaigrissement.

B

Bronches. Parties qui entrent dans la composition du Poumon.

Bubonocele. Hernie, ou descente de l'Intestin dans l'aîne.

C

Cachexie. Altération vicieuse des humeurs.

Cacochymie. Amas de mauvaises humeurs.

Carus. Assoupissement profond, qui ressemble beaucoup à la Léthargie.

Catalepsie. Aliénation des sens.

Cataracte. Pellicule fort mince, qui couvre l'œil en tout ou en partie.

Catarrhe. Fluxion.

Céphalalgie. Terme générique, qui comprend toute douleur de tête, quelle qu'elle soit.

Céphalée. Douleur de tête opiniâtre ou invétérée, qui est universelle, ou presque universelle.

Cirsocele. Tumeur de Varices.

Cœcum. C'est le premier des gros boyaux, appellé aussi l'*Aveugle*.

Colique de Miserere, ou *Passion iliaque*. Douleur très-aiguë des Intestins.

—— *Néphrétique*. Douleur violente

dans le Rein, causée ordinairement par des glaires, des graviers ou une Pierre.

Colon. C'est le second des gros boyaux.

Coma. Espece d'assoupissement.

Conjonctive. Tunique qui forme ce qu'on nomme le blanc de l'œil. On l'appelle aussi pour cette raison l'*Albuginée.*

Crise. Changement subit qui arrive en certains tems des maladies, & qui annonce ordinairement la guérison ou la mort.

D

Déjections. Excrémens ou Selles.

Diabete. Flux d'urine excessif, qui jette dans la langueur.

Diaphragme. Cloison musculeuse, qui sépare le Ventre de la Poitrine.

Duodenum. C'est le premier des Intestins grêles.

Dysurie. Maladie de la Vessie, dans laquelle l'urine ne sort que difficilement, & avec douleur.

E

Emprosthotonus. Convulsion dans laquelle le corps se courbe en avant, ensorte que le menton touche la poitrine.

Empyême. Suppuration de poitrine.

Entérocele. Hernie, ou descente de l'Intestin dans les bourses.

Ephialte. Maladie appellée communément Incube, ou Cochemar.

Epilepſie. Maladie appellée vulgairement Haut-mal, ou Mal-caduc.

Epiplocele. Hernie, ou deſcente de l'Epiploon.

Epiploentérocele. Hernie, ou deſcente de l'Epiploon & de l'Inteſtin.

Epiploon. Eſpece de ſac membraneux étendu ſur les Inteſtins grêles, depuis l'Eſtomac juſqu'au deſſous de la région ombilicale.

Erugineux. Qui eſt de couleur de rouille verte.

Eſophage. Conduit par où les alimens paſſent de la bouche dans l'Eſtomac.

Exanthêmes. Taches ſur la peau, qui ſont le plus ſouvent noires ou livides.

Exoſtoſe. Tumeur oſſeuſe contre nature, qui s'éleve ſur la ſurface de l'os.

Expectoration. Action par laquelle les Poumons ſe débarraſſent des crachats.

F

Feces. Impuretés ou matieres groſſieres, qui reſtent au fond d'une liqueur.

Fétide. Puant.

Flux Hépatique. Flux ſanguin-ſéreux, qui vient du vice du Foie.

G

Gonorrhée. Flux involontaire de la semence.

Grain de raisin. Inflammation de la Luette, dans laquelle sa tête grossit, tandis que sa queue s'étrécit, & devient plus mince.

H

Hémoptysie. Crachement de sang.

Hémorrhagie. Perte de sang, de quelque Partie qu'il coule.

Herpès. Maladie de la peau ; espece d'ulcere ou de dartre.

Humerus. Le grand os du bras, qui à une de ses extrémités s'articule avec l'Omoplate, & à l'autre au *Cubitus* & au Rayon.

Humeurs froides. Ecrouelles.

Hydrocele. Hernie d'eaux.

Hydrophobie. Horreur de l'eau ; Rage.

Hypocondres. Parties internes du Ventre au-dessous des côtes.

Hypostase. Le sédiment de l'urine.

I

Jejunum. C'est le second des Intestins grêles.

Impétigo. Apreté de la peau, causée par des duretés seches accompagnées de dé-

mangeaiſons incommodes ; Gratelle.

Incube. Maladie appellée vulgairement Cochemar.

Indication. Connoiſſance d'une maladie & de ſes accidens, qui fait choiſir les remedes propres à la guérir.

Iſchium. Os de la hanche.

Iſchurie. Suppreſſion d'urine.

L

Lepre. Maladie de la peau, avec des ulceres croûteux par tout le corps.

Leuce. Eſpece de Vitiligo ; maladie de la peau.

Leucophlegmatie. Bouffiſſure univerſelle.

Lientérie. Eſpece de Dévoiement, dans lequel on rend les alimens comme on les a pris, ou à demi-digérés.

Lipothymie. Défaillance.

Lombes. Partie inférieure de l'épine du dos.

M

Maladie aiguë. Maladie vive, qui ſe termine promptement.

Maladie chronique. Maladie longue, qui dure quelquefois des mois, & même des années.

Malléole. Cheville du pied.

Manie. Aliénation d'eſprit, ou délire avec fureur.

Marasme. Consomption, amaigrissement ou dépérissement total, maigreur excessive.

Médiastin. Membrane qui est formée par la continuation de la Pleure, & qui divise la Poitrine en deux parties suivant sa longueur.

Mézentere. Membrane qui est au milieu des Intestins, & à laquelle ils sont attachés.

Mucosité. Humeur visqueuse & onctueuse, qui enduit intérieurement les Intestins, la Vessie & d'autres parties.

Muscle. Faisceau épais de fibres ou filets charnus, capables de s'allonger & de s'accourcir, & qui sert au mouvement des diverses parties du corps.

N

Nausées. Envies de vomir, appellées communément Maux de cœur.

Néphrétique, Voyez *Colique Néphrétique*.

O

Obstruction. Embarras dans les vaisseaux, causé par un épaississement d'humeurs, qui empêche les liqueurs d'y couler

Œdême. Bouffissure.

Ombilic. Le nombril.

Omentum. La Coëffe, membrane déliée qui couvre les entrailles. Voyez *Epiploon*.

Ophthalmie. Inflammation de l'œil.

Opisthotonus. Convulsion dans laquelle la tête se courbe en arriere, & s'unit aux épaules.

P

Papules. C'est la même maladie que le *Herpès*.

Paraphrénésie. Espece de Délire.

Paraplégie. Paralysie qui succede à l'Apoplexie.

Paroxysme. Accès, ou redoublement.

Passion iliaque, Voyez *Colique de Miserere*.

Périnée. Espace qui est entre la Verge & le Siege.

Péripneumonie. Fluxion de poitrine.

Péritoine. Membrane qui enveloppe tous les Visceres du bas-ventre.

Phthisie. Maladie qui desseche les Poumons & tout le corps, & qui est accompagnée d'une grande langueur.

Phthisie dorsale. Maladie qui attaque surtout les nouveaux Mariés, & ceux qui ont trop donné dans le plaisir.

Placenta. Arriere-faix.

Pleure. Membrane ou peau, qui tapisse l'intérieur de la Poitrine.

Pouls caprisant, ou *bondissant*. Espece de Pouls, que l'on compare au bondissement d'une chevre.

——*formicant*. Pouls qui ressemble à un

fourmillement, ou qui semble imiter le mouvement des fourmis.

Pouls myouros, ou *myurus*. Pouls qui diminue & s'affoiblit insensiblement sous le doigt, jusqu'à ce qu'il s'éclipse enfin. C'est ordinairement le Pouls des Agonisans dans les maladies aiguës.

——*serratile*. Pouls qui fait sentir sous le doigt l'impression d'une scie.

——*vermiculant* ou *vermiculaire*. Pouls qui rampe sous le doigt, comme un Ver rampe sur la terre.

Priapisme. Erection continuelle de la Verge sans volupté.

Pubis. Partie du bas-ventre qui touche aux Parties naturelles.

R

Rapports nidoreux. Rapports qui ont une odeur de brûlé, de pourri, ou d'œufs gâtés.

Rectum. Le gros boyau.

Rigidité. Roideur.

S

Sanie. Matiere aqueuse-sanguinolente, qui sort d'un Ulcere.

Sarcocele. Hernie de chair, ou excroissance de chair qui se forme entre les enveloppes des Testicules.

Satyriasis. Erection continuelle & voluptueuse de la Verge.

Squirre. Tumeur glanduleuse, dure & sans douleur, causée par l'épaississement des liqueurs.

Sédiment. Dépôt qui se fait au fond du verre, où l'on a laissé reposer de l'urine.

Sérosité. Partie aqueuse du sang.

Spasme. Convulsion.

Sphacele. Mortification entiere de quelque Partie

Strangurie. Maladie dans laquelle l'urine ne coule que goutte à goutte.

Stupeur. Assoupissement, engourdissement.

Suffusion, Voyez *Cataracte.*

Syncope. Perte de connoissance.

T

Ténesme. Epreinte, douleur causée au Fondement par une matiere âcre, qui donne de fausses envies d'aller à la selle.

Tétanus. Convulsion & rigidité de quelque Partie.

Trachée-artere. Canal de la respiration, qui va du fond de la bouche dans les Poumons.

Tubercules. Petites tumeurs glanduleuses, remplies d'une humeur épaissie répandue sur la surface & dans la substance du

Poumon. On les appelle *crus*, quand ils ne sont pas encore parvenus à suppuration.

V

Varice. Tumeur causée par la dilatation d'une Veine.

Viscεres. Parties principales du corps destinées à quelques fonctions propres & principales, comme le Foie à la bile, le Cerveau aux esprits, &c.

Visqueux. Gluant, glaireux.

Vitiligo. Maladie de la peau; espece de Lepre.

Volvulus. Passion iliaque, ou Colique de *Miserere.*

Uretere. Canal qui conduit l'urine du Rein dans la Vessie.





TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.



APPROBATION

de Monsieur **DE LA SONE**, *Conseiller d'Etat, premier Médecin de la Reine, de l'Académie Royale des Sciences, & Censeur Royal des Livres.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier cette nouvelle Traduction plus exacte & plus correcte de l'Ouvrage de Lommius, qui a pour titre : *Tableau des Maladies de Lommius, ou Description exacte, &c.* Par M. l'Abbé Le Mascrier. Cette Traduction & son objet ne peuvent qu'être utiles. A Versailles ce 12 Décembre 1759.

LA SONE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé GUILLAUME DEBURE, fils, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Tableau des Maladies de Lommius, Manuel des Dames de Charité*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de priviége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons per-

mis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes: Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: Comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur de Lamoignon;

& qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur de Lamoignon; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le dix-huitieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent ſoixante, & de notre Regne le quarante-cinquieme: Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 3161, fol. 43, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 29 Janvier 1760.

G. SAUGRAIN, *Syndic.*

EPITRE

EPITRE DEDICATOIRE

DE LOMMIUS,

A MM. du Magistrat de Bruxelles.

MESSIEURS,

Si tous ceux qui professent un Art libéral quel qu'il soit, sont obligés de s'y appliquer avec tout le soin dont ils sont capables, & de travailler à le rendre avantageux à la société, j'ose dire que cette obligation est sur tout particuliere aux Médecins, puisqu'ils professent cet Art salutaire & presque divin, qui tend à conserver la santé, sans laquelle aucun homme, ni les plus grands Rois même, ne peuvent goûter dans la vie aucun bonheur. C'est-là, MM, la maxime que je me suis toujours principalement proposée, & à laquelle j'ai tâché de me conformer, tant dans la cure des maladies, que dans les Ouvrages que j'ai donnés jusqu'ici au Public, dans l'espérance de me rendre utile, non-seulement à ceux qui vivront immédiatement après moi, mais même à toute la postérité. C'est dans cette vue, qu'après avoir

déja parlé dans un autre Ouvrage * des principes néceſſaires pour la conſervation de la ſanté, j'ai entrepris dans celui-ci d'apporter quelque ſoulagement aux Malades, en m'attachant à cette partie de la Médecine, qui comprend le Diagnoſtic de toutes les maladies, leur Pronoſtic, & les conſéquences qu'on peut en tirer.

Il eſt certain, que la connoiſſance de cette partie eſt une des plus néceſſaires, tant pour la cure & la guériſon des maladies, que pour attirer au Médecin l'eſtime & la confiance des Malades. On ſçait en effet, que pour opérer la guériſon, il faut commencer par connoître la nature du mal; & qu'il eſt également impoſſible de prévoir ſûrement le retour de la ſanté, & de la rendre efficacement à ceux qui ſouffrent, ſi l'on n'eſt pas en état de diſtinguer d'abord l'eſpece de maladie que l'on a à traiter, & de prédire avec certitude les ſuites qu'elle doit avoir. Il eſt évident au contraire, que quiconque étant inſtruit des ſignes qui caractériſent chaque eſpece de mal, ſçaura en profiter, d'abord pour connoître la nature de la maladie, & même pour en rendre raiſon au Ma-

* C'eſt ſon Commentaire ſur le premier Livre de Celſe *De re medicâ*, imprimé à Louvain en 1558. deux ans par conſéquent avant cet Ouvrage.

lade, s'il en eſt beſoin, enſuite pour prédire quelle doit en être la durée, & quel en ſera l'événement; il eſt, dis-je, évident qu'un tel homme la traitera avec ſageſſe, ſe fera eſtimer du Public, & trouvera toujours ſon Malade prêt à obéir avec confiance à tout ce qu'il lui ordonnera. C'eſt-là, lorſque le Malade aura recouvré la ſanté, s'il eſt poſſible qu'il la recouvre, ce qui ſera l'éloge du Médecin; comme au contraire c'eſt ce qui le mettra à couvert de tout reproche, ſi la maladie ne tourne pas à bien, quand il aura ſçu en prédire les funeſtes ſuites.

Il eſt vrai que cette connoiſſance n'eſt pas facile à acquérir; & je ne ſçache qu'Hippocrate, qui ait traité expreſſément cette matiere. De-là vient que comme nous ſommes tous naturellement portés à négliger toute ſorte d'étude qui demande trop d'attention, les Médecins de nos jours ne s'appliquent guères à cette partie de notre Art. Contens d'étudier quelques abrégés de Médecine pratique, la plûpart aiment beaucoup mieux avec ce foible ſecours s'enrichir aux dépens de la vie de tant de malheureux qui périſſent chaque jour entre leurs mains, que de chercher à acquérir par un travail pénible & des méditations aſſidues la connoiſſance des maladies, pour pouvoir en porter un

jugement ſain, & travailler en conſéquence à les guérir ſans intéreſſer leur conſcience. L'ignorance où ils ſont de ces matieres, eſt cauſe que chaque jour ils promettent une guériſon certaine dans les maux les plus déſeſpérés, ou qu'au contraire ils jettent imprudemment la frayeur dans l'eſprit des malades, lors même qu'il n'y a rien à craindre. Je me ſouviens d'avoir vu moi-même pluſieurs Médecins de cette eſpece, gens qui avoient d'ailleurs de la réputation: dans des Fievres aiguës où tout concouroit à annoncer l'épuiſement des forces & la mort, ſur quelques indices de coction que les urines donnoient par haſard, ils conſoloient les Malades par les promeſſes les plus magnifiques de les guérir; mais la maladie finiſſoit quelque tems après par le trépas du Malade, & à la honte du Médecin. Le plus grand nombre eſt de ceux qui, dans une maladie accompagnée de fievre, voyant dans un redoublement le Malade tomber en délire, extravaguer, ſe découvrir, s'agiter dans ſon lit, en ſortir tout d'un coup comme un furieux, battre ceux qu'il rencontre, méconnoître ſes amis & ſes domeſtiques, être tout en feu, tourmenté des douleurs les plus aiguës & brulé de la ſoif; prennent l'épouvante à la vûe de ces accidens, & comme de ſimples femmelettes annoncent

que tout eſt perdu, quoiqu'il paroiſſe d'ailleurs que l'humeur morbifique a été domptée par l'effort de la nature. Dans la ſuite, par un effet de ce que les Grecs appellent *Criſe*, ces ſymptômes effrayans diſparoiſſent, le mal commence à diminuer, & ces terreurs paniques s'évanouiſſent, au grand mépris du faux oracle. De-là on doit conclure, que jamais un Médecin ne réuſſira dans la cure des maladies, s'il ne poſſéde cet art ſi néceſſaire & ſi merveilleux d'en prévoir l'événement.

C'eſt, MESSIEURS, ce qui concerne cet art, que j'ai entrepris de renfermer en trois Livres avec le plus de précision qu'il m'a été poſſible, dans la vue de rendre ſervice à tous les Malades en général, & en particulier aux habitans de votre Ville. Je laiſſe à d'autres à juger du mérite de mon travail; j'oſe ſeulement aſſurer, que j'y ai apporté tout le ſoin dont je ſuis capable. J'avoue qu'en cela j'ai beaucoup profité des lumieres des plus ſçavans hommes, principalement d'Hippocrate, l'Auteur le plus ancien qui ait écrit ſur cette matiere; mais bien-loin que l'on puiſſe m'en faire un reproche, j'eſpere au contraire que cette attention de ma part ne ſervira qu'à donner plus de poids & d'autorité à mon Ouvrage.

Et parce que je vois que c'eſt un uſage établi chez les Ecrivains de tous les ſiecles

de mettre leurs Ecrits ſous la protection des grands hommes, j'ai cru devoir ſuivre la même route; & dans ce deſſein j'ai penſé que je ne pouvois m'adreſſer à perſonne plus convenablement qu'à vous, MESSIEURS, perſuadé qu'appuyé du ſuffrage & de l'autorité de ceux pour l'utilité deſquels il a été principalement compoſé, mon livre ne pouvoit manquer d'être favorablement accueilli du Public. Car à qui pourrois-je aujourd'hui le dédier mieux qu'à vous, MESSIEURS? La célébrité de votre nom, celle de votre Ville, & l'amitié particuliere qui me lie avec pluſieurs membres de votre illuſtre Corps, m'ont fait naître, je ne dis pas ſeulement l'envie, mais même une paſſion extrême de vous l'offrir; & j'ai lieu d'eſpérer que paroiſſant ſous vos auſpices, il pourra paſſer juſqu'à la derniere poſtérité. Excuſez, MESSIEURS, la hardieſſe, j'oſe même dire la témérité, qui me porte à vous faire un préſent de ſi petite conſéquence, & en apparence ſi peu digne de vous. Car qui ignore que l'on ne doit rien offrir que de très-parfait à un Corps auſſi illuſtre & auſſi célébre?

Je parle ainſi, MESSIEURS, avec d'autant plus de raiſon, que quand je conſidere tout ce qui peut ſe dire à l'honneur de votre Ville, bien-loin de pouvoir l'ex-

primer dignement, à peine même puis-je le comprendre. Cependant puiſqu'elle offre un champ ſi vaſte à nos éloges, je ne puis m'empêcher de m'arrêter ici à quelques-uns des avantages qui la rendent ſi eſtimable. Je ne parle point de ſon antiquité, de ſes forces, de ſes loix & de ſes coutumes; je laiſſe à ceux qui profeſſent d'autres Arts, le ſoin de faire briller leur éloquence ſur ces différens objets : ce qui vient davantage à mon ſujet, & ce que j'entreprends ici, eſt de célébrer la commodité, la ſalubrité, l'agrément & la beauté de ſa ſituation.

Du côté de l'Orient & du Midi, la Ville eſt ſituée ſur quelques collines peu élevées ; & s'étendant enſuite au pied de ces côteaux vers le Nord & le Couchant, elle préſente le plus agréable coup d'œil. Car de-là on découvre de toutes parts dans les lieux les plus élevés pluſieurs édifices magnifiques, au nombre deſquels eſt l'Egliſe de Sainte Gudule bâtie à mi-côte, & décorée dans ſa face de deux ſuperbes clochers.

Un peu plus haut, vers le Midi, paroît le Palais du Prince, entouré de tous côtés des Hôtels magnifiques des principaux Seigneurs du pays, qui s'étendent juſqu'à la Ville baſſe. Là s'offre à la vue l'Hôtel de Ville, qui pour la beauté n'a point ſon pareil dans toute la Province. Il eſt orné, tant

au dehors que dans ſon intérieur, de pluſieurs fontaines d'une eau très-pure, dont quelques-unes s'élevent juſqu'à près de trente pieds. Du milieu de l'édifice ſort une tour d'une hauteur prodigieuſe (*a*), toute bâtie de pierres de taille juſqu'à ſon ſommet, ſur le haut duquel eſt placée une ſtatue de bronze repréſentant Saint Michel Archange, patron de la Ville : cette ſtatue qui tourne à tout vent malgré la peſanteur de ſa maſſe (*b*), attire l'admiration de tous ceux qui la voient ; & tout l'ouvrage ſemble, pour ſa hardieſſe, être au-deſſus de l'induſtrie & de l'habileté de nos Modernes. On trouve dans les environs pluſieurs Egliſes décorées de ſuperbes clochers, & entremêlées d'une infinité de maiſons particulieres, qui toutes ſont belles & bien bâties. De-là tournant les yeux vers le Couchant & le Nord, la vue s'étend ſur de vaſtes prairies ſituées au pied des murs de la Ville, à laquelle elles procurent le plus grand agrément.

Ce ſeroit ici le lieu, ſi le tems me le permettoit, de promener mes regards dans l'intérieur de la Ville, & d'en détailler toutes les beautés. Ce que je ne puis paſſer ſous ſilence, & ce qui me paroît ſur-

(*a*) Elle a 364 pieds de haut.

(*b*) Elle a 17 pieds de hauteur, & eſt groſſe à proportion.

tout digne de remarque, ce ſont ces fontaines ſans nombre, tant publiques que particulieres, qui coulant ſans ceſſe, portent par-tout la fraîcheur & la ſanté. Que ſi dans l'enceinte de ſes murs la Ville ne renferme rien que de magnifique & de grand, on peut dire que ſes dehors offrent à la vue tout ce qu'il peut y avoir de plus agréable.

En effet preſque tous ſes environs ſont ſemés de monticules peu élevés & peu eſcarpés, fertiles en grains de toute eſpece, & entrecoupés de larges vallons remplis de beſtiaux & d'étangs très-poiſſonneux; ce qui en ſervant à réjouir la vue, eſt en même-tems d'un fort grand uſage pour les habitans. Que dirai-je de cette forêt ſi vaſte & ſi bien boiſée, ſituée vers le Midi environ à un mille de la Ville, qui en fourniſſant du bois aux habitans, procure en même-tems aux Seigneurs la commodité de pouvoir, quand ils veulent, y prendre le plaiſir de la chaſſe? Que ſi l'on porte ſes regards du côté oppoſé & vers le Nord, quel plaiſir ne reſſent-on pas à la vue de ces agréables prairies, qui s'étendent juſqu'aux portes de Vilvorde? Au milieu coule la petite riviere de Senne; & tout proche on découvre le nouveau canal (*a*)

(*a*) Ce canal, qui conduit à Anvers, fut commencé en 1550, & rendu navigable en 1561,

bordé des deux côtés de deux levées magnifiques ; ce qui fait un ſpectacle des plus charmans, lorſque l'on conſidere cette vaſte prairie ſi bien arroſée par ces eaux, qui y portent la fécondité. Ce ſont ces avantages, qui dès les premiers tems engagerent les Ducs de Brabant, & qui depuis ont porté les Empereurs & les plus puiſſans Princes à choiſir cette Ville, comme la plus agréable & la plus commode de toutes celles de la Flandre, pour y faire leur ſéjour : c'eſt pour cette raiſon, qu'ils y ont fixé la réſidence du Chancelier & du Conſeil ſouverain de Brabant, dans la vue d'ajoûter ce nouveau luſtre à l'ancien éclat dont elle brilloit déja auparavant.

Une ſeule choſe ſembloit manquer, MESSIEURS, à ſa proſpérité ; je parle du commerce avec Anvers, le magaſin le plus fameux de toutes les marchandiſes de l'Europe (*b*), qui lui étant ſi néceſſaire, ne lui étoit pas d'ailleurs auſſi facile qu'il eût été à ſouhaiter, à cauſe des détours fréquens & tortueux de la riviere ſur laquelle elle eſt ſituée, qui en rendoient la navigation longue & diſpendieuſe. C'eſt pour lui

un an par conſéquent après l'impreſſion de cet Ouvrage. On prétend qu'il a coûté 1800 mille florins.

(*b*) Les choſes ont bien changé depuis que Lommius a écrit.

donner ce qui ſeul pouvoit achever de la rendre très-floriſſante, que vous entreprîtes, MESSIEURS, avec des peines & des dépenſes infinies, le travail admirable de ce canal large & profond (c), qui dans l'eſpace de cinq grandes lieues vous ouvre une route facile juſqu'à l'Eſcaut ; & ce grand ouvrage auquel la nature du terrein ſembloit ſe refuſer, & qu'on auroit cru devoir épuiſer les tréſors des plus puiſſans Princes, vous l'avez ſagement commencé ſans aucun autre ſecours que celui de vos propres fonds & de votre induſtrie, vous l'avez continué depuis avec la même vivacité, & vous avez enfin aujourd'hui le plaiſir de le voir ſur le point d'être heureuſement porté à ſa perfection. C'eſt à préſent que les voiſins jaloux de votre gloire voient & touchent au doigt, avec combien de ſageſſe & de raiſon vous avez formé le deſſein de ce grand ouvrage. Conſidérez, je vous prie, MESSIEURS, combien cette entrepriſe eſt propre à augmenter les richeſſes & la célébrité de votre Ville, où par le moyen de ce canal on va voir aborder bientôt des marchandiſes de toute eſpece, qui lui ſeront apportées de toutes les côtes de notre Océan. Quel plaiſir pour ſes habitans, de voir chaque jour au dehors & au dedans

(c) C'eſt le même canal dont on vient de parler.

de leurs murailles ce canal couvert de vaisſeaux marchands de toutes les grandeurs ! Voilà, MESSIEURS, l'obligation qu'ils vous auront, obligation dont ils ſe ſouviendront éternellement avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance, & qui bien-loin de pouvoir être effacé par le tems, fera paſſer la gloire de votre nom juſqu'à la poſtérité la plus reculée.

Je finis, MESSIEURS, ſur tout ce que je pourois ajouter ici à votre honneur & à l'avantage de votre Ville : auſſi-bien l'un & l'autre ſont ſi ſolidement établis, que bien-loin de pouvoir recevoir quelque accroiſſement de mes foibles éloges, à peine pourroient-ils être dignement célébrés par les plus éloquentes plumes. C'eſt ce qui me fait eſpérer, que vous voudrez bien, MESSIEURS, regarder avec indulgence le peu que j'en ai dit. J'attends de votre équité, que vous daignerez faire grace à mon peu de talent en conſidération de mon zele à vous être utile. Cette faveur de votre part ne ſervira qu'à augmenter en moi l'ardeur que j'ai déja d'écrire ; enſorte que comme dans l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir, je donne le Tableau & le Pronoſtic de toutes les maladies, peut-être dans un autre je pourrai en rechercher les cauſes, & propoſer les remedes propres à les guérir. Je ſuis, &c.

A Bruxelles le 26 Mai.



TABLEAU DES MALADIES.

LIVRE PREMIER,

Où l'on traite des Maladies, qui attaquent généralement le Corps humain.



E crois ne pouvoir mieux commencer le Tableau que j'entreprends de donner des Maladies, Tableau néceſſaire pour en connoître le caractère & en prévoir l'événement, que par la peinture des déſordres les plus univerſels qui affligent le Corps humain. De ces Maux le plus ordinaire & le plus ennemi de l'homme eſt la Fievre ; ce qui a fait dire

à quelques-uns, que qui n'eſt pas péri de mort violente, n'eſt jamais mort ſans fievre. Je remonterai donc d'abord juſqu'à cette premiere origine de nos maladies; & je commencerai par celle des différentes eſpeces de Fievres que les Grecs ont appellée, & que nous nommons d'après eux *Ephémere*, parce qu'elle ne dure qu'un jour.

I. *FIEVRE EPHÉMERE.*

CETTE Fievre ſe reconnoît aux marques ſuivantes. Une douce chaleur ſe fait ſentir par tout le corps, ſemblable à celle d'un homme en colere ou pris de vin. Le pouls eſt d'abord fort grand, (ce qui eſt particulier à cette eſpece de fievre ;) & comme il eſt médiocrement vîte & fréquent, il eſt auſſi égal, mol, & ſes battemens ſont proportionnés au tempérament du Malade. L'urine n'eſt point changée, ou ne l'eſt que fort peu. La fievre n'eſt point précédée de dégoûts, de laſſitudes par tout le corps, non plus que d'aſſoupiſſement extraordinaire, de bâillemens fréquens ou de friſſons ; mais elle ſaiſit tout d'un coup dans toute ſa force, & elle fatigue, ſans être extrêmement fâcheuſe dans ſa durée. On ne reſſent point de douleurs de tête ni d'eſtomac,

point d'envies de vomir, ni d'ardeur extraordinaire, ni d'inquiétudes, ni aucun autre accident ſemblable. Cette fievre ſe diſſipe quelquefois inſenſiblement & d'elle-même ſans affoibliſſement manifeſte, plus ſouvent par une tranſpiration & par des moiteurs abondantes, ou par des ſueurs d'autant plus ſupportables, qu'elles ſont moins fortes & moins épuiſantes.

On doit encore obſerver que cette fievre eſt ordinairement produite par des cauſes apparentes, telles que ſont les veilles, les inquiétudes d'eſprit, la triſteſſe & les chagrins, la colere, l'ardeur du ſoleil, la fatigue, les excès de vin, le défaut de nourriture & autres. Elle ne dure ordinairement qu'un jour; & quand elle va plus loin & paſſe juſqu'au troiſieme, elle perd ſon nom d'*Ephémere* pour prendre celui de *Putride*, dont nous parlerons dans la ſuite. Si dans ce cas le Malade eſt d'un tempérament fort ſec, l'*Ephémere* peut même dégénérer en fievre *Hectique*.

L'*Ephémere* eſt plus facile à guérir qu'à connoître; d'où il arrive le plus ſouvent qu'on en éprouve les mauvais effets avant qu'on ait pu les prévoir. J'ajoute qu'elle eſt plus dangereuſe & plus ordinaire aux perſonnes bilieuſes & aux gens de travail, qu'à d'autres.

II. *FIEVRE CONTINUE NON PUTRIDE.*

IL ſemble que ce ſoit encore ici le lieu de parler de cette eſpece de fievre, qui gardant toujours le caractère d'Ephémere, en ce qu'elle cauſe de la fermentation dans le ſang ſans qu'il ſoit corrompu, eſt accompagnée de beaucoup d'ardeur & de rougeur par tout le corps. Quelques-uns parmi les Grecs l'ont appellée *Synoque* ; pour nous, nous la nommons fievre *continue non putride.* Elle ſe reconnoît aux mêmes ſymptômes qui accompagnent la fievre putride; mais ils ſont un peu moins apparens. Il eſt vrai que l'on y reſſent auſſi de la douleur ou de la peſanteur de tête ; & tout le corps, particulierement le viſage, eſt fort enflammé & ardent. Outre cela le Malade eſt fort aſſoupi ; le battement des arteres des tempes eſt très-vif ; la reſpiration eſt embarraſſée ; le pouls eſt grand, plein, fréquent & prompt; enfin tout le corps eſt languiſſant, & comme accablé de laſſitude.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, Edition de 1765. pages 1 & ſuiv.

III. *FIEVRE CONTINUE PUTRIDE.*

JE viens maintenant aux fievres qui ſont accompagnées de corruption dans les humeurs ; & je traiterai premierement de celle qui doit ſon origine à un ſang corrompu : les Grecs l'ont appellée *Synoque*, comme la précédente ; nous lui donnons le nom de fievre *continue putride*. Elle ſe reconnoît aux mêmes ſignes que celle dont je viens de parler ; ils ſont ſeulement plus ſenſibles. Mais la chaleur y eſt plus âcre, indice de la corruption. La gorge & les environs s'enflent & s'enflamment ; ce qui ôte au Malade la facilité de parler. Ses yeux ſont baignés de larmes chaudes : quelquefois le ventre ſe tend ; & ſi on le frappe, il retentit comme un tambour. Le pouls eſt grand, fort, prompt & fréquent, comme dans l'autre eſpece de *Synoque* ; mais dans celle-ci il eſt encore inégal, ce qui n'arrive pas dans la premiere. L'urine eſt épaiſſe, rouge, trouble & ſans ſédiment. Quelquefois auſſi il paroît des *Exanthemes* ſur la peau, c'eſt-à-dire des taches dont la couleur n'eſt pas toujours la même, mais qui le plus ſouvent ſont noires ou livides.

Cette fievre ne dure pas ordinairement plus de quatre jours ; mais elle peut de-

venir mortelle, ſi la violence des ſymptômes augmente toujours, ſi la langue eſt déja rude & noire, ſi la lumiere fait peine au Malade, & ſi ſon urine eſt obſcure & de couleur de gros vin noir. S'il ne ſe rencontre aucun de ces ſignes, on a moins à craindre, ſur-tout ſi la fievre tombe & diminue inſenſiblement : que ſi elle perſiſte dans la même violence, le danger eſt plus grand que ſi elle diminuoit, quoiqu'encore moindre que dans celle qui va toujours en augmentant. Cette remarque convient également aux fievres continues non putrides. Au reſte on doit obſerver, que ces deux ſortes de fievres, putrides & non putrides, attaquent le plus ſouvent les perſonnes qui ſont d'un bon tempérament, ſanguines, mais dont le ſang eſt d'une bonne qualité, & qui ont de l'embonpoint. La Synoque ſimple dégénére facilement en putride, & celle-ci de même en tierce-continue.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 26.

IV. *FIEVRE CONTINUE.*

NOUS allons à préſent décrire cette eſpece de fievre putride que les Grecs appellent *Synoque*, & que nous nommons

fievre *continue*. Elle eſt aſſez ſemblable à la Synoque putride par la continuité de ſes accès ; mais elle en différe en ce qu'elle eſt produite par la bile, par l'atrabile où par la pituite ; qu'elle a ſes accès proportionnés à la qualité & aux mouvemens de ces humeurs ; qu'enfin quoiqu'elle n'ait pas d'intervalles où elle quitte entiérement le Malade, elle ſouffre cependant des diminutions qui lui procurent plus de tranquillité : au lieu que la Synoque putride vient de la corruption du ſang, & ne donne aucun relâche juſqu'à ſa criſe.

La fievre continue n'eſt précédée d'aucun friſſonnement, ni de froid ou de friſſon ; mais elle commence tout d'un coup par le chaud. Il arrive cependant aſſez ſouvent, que quelque humeur corrompue qui ſéjourne dans les premieres voies, occaſionne un léger friſſon ; mais l'ardeur de la fievre l'a bientôt diſſipé : du reſte la chaleur eſt toujours grande & vive, ſurtout dans l'accroiſſement & l'état de l'accès. Alors la reſpiration & le pouls ſont déréglés, la contraction de l'artere plus prompte, & ſa dilatation plus lente. Alors auſſi le pouls eſt tantôt plus & tantôt moins vîte, tantôt fort & tantôt foible : au commencement de l'accès il eſt vîte & petit ; mais dans ſa force il eſt également vîte & grand. L'urine eſt d'a-

bord épaiſſe, rouge, trouble, ſans nuage, ſans que rien ſurnage au-deſſus, & ſans ſédiment; quelquefois auſſi elle eſt ténue, mais rouge & nullement claire. Enfin tout ce qui ſort de quelque partie du corps que ce ſoit, ſueurs, urines ou excrémens, ſent preſque toujours également mauvais.

La fievre continue, quotidienne ou quarte, eſt pour l'ordinaire irréguliere & ſans ordre; enſorte qu'elle aura deux ou trois redoublemens en un jour, & n'en aura qu'un ou même point du tout en un autre. La quarte-continue eſt très-rare; la quotidienne l'eſt moins; la tierce-continue que nous appellons Fievre *ardente*, eſt la plus commune.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 1 & ſuiv. & pag. 26.

V. *FIEVRE ARDENTE.*

LES marques auxquelles on la reconnoît ſont une grande ardeur par tout le corps, plus ſenſible au dedans qu'extérieurement, accompagnée d'une inſomnie opiniâtre, & quelquefois d'un ſommeil léthargique. La langue eſt ſeche, épaiſſe, rude & noirâtre; la bouche eſt amere; la reſpiration n'eſt pas libre; on ſent des tiraillemens d'eſtomac; l'appétit

manque ; la ſoif eſt extrême, & l'on ſouffre une ardeur brûlante dans les entrailles. Le ventre eſt trop libre dans les uns, & trop reſſerré dans d'autres. Le Malade inquiet & agité ſoutient ſon mal avec peine, & tombe ſouvent dans le délire. Comme cette fievre eſt très-violente, auſſi n'eſt-elle pas de longue durée ; enſorte que ſi dès ſon commencement il paroît quelques ſignes favorables, elle ſe termine ordinairement au quatrieme jour, & ne va jamais au-delà du ſeptieme : alors elle finit par un vomiſſement critique, par un dévoiement, une ſueur univerſelle ou une hémorrhagie du nez. Cette fievre eſt aſſez rare aux vieillards ; auſſi leur eſt-elle très-dangereuſe : les jeunes gens au contraire en ſont ſouvent attaqués, mais ſans péril. La fievre *ardente* dégénére ſouvent en inflammation de poitrine : quand cela arrive, la mort ſuit de près.

Dans cette maladie, comme dans toutes les fievres continues, le danger eſt grand lorſqu'avant le ſeptieme jour il paroît une Jauniſſe, ou ſi le Malade reſſent des friſſonnemens avant la coction ; ſurtout s'il eſt fort affoibli ; ſi après le friſſon il ne ſe réchauffe pas ; ſi l'inſomnie, le ſommeil ou le délire ſont continuels ; s'il perd l'ouie ou la parole ; ſi le col lui fait beaucoup de douleur, particuliérement lorſqu'il

a de la diſpoſition à la phrénéſie. Il en eſt de même ſi les mains lui tremblent en prenant quelque choſe; ſi la ſoif eſt exceſſive, & ſi en même tems la peau eſt extrêmement ſâle; ou ſi la langue eſt noire & la bouche fort ſeche ſans aucune ſoif, & qu'en même tems l'haleine ſoit extraordinairement mauvaiſe; s'il ſurvient un hoquet, ſur-tout après une grande évacuation ou une hémorrhagie conſidérable. Dans les enfans attaqués de cette fievre, c'eſt un mauvais ſigne lorſqu'ils ſont reſſerrés, qu'ils ne peuvent dormir, qu'ils changent ſouvent de couleur & pleurent continuellement: car la Convulſion ſuit ordinairement ces ſymptômes.

Le péril eſt égal, quand avec une vive douleur de tête, les hypocondres ſe ſoulevent ſans que le Malade ſaigne du nez, ou ſans que ces accidens ſoient accompagnés ou terminés par des déjections bilieuſes, des coliques, des douleurs dans les hanches ou aux genoux. Alors en effet le délire eſt très-prochain, ſi ces ſymptômes ſont accompagnés d'une douleur profonde dans les viſceres & de diſtenſion dans les nerfs.

On n'a pas moins à craindre, lorſqu'avec la douleur des hypocondres, le Malade eſt ſurpris d'un ſommeil léthargique, ou bien lorſqu'il reſſent des ardeurs ou des

tiraillemens d'eſtomac, & qu'il rend de la bile pure par les ſelles ; que le ventre eſt obſtinément conſtipé, & qu'il ſouffre une continuelle douleur de tête, ou que l'urine devient aqueuſe ; ce qui eſt ordinairement accompagné de délire. Ce ſigne eſt même mortel, ſi l'urine continue à être de cette qualité pluſieurs jours de ſuite. Le danger eſt le même quand l'urine eſt rouge, épaiſſe, obſcure & de mauvaiſe odeur, & qu'on la rend ſouvent, avec difficulté, & en petite quantité ; lorſqu'elle donne à contretems des ſignes de coction ; ou qu'elle coule à l'inſçu & contre le gré du Malade ; lorſque le trouble de ſon eſprit l'empêche de ſentir la force de ſon mal, que dès le premier abord de la fievre il ſue abondamment, que ſon eſprit commence dès-lors à s'égarer, ou qu'il devient paralytique de quelque partie de ſon corps ; enfin quand la violence de l'accès redouble tous les trois jours.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 2. 3. 4. 49. 84.

SIGNES MORTELS DANS LA FIEVRE AIGUE.

JE vais marquer préſentement quels ſont les ſignes, qui dans une fievre *aiguë* préſagent la mort. Elle eſt prochaine, ſi

dans la force de la maladie la nature eſt fort affoiblie, ſurtout ſi le délire ou le friſſon accompagnent la fievre ; ſi dans le délire le Malade eſt taciturne, quoique d'ailleurs rien ne l'empêche de parler ; ſi dans l'accablement du corps ſes levres, ſes ſourcils, ſes yeux ou ſes narines ſont en convulſion ; ſi alors il ne voit point, s'il n'entend point, ou ſi ayant perdu la parole, ſes paupieres ſe ferment, ſans qu'il lui ſurvienne en même tems ou une hémorrhagie du nez, ou un vomiſſement critique qui le délivrent de cet état, lequel ſeroit encore plus à craindre, ſi en même tems il avoit de la peine à reſpirer.

Sa ſituation n'eſt pas moins déplorable, lorſque les yeux lui pleurent, qu'ils ſont extraordinairement enfoncés, ou qu'ils avancent en dehors comme s'ils alloient lui ſortir de la tête ; s'ils ſont éteints ; ſi continuellement agités ils ſe portent ſans raiſon de toutes parts, ou ſi au contraire ils reſtent immobiles attachés à un objet, ou bien s'ils ſont louches ; ſi le blanc de l'œil augmente & que la prunelle diminue, ou ſi celle-ci paroiſſant cachée ſous la paupiere ſupérieure, le blanc de l'œil ſemble tout enflammé, & que l'on y remarque des veines livides ou noires ; ou bien ſi des concrétions ſemblables à des toiles d'araignées ou une pituite épaiſſe,

ſe

se répandent sur l'œil, & en remplissent les angles ; si pendant le sommeil les paupieres demeurent entr'ouvertes, ou qu'elles soient très-pâles, à moins que cet accident ne soit causé par l'épuisement d'un Cours-de-ventre ; ou si enfin un œil est plus petit que l'autre. Outre cela quand le Malade vient à ressentir une grande douleur d'oreille, s'il est jeune, il est presque sûr qu'il mourra avant le septieme jour. Il y a plus à espérer, quand la même chose arrive à une personne avancée en âge, parce que la fievre ou la douleur qu'elle ressent est moins violente.

Il y a également lieu de s'effrayer, si la force de la fievre fait claquer les dents ; si elles sont livides, noires ou très-seches ; si dans le commencement de la maladie la langue est seche, qu'ensuite elle devienne rude, enfin noire & épaisse ; si le Malade dort continuellement, & la bouche ouverte ; ou si tout d'un coup il semble être suffoqué, & qu'il ne puisse avaler ni la boisson ni sa salive, quoiqu'il n'ait aucune tumeur dans la gorge ; s'il remue le col avec beaucoup de peine, ou s'il l'a tellement tourné par la convulsion, qu'il ne puisse avaler que difficilement ; si l'haleine est froide, le pouls obscur, pressé & entrecoupé ; si la soif ayant été d'abord très-ardente, ne se fait plus sentir du tout,

quoique la fievre ſoit également forte, & la langue ſeche & noire; s'il arrive un vomiſſement ſanguinolent & fétide, ou mêlé de pluſieurs couleurs qui ne ſoient pas bonnes; ſi l'on voit le Malade occupé à ramaſſer les poils de ſa couverture, à arranger les franges de ſa robe, ou à chercher quelque choſe ſur le mur voiſin de ſon lit; ſi ſes ongles ou le bout de ſes doigts ſont livides ou noirs. Cependant cette noirceur qui arrive au bout des doigts, n'eſt pas abſolument dangereuſe, ſi, à des ſignes probables de guériſon, le Malade joint aſſez de forces pour ſupporter aiſément la maladie. Il peut alors en revenir; mais les parties atteintes de noirceur ſe corrompent & tombent.

C'eſt encore un préſage funeſte que le ventre vienne à enfler, ſur-tout après qu'on a pris un purgatif, ou qu'il ſoit rempli de vents qui ne peuvent ſortir; que dans le premier accès le Malade rende de la bile par haut ou par bas; que les déjections ſoient liquides & noires, ou livides, ou graſſes & de mauvaiſe odeur; que la palpitation du cœur ou le hoquet arrête ces évacuations; que les urines ne coulent pas, ou qu'elles ſoient noires, épaiſſes & fétides; ou que de louables qu'elles étoient d'abord, elles deviennent mauvaiſes; ou que dans tout le cours de la maladie elles ne diffé-

rent en rien de celles des perſonnes qui ſont en ſanté ; ou enfin que l'on piſſe le ſang, ou que la veſſie ſoit dure & douloureuſe.

C'eſt auſſi un ſigne mortel, quand dans les commencemens de la maladie les extrémités du corps deviennent froides, particuliérement ſi l'on ne peut les réchauffer ; ou ſi la chaleur eſt exceſſive au dedans, enſorte qu'elle cauſe une grande ſoif, tandis que les extrémités ſont froides ; quand l'ardeur de la fievre ceſſe tout à coup ſans cauſe manifeſte ; quand il arrive des ſueurs occaſionnées par la foibleſſe du Malade, & accompagnées de défaillances ; quand il reſte couché ſur le dos, les jambes retrouſſées & les genoux élevés, & que de tems en tems il les allonge vers le pied du lit. On doit en juger de même, s'il découvre & écarte çà & là les bras & les jambes, quoiqu'il n'y ſente pas de chaleur extraordinaire ; ſi outre cela la douleur qui ſe faiſoit ſentir dans les parties inférieures, ceſſe, pour ſe porter dans les viſceres ; ſi un ulcere produit auparavant & dans la fievre même devient ſec & livide ; s'il s'éleve des puſtules ſur toute la peau, ſans qu'elles ſoient ſuivies d'aucun abcès qui tende à la ſuppuration ; ſi un abcès formé proche de l'oreille ne peut parvenir à maturité ; ſi le Malade ne ſaigne point du nez, & ſi ſes urines ne ſont pas épaiſſes & abondantes ;

s'il eſt ſaiſi d'une ſueur froide ; s'il eſt dans des agitations violentes le quatrieme & le ſeptieme jour de ſa maladie, ſans qu'il arrive de criſe le onze ; ou ſi dans les jours critiques il eſt attaqué d'un grand froid, qui ne ſoit ſuivi d'aucune ſueur ; ſi ce même froid ſe paſſe & revient ſouvent, ſans que la maladie diminue. Enfin il n'y a plus d'eſpérance, quand par la violence de la fievre les tempes s'affaiſſent, que le nez s'aiguiſe, que les yeux s'enfoncent, que les oreilles s'allongent & deviennent froides ; quand la peau du front eſt dure & tendue, & que le Malade, ſemblable à un cadavre, a le viſage fort pâle, ou même noir, & défiguré par la maladie.

VII. *FIEVRE LENTE.*

ON met encore au nombre des fievres continues celle que l'on appelle fievre *lente*, parce qu'elle eſt la plus foible de toutes. Elle eſt occaſionnée par le développement d'une humeur impure qui ſéjourne dans les viſceres, ou par la corruption des viſceres mêmes. Il ne paroît preſque point que l'on ſoit malade, ni que l'on ſouffre aucune incommodité conſidérable : cependant la nourriture que l'on prend ne profite point ; le corps dépérit & ſe conſume

insensiblement, & devient enfin si foible, qu'il peut à peine se remuer. Le pouls est fréquent, prompt & inégal, sans être grand; & l'urine donne quelquefois des marques de corruption.

Cette fievre accompagne ordinairement la Cachexie, & les Pâles-couleurs des filles: elle est de très-longue durée, & se soutient souvent jusqu'au-delà du quarantieme jour. Elle est sur-tout fort dangereuse, lorsqu'elle procede, non d'une humeur qui fait obstruction, mais de la corruption même de quelque viscere, tel que le Foie, la Ratte, le Poumon, le Cerveau, quelquefois même les Reins, & les autres glandes plus éloignées.

Il faut ajouter aux signes précédens qui caractérisent cette fievre, qu'elle est longtems à se former; qu'elle croît insensiblement, & vient presque toujours à la suite d'autres maladies; & que les remedes, sur-tout les évacuans, loin de l'appaiser, ne servent quelquefois qu'à l'aigrir. Elle est sujette à causer la Syncope & la consomption, le corps s'affoiblissant & devenant quelquefois à rien, sans qu'il sente son mal. Cette fievre est sûrement la même dont sont attaqués les Phthisiques.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 22 & 23.

VIII. *FIEVRES INTERMITTENTES.*

FIEVRE TIERCE.

JE vais maintenant traiter de ces fievres qui ont des accès réglés, & qui laissent au Malade quelque intervalle de repos : telles sont la tierce, la quarte & la quotidienne.

On reconnoît la fievre *tierce* aux signes suivans. Depuis son commencement, & dans tout son cours, ses accès reviennent régulierement de deux jours l'un, c'est-à-dire après un jour d'intervalle, & commencent par un froid piquant qui se fait sentir par tout le corps, mais qui est moins violent à proportion que la maladie est plus légere. Sur la fin du frisson, on rend par le vomissement ou par les selles des matieres bilieuses : alors succede au froid une grande ardeur, qui devient universelle ; ensorte que le Malade brûlé de chaleur aime à se découvrir, & se remue de tous côtés dans son lit. Il respire difficilement, a mal à la tête, & tombe assez souvent dans le délire. Au commencement de l'accès, le pouls est petit & serré ; il se dilate ensuite, & devient fort & prompt, sans que cependant on y remarque aucune inégalité, du moins considérable. L'urine est assez ténue, jaune

ou enflammée, & de mauvaiſe odeur. L'accès dure environ ſept heures, & finit par des ſueurs abondantes.

Mais je penſe qu'il eſt à propos d'établir ici les différences qui diſtinguent cette eſpece de fievre de toutes les autres fievres intermittentes. Il faut donc obſerver, que lorſqu'il ſurvient une fievre ardente, ou quelqu'autre fievre continue, on s'apperçoit au toucher que la chaleur augmente de plus en plus; ce qui n'arrive pas dans la fievre tierce, où la chaleur eſt toujours égale, & diminue même quelquefois ſous la main. D'ailleurs chaque accès de la tierce-intermittente commence par le froid, & ſe termine toujours par la ſueur; ce qui n'arrive jamais dans la fievre continue, qu'au moment d'une criſe favorable. Outre cela dans cette même fievre tierce le froid eſt violent d'abord, & dure peu; il eſt extrême dans les premiers accès, & diminue inſenſiblement dans les ſuivans: au lieu que le contraire arrive dans la quarte, comme nous le remarquerons dans la ſuite.

La différence du retour des accès n'eſt pas moins eſſentielle, pour caractériſer chaque eſpece de fievre; je continue donc à parler de la tierce, dont il s'agit ici. Elle eſt peu dangereuſe & de courte durée; & lorſqu'elle eſt réglée, elle ſe termine en quatorze jours. Or elle eſt preſque toujours

telle dans les jeunes-gens d'un tempérament chaud & ſec, qui peut-être en Eté & dans les grandes chaleurs ſe ſeront trop fatigués par des travaux, des veilles, des ſoins ou des peines extraordinaires.

Fievre Tierce Bâtarde.

Si tous ces ſignes manquent au caractère de la fievre tierce, on la nomme *tierce bâtarde*. Elle dure plus long-tems que la vraie tierce, & n'eſt pas accompagnée de tant d'ardeur, ni ſuivie de ſueurs auſſi abondantes. D'ailleurs dans la bâtarde, les accès ne reculent ou n'anticipent pas avec régularité. Le friſſon eſt à la vérité moins fort, mais il dure plus long-tems, ſans ſe faire ſentir également par tout le corps; & les accès durent plus de quatorze heures. La maladie ne ſe termine jamais au ſeptieme accès, ceſſe rarement au quatorzieme, mais le paſſe ſouvent.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 161 & ſuiv.



IX. *FIEVRE QUARTE.*

LA fievre *quarte* ſe reconnoît aux ſymptômes ſuivans. Dans les premiers accès le friſſon eſt aſſez fort, & ſemblable à celui que cauſe un grand froid; il revient tous les quatre jours, c'eſt-à-dire après deux jours d'intervalle. Au bout de quelque tems ce même friſſon augmente inſenſiblement, juſqu'à ce qu'enfin il devienne ſi violent, que tout le corps tremble par ſecouſſes, que les dents claquent, & qu'il ſemble au Malade qu'il ait tous les os moulus & briſés. Le friſſon eſt preſque toujours ſuivi du vomiſſement; & auſſi-tôt après commence l'ardeur de la fievre, mêlée d'un froid ſourd qui ſe fait ſentir dans la moëlle des os. Au commencement de l'accès le pouls eſt foible, rare & tardif; il devient enſuite grand, fort, vîte, fréquent, & plus inégal que dans les autres fievres. Quoique l'urine ne ſoit pas ordinairement d'une qualité fixe dans cette maladie, & que ſes ſignes ſoient trompeurs, cependant dans les premiers jours elle eſt ténue, blanche & aqueuſe; après quoi elle prend différentes couleurs. La chaleur, la ſoif, la douleur de tête & l'inſomnie n'inquiétent pas tant

à la vérité le Malade que dans la fievre tierce, mais plus que dans la fievre quotidienne. L'accès est aussi plus long que dans ces deux dernieres, & finit par des sueurs abondantes, qui le terminent par un calme toujours bien marqué.

Cette fievre est à la vérité de longue durée, mais peu dangereuse : elle garantit quelquefois, ou délivre même de maladies considérables. Ceux qui en sont attaqués ne sont sujets, ni à la Manie, ni à la Mélancolie, ni à la Lépre, ni aux Convulsions qui viennent de plénitude ; au contraire elle délivre de ces maux ceux qui les souffroient auparavant. Quelques-uns prétendent, qu'on ne peut mourir de la fievre quarte que par la faute du Médecin, ou par celle du Malade. Cependant on doit observer, que cette fievre ne finit presque jamais sans porter atteinte à l'intégrité de quelque viscere : il est également rare que l'on en soit attaqué sans obstruction, douleur ou tumeur dans la Ratte ; c'est pourquoi la moins dangereuse est celle qui n'affecte point ce viscere. Elle se termine au plus tard dans l'espace d'un an, quand elle est traitée régulierement ; on en est quitte le plus souvent au bout de six mois, quelquefois même après trois mois seulement. On a remarqué au reste, que celle que l'on

a traitée avec les remedes convenables pendant l'Automne & l'Hiver, se dissipe pour l'ordinaire au Printems suivant; mais si elle est jointe à quelque gonflement de Ratte, ou qu'on la laisse prendre racine, elle menace d'une Hydropisie dont il est rare que l'on guérisse. Cette fievre est surtout ordinaire en Automne, principalement si l'on est sujet aux tumeurs de Ratte, si l'on n'a pas été bien guéri de quelque fievre continue, ou de quelques-unes de celles que l'on nomme vagues: elle est surtout à craindre, si l'on est d'un tempérament froid & sec, & si l'on a la peau douce & unie; si l'on est d'un âge avancé, ou qu'ayant usé de nourritures grossieres, on se soit abandonné à la tristesse & au chagrin.

La fievre quarte, qui commence en Eté, est la plus courte; celle qui vient en Automne dure plus long-tems, sur-tout si l'on est proche de l'Hiver. La fievre quarte accompagnée de crudité se tourne souvent en fievre quotidienne, qui devient alors fort dangereuse. On a encore observé, qu'une longue fievre quarte avoit guéri du Hautmal. Cette fievre revient aisément après que l'on en est tiré, sur-tout lorsqu'on s'expose au froid, que l'on s'échauffe trop, que l'on a quelque indigestion, ou que l'on se fatigue trop aux jours où

ſes accès avoient coutume de commencer.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 264 & 427.

X. *FIEVRE QUOTIDIENNE.*

JE dois parler auſſi de la fievre *quotidienne.* Elle commence par un froid léger qui prend aux extrémités, & qui, comme il arrive auſſi dans toutes les autres fievres intermittentes, ſe fait preſque toujours ſentir d'abord au bout du nez & des doigts, tant des pieds que des mains. S'il ſurvient alors un vomiſſement, il eſt de matiere pituiteuſe. La chaleur ſuccede peu à peu au friſſon, & croît inſenſiblement: elle eſt foible, humide & vaporeuſe; & quoique toujours inégale, elle devient cependant un peu mordante & aſſez ſenſible dans le fort de l'accès: quelquefois auſſi elle eſt accompagnée d'un léger ſentiment de froid. On a alors une envie de dormir preſque inſurmontable: dans les premiers jours on n'a point de ſoif, on ne ſue point, & la fievre ne donne preſque aucun relâche. Quelques-uns tombent en défaillance au commencement de l'accès, ou même

en ſyncope; ce qui eſt encore plus fâcheux. Outre cela le pouls eſt déréglé, & plus inégal qu'en aucune autre fievre : il eſt lent, petit & foible; à peine peut-il devenir plein dans le fort de l'accès : cependant il commence enfin à être fréquent; mais il l'eſt toujours moins que dans les autres fievres : du reſte il eſt toujours auſſi vîte que dans la quarte. On reſſent une douleur d'eſtomac continuelle; & les déjections ſont claires, crues & pituiteuſes. L'urine eſt dans les premiers jours, ou blanche & ténue, ou groſſiere & trouble; dans la ſuite elle eſt rouge, chargée & trouble : alors le Malade ſe ſent foible & appeſanti. L'accès ſe termine ordinairement par une ſueur légere après environ dix-huit heures de fievre : la maladie dure en tout ſoixante & quatre jours.

Cette fievre n'eſt pas ordinaire; & quand elle revient tous les jours, on doit plutôt la regarder comme une double-tierce, que comme une fievre quotidienne. Elle n'a coutume d'attaquer que les perſonnes pituiteuſes, qui aiment le repos, la bonne-chere & le ſommeil, ſur-tout les vieillards, les enfans & les femmes, ainſi que ceux à qui la pituite tombe ſouvent du cerveau dans l'eſtomac, & principalement encore dans les ſaiſons froides & pluvieuſes. On doit encore ſoupçonner que c'eſt une fie-

vre quotidienne, quand dès ses premiers accès les hypocondres sont bouffis, enflés & tendus ; quand elle prend vers le soir ; quand avant & durant l'accès le visage du Malade est bouffi & livide ; & quand la foiblesse d'estomac est jointe depuis longtems au dégoût, & à des rapports fréquens.

Toute fievre quotidienne cede difficilement aux remedes, & est également incommode & dangereuse. Elle est moins à craindre, lorsqu'au commencement de l'accès on vomit de la pituite, que l'on sue beaucoup dans le déclin, & qu'enfin un calme parfait succede à l'agitation.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 261.

XI. *FIEVRES COMPLIQUÉES.*

APRE'S ces préliminaires, il n'est pas inutile de faire aussi quelques observations sur les fievres *compliquées*. On doit donc sçavoir, que la double-quotidienne est très-rare ; au lieu que la double-tierce succede très-souvent à la simple-tierce, & que celle-là se change de même en celle-ci. Lorsque c'est une double-tierce, les accès reprennent tous les jours à des heures différentes : ceux qui reviennent aux jours

pairs ſont égaux ; & ils ſont inégaux dans les jours impairs. La double & la triple quarte ſont également fréquentes : l'une & l'autre naiſſent de la ſimple quarte ; & leurs accès ſont rarement égaux.

Fievre Demi-Tierce.

Il y a auſſi des obſervations importantes à faire ſur cette eſpece de fievre compoſée que nous nommons *demi-tierce*, & que les Grecs appellent *Hémitritée*. Ses accès commencent par le friſſon, & finiſſent par la ſueur, ſans que cependant on ceſſe de reſſentir de la fievre. Et comme celle-ci eſt compoſée d'une tierce intermittente & d'une quotidienne continue, elle a quelquefois un jour plus fâcheux, où elle commence par un friſſon très-vif ſuivi d'une évacuation de bile par haut ou par bas, & eſt accompagnée d'une grande ardeur, & de moiteur par tout le corps ; un autre jour au contraire on ſent plutôt du froid qu'un friſſon, ſans être incommodé, ni de la ſoif, ni de l'ardeur de la fievre Le pouls eſt plus ſerré, & la fievre plus douce. Quelquefois auſſi dans un jour la fievre eſt double, & ſimple dans un autre.

La demi-tierce eſt rare, & toujours très-dangereuſe quand on en eſt attaqué.

Lorſqu'elle eſt produite par les cauſes à peu près égales de la tierce intermittente & de la quotidienne continue, c'eſt une demi-tierce réguliere. Mais ſi leurs forces ne ſont pas les mêmes, ce ne ſçauroit être une véritable demi-tierce ; & l'on prétend qu'alors elle eſt plus facile à guérir.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 261 & ſuiv.

XII. *RÉMARQUES GÉNÉRALES SUR LES FIEVRES.*

APRÈS avoir propoſé des obſervations propres à chaque eſpece de fievre, je viens maintenant à celles qui ſont communes à toutes, ou à preſque toutes. Elles ſeront toutes de nature, ou à donner grand lieu de craindre aux Malades, ou à les remplir de conſolation & d'eſpérance.

Je remarque d'abord qu'il vaut mieux que la fievre ſuccede à la convulſion, que de la précéder. C'eſt un mauvais ſigne, lorſque le corps conſerve ſon embonpoint plus qu'il ne doit pour la durée ou pour la force de la fievre ; ou bien quand il s'exténue ſans raiſon & avec excès : celui-ci marque la foibleſſe du Malade ; l'autre dénote que

la maladie sera longue. Si dans une fievre aiguë il survient tout d'un coup une violente douleur de tête, & si en même tems les hypocondres sont convulsifs, c'est signe que la phrénésie est à craindre, à moins qu'il ne survienne un saignement de nez. Quand dans cette fievre on vient à perdre l'ouïe, c'est un signe funeste qui présage la fureur, à moins que l'on n'en soit garanti de même par un flux-de-ventre ou par une hémorrhagie du nez. Les sueurs froides sont mortelles dans la fievre aiguë; dans une autre plus douce, elles marquent que la maladie sera longue. Les dents chargées d'une crasse épaisse indiquent la violence de la fievre. La mauvaise haleine, les tressaillemens durant le sommeil, ou les convulsions, sont de mauvais présages dans quelque fievre que ce soit.

Signes d'une Fievre dangereuse.

Les signes d'une maladie dangereuse sont l'assoupissement ou une insomnie opiniâtre, les éblouissemens, le hoquet, les lassitudes, de légeres sueurs suivies de chaleur, une agitation extraordinaire dans les jours critiques, & une fraîcheur qui succede au frisson, sans être suivie, ni de la sueur, ni de la crise, mais seulement d'une sueur légere. Ce sont encore des si-

gnes fâcheux, que de petites gouttes de ſang qui coulent du nez, & une évacuation de bile noire par haut ou par bas dans le commencement de la fievre. Il faut auſſi examiner le viſage du Malade, qui fait voir qu'il y a du danger, ſi dans une fievre aiguë il a un air trop farouche, ou s'il eſt trop peu défait & trop frais pour la violence de la maladie. Il en eſt de même s'il arrive un vomiſſement de bile ou de pituite pure, particulierement ſi ce que l'on rend eſt noir ou vert.

Il eſt également fâcheux, que le Malade ait le ventre entieremen reſſerré, ou tellement libre, que le dévoiement l'empêche de repoſer, ſur-tout ſi les ſelles ſont très-liquides, blanchâtres, pâles ou écumeuſes. On les eſtime auſſi mauvaiſes, lorſqu'elles ſont en petite quantité, ténaces, légeres & blanches, ou quand elles ſont livides, bilieuſes, ſanguinolentes, graſſes, ou enfin d'une puanteur extraordinaire. On penſe de même des déjections qui ſont de diverſes couleurs, mêlées de ſang, de râclures de boyaux & de bile verte, ou qui ſont d'une humeur pure après une maladie longue. Il eſt encore dangereux dans les fievres de rendre des vers, ſur-tout dans le déclin : il y a moins à craindre ſi on les rend vivans dans une fievre aiguë, ſur-tout quand la maladie

diminue ; mais il eſt inutile de les rendre morts , même dans le déclin du mal. Cependant dans les commencemens des fievres, il vaut mieux qu'ils ſoient morts : car s'ils ſont vivans, il y a lieu de craindre de la malignité.

L'urine claire & blanche eſt auſſi de mauvais préſage , ſur-tout dans les fievres aiguës, parce qu'elle fait craindre le délire & la phrénéſie. Celle dont le ſédiment eſt rougeâtre ou livide, ou compoſé de petits filamens , ou d'écailles en maniere de ſon, n'eſt pas plus favorable. C'eſt encore un mauvais ſigne , quand le dégoût ſuccede à un grand appétit, ou qu'il arrive après une fievre de longue durée; ou bien lorſque les ſueurs ſont trop fréquentes, ſurtout ſi elles ſont froides, & qu'elles ne paroiſſent pas également par tout le corps, mais ſeulement au col & à la tête. Outre cela les ſueurs qui ne terminent point la fievre , ou qui ſont ſuivies de friſſon, ou enfin une Jauniſſe ſuivie de la fievre, ſur-tout ſi alors les hypocondres ſont durs, ſont des ſignes de danger.

Il y a de même lieu de craindre, lorſque le Malade a la reſpiration forte & fréquente ; qu'il eſt pris du friſſon au ſixieme jour ; qu'il ſupporte difficilement la maladie; qu'il eſt très - foible ſans ſujet, & ſans que les vaiſſeaux ſoient épuiſés ;

qu'il ſue, quoique la fievre dure toujours ; qu'il paſſe ſouvent du chaud au froid, & du froid au chaud ; enfin quand il change de couleur d'un moment à l'autre. Il en eſt de même, quand il a un abcès qui ne mûrit point, & qui ne guérit pas ; & quand pendant ce tems-là il eſt dans ſon lit les bras & les jambes étendus & couché ſur le dos, paſſant les nuits ſans pouvoir dormir, quoiqu'il ſommeille pendant le jour. C'eſt encore pis, s'il ne repoſe ni le jour ni la nuit, & qu'il ſoit travaillé d'une inſomnie importune & continuelle ; ou bien s'il eſt toujours aſſoupi. Tels ſont les ſignes auxquels on reconnoît que la fievre eſt dangereuſe.

Signes d'une Fievre longue.

On doit croire qu'elle durera long-tems, ſi les hypocondres ſont enflés, ſur-tout s'ils ſont en même tems durs, douloureux, enflammés & tendus : c'eſt une marque, non-ſeulement que la fievre ſera longue, mais même dangereuſe. Elle doit être auſſi de longue durée, lorſqu'il ſurvient des nœuds ou des douleurs dans les joîntures ; que les aînes & les glandes ſont douloureuſes ; que dans une fievre qui n'eſt point aiguë, on eſt pris d'une ſueur froide à la tête & au col ſeulement ; ou bien que la ſueur,

quelle qu'elle ſoit, ne diminue ou ne termine point la fievre. Il en eſt de même s'il ſurvient un abcès qui ne guériſſe point; ſi l'urine varie tous les jours; ſi le Malade a tantôt froid & tantôt chaud; s'il change de couleur continuellement; s'il ne maigrit pas à proportion de la durée de la maladie; ſi après un tems conſidérable, les derniers accès reviennent à la même heure que les premiers; & s'ils ſont auſſi longs & auſſi forts.

Préſages d'un Abcès.

C'eſt à ces marques que l'on reconnoît qu'une fievre doit être longue. Que ſi ces ſymptômes durent long-tems ſans ôter la vie au Malade, c'eſt ſigne qu'il doit ſurvenir un Abcès à quelqu'un des articles, principalement inférieurs, & qu'il ſera accompagné de douleur & de tumeur. Cependant ce n'eſt pour l'ordinaire qu'aux jeunes-gens que cet accident arrive, & dans les fievres continues qui ont déja paſſé le vingtieme jour. A l'égard des vieillards, & de ceux qui ſont attaqués de fievres intermittentes irrégulieres, il eſt rare qu'ils ſoient ſujets aux abcès, mais plutôt à la fievre quarte, ſur-tout ſi l'on approche de l'Automne. Car comme au-deſſous de trente ans on doit plutôt attendre un ab-

cès : auſſi quand on a paſſé cet âge, on doit plutôt craindre cette eſpece de fievre; & il faut obſerver, que les abcès ſont plus communs dans l'Hiver, qu'ils durent plus long-tems, & ne reviennent pas ſi facilement qu'en Eté.

Signes ſalutaires dans les Fievres.

Nous avons juſqu'ici traité des ſignes qui marquent le danger ou la longueur des fievres; il eſt tems de parler de ceux qui promettent la guériſon aux Malades.

Or on a lieu de l'eſpérer, ſi les hypocondres étant mols & dégagés, il arrive une Jauniſſe le ſeptieme, le neuvieme, le onzieme, ou le quatorzieme jour de la fievre; ſi le Malade ſupporte aiſément la maladie & n'eſt travaillé d'aucun accident fâcheux; s'il a l'eſprit préſent; s'il n'eſt ni trop éveillé ni trop aſſoupi, enſorte qu'il dorme la nuit, & veille le jour; s'il a plus de force après ſon ſommeil; s'il reſpire avec facilité, ce qui, dans toutes les fievres qui ſe terminent en quarante jours, eſt un des ſignes les plus ſalutaires; ſi l'on a de l'appétit, ſoit qu'on n'en ait point manqué, ou qu'il ſoit revenu après que l'on a été dégoûté.

On juge auſſi favorablement de la maladie, lorſque les hypocondres ne ſont

aucune douleur, & qu'ils ſont également dégagés des deux côtés ; ſi lorſque l'on vomit, ce que l'on rend eſt mêlé de bile & de pituite ; ſi dans l'urine le ſédiment, ce qui eſt au milieu & ce qui ſurnage audeſſus, eſt blanc, égal & léger ; (le meilleur eſt qu'il reſte quelques petits nuages au fond de l'urinal.) Ce n'eſt pas un ſigne moins heureux, ſi outre cela les déjections ſont molles, rouſſes, & figurées comme elles doivent l'être ; ſi l'odeur n'en eſt pas extraordinairement mauvaiſe ; ſi la quantité en eſt proportionnée à celle des alimens ; & ſi on les rend à peu près aux mêmes heures que dans la ſanté ; ſi tout le corps eſt également mol & chaud, & qu'il ſue par-tout également ; ſi la ſueur qui ſurvient appaiſe la fievre ; ſi le Malade change aiſément de ſituation ; s'il n'en affecte point d'extraordinaire ; ſi les évacuations ſe font ſans beaucoup de peine, & après des ſignes de coction ; ſi après la coction, il paroît de légeres crevaſſes ou de petites puſtules qui ulcerent foiblement les levres, le nez ou le bout de la langue ; enfin ſi la coction commence à ſe faire promptement, & que le pouls ſoit toujours également bon.

Tems des Fievres.

Voici comment on les diſtingue, eu

égard à leurs accès. Lorſque pluſieurs accès reprennent à la même heure avec la même force & la même durée, on doit être perſuadé que le commencement de la fievre n'eſt pas encore paſſé. Que ſi l'accès devance l'heure de celui qui l'a précédé, & qu'il ſoit plus fort & plus long, alors commence l'accroiſſement de la fievre. Elle eſt ordinairement dans ſon état, quand l'accès eſt très-violent, ſans devancer le précédent ni venir plus tard, enſorte qu'il n'y ait entr'eux preſqu'aucune différence. Quand je dis qu'un accès avance ou retarde, j'entends qu'il le fait plus que ne demande la proportion des accès: car ceux qui arrivent autrement, ſuivent pour l'ordinaire la nature de la fievre, ſans être d'aucune utilité pour la diſtinction des tems: ce qui arrive aſſez ſouvent dans la fievre tierce, la quotidienne & la quarte, lorſque leurs retours anticipent toujours juſqu'à ce qu'elles finiſſent tout-à-fait. Au reſte ſi l'accès retarde, s'il eſt plus doux & plus court que le précédent, il eſt ſûr que la fievre eſt alors à ſon déclin.

On reconnoît auſſi la diverſité des tems d'une fievre à la qualité différente de la matiere qui la produit, & aux accidens extraordinaires qui ſurviennent tandis qu'elle dure; c'eſt ce que les Grecs appellent *Symptômes.*

ries. La crudité de la matiere fait donc le commencement de la fievre ; la coction commencée en fait l'accroissement ; l'accomplissement de cette coction en fait l'état ; & le déclin arrive par l'évacuation, ou le transport de cette même matiere parvenue à son dernier degré de coction.

Tous ces symptômes dont je viens de parler, sont moins fâcheux au commencement & au déclin de la fievre, & plus violens dans son accroissement & dans son état. Je crois pouvoir encore ajouter à ce que j'ai dit, que lorsque la fievre quitte subitement, sans signes favorables & dans un jour non critique, elle a coutume de revenir, sur-tout si l'on a manqué à garder un certain régime. Remarquons encore que les fievres les plus douces, & dans lesquelles les signes sont les plus favorables, s'appaisent ordinairement dans le terme de quatre jours ; & que celles qui sont plus malignes, & dont les symptômes sont les plus effrayans, terminent la vie du Malade dans le même espace de tems, ou même plutôt.

XIII. *FIEVRE PESTILENTIELLE.*

APRÈS ce que j'ai dit jusqu'ici, il est à propos que je traite de la fievre *pestilentielle*. Quoique l'on n'en soit pas encore

attaqué, on a lieu de l'appréhender, lorſque les ſignes ſuivans arrivent. Le Printems & l'Eté ſont chauds & humides : la terre eſt continuellement brûlée par les ardeurs du Midi, ſans être rafraîchie par les vents; le Ciel change pluſieurs fois le jour; tantôt l'air eſt froid, tantôt chaud, tantôt chargé de nuages & tantôt ſerein, quoique le plus ſouvent il ſoit couvert, & menace de pluie ſans qu'il pleuve : outre cela la terre eſt couverte de toutes ſortes d'inſectes, & les troupeaux ſont attaqués de la mortalité; on voit auſſi des feux nouveaux paroître la nuit dans les airs, & quelquefois des Cométes annoncent ce fléau terrible.

Lorſque quelqu'un eſt attaqué de ce mal, voici les ſymptômes qui arrivent. Il s'éleve ſubitement, & ſans cauſe apparente, des bubons derriere l'oreille, ſous les aiſſelles, & plus ſouvent aux aînes; ou des charbons naiſſent en différens endroits du corps; ou des taches de pourpre paroiſſent ſur la peau. On eſt cependant ſaiſi d'une fievre continue & aiguë, dans laquelle le Malade peut à peine échauffer au dehors; ou même il reſſent quelquefois du froid, tandis qu'au dedans il eſt brûlé d'un feu exceſſif. Accablé de triſteſſe & ſans eſpérance, il eſt ſans forces, languiſſant, & preſſé d'un aſſoupiſſement inſurmontable. Il a

l'air troublé, inquiet, tel que celui d'un homme yvre : le regard eſt farouche, l'haleine mauvaiſe, & la reſpiration difficile ; l'appétit manque, la bouche eſt amere, & la ſoif devient très-ardente : le Malade a de fréquentes envies de vomir, & même des vomiſſemens qui font déſeſpérer de l'utilité des meilleures nourritures. Le pouls eſt petit, foible, vîte, fréquent & inégal ; les ſelles ſont d'une odeur inſupportable : l'urine eſt quelquefois trouble comme celle des chevaux, cruë, groſſiere & fétide ; d'autres fois elle eſt ſemblable à celle d'un homme qui ſe porte bien, & ſans aucune mauvaiſe qualité.

Quand cette fievre dont le Tout-puiſſant afflige les mortels, eſt ſimple, & n'eſt pas jointe à une fievre putride, elle ſe cache ordinairement ſous des ſignes ſi obſcurs, qu'il n'y paroît, ni ardeur extraordinaire, ni ſoif, ni dégoût ; l'urine donne même des ſignes de coction, & eſt dans le meilleur état. Mais quoique la maladie ſoit alors aſſez légere en apparence, on eſt tourmenté par des vomiſſemens & des défaillances fréquentes, juſqu'à ce qu'enfin emporté par une ſyncope ſubite, on meure ſans s'en appercevoir.

Comme la fievre peſtilentielle, de quelque nature qu'elle ſoit, eſt toujours très-dangereuſe par elle-même, elle cauſe auſſi

une mort prompte & certaine, lorſque le cœur étant fort oppreſſé, il ne s'éleve au-dehors ni bubon ni charbon, ou ſi, quand l'un ou l'autre paroît, le Malade n'en reçoit aucun ſoulagement, ni la maladie aucune diminution. C'eſt un ſigne également mortel, ſi le charbon ou le bubon, après avoir paru, rentre & diſparoît tout d'un coup; ou ſi l'haleine étant mauvaiſe & les extrémités froides, il ſurvient un vomiſſement fréquent, & même la ſyncope. Il ne ſera pas non plus inutile de remarquer, que dans cette maladie les ſignes ſalutaires ſont aſſez incertains; enſorte que ſouvent une mort imprévûe rend vaines les eſpérances & les promeſſes du Médecin, qui a trop compté ſur ces ſignes trompeurs de guériſon.

Voyez, pour la cure, le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 135, 394.

XIV. SIGNES DES CRISES.

COMME toutes les maladies aiguës ſont ordinairement jointes à la fievre putride, & que par conſéquent elles ne ſe terminent que par ce que les Grecs appellent *Criſes*, au lieu que les maladies chroniques, légeres ou ſans fievre, ſe guériſſent inſenſiblement ſans Criſe, je crois devoir joindre à mes obſervations ſur les fievres celles que j'ai faites ſur ce nouveau ſujet.

De même que certains ſignes annoncent le changement des ſaiſons : auſſi prévoit-on par des ſignes particuliers les Criſes qui doivent arriver dans les maladies. Ces ſignes ſont le délire, l'aſſoupiſſement, les vertiges, l'aliénation des ſens, le dérangement de l'eſprit ; les grandes douleurs de tête, de col, d'eſtomac, des hypocondres, ou d'autres parties ; le bourdonnement d'oreilles, les fauſſes lueurs que le Malade apperçoit, les larmes involontaires, les nauſées fréquentes, la chaleur & la ſoif plus grandes que de coutume, le déréglement & l'inégalité ſubite du pouls, la ſuppreſſion de l'urine, & le murmure extraordinaire des entrailles. Au milieu de ces agitations le Malade ſouffre ; il change continuellement de ſituation, crie, & ſe jette hors de ſon lit comme un furieux. L'accès de la fievre eſt alors très-violent, & devance le précédent d'environ une heure ; il commence auſſi par un friſſon plus fort & plus vif que de coutume. Si la Criſe doit être heureuſe, ce friſſon eſt ſuivi d'une ſueur abondante, ou d'une hémorrhagie copieuſe par le nez, d'un vomiſſement mêlé de pluſieurs humeurs, ou d'une grande évacuation par les ſelles ; après quoi la fievre commence à s'appaiſer.

Les premiers avant-coureurs d'une Cri-

se paroissent la nuit, si la Crise doit arriver le lendemain; ou le jour, quand elle doit survenir la nuit suivante : car Hippocrate a observé, qu'il faut que la nuit qui précéde le jour où l'accès doit arriver, & où la Crise doit terminer la maladie, soit troublée & fâcheuse.

On doit sçavoir aussi, que les accidens sont plus violens la nuit que le jour, & que les uns annoncent seulement les Crises, tandis que les autres en sont tout ensemble les signes & les causes. Ces derniers sont les sueurs, les vomissemens, les évacuations par les selles, les urines abondantes & les hémorrhagies; les premiers sont les délires, les insomnies, les assoupissemens, les larmes involontaires & autres semblables. Les uns & les autres symptômes ont cela de commun, qu'ils promettent la guérison s'ils portent des marques de coction, & menacent de la mort s'ils sont joints à celles de la crudité : ainsi ils ne peuvent être favorables que dans la force de la maladie, ou peu de tems auparavant, parce que ce n'est qu'alors que les humeurs sont parvenues à leur maturité. C'est sur ce fondement qu'Hippocrate a prétendu avec raison, que la Crise étoit prochaine, lorsque la coction s'étoit déclarée. Ces mêmes signes sont mortels au commencement de la maladie : ils le sont

également dans son accroissement, s'il y a de la malignité; & s'ils paroissent dans l'accroissement d'une maladie légere, ils marquent que la Crise sera imparfaite, parce que quand le Malade doit recouvrer parfaitement sa santé, la nature differe ses efforts pour quelque tems jusqu'à une entiere coction des humeurs. Au contraire si la violence de la maladie doit triompher des forces de la nature, celle-ci tend long-tems auparavant à la Crise, & en donne des marques sensibles.

Il est donc évident que les signes de coction sont toujours salutaires, & annoncent la guérison; qu'au contraire ceux des Crises sont d'eux-mêmes fort incertains, & qu'il sont bons ou mauvais, selon la crudité ou la coction de la matiere qui cause la maladie. Or je crois à propos d'observer par quelle espece d'évacuation se fera la crise, & par quelle voie elle arrivera, afin que sur ce que j'en dirai, le Médecin puisse régler ses jugemens à cet égard.

Signes d'une Hémorrhagie critique par le nez.

Supposons une fievre aiguë, où la coction est bientôt faite, & où par conséquent la Crise doit arriver dans les premiers

accès : il est certain qu'on doit alors s'attendre à une évacuation plutôt qu'à un abcès.

Or si c'est une évacuation, ce sera sûrement une hémorrhagie du nez, si l'un ou l'autre des hypocondres est tendu sans être douloureux; si la respiration est difficile; si la douleur & les élancemens mettent en feu la tête & tout le visage, principalement les yeux, le nez & les joues; si la vue est trouble, & les yeux éblouis par de fausses lueurs; si le col est douloureux, & qu'en même tems les oreilles tintent, ou que l'on devienne sourd; si les yeux pleurent subitement, & deviennent rouges, si les arteres des tempes battent avec violence; si le nez démange & semble s'aiguiser; sur-tout si le visage & les tempes font en même tems beaucoup de douleurs; si outre cela le pouls est non-seulement fort & élevé, comme dans toutes les évacuations, mais encore ondulent.

Cette espece de Crise est assez ordinaire dans les fievres ardentes, & dans cette espece de folie que les Grecs appellent *Phrénésie*, ainsi que dans les douleurs de tête aiguës & continuelles, lors même qu'il n'y a point de fievre, sur-tout si ces douleurs occupent le front & les tempes; elle n'est pas moins fréquente dans tou-

tes les inflammations aiguës des hypocondres, principalement dans celles du Foie ou de la Rate. On prédit avec plus de certitude une hémorrhagie en Eté, si le Malade est dans la fleur de son âge, & n'a pas encore passé trente-cinq ans. Mais autant cette Crise est ordinaire dans les fievres aiguës, & dans cette espece de folie dont je viens de parler, autant est-elle rare dans la Léthargie, & dans l'inflammation du Poumon que les Grecs nomment *Péripneumonie*. L'inflammation du côté, appellée en Grec *Pleurésie*, tient le milieu entre ces maladies; ensorte qu'elle est moins sujette à l'hémorrhagie du nez que les premieres, & plus que les dernieres.

Signes d'un Vomissement critique.

On doit attendre un vomissement, lorsqu'avec une grande pesanteur de tête, des vertiges & des éblouissemens, le Malade ressent des douleurs d'estomac, qu'il a des nausées fréquentes accompagnées d'amertume dans la bouche, qu'il crache souvent une salive claire, & qu'on lui remarque des mouvemens convulsifs à la levre inférieure. Les hypocondres se soulevent alors, & empêchent la respiration; le pouls est serré & dur. Le vomissement

eſt preſque certain, ſi le Malade eſt attaqué d'une fievre tierce, s'il a plus de trente-cinq ans, ſi l'on eſt en Eté, s'il arrive un friſſon, & ſi en même tems les parties ſituées au-deſſous des hypocondres ſe refroidiſſent.

Signes d'un Cours-de-ventre critique.

La Criſe ſe fera par un Cours-de-ventre, ſi l'humeur ſe porte aux entrailles, & qu'il ne s'enſuive pas de vomiſſement, ni d'évacuation extraordinaire par les urines; ſurtout ſi le ventre eſt plus bilieux & plus libre qu'auparavant; enfin ſi dans la ſanté le Malade n'étoit pas ſujet aux hémorrhagies du nez ni aux ſueurs, mais plutôt au dévoiement, & qu'il eût coutume de boire de l'eau froide.

Lorſque le tems approche de vuider par les ſelles, les inteſtins ſont agités; ils murmurent, & l'on a des tranchées très-vives, ſuivies d'une peſanteur ou douleur interne qui ſe fait ſentir d'abord aux environs des lombes, & qui paſſe enſuite dans la partie inférieure du ventre. Cette obſervation n'a pas échappé à Hippocrate, qui dit que ſi dans les fievres la douleur des lombes concourt avec la douleur & le murmure des hypocondres, il arrive pour l'ordinaire un dévoiement.

Signes d'une Crise par les Sueurs.

Il faut s'attendre que la Crise se fera par les Sueurs, si le Malade conservant toutes ses forces, les selles & les urines sont supprimées, sur-tout s'il n'a encore paru aucun signe qui annonce le vomissement; mais s'il a paru, la crise se fera en même tems par le vomissement & par la sueur. On est encore plus certain qu'il doit arriver une Sueur, quand indépendamment des marques précédentes, l'accès dans son accroissement cause le délire, comme il arrive dans les fievres ardentes & autres maladies grieves; quand tout le haut du corps devient brûlant & rouge, & qu'il s'en exhale une espece de vapeur chaude qu'on ne remarquoit point auparavant. En même tems le pouls devient ondulent & très-mol, & l'urine est épaisse & toute bilieuse.

On doit encore s'attendre à une Sueur, si vers le tems de la Crise le Malade rêve qu'il se baigne; ce qui m'arriva autrefois à moi-même dans une fievre aiguë où je devois suer. Les sueurs sont ordinaires dans toutes les fievres, & surtout dans celles qui sont aiguës & ardentes. L'espece de folie que les Grecs appellent *Phrénésie*, comme je l'ai dit,

indique auſſi les ſueurs, lorſqu'elles doivent être ſalutaires. Or elles ſont telles, lorſqu'elles ſont chaudes, qu'elles ſortent abondamment de la tête, & que tout le reſte du corps en eſt également abreuvé. On dit auſſi que lorſqu'elles ſont de cette nature, elles ne ſont pas inutiles dans toutes les inflammations aiguës des hypocondres. A l'égard du pronoſtic des Criſes par les hémorrhoïdes, ou par les Ordinaires des femmes, il doit s'établir ſur les ſignes qui ſont propres de ces évacuations

Signes d'un Abcès critique.

L'éruption d'un abcès peut auſſi terminer une fievre; & voici ce qui arrive ordinairement lorſqu'il ſe forme. La maladie traînant en longueur, ne ſe diſſipe point peu à peu, mais ſe ſoutient avec une fievre & une douleur toujours égales; de ſorte cependant que l'on a d'ailleurs tous les ſignes ſalutaires qui peuvent répondre de la vie du Malade. Ajoutez à cela qu'il ne ſoit arrivé aucune évacuation ſenſible, que la coction ſoit retardée; qu'une douleur ſubite, une laſſitude, une foibleſſe & une ſueur légere ſe ſoient fait ſentir dans une partie du corps peu conſidérable; que la maladie, ſans être

mortelle, traîne ſeulement en longueur; qu'elle ait paſſé le vingtieme jour; que le pouls ſoit bon, & que les forces ſe ſoutiennent. On peu encore prédire plus ſûrement un Abcès, ſi l'urine du Malade eſt long-tems crue & tenue; mais ſi elle eſt épaiſſe & blanche, avec un ſédiment abondant, malgré toutes ces circonſtances il n'y a point d'abcès à craindre, parce qu'alors la coction commence à dompter peu à peu la maladie, qui ſe diſſipe enfin ſans aucune autre évacuation ſenſible, & ſans abcès.

On reconnoît aux marques ſuivantes, qu'il doit ſe former un Abcès proche de l'oreille; c'eſt ce que les Grecs appellent *Parotide*. La reſpiration devient tout d'un coup difficile; ce qui ne dure cependant pas long-tems: après quoi il ſurvient une grande peſanteur de tête mêlée de douleur, avec un profond aſſoupiſſement, & la ſurdité. Cet accident eſt ordinaire dans les fievres aiguës qui ne ſont pas longues, & guérit quelquefois par cette Criſe la Léthargie, la Phrénéſie, & les autres maladies ſemblables de la tête.

Lorſque dans une maladie chronique on a des préſages d'un Abcès, ſans en avoir de la Parotide qui alors n'arrive preſque jamais, ſi en même tems on reſſent dans les parties inférieures quelque dou-

leur, quelque peſanteur, tenſion ou ardeur, on doit ſçavoir qu'il s'en formera un à quelqu'un des articles de ces parties.

Il eſt bon de répéter ici ce que j'ai dit plus haut, que l'on doit s'attendre à un Abcès après le vingtieme jour de la fievre; qu'il arrive plus fréquemment en Hiver, où il dure plus long-tems, & revient moins ordinairement; que les jeunes-gens qui n'ont pas encore trente ans, y ſont plus ſujets que les vieillards, quelque longue que ſoit la fievre dont ils ſont attaqués; que dans ces circonſtances les derniers ſont plutôt menacés de fievre-quarte, ſurtout ſi leur fievre n'eſt pas continue, mais que vague & irréguliere elle dure juſqu'à l'Automne. On remarque auſſi avec raiſon, qu'une fievre, quoique longue, dont les accès commencent par le friſſon & finiſſent par la ſueur, comme la tierce & la quarte, ſe termine rarement par un Abcès, parce que la matiere morbifique s'évacue à chaque accès. Ajoutez qu'un Abcès qui dans les fievres lentes & chroniques ſurvient aux parties inférieures, eſt moins dangereux que celui qui ſe forme auprès des oreilles: car ce dernier n'eſt guères ordinaire que dans les maladies aiguës.

Lorſqu'après l'éruption il reſte encore

de la fievre, & que l'Abcès n'aboutit pas, il eſt certain qu'il ne ſuppurera point avant le vingtieme, mais ſeulement entre ce jour-là & le ſoixantieme. Que s'il arrive qu'avant de ſuppurer, il ſe diſſipe de lui-même, quoique la fievre ſoit toujours égale, il menace d'abord de la Phrénéſie, enſuite de la mort, principalement ſi l'Abcès eſt placé derriere les oreilles. On doit regarder comme le plus ſalutaire, celui qui ſe forme aux parties inférieures, loin du foyer de la maladie & des principaux organes de la vie; qui, renfermé dans un ample eſpace, contient toute l'humeur morbifique; & qui s'élevant beaucoup en-dehors, aboutit facilement: un tel Abcès ne permet jamais de retour à la maladie. On peut eſpérer le même ſuccès de celui qui s'éleve en pointe, qui mûrit également, & qui eſt un peu panché en en-bas, ſans être dur ni fourchu. Le plus dangereux eſt celui qui tend à rentrer en dedans, en ſorte que la couleur de la peau qui le couvre, n'en ſoit point changée: quoiqu'il s'éleve en-dehors, il eſt également funeſte, s'il eſt fort grand & très-plat.

Les paſſions de l'ame ne contribuent pas peu à déterminer le genre de la Criſe. Ainſi la Crainte produit le flux-de-ventre, le vomiſſement, ou une évacuation par les urines; la Joie au contraire promet

ordinairement des ſueurs. Il faut auſſi obſerver, que la Criſe ne ſe fait pas toujours par une ſeule évacuation, mais ſouvent par pluſieurs ; en ſorte que ſi dans une Fievre ardente, par exemple, l'hémorrhagie du nez commence la Criſe, elle peut s'achever par des ſueurs.

La meilleure Criſe.

Pour que la Criſe ſoit parfaite, il faut qu'elle ait toutes les conditions ſuivantes : qu'elle ſoit fidele a opérer ce que l'on en attend ; qu'elle ſoit ſûre & certaine ; qu'elle ſoit ſenſible ; qu'elle ait été annoncée auparavant par un jour indice ; & qu'elle ſoit favorable & ſalutaire : enfin elle doit être accompagnée des ſignes de coction, arriver dans un jour critique, & produire des évacuations convenables au genre de la maladie.

A l'approche de la Criſe, le pouls eſt inégal ; & l'on y remarque plus de battemens grands que de petits, plus de vîtes que de lents, plus de modérés que de fréquens, plus de forts que de foibles, avec une conſtance égale de médiocrité ou de vîteſſe dans les pulſations. Une telle Criſe rend au viſage ſa ſérénité, dégage la reſpiration, donne plus de force au corps pour ſe mouvoir & pour agir, & rétablit l'éga-

lité, l'ordre, & une juste médiocrité dans les battemens du pouls. Il y a lieu d'espérer une Crise salutaire dans les maladies, qui se terminent plus souvent & plus facilement de cette maniere, telles que sont la Fievre ardente, la tierce & autre semblables.

Signes qui promettent la Crise, ou qui ne permettent pas d'en espérer.

Pour connoître si la fievre doit se terminer ou non par une Crise, faites les observations suivantes. Si la maladie est considérable, & que les accès de la fievre anticipent & croissent toujours de beaucoup; si en même tems la nature en soutient constamment les attaques, & que l'humeur morbifique donne promptement des signes de coction; enfin si l'âge & le tempérament du Malade, la saison de l'année & le genre de la maladie s'accordent à présager la Crise, il est constant qu'il se fera un grand changement dans le mal; & cela d'autant plutôt, que ces signes seront plus marqués & plus puissans. Si au contraire dans une maladie violente & maligne le Malade manque de forces, & que l'humeur morbifique se maintienne long-tems dans sa crudité, la nature étant accablée par le mal, il n'y a plus que la mort à attendre,

ſans aucune eſpérance de Criſe.

Il arrive preſque toujours, que quand il y a des ſignes de Criſe, favorable ou non, elle ne manque point d'arriver. Au reſte je ne comprends pas parmi ces ſignes, tous ceux que l'on remarque dans le cours d'une maladie ; je parle de ceux-là ſeulement, qui paroiſſent au commencement de la Criſe, ou peut de tems auparavant. Que ſi cependant il arrivoit, que les ſignes prochains de la Criſe paruſſent ſans qu'elle ſuivît immédiatement après, on peut s'aſſurer, qu'elle arrivera bientôt après, & ſera très-fâcheuſe, ou que le Malade mourra. Du reſte les ſignes d'une bonne Criſe ſont pour l'ordinaire plus ſûrs que ceux d'une mauvaiſe ; & les ſignes de l'une & de l'autre ſont toujours équivoques dans les fievres aiguës. De même dans la vigueur de la maladie, on peut compter en ſûreté ſur les ſignes favorables, ſi les forces ne ſont pas affoiblies, & jamais ſur eux, ſi le Malade eſt affoibli.

En quel tems la Criſe ou la Mort doit arriver.

Il eſt certain que l'on ne guérit point d'une maladie aiguë ſans quelque Criſe. Mais pluſieurs meurent ſans qu'elle arrive ; & comme il ne ſe fait jamais de Criſe

ſalutaire que dans la force de la maladie, on peut mourir de même dès qu'elle commence, lorſqu'elle augmente, & tandis qu'elle ſe ſoutient. Son déclin, quelle qu'elle ſoit, ne produit jamais ni Criſe ni danger, parce que quand une fois elle a paſſé ſon tems de vigueur, elle ſe diſſipe inſenſiblement, pourvû qu'on ne dérange point la nature par quelque faute.

On meurt quelquefois au commencement d'un accès de fievre, comme il arrive ſouvent dans les inflammations mortelles des parties internes, & dans ces fievres produites par une pituite épaiſſe & viſqueuſe, qui ſuffoque la chaleur naturelle : alors le Malade devient froid, ſans qu'on puiſſe le réchauffer ; ſon pouls eſt vermiculant, ou ſe perd totalement ; & il meurt accablé d'un ſommeil profond.

Quelquefois auſſi la mort ſurvient dans l'accroiſſement de l'accès, mais plus rarement, & plus ſouvent dans ſa vigueur, parce qu'alors la nature eſt ſubjuguée par la force du mal. Pendant ce tems-là le Malade eſt dans un délire accompagné de convulſions & de fureur : il ſe jette hors de ſon lit avec tranſport, eſt conſumé d'une ardeur extrême ; enfin accablé par le mal, il meurt dans une défaillance & une ſyncope qui ſurviennent.

On meurt rarement dans le déclin d'un

accès ; mais lorſque cela arrive, on tombe en défaillance, & toute la chaleur naturelle s'éteint avec celle de la fievre : aſſis ou couché, une ſueur légere & ténace emporte le Malade dans le moment. Enfin il eſt généralement vrai, que l'on meurt ordinairement dans le tems le plus fâcheux de l'accès.

Ordre des jours critiques.

Je croirois avoir rapporté tout ce qui concerne les Criſes, s'il ne me reſtoit encore à parler des jours, où elles ont coutume de mettre fin à la fievre ; ce qui leur a fait donner le nom de *critiques* par Hippocrate, qui en eſt le premier obſervateur.

Or ces jours de Criſe ſont les ſuivans ; ſçavoir, le 3, le 5, le 7, le 9, le 11, le 14, le 17 & le 20. Ce nombre de 20 compoſe trois ſemaines ; de façon qu'on regarde le 8e. jour comme le commencement de la ſeconde ſemaine, qui eſt terminée par le 14e. lequel commence la troiſieme ſemaine, ſuivant Hippocrate.

Ces jours ſeptenaires ſe diviſent encore par quatre ; enſorte que le 4e. eſt le dernier du premier nombre quartenaire, & le premier du ſecond. Le troiſieme quartenaire commençant au 7e. finit à l'11e ; le

quatrieme qui commence le même jour, ſe termine au 14e; ce 14e. eſt le commencement du cinquieme quartenaire, qui finit au 17; & le ſixieme quartenaire commençant au 17, ſe termine au 20e; ce qui fait voir que ce nombre 20 eſt le dernier jour du ſixieme quartenaire, & de la troiſieme ſemaine. La proportion des jours critiques eſt la même dans la ſeconde vingtaine, que dans la premiere; c'eſt-à-dire, depuis le 20e jour juſqu'au 40e. A l'égard des maladies qui paſſent le 40e jour, comme elles ceſſent d'être aiguës, auſſi n'en juge-t-on plus par les jours impairs, quartenaires ou ſeptenaires; mais elles ſe reglent ſuivant chaque vingtaine, telles que le 60e, le 80e, le 100e, & ainſi de ſuite.

Il faut auſſi remarquer, que tous les jours critiques ne ſont pas d'égale vertu; que les ſeptenaires ſont les plus puiſſans, enſuite les quartenaires qui partagent chaque ſemaine, & après ces derniers ceux qui rempliſſent les intervalles des précédens, & que les Médecins appellent *Intercurrens*. Les jours ſalutaires entre les critiques ſont le 7, le 14, le 9, le 11, le 20, le 17, le 5, le 4 & le 3. Les jours dangereux, & où il ne ſe fait point de Criſe, ſont le 6, le 8, le 10, le 12, le 16 & le 19. Quelques-uns prétendent que

le 13 eſt douteux, & qu'il tient le milieu entre les bons & les mauvais jours. Obſervez encore, que tous les jours impairs de la premiere vingtaine peuvent, quoique plus ou moins foiblement les uns que les autres, indiquer l'évenement d'une maladie aiguë, parce que dans cet eſpace elle eſt dans ſa plus grande force, après quoi elle ſe ralentit & s'appaiſe; en ſorte que dans la ſeconde vingtaine il n'y a plus guères d'autres jours critiques, que les ſeptenaires, tel que le 27, le 34 & le 40.

Outre cela, parmi les jours critiques il y en a qui ſont les indices des autres: Hippocrate les nomme pour cette raiſon jours de conſidération, parce qu'ils donnent à connoître auparavant par des ſignes certains, & qu'ils annoncent ce qui doit arriver dans les jours critiques qui ſuivent. Il a donc obſervé, que le 4 eſt l'indice du 7, comme le 11 l'eſt du 14, & le 17 du 20. Ainſi quand dès le premier jour la fievre eſt aiguë, ſans que l'on apperçoive aucun ſigne de danger, & que l'urine donne des marques de coction, la Criſe ne paſſera pas le quatrieme; mais ſi au contraire la fievre eſt dès-lors accompagnée de pluſieurs ſignes vraiſemblablement mortels, le Malade ſuccombera avant ce quatrieme jour. Car Hippocrate a fort bien

remarqué, que les ſymptômes doivent être d'abord très-violens dans les maladies, dans leſquelles la mort eſt prochaine. Si la Criſe doit ſe faire le ſeptieme jour, on verra dans l'urine au quatrieme un nuage rouge; & tous les autres ſignes ſeront de même ſalutaires, à moins que par la faute du Malade ou du Médecin la Criſe ne retarde juſqu'au 9e. ou à l'11e. Car dans les maladies qui ne ſont pas dangereuſes, une faute ſuffit pour retarder la Criſe; au lieu qu'elle avance dans celles qui tendent à la mort. Outre cela ſi l'onzieme ne donne aucun indice de Criſe, on ne doit pas l'attendre avant le vingtieme; mais elle peut arriver plutôt, ſi la maladie ſe ſoutient dans un état de modération juſqu'au ſept. Dans celles dont le progrès eſt lent, & où la crudité ſe ſoutient juſqu'au quatorzieme, la Criſe n'arrive jamais avant le quarantieme, parce que comme les jours critiques ſont les plus puiſſans, il en eſt de même des jours indices.

Il eſt encore néceſſaire d'obſerver que le fort des maladies eſt depuis le 1er. juſqu'au 14; que du 14 au 20. leurs accès ſont plus modérés; & que celles qui durent delà juſqu'au 40, perdent peu à peu leur violence juſqu'à ce jour, après lequel elles dégénerent en langueur, & finiſſent plutôt par une coction lente ou par un abcès, que

par une Crise. Enfin Hippocrate dit, qu'après le centieme jour quelques maladies ne se terminent qu'au bout de sept mois, d'autres au bout de sept ans, quelques-unes enfin après deux ou trois semaines d'années, comme cela est vraisemblable.

XV. *FIEVRE HECTIQUE.*

APRÈS avoir proposé mes observation sur les fievres, qui ont leur source dans la corruption des humeurs, il est à propos que je parle aussi de celles que les Grecs appellent *Hectiques*. Elles sont accompagnées d'une chaleur qui desseche & défigure le Malade, constante & égale sans douleur; ensorte qu'il ne croit pas même avoir de fievre, quoique cette chaleur augmente ordinairement une heure ou deux après le repas, jusqu'à ce que la digestion étant faite, la fievre revient à sa premiere égalité. Si l'on touche le corps du Malade, on y découvre une chaleur sourde, qui en peu de tems devient plus vive & plus mordante. Le pouls est foible, petit & fréquent, mais plus grand & plus élevé après le repas; & si l'on touche les arteres, on y remarque pour l'ordinaire une chaleur plus forte qu'aux parties voisines. La peau est très-seche; tout le

le corps eſt foible & languiſſant. Tel eſt le premier degré de cette fievre, dont la guériſon eſt alors aſſez facile, & qu'il n'eſt pas auſſi aiſé de reconnoître.

On peut regarder comme ſon ſecond degré, lorſque la maigreur augmente; enſorte que le corps commence à s'affoiblir & à ſe conſumer tout-à-fait. Alors l'urine eſt chargée d'une graiſſe aſſez ſemblable aux toiles d'araignée; le pouls eſt dur & plein, mais plus petit & plus foible que dans le premier degré de la fievre; la peau eſt auſſi plus ſeche & plus dure.

A l'égard du dernier degré, en voici les marques. Les yeux deviennent creux & enfoncés, & ſont chargés d'une craſſe farineuſe; les paupieres ſe meuvent avec peine, & ſe ferment ſouvent comme ſi l'on dormoit, quoiqu'en effet on ne dorme pas; la peau du front eſt dure & ſeche; les tempes ſont affaiſſées; le viſage a perdu toutes ſes couleurs; les cheveux croiſſent très-promptement; les hypocondres ſemblent ſe ſoulever vers la poitrine; & le ventre eſt ſi flaſque & ſi abaiſſé, qu'en le voyant, on pourroit douter s'il y reſte aucun inteſtin ni aucun viſcere; le pouls eſt fort dur, & en même tems foible & fréquent; l'urine eſt graſſe en deſſus comme de l'huile; & la maigreur devient ſi grande, que les extrémités des os, ſur-tout des Omoplates, ſemblent

s'allonger, & s'avancent en dehors ; la peau est dure comme du cuir, & n'eſt point alors molle ni ridée, comme dans les perſonnes qui ſont amaigries par d'autres cauſes : enfin cette fievre produit ordinairement une prodigieuſe quantité de vermine, dont le Malade eſt très-inquiété.

Quand la maladie eſt parvenue juſques-là, comme elle eſt très-facile à connoître, auſſi eſt-il impoſſible de la guérir : elle dégénere alors dans ce dépériſſement total, que les Grecs appellent *Maraſme*, & emporte infailliblement ceux qui en ſont attaqués. Il eſt rare que cette fievre ſoit ſeule, & ſans être accompagnée de quelqu'autre. Elle prend ſouvent naiſſance d'une fievre aiguë, qui par ſon ardeur conſume l'humide radical, & dégénere dans cette eſpece de fievre que l'on nomme *colliquative.* Cette derniere naît & tue le Malade aſſez vîte, faiſant en peu de tems ce que la ſimple hectique n'opere qu'inſenſiblement & à la longue, parce que ſes efforts ſont plus lents, & qu'elle arrive plus tard à ſon dernier degré : c'eſt pourquoi il eſt plus difficile de s'en appercevoir dans les commencemens, juſqu'à ce que la maigreur ſoit parvenue à ſon dernier période.

Les Hectiques ſont ordinairement d'un tempérament chaud & ſec, & ſe ſont épuiſés auparavant par le chagrin, la fatigue,

la faim ou la soif. Ces causes, lorsqu'elles sont légeres, ne produisent gueres que la simple Ephémere; & donnent lieu à la fievre hectique, quand elles sont outrées.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 28, 51 & 64.

XVI. *L'ATROPHIE, le MARASME & la CACHEXIE.*

L'ATROPHIE est un mal fort approchant de celui-ci, en ce que les alimens que l'on prend ne se tournent point en nourriture, que la maigreur est extrême, & que le corps se consume insensiblement sans aucune cause apparente. Ce mal est des plus dangereux ; & parce qu'il détruit considérablement les forces, il est capable de donner la mort, si on ne la prévient par des remédes convenables. L'Atrophie est jointe pour l'ordinaire à la fievre hectique, aux affections cardiaques, aux ulceres du Poumon & aux maladies violentes de l'Estomac, du Foie ou de la Rate, qui proviennent de chaleur.

Ce mal, ainsi que la fievre hectique, conduit assez souvent à cette espece de consomption, que les Grecs appellent *Marasme* ; & quand on en vient là, il n'y a plus de guérison à espérer.

Comme dans cette espece de maladie hectique le corps ne reçoit aucune nourriture : de même il n'en prend qu'une mauvaise dans celle que nous nommons mauvais état du corps, & que les Grecs appellent *Cachexie*. Le corps est alors un peu enflé, lâche, mol, lourd & paresseux : aux couleurs vives du teint succede une pâleur verdâtre : enfin l'on est si foible, qu'en marchant les jambes plient sous le poids du corps. Dans le commencement de la maladie la digestion se fait mal, quoiqu'on ait encore le même appétit, qui cependant se perd dans la suite. La respiration est foible & rare ; les déjections sont inégales, & de différentes couleurs. Ces signes sont principalement propres de cette espece de Cachexie, qu'à cause de l'humeur qui en est le principe, on nomme crue ou pituiteuse, & qui précede & annonce souvent ce genre d'Hydropisie, que les Grecs nomment *Leucophlegmatie*.

Les vieillards & les enfans sont fort sujets à ce mal, dont au contraire les jeunes-gens sont rarement attaqués, & dont ils guérissent plus facilement. Il est sur-tout ordinaire à ceux qui relevent d'une longue maladie, principalement si en même tems quelque viscere, & en particulier le Foie ou la Rate, est attaqué de cette espece de tumeur dure, que les Grecs appellent *Squirre*.

Cette même maladie ſuccede ſouvent aux longues Dyſſenteries, à la Lientérie, aux Hémorrhoïdes, à la ſuppreſſion des Ordinaires des femmes, ou à leurs évacuations trop abondantes.

Outre cette Cachexie pituiteuſe, il y en a une autre eſpece appellée mélancolique, qui vient de la corruption du ſang, & qui devance & préſage aſſez ſouvent l'*Eléphantie*. Lorſque l'on en eſt attaqué, les alimens que l'on prend ſe corrompent dans les premieres voies, deſorte que l'haleine, la bouche, les ſelles, les urines & les ſueurs rendent une odeur très-mauvaiſe: oūtre cela la peau, ſur-tout celle du viſage, devient ſâle & livide. Quelquefois des puſtules nombreuſes ou des ulceres infectent le corps; il devient foible & languiſſant, & eſt ſouvent couvert de tumeurs en pluſieurs endroits.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 216, 229 & 442.

XVII. *LES GRANDES-RATES, ou LE SCORBUT.*

JE ne doute point qu'on ne doive regarder comme une eſpece de ce dernier genre de Cachexie, la maladie qu'Hyppocrate ſemble avoir voulu exprimer par le nom de *Grandes-Rates*. En effet la bile

noire acquiert quelquefois un tel degré de malignité, que passant de la Rate dans le sang, elle infecte de son poison toute l'habitude du corps.

On reconnoît cette maladie aux signes qui suivent. La bouche & l'haleine sentent mauvais : les gencives se gâtent, deviennent livides, quelquefois noirâtres ; & si on les presse tant soit peu avec le doigt, il en sort un sang noir : elles sont si lâches, qu'elles quittent les dents, qu'on peut ôter facilement de leurs alvéoles. On sent aussi quelque douleur aux hypocondres & à la tête ; & l'on a un grand dégoût pour les alimens. Ces symptômes augmentent avec la maladie ; & des tâches livides semblables à des restes de meurtrissures paroissent en différens endroits, comme aux bras, aux cuisses, aux jambes, & souvent par tout le corps, qu'on croiroit alors attaqué de la Jaunisse. Il survient en même tems une grande foiblesse, principalement dans les jambes, dont les ressorts se relâchent. Plusieurs de ceux qui sont attaqués de cette maladie, sur-tout s'ils sont jeunes, saignent souvent du nez : & si cela n'arrive pas, ils ne manquent point d'avoir aux jambes ces taches dont j'ai parlé, quelquefois même des ulceres.

Ce mal est commun en Hollande, & dans tous les pays bas & marécageux, sur-tout

ſi l'on s'y nourrit d'alimens groſſiers & de difficile digeſtion : au contraire il eſt très-rare dans les pays ſecs & élevés. Il attaque indifféremment toutes ſortes de perſonnes, de quelque âge & en quelque ſaiſon que l'on ſoit : il eſt cependant plus fâcheux aux vieillards ; mais on croit que les jeunes-gens y ſont plus ſujets. Il y a des endroits, où il eſt très-commun parmi les enfans : c'eſt ſur-tout au Printems & en Automne, qu'il fait le plus de ravage.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 14, 114, 346 & 366.

XVIII. *L'ÉLÉPHANTIE.*

LE plus terrible & le plus affreux de tous les maux qui attaquent le corps humain, eſt l'*Eléphantie*. Auſſitôt qu'elle commence, le haut du corps eſt couvert de taches & de duretés, qui naiſſent ſur-tout au haut du front & au menton ; ces taches ſont noirâtres, blanchâtres ou jaunâtres : la peau eſt pleine d'inégalités groſſieres, dure & rude comme celle des oies ; elle eſt en même tems chargée d'écailles, ſur-tout au viſage, aux mains & aux pieds : le poil tombe partout le corps, la reſpiration eſt difficile, l'haleine fétide, la voix caſſée & enrouée : les joues groſſiſſent, le menton s'élargit ;

l'une & l'autre partie ſe couvrent d'un rouge qui ne tient rien des roſes, mais qui au contraire eſt ſâle & mal-propre : l'urine eſt groſſiere & trouble, comme celle des chevaux. Les perſonnes attaquées de ce mal ont les mœurs, le ſommeil & les rêves ſemblables à ceux des Mélancoliques : il y en a même, qui s'imaginant en dormant qu'on les étrangle, s'éveillent en ſurſaut & ſautent hors de leur lit; la plupart ſont auſſi très-paſſionnés pour les femmes.

Ces ſymptômes augmentent avec la maladie : le corps qui n'eſt déja que trop affreux, amaigrit : la bouche, les jambes & les pieds enflent ; & ces derniers ſont preſque toujours froids & engourdis : on voit à la racine de la langue, ſous les paupieres & derriere les oreilles, des varices noirâtres ſemblables à des verrues ou à des durillons. Quand le mal eſt invétéré, il ronge la cloiſon cartilagineuſe des narines, qui pourrie en pluſieurs endroits, tombe enfin ; enſorte que le nez devient camus & applati, tandis qu'il eſt bouché par ſes aîlerons qui s'épaiſſiſſent : d'où il arrive qu'il ſemble que la reſpiration ſe porte vers cet organe embarraſſé, & que le Malade ne parle plus que du nez. En même tems les levres groſſiſſent & ſe renverſent ; l'angle intérieur de l'œil s'efface & s'arrondit ; le blanc de l'œil devient jaune, s'épaiſſit, &

ſe couvre d'une eſpece d'ongle ; le poil des ſourcils devenus durs & preſque calleux, tombe, ainſi que celui des paupieres & du menton, & à la place il revient d'autres poils beaucoup plus déliés & plus épars. Preſque en même tems les oreilles deviennent pointues, ſe deſſechent & ſe pourriſſent : les doigts des pieds & des mains ſe crevaſſent, & groſſiſſent quelquefois de maniere qu'ils ſemblent perdus dans la tumeur : tous les muſcles ſe conſument, principalement proche du pouce ; le viſage devient affreux, & ſemblable à la peinture que la Fable nous fait des Satyres. On connoît que le mal eſt parvenu à ſon plus haut degré, quand la voix eſt très-rauque & caſſée, & que des ulceres virulens corrompent les mains & les pieds, au point que ces parties tombent par lambeaux. En même tems la peau devient preſque inſenſible aux extrémités des pieds ; enſorte qu'on n'y reſſent pas la moindre douleur, ſoit qu'on la perce avec une aiguille, ou qu'on verſe deſſus de l'eau bouillante. Il ſurvient enfin une petite fievre, qui ôte bientôt du nombre des vivans un homme accablé de tant de maux.

Tous ces ſignes ne ſe trouvent pas toujours réunis, mais ils varient ſuivant la différence des ſujets. Ce qu'il y a d'aſſuré, eſt que cette maladie eſt incurable, lorſqu'elle eſt invétérée : car ce n'eſt pas un vice ſeule-

ment de la peau, mais une corruption générale de tout le corps, dont on croit que les os mêmes ne ſont pas exempts. Ce mal ne ſe produit pas ſeulement de lui-même par le vice des humeurs ; il peut auſſi ſe gagner par contagion, & a coutume de paſſer des parens aux enfans, qui en naiſſant l'apportent avec eux.

XIX. *LA MALADIE VÉNÉRIENNE.*

Il n'y a pas encore long-tems que la ſanté des hommes, d'ailleurs ſujette à tant de maux différens, a rencontré un ennemi également terrible & nouveau, qui parce qu'il doit ſon origine à l'uſage fréquent des plaiſirs de Vénus, ſemble pouvoir être appellé *Mal Vénérien*. D'abord il ſe forme aux parties naturelles des puſtules croûteuſes, d'où ſort une ſanie épaiſſe & gluante, & qui dégénerent en ulceres malins : ajoutez à cela un flux virulent & involontaire de la ſemence, ou des bubons véroliques qui naiſſent aux aînes.

Cependant ces ſymptômes, ſi le virus qui les produit n'a pas encore pénétré juſqu'aux viſceres, prouvent bien que le mal eſt très-prochain, mais non pas qu'il ſoit encore formé. Dans ſes commencemens il n'eſt pas fort conſidérable ; ceux qui en ſont

attaqués, en ſont quittes pour perdre leur barbe & leurs cheveux, & du reſte ſe portent bien. Le mal eſt plus preſſant, quand la peau eſt parſemée de petites taches lenticulaires rouges ou jaunâtres, qui ne s'effacent que par la guériſon parfaite de la maladie. Celle-ci eſt encore plus grande, & commence à ſe démaſquer, lorſqu'au front, aux tempes & derriere les oreilles, ſur-tout à la racine des cheveux, enſuite par toute la tête & même par tout le corps, il paroît des puſtules malignes & des duretés de diverſes couleurs, qui après s'être paſſées d'elles-mêmes, & ſans le ſecours des remedes, reviennent en différens endroits. Ces puſtules ſont tantôt rouges, tantôt jaunes, toutes rondes, ſeches & ſans pus, & couvertes d'une croûte aride & écailleuſe; elles s'étendent enſuite, mangent la peau, & produiſent un ulcere ſâle & virulent. Quelquefois les pieds & les mains deſſéchées ſe crevaſſent, & tombent par écailles. A peu près dans le même tems le palais & les angles internes de la bouche ſont infectés de puſtules noires & fétides, d'où naiſſent des ulceres qui rongent ces parties, enſorte que la boiſſon revient par les narines: ce cas arrive fort rarement au commencement de la maladie; mais il eſt aſſez fréquent lorſqu'elle eſt invétérée, ou qu'on en eſt atteint pour la ſeconde ou troiſieme fois. La langue

& le gosier s'ulcerent aussi, de même que le cartilage du nez, & les parties voisines du fondement. Alors aussi la tête commence à devenir pesante ; on sent au col & aux épaules une douleur, qui quelque tems après gagne les bras & les jambes, & qui est plus fâcheuse la nuit que le jour, sur-tout depuis trois heures de nuit jusqu'à neuf. Cette même douleur est profondément concentrée dans les membres, où il s'éleve souvent des tumeurs qu'il est difficile de résoudre, ou d'amener à suppuration ; quelquefois aussi elles forment des exostoses, sur-tout au front, à la tête, aux clavicules, au milieu de l'*humerus*, au rayon du coude, à la partie antérieure de l'os de la jambe, & quelquefois à d'autres os, d'où naissent des ulceres malins, qui ne manquent point de carier ces parties. Le mal, sans contredit, est alors parvenu à son comble : car la corruption gagne jusqu'aux parties solides, telles que les os, les ligamens, les membranes & les nerfs, autour desquels l'humeur maligne s'étant rassemblée, y cause, surtout pendant la nuit, des douleurs extrêmes, qui jointes aux insomnies & à la fievre, conduisent le Malade au tombeau.

On doit remarquer au reste, que tous ces symptômes ne se trouvent pas toujours réunis dans toutes les personnes attaquées de ce mal, mais qu'ils sont differens, selon la

difference des ſujets. Ainſi les uns ont ſeulement des puſtules ; d'autres ont des douleurs , des exoſtoſes ou des ulceres. La Vérole qui n'eſt accompagnée que de puſtules , eſt la plus facile à guérir ; les autres ſont incurables ; ou du moins ne cedent que très-difficilement aux remedes, ſur-tout lorſque le mal eſt fort invétéré.

Au reſte il eſt certain que cette maladie eſt contagieuſe ; qu'elle ſe gagne par l'attouchement ſeul des perſonnes gâtées ; qu'elle paſſe des peres aux enfans , comme l'Eléphantie ; & que les femmes ſont encore plus ſuſceptibles que les hommes de cette contagion. Dans les commencemens, il n'eſt pas fort difficile d'en guérir : mais lorſqu'elle a vieilli , à peine en guérit-on jamais. Les remedes ſont également inutiles , quand outre ce mal , on tombe dans la maigreur , ou que l'on eſt attaqué de la courte-haleine , que les Grecs appellent *Aſthme.* Quelques-uns deviennent fort gras après en avoir été guéris ; d'autres en conſervent une voix enrouée , de ſâles cicatrices , & de profonds veſtiges de leurs honteux ulceres.

Fin du premier Livre.

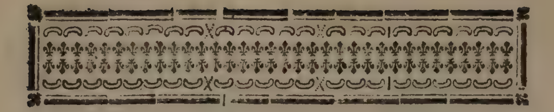


TABLEAU DES MALADIES.

LIVRE SECOND,

Où l'on decouvre les ſignes & les événemens de celles qui ſont propres à chaque partie.

§. I.

Obſervations utiles dans les Maladies de la Tête.

I. *LA DOULEUR DE TÊTE.*



E corps humain n'a preſque point de partie auſſi ſujette aux douleurs que la Tête, parce qu'elle reçoit aiſément les impreſſions de toutes les parties inférieures. Elle eſt d'ailleurs ſi foible d'elle-

même & de sa nature, qu'elle produit de son fond, & admet du dehors avec la même facilité ce qui peut lui nuire. Si donc depuis plusieurs années on y ressent de la douleur fréquemment & à la moindre occasion, c'est une *Céphalée*, ou une *Migraine*. Dans la Céphalée la tête est affectée d'un mal qui lui est propre, & qui est universel, ou presque universel : dans la Migraine au contraire la douleur n'affecte qu'un côté de la tête, elle a son origine dans la sympathie de cette partie avec les hypocondres & les intestins ; & elle commence ordinairement par une pulsation violente des arteres temporales. L'une & l'autre douleur, & toute autre douleur de tête, est comprise sous le nom général de *Céphalalgie*.

La douleur de tête, quelle qu'elle soit, ne menace jamais que de faire souffrir long-tems, & de priver du sommeil ; mais si elle est suivie d'un vomissement de bile verdâtre & de la surdité, elle annonce la Phrénésie. De même lorsque la convulsion accompagne un violent mal de tête, que quelque partie est enflammée, sur-tout les yeux, ou que ceux-ci paroissent enflés ou convulsifs, le Malade est dans un très-grand danger. Les Anciens ont aussi observé, que la grande douleur de tête, qui loin de s'appaiser, s'aigrit par les remedes, & qui dure continuellement, est dans une fievre un

ſigne de Phrénéſie, & que hors de la fievre elle préſage, non-ſeulement la Phrénéſie, mais plutôt encore l'aveuglement.

Quand une violente douleur de tête eſt accompagnée d'un bourdonnement d'oreilles ſans fievre, de vertiges, d'embarras & de lenteur dans la parole, & d'engourdiſſement dans les mains, on peut appréhender avec raiſon l'Apoplexie, l'Epilepſie ou la Léthargie. Outre cela ſi la douleur de tête eſt invétérée, & produite par une humeur froide, elle eſt très-difficile à guérir, principalement dans les vieillards: mais lorſque la douleur de tête n'en affecte qu'une partie ou les environs, ſi l'on rejette par le nez, par les oreilles ou par la bouche, du pus, du ſang ou des ſéroſités, on eſt auſſitôt guéri.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 223.

II. *LE DÉLIRE.*

JE vais maintenant traiter par ordre des maladies de la Tête qui ſont accompagnées du dérangement de l'eſprit, & je commence par cette eſpece de délire que les Grecs ont nommée *Paraphrénéſie*. Ce mal eſt preſque toujours moins dangereux qu'effrayant. En effet dans le fort des accès des

fievres aiguës, il n'eſt pas rare que l'eſprit s'égare, & que les Malades tiennent des diſcours extravagans; mais ils reviennent à leur bon-ſens auſſitôt que la violence de l'accès eſt paſſée. Il eſt cependant certain, que cet accident n'eſt pas abſolument à négliger, parce qu'il ne peut arriver que dans les fievres violentes, & qu'auſſitôt qu'il eſt paſſé, il eſt ordinairement ſuivi d'un ſommeil profond qui n'eſt pas ſans danger.

Les ſignes d'un Délire prochain ne ſont point douteux. Le Malade parle avec plus de précipitation que lorſqu'il étoit en ſanté; & il devient tout d'un coup babillard, & moins réſervé dans ſes diſcours qu'à l'ordinaire : il grince les dents, quoiqu'il ait encore toutes ſes forces; il geſticule, & tourne continuellement les yeux de côté & d'autre : il a des éblouiſſemens, avec une violente douleur de tête; & quand même il n'a point cette douleur, il ne peut dormir ni jour ni nuit. La reſpiration eſt rare & très-forte, le pouls vîte; & le Malade eſt toujours couché ſur le ventre. Il eſt vrai que des tranchées peuvent auſſi l'obliger de prendre cette ſituation.

III. *LA PHRÉNÉSIE.*

A L'égard de cette eſpece de folie que les Grecs nomment *Phrénéſie*, & qui procéde de l'inflammation du cerveau & de ſes membranes, elle eſt également effrayante & dangereuſe. On la reconnoît aux ſignes ſuivans. La fievre eſt aiguë & continue, l'eſprit eſt égaré, & l'ame fait mal ſes fonctions. Le Malade eſt audacieux dans tout ce qu'il fait, agité tour à tour, ou par l'inſomnie, ou par un ſommeil troublé & inquiet; enſorte qu'il s'éveille en ſurſaut, & ſe jette hors du lit avec impétuoſité. Il crie, il eſt furieux: tantôt il pleure, tantôt il chante: il parle à tort & à travers; & ſi on l'interroge, il répond cent extravagances. Tous ces ſymptômes marquent un danger d'autant plus grand, que dans les commencemens le Malade a paru plus paiſible; ce qui eſt aſſez ordinaire.

A l'approche de cette Maladie, on remarque beaucoup d'agitation dans les yeux; ils ſemblent noyés de ſang, ſâles & enflammés: le Malade les frotte ſouvent, ſoit qu'ils ſoient ſecs ou mouillés de larmes. La langue eſt rude & noire; on grince les dents continuellement; il coule ſouvent quelques gouttes de ſang du nez; & quelquefois on a

mal au derriere de la tête. Outre cela le Malade est brûlé de la soif; il tient sans cesse des discours extravagans, & a la respiration élevée, mais rare. Ses mains sont tremblantes; & il ramasse avec ses doigts des duvets & des pailles sur sa couverture. Son urine est ténue & enflammée; quelquefois aussi (ce qu'on regarde comme un symptôme des plus fâcheux) elle est ténue & blanche.

Cette espece de folie est très-pernicieuse, & cause dans peu la mort du Malade, si l'on n'y apporte promptement remede. Les signes auxquels on connoît qu'elle est mortelle, sont le délire & l'insomnie continuels, la suppression opiniâtre des selles & des urines; l'urine qui d'abord étoit fort colorée, devenue ensuite blanche & ténue; les convulsions, la difficulté d'étendre & de plier les jambes, la syncope.

IV. *La Mélancolie.*

SUIT une troisieme espece de folie, dont on est tourmenté long-tems sans avoir de fievre, & que les Grecs nomment *Mélancolie*. Elle produit une tristesse & des appréhensions continuelles, de longues insomnies, une aversion marquée pour la société, tout cela accompagné de gémissemens

& de larmes qui ne tariſſent point : d'autres au contraire rient toujours. On voit tous ceux qui ſont attaqués de cette maladie occupés ſans ceſſe de vaines réflexions, qui les appliquent de maniere qu'ils reſtent ſouvent comme ſtupides, les yeux fixés en terre; enſuite revenus de leur rêverie, ils marchent avec vîteſſe, en pouſſant de fréquens ſoupirs. Les plus malades ſe croient changés en animaux, ou s'imaginent être de terre, ou même être au nombre des morts. C'eſt pourquoi les uns imitent le chant du coq; les autres évitent la rencontre de ceux qui ſe préſentent devant eux, de peur qu'étant de terre, ils ne ſoient fracaſſés; d'autres refuſent opiniâtrément de manger, perſuadés qu'ils ne vivent plus.

Quoique ces ſortes de Malades craignent extraordinairement la mort, cependant le déſeſpoir les porte ſouvent à ſe la donner eux-mêmes : ils ont tous la tête, les yeux & le viſage fort échauffés, & ont très-grande peine à dormir ; ce qui cependant leur ſeroit le plus néceſſaire.

Mélancolie hypocondriaque.

La Mélancolie venteuſe, que les Grecs appellent *Hypocondriaque*, eſt du même genre que la précédente. Elle procede d'un vice du Foie, & le plus ſouvent de la Rate,

qui quelquefois eſt enflée, & quelquefois ne l'eſt pas, non plus que le Mézentere. Ce mal n'eſt jamais plus à craindre, que lorſqu'il a pour cauſe une bile noire recuite, qui en quelque petite quantité qu'elle ſoit, infecte tout le corps de ſon poiſon.

Cette maladie ſe reconnoît preſque aux mêmes ſignes que la précédente, ſi ce n'eſt qu'ici les hypocondres ſe ſoulevent, & qu'ils s'échauffent quelquefois extraordinairement, avec un ſentiment de peſanteur ; ce qui cauſe des battemens violens & douloureux dans les arteres. Ce mal eſt accompagné de vertiges, de bourdonnemens d'oreilles, d'indigeſtions, de rapports aigres, du crachement fréquent d'une ſalive ténue, qui fait que l'on n'a point de ſoif ; & du vomiſſement d'une pituite quelquefois mêlée de bile, quelquefois auſſi tellement aigre, que les dents en ſont agacées. Pendant que la digeſtion ſe fait, on reſſent entre les deux épaules une douleur fixe, qui ceſſe auſſitôt après qu'elle eſt achevée : le ventre eſt ſouvent reſſerré, & troublé de vents qui y cauſent un grand murmure ; on ſent même quelquefois des palpitations de cœur, & une eſpece de ſuffocation.

Le mal augmente principalement par les indigeſtions : au lieu que quand la digeſtion ſe fait bien, il devient moins conſidérable : enfin il eſt beaucoup moins fâcheux, que

celui que nous avons décrit d'abord. Mais ſi le poiſon de cette maladie s'eſt une fois rendu maître du cerveau, on devient furieux, & l'on eſt ſaiſi d'une eſpece de fievre hectique, qui deſſeche & conſume en peu de tems.

La Mélancolie eſt en général plus ordinaire aux hommes, ſur-tout aux vieillards ; mais elle eſt plus pernicieuſe aux femmes. Il eſt rare quand on en eſt attaqué, que l'on évite une tumeur de Rate. Les hémorrhoïdes, des varices, & même, ſelon quelques-uns, une hydropiſie qui ſurvient, en guériſſent. On a encore obſervé, que la Mélancolie ſe change quelquefois en Epilepſie, & celle-ci de même en Mélancolie : enfin il arrive ordinairement, que cette maladie n'eſt pas difficile à guérir dans ſa naiſſance ; au lieu que quand elle eſt invétérée, il eſt preſque impoſſible aux remedes de la chaſſer.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charite*, pag. 52, 260 & 297.

V. *LA MANIE.*

A Cette eſpece de folie on peut joindre celle que nous nommons Fureur, ou Rage, & que les Grecs appellent *Manie.* Outre qu'elle eſt ſujette aux mêmes extra-

vagances qui caractérisent la Mélancolie, elle se manifeste encore par des emportemens extraordinaires, accompagnés de cris, de gestes ménaçans, d'un regard farouche, & d'efforts violens capables d'inspirer de la terreur. Si le principe du mal est sur-tout dans le sang, l'imagination du Malade s'égare dans des idées agréables, qui produisent des ris immodérés & continuels. Mais si la bile en est la principale cause, toutes ses actions sont d'une audace & d'une cruauté sans égales; ce qui prouve qu'Hippocrate a sagement pensé, que la folie qui fait rire est moins dangereuse, au-lieu qu'elle est à craindre, quand elle n'ôte rien au sang-froid de ceux qui en sont attaqués.

Cette maladie est le plus souvent sans fievre; mais celle-ci survient aussi quelquefois lorsque l'humeur maligne commence à se corrompre. L'écoulement des Ordinaires, les Hémorrhoïdes, les Varices, donnent quelques espérances de guérison; mais les Ulceres qui se forment au visage & aux pieds, & le défaut d'appétit, sont des signes fort dangereux.

Voyez le Manuel, Ephém. d'Allemag. p. 444.

VI. *L'HYDROPHOBIE*, ou *LA RAGE.*

UN mal qui a beaucoup de rapport au précédent, eſt celui qui naît de la morſure d'un chien enragé : nous le nommons Frayeur de l'eau ; & les Grecs l'appellent *Hydrophobie* : déplorable maladie, où la ſoif, l'horreur de l'eau & la rage tourmentent également le Malade. Quand on eſt mordu d'un chien enragé, on ne reſſent d'abord que la douleur que la plaie doit faire naturellement ; mais quelque tems après cette douleur augmente, & l'eſprit commence à s'égarer dans les idées extravagantes. On devient rêveur, farouche & colere. Le Malade murmure tout bas, & éleve ſouvent la voix, comme pour répondre à des queſtions qu'on lui auroit faites : enſuite il commence à ſouffrir avec peine la vûe de l'eau ; & croyant qu'elle cache le chien qui l'a mordu, il s'écrie, & friſſonne d'horreur.

Il a l'eſprit ſi dérangé, qu'il méconnoît même ſes amis & ſes parens. Alors la Rage commence à ſe démaſquer : les uns cherchent à mordre ; les autres aboient comme des chiens ; d'autres ont des écoulemens de ſemence involontaires ; quelques-uns meurent ſuffoqués, après avoir bu quelque liqueur ;

liqueur ; tous ont le ſommeil inquiet, accompagné de treſſaillemens & d'agitations violentes : ils ſont tourmentés de convulſions, de hoquets, d'une ſoif implacable ; & ce qui termine ordinairement tant de maux, ils ſont ſurpris d'une ſueur froide ſuivie d'une ſyncope mortelle, quoiqu'aſſez ſouvent la ſoif tue le Malade avant que ces derniers ſymptômes aient paru.

Lorſqu'avec le tems ce mal a pris racine, il devient tellement incurable, qu'il eſt conſtant que perſonne n'en a jamais été guéri. Je dis quand il a pris racine ; c'eſt-à-dire, quand outre le dérangement de l'eſprit, on a commencé à craindre l'eau. Or on a obſervé, que ces accidens arrivent aux uns le quarantième jour après la morſure, aux autres après ſix ou ſept mois : il y a même des Auteurs qui prétendent, que le mal peut demeurer caché pendant ſept ans. Il eſt encore certain, que pluſieurs de ceux qui avoient été mordus par un chien, ignorant qu'il fût enragé, & comptant trop ſur leur ſanté, ſe ſont attiré eux-mêmes ce malheur, en ſe contentant de guérir leur plaie : ainſi il eſt à propos d'en faire l'eſſai. Pour cela on applique ſur la plaie un morceau de pain, que l'on donne enſuite à manger à un autre chien qui ſe porte bien ; & ſi après que celui-ci l'aura mangé il ne devient pas enragé, on eſt ſûr que celui dont on a été mordu, ne l'étoit pas.

Or voici à quels ſignes on connoît qu'un chien eſt enragé. Quoiqu'il ſoit tourmenté de la faim & de la ſoif, il refuſe cependant de boire & de manger ce qu'on lui préſente : il a le regard ardent & farouche, les oreilles pendantes; il tire la langue, & écume beaucoup : il aboie après ſon ombre ; quelquefois auſſi, triſte & inquiet, il court de tous côtés ſans aboyer : ſa reſpiration eſt entrecoupée, comme s'il étoit fatigué d'avoir couru ; il porte ſa queuë entre les ſes jambes, & il ſe jette ſur tout ce qu'il rencontre d'animé, qu'il mord indifféremment dans ſa courſe incertaine & précipitée : les autres chiens qui ne ſont point enragés, le fuient, & craignent également de le voir & de l'entendre.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 234. 242 & 443.

VII. *LA LETHARGIE.*

JE vais à préſent traiter des maladies de la tête, qui ayant pour cauſe quelques humeurs froides, troublent auſſi les fonctions de l'ame ; & je commence par la Léthargie, dont voici les ſignes.

Le Malade eſt attaqué de foibleſſe & d'un aſſoupiſſement inſurmontable, accompagnés d'une fievre lente dont l'ardeur n'eſt pas fort grande. Elle eſt ſuivie du délire, &

d'une telle abſence d'eſprit, qu'ayant ouvert la bouche pour bâiller, ce qui arrive ſouvent, on demeure ſans la fermer, ou qu'ayant demandé l'urinal, dans le tems même qu'on le tient à la main, on oublie de s'en ſervir. Outre cela on a toujours les yeux fermés ; & ſi l'on parle au Malade pour l'éveiller, après les avoir entr'ouverts avec peine, il les referme auſſitôt, & ſe rendort comme auparavant : ſon ſommeil eſt même quelquefois ſi profond, qu'on peut lui arracher les cheveux de la tête ſans qu'il s'en plaigne, n'ayant pas plus de ſentiment qu'une ſtatue. Tout ſon corps eſt languiſſant & lourd, principalement la tête ; ce qui eſt auſſi quelquefois ſuivi du hoquet. Le pouls eſt également grand & mol, comme dans l'inflammation du Poumon, mais plus lent, moins fréquent & moins inégal, plutôt intermittent qu'intercurrent, quelquefois redoublé, & toujours ondulent lorſque l'aſſoupiſſement prévaut. La reſpiration eſt rare & foible ; le ventre eſt reſſerré aux uns, & libre aux autres ; les urines ſont troubles, comme le ſont ordinairement celles des chevaux ; le Malade demeure couché ſur le dos, & retombe dans la même ſituation, ſi on le couche ſur le côté.

Cette maladie eſt très-aiguë, & cauſe une mort prompte, ſi on ne travaille de bonne heure à la prévenir. Le tremblement y eſt

un ſigne funeſte, ainſi qu'une ſueur froide qui ſurvient autour de la tête dans la force du mal. La ſuppuration de poitrine ſuccede ordinairement à cette maladie ; & celle-ci ſe termine ſouvent par un abcès, qui ſe forme derriere les oreilles.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 121 & 194.

VIII. *LE CARUS.*

LE profond aſſoupiſſement que les Grecs ont nommé *Carus*, reſſemble beaucoup à la Léthargie. Il n'eſt point la cauſe, mais l'effet de la fievre, qui pour cela doit être aſſez grande ; il vient auſſi quelquefois à la ſuite d'une compreſſion du cerveau ou des attaques de l'Epilepſie ; au contraire la Léthargie eſt par elle-même une maladie, qui ſe ſoutient par ſes propres forces. Ni l'une ni l'autre ne vient point tout d'un coup. Dans la Léthargie le Malade peut, quoiqu'avec peine, répondre aux queſtions qu'on lui fait ; ce qui eſt impoſſible dans le Carus, à cauſe du profond aſſoupiſſement du Malade. D'ailleurs dans le Carus la reſpiration eſt libre & dégagée ; ce qui n'arrive pas dans l'Apoplexie. Enfin le Carus une fois guéri eſt preſque toujours ſuivi d'une ſanté parfaite ; au lieu que l'Apoplexie dégénere ordinairement en Paralyſie.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag 71.

IX. *LA CATALEPSIE.*

L'ALIENATION des ſens que l'on nomme *Catalepſie*, ſe reconnoît à ces ſignes. Le Malade perd tout d'un coup l'eſprit, le ſentiment & le mouvement; enſorte qu'il demeure dans la même ſituation où cet accident l'a ſurpris, aſſis ou couché, les yeux fermés ou ouverts. Ceux qui ſont attaqués de ce mal, s'ils ne ſont pas ſecourus promptement par des remedes convenables, meurent ſtupides, & comme glacés de froid.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 71.

X. *LE COMA.*

L'ESPECE d'aſſoupiſſement appellé *Coma*, ſe fait connoître à ces marques. Le Malade dort continuellement la bouche ouverte: ſi on l'éveille, il retombe auſſitôt dans le même état; ce qui a fait appeller ce mal par les Grecs *Coma ſomnolentum*, ou *Coma aſſoupiſſant.* Que s'il ſe trouve joint à l'inſomnie, ce que les mêmes Grecs nomment *Coma vigil*, ou *Coma qui tient éveillé*, l'eſprit & les ſens paroiſſent être privés de toutes leurs fonctions, quoique le Malade ait les yeux ouverts, & ſemble très-bien

éveillé. Dans cette maladie la parole eſt embarraſſée, la reſpiration excite dans le goſier un bruit qui ſe fait entendre, on avale la boiſſon très-difficilement ; ce qui joint à l'écoulement d'une pituite ténue par le nez, à la qualité de l'urine, à la ſuppreſſion des ſelles, & au penchant qu'a le Malade pour être toujours couché ſur le dos, marque qu'il eſt dans un très-grand danger.

XI. *L'Epilepsie, Haut-Mal, ou Mal-Caduc.*

JE parlerai maintenant de ce mal, que les Grecs nomment *Epilepſie*. On a lieu de le craindre, lorſque l'on reſſent de la douleur & de la peſanteur à la tête, principalement dans la colere ; quand l'eſprit s'égare, qu'on perd l'uſage des ſens ; qu'on a en même tems des vertiges, des éblouiſſemens ; qu'on fait des rêves effrayans, que la langue bégaie, & qu'on ne peut s'empêcher de la mordre en parlant ; quand avec cela le viſage eſt pâle, la reſpiration difficile, le ventre tendu par des vents, l'urine plus crue & plus ténue que de coutume ; quand en même tems on reſſent des douleurs, ou des convulſions au haut de l'épaule, au col ou à la tête ; qu'on a les membres engourdis, ou qu'on eſt agité dans ſon ſommeil.

Dans l'accès de ce mal, on tombe tout d'un coup avec des convulſions; on crie, on râle, on écume, on tremble quelquefois & l'on ſe roule par terre; on reprend ſes ſens au bout de quelque tems, & l'on ſe releve de ſoi-même. Quelques-uns dans l'accès rendent ſans le vouloir leurs excrémens, leur urine ou leur ſemence. Si la cauſe de l'Epilepſie eſt dans l'eſtomac, on y reſſent avant l'accès un tiraillement, ſur-tout ſi l'on eſt à jeun: il s'y excite auſſi des palpitations & un murmure ſourd; & à l'approche de l'accès on a des nauſées, des douleurs d'eſtomac ou une défaillance, après laquelle on vomit, tantôt de la pituite, tantôt de la bile: ces accidens ſont accompagnés d'un fréquent ſifflement d'oreilles. Si au contraire le mal procéde de quelque partie extérieure du corps, il s'en éleve au tems de l'accès une vapeur ſubtile & froide, qui ſe communique de proche en proche juſqu'au cerveau.

L'Epilepſie la plus dangeureuſe eſt celle, dont les accès reviennent coup ſur coup, ſont plus longs, & donnent moins de relâche; ſur-tout ſi en même tems on eſt fort incommodé de vertiges; ſi la reſpiration eſt forte & très-difficile; ſi les convulſions durent long-tems, & ſont ſuivies d'une longue privation du mouvement & du ſentiment, comme dans la Catalepſie, enſorte

qu'il ſemble que l'on ſoit ſans vie. Si dans cet état les remedes propres à exciter l'éternument ne ſont d'aucune utilité au Malade, le danger eſt des plus preſſans, principalement ſi après que l'on a eſſuyé pluſieurs fois l'écume de ſa bouche, il y en revient auſſitôt d'autre ; ſi en même tems le tremblement des membres, les cris & les râlemens ſont très-violens, & ſi après l'accès le Malade ne ſe ſouvient nullement ou n'a aucune honte de ce qu'il a fait tant qu'il a duré. Cette maladie eſt ordinairement longue, & dure ſouvent juſqu'à la mort, ſans que d'elle-même elle ſoit mortelle : il eſt vrai que dès ſa naiſſance elle tue quelquefois le Malade par la violence de ſes accès fréquens.

Or de quelque cauſe qu'elle procéde, elle eſt plus ordinaire aux hommes qu'aux femmes, plus aux enfans, ſur-tout lorſqu'ils ſont nouvellement nés, qu'aux adultes ; & elle n'attaque que rarement les vieillards, & les perſonnes accablées d'années.

Rien ne guérit plus ſûrement de cette maladie, que le cours des années : les jeunes filles en ſont ordinairement délivrées auſſitôt qu'elles deviennent réglées, & les garçons quand ils ont atteint l'âge de puberté, après avoir goûté des plaiſirs de l'amour. Mais lorſqu'on a paſſé vingt-cinq

ans, on n'en guérit que très-difficilement ou presque jamais, & l'on y est sujet jusqu'à la mort, sur-tout si l'on est né de parens épileptiques, ou si l'on a été conçu dans le tems des Ordinaires de la mere. On a encore remarqué avec raison, que lorsqu'une femme enceinte est surprise d'épilepsie, elle en guérit après l'accouchement, & que si son enfant en a reçu quelque mauvaise impression, elle se dissipe aussitôt après sa naissance, s'il vomit sur le champ, & rend par bas beaucoup de matieres liquides : que si cela n'arrive pas, il demeure épileptique.

De même si l'Alphe blanc ou une galle croûteuse vient à la tête d'un enfant épileptique, on peut espérer qu'il guérira, sur-tout si le mal n'a pas trop duré, & s'il n'est produit que par l'intempérance, ou bien si l'accès a commencé par quelque partie éloignée, comme les pieds ou les mains, & non par les côtés ou par la tête ; ce qui est très-mauvais. Au contraire quand la maladie saisit généralement tout le corps, & que sans sentir l'approche de l'accès dans quelque endroit en particulier, on tombe sans s'en appercevoir, quelque âge que l'on ait, elle est presque incurable. Si l'égarement de l'esprit se trouve joint dans la même maladie avec la Paralysie, les remedes sont

inutiles. Quelques-uns prétendent aussi qu'une longue fievre, principalement la fievre quarte, guérit l'Epilepsie.

Voyez pour la cure *le Manuel des Dames de Charité* pag. 211. & suiv.

XII. L'*INCUBE*, ou *COCHEMAR*.

ON connoît aux marques suivantes l'*Incube*, que les Grecs appellent *Ephialte*. Pendant le sommeil, le Malade se sent comme oppressé de quelque masse, de la même maniere que si quelqu'un étoit couché sur lui. Dans cette idée de suffocation, son corps devenu lourd & difficile à remuer lui interdit l'usage de la parole; ou s'il parle, sa voix est peu distincte, foible & mal articulée : enfin son inquiétude augmentant par le mal qu'il souffre, il s'éveille subitement & en sursaut.

Un tel accident est assez ordinaire aux personnes sujettes à la crapule & aux indigestions : il est très-dangereux lorsqu'il survient la nuit, quoiqu'on soit éveillé ; mais il n'est jamais plus à craindre, que si en ayant été attaqué en dormant, on est saisi après être éveillé d'une sueur froide & de palpitations de cœur. Il est très-

rare que ceux qui dorment ſur le côté, ſoient ſujets à l'Incube ; ceux qui depuis long-tems éprouvent fréquemment cet accident, ſont menacés ſans contredit de quelque grande maladie de la tête, comme de Vertiges, d'Apoplexie, d'Epilepſie, de Manie, de Convulſions, & même de mort ſubite. En effet il eſt certain qu'on a ſouvent trouvé ces perſonnes mortes dans leur lit.

XIII. L'*APOPLEXIE*.

QUOIQUE le mal que les Grecs ont nommé *Apoplexie*, ne ſoit quelquefois annoncé par aucun ſigne antérieur, il eſt cependant ordinairement précédé d'une douleur de tête vive & ſubite, de vertiges, d'éblouiſſemens, de grincement de dents durant le ſommeil, & d'un froid univerſel qui ſe fait ſentir par tout le corps, ſur-tout aux extrêmités. Le Malade comme frappé d'un coup inprévu, tombe de ſa hauteur en pouſſant un grand cri : ſes yeux ſe ferment ; il râle ; il reſpire ſi difficilement, qu'il ſemble étouffer ; & ſa poitrine eſt auſſi oppreſſée, que ſi elle étoit accablée par un poids inſurmontable. Il perd le ſentiment & le mouvement, & n'a plus de reſſource que dans la reſpiration : auſſi eſt-ce par

la reſpiration plus ou moins libre, qu'on doit juger de la qualité & de la grandeur du mal. Si donc elle eſt très-difficile, & arrêtée conſidérablement, on doit regarder ce ſigne comme mortel. Il y a plus d'eſpérance, lorſqu'avec une reſpiration moins embarraſſée, le Malade avale fort bien ce qu'on lui fait boire, ſans le rejetter par le nez.

L'Apoplexie eſt incurable, lorſqu'elle eſt conſidérable; la plus légere ne ſe guérit même qu'avec peine. Elle ne ſe termine preſque jamais que par la Paralyſie de tout un côté, & cela dans les quatre premiers jours, terme que la forte Apoplexie ne paſſe point ſans cauſer la mort. On a vu cependant des perſonnes ſi légérement attaquées de ce mal, qu'après quelques convulſions de la bouche, & la perte du ſentiment & du mouvement, ſans râler & ſans écumer, après avoir été traitées, elles en ſont revenues ſans demeurer Paralytiques.

L'Apoplexie eſt plus ordinaire depuis quarante ans juſqu'à ſoixante, ſur-tout ſi l'on eſt d'un tempérament froid; ſi l'on eſt ſujet à des peſanteurs de tête, des aſſoupiſſemens & des éblouiſſemens; ſi l'on a le col court & étroit; ſi l'on mene une vie oiſive, paſſant ſon tems à boire & à manger avec excès. Au contraire il eſt rare

que dans la jeuneſſe, & même un peu au-deſſus, on en ſoit attaqué, ſi ce n'eſt pour de grandes raiſons : comme auſſi cette maladie n'eſt jamais fréquente en Eté ; mais dans ces rencontres elle eſt preſque toujours mortelle. Elle eſt plus commune en Hiver, ſur-tout s'il ſouffle des vents froids, & ſi le ciel eſt chargé de nuages. Le flux des Hémorrhoïdes * eſt ſalutaire dans cette maladie ; les engourdiſſemens & le refroidiſſement n'y ſignifient rien ; mais les ſueurs qui procédent d'une reſpiration arrêtée, y ſont abſolument mortelles.

Souvent dans cette maladie on paroît mort, quoiqu'on ne le ſoit pas; ce qui arrive principalement aux femmes, & à ceux qui ſont d'un tempérament froid. Pour s'aſſurer de la vérité, on préſente une plume légere au nez & à la bouche du Malade, ou bien on poſe un verre plein d'eau ſur ſa poitrine : ſi la plume ou l'eau reçoit quelque ébranlement, l'homme vit encore ; s'il ne s'y fait aucun mouvement, il eſt mort.

Je crois devoir ajouter ce qu'Hippocrate a obſervé, que tout homme en ſanté ſurpris d'une ſubite douleur de tête, qui le rend muet & le fait râler, meurt infailliblement dans le ſeptieme jour ;

* Soit qu'il ſoit naturel, ou procuré par l'art.

mais qu'il peut guérir, ſi la fievre le prend avant ce terme.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charite*, pag. 70 & 274.

XIV. *LA PARALYSIE.*

EN continuant mes remarques, je viens à ce qui regarde le relâchement des nerfs, que les Grecs nomment *Paralyſie* : ils l'appellent *Paraplégie*, lorſqu'elle ſuccede à l'Apoplexie ; & alors elle eſt ou univerſelle à toutes les parties du corps ſituées au-deſſous de la tête, ou elle attaque ſeulement un côté du corps. Quand elle n'eſt précédée d'aucune maladie, quelquefois elle eſt univerſelle, quelquefois auſſi elle ne ſe jette que ſur une ſeule partie, la langue, un œil, la mâchoire, une lévre, un bras, une jambe & autres ſemblables. L'avant-coureur de cette maladie eſt un engourdiſſement, qui croiſſant inſenſiblement, dégénere enfin en Paralyſie. Celle qui ſuccéde à l'Apoplexie eſt plus dangereuſe, & reproduit ſouvent ce dernier mal : celle qui vient d'elle-méme dure à la vérité également long-tems ; mais elle eſt plus ſupportable. Dans l'une & dans l'autre le ſentiment ſe perd quelquefois ſans intéreſſer le mou-

vement : quelquefois auſſi on perd le mouvement ſeul, ſans rien perdre du ſentiment ; mais quand le mal eſt à ſon comble, on perd ordinairement l'un & l'autre. S'il n'attaque qu'un côté, celui-ci eſt quelquefois glacé, tandis que le côté oppoſé eſt brûlant : l'œil qui eſt du côté malade diminue auſſi.

Dans cette maladie le pouls eſt languiſſant, petit, rare, lent & mollet, quelquefois auſſi fréquent, inégal, & intermittent ſans régularité : l'urine eſt preſque toujours claire & ténue ; ou bien elle eſt rouge, à cauſe de la foibleſſe des reins.

Cette maladie eſt toujours de longue durée, & ſuccede ſouvent à d'autres qu'elle termine ; comme à l'Apoplexie, ainſi que je viens de le dire, à la Colique, aux longues Fievres, & à la Suffocation de matrice. Elle eſt ordinaire en Hiver, & les vieillards en guériſſent très-difficilement, ſur-tout lorſqu'on lui a laiſſé prendre racine. Les ſaiſons les plus propres pour en tenter la guériſon, ſont l'Eté d'abord, enſuite le Printems ; pour l'Automne & l'Hiver, il n'y a preſque rien à eſpérer.

Les membres paralytiques ſont peſans, & ſe refroidiſſent aiſément ; les chairs en ſont lâches & molles, & ſont conſumées

par la maigreur, ſi on laiſſe vieillir le mal: alors il n'y a preſque plus d'eſpérance que ces membres reviennent jamais en leur premier état, ſur-tout s'ils ſont entierement immobiles, & ſi la couleur en eſt différente de celle du reſte du corps. Toute Paralyſie, quelque légere qu'elle ſoit, ne ſe guérit que très-difficilement; mais elle eſt incurable lorſqu'elle eſt conſidérable, ou qu'elle vient d'un nerf rompu ou coupé. Un accès de fievre ou un tremblement peuvent la chaſſer, & rendre la ſanté.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 66, 67, 70, 274 & 339.

XV. *LE SPASME* ou *LA CONVULSION.*

PUISQUE j'ai commencé à parler des maladies qui attaquent les nerfs, je ne dois pas oublier la Convulſion, que les Grecs nomment *Spaſme*. Quelle que ſoit la partie expoſée à ce mal, elle ſe contracte de maniere qu'elle ne peut reprendre ſa ſituation naturelle, les muſcles & les nerfs étant dans une tenſion douloureuſe & involontaire, qui les rapproche de leur origine, & qui épuiſe quelquefois les forces du Malade. A l'égard du pouls, l'artere

eſt tendue ; & ſa contraction rend ſes pulſations vives & élevées comme celles d'une corde bandée & miſe en reſſort, qui s'éleve & s'abbaiſſe alternativement.

Cette maladie n'eſt pas ordinaire ; mais elle eſt très-aiguë, & tue en peu de tems. Si un homme en ſanté en eſt attaqué, ce n'eſt que pour cauſe de réplétion, comme ſi quelque évacuation néceſſaire eſt ſupprimée, ſi l'on néglige ſes exercices accoutumés, ou ſi l'on a bu avec excès. Mais quand elle vient à la ſuite d'une grande fievre, de quelque évacuation immodérée, de travaux exceſſifs, & ſur-tout de veilles & de jeûnes, on doit être convaincu qu'elle procéde d'inanition, & que le mal eſt très-dangereux & preſque incurable. C'eſt pourquoi Hippocrate a très-bien obſervé, qu'après une fievre aiguë, après des purgations exceſſives, ſur-tout ſi l'on y a employé l'hellébore, après de grandes bleſſures, ou telle autre hémorrhagie que ce ſoit, les Convulſions ſont toujours mortelles. Or on doit ſçavoir, que dans les fievres on eſt ſouvent attaqué tout d'un coup de ce mal, ſans qu'il ait été précédé d'aucun ſigne, & qu'il s'appaiſe auſſi tout à coup après un vomiſſement de bile ; ce qui prouve qu'on doit en rapporter la cauſe à l'Eſtomac, & nullement à la fievre.

Il y a encore une eſpece de Convulſion légere des muſcles & des nerfs, qui vient de vents, & que les Grecs appellent *Spaſme venteux*. La douleur qu'elle cauſe eſt très-violente ; mais elle ne dure pas plus d'une heure, & ſe diſſipe par la friction. Elle attaque ſouvent les doigts des pieds & des mains, & quelquefois auſſi les jambes, qui en reſſentent une contraction ou une extenſion très-douloureuſe. Les gens oiſifs qui vivent dans la crapule, y ſont fort ſujets.

Les enfans, ſur-tout ceux qui ſont nouvellement nés, ſont toujours fort ſujets aux Convulſions, & ils en guériſſent facilement: elles ne ſont à craindre pour eux, que quand ils ſont attaqués d'une fievre maligne ; & lorſqu'ils ont paſſé ſept ans, jamais ils n'éprouvent de Convulſions dans leurs fievres, à moins qu'elles ne ſoient malignes & très-aiguës. Une longue conſtipation, l'inſomnie, la frayeur, & une grande altération dans la couleur du teint, ſi elles ſont produites par la fievre, les rendent auſſi ſuſceptibles de ce mal.

Obſervez encore qu'il n'attaque quelquefois qu'une partie du corps, comme un œil, la peau du front, la racine de la langue, la mâchoire, les levres, le bras, la main, la jambe ou le col, où il eſt ſurtout dangereux; que d'autrefois il ſe ré-

pand ſur toutes les parties ſituées au-deſſous de la tête, ou bien enfin ſur tout le corps. Les deux premieres eſpeces de Convulſions ſont appellées par les Grecs *Tetanus*, & par les Latins Rigidité de nerfs. La derniere eſpéce eſt ſouvent jointe à l'Epilepſie ; & parce qu'alors la tête eſt auſſi attaquée, l'eſprit & les ſens ſont en même tems privés de leurs fonctions, & à la différence des autres Convulſions dont l'attaque eſt continue, celle-ci revient par intervalles.

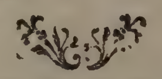
Après ces obſervations ſur ce mal en général, parlons à préſent du *Tetanus.* Si le col ni le corps ne peuvent ſe courber, enſorte qu'ils demeurent dans une extenſion violente, on le nomme alors *Tetanus* : que ſi le corps ſe courbe en avant, enſorte que le menton touche la poitrine, on l'appelle *Emproſthotonus*, ou *Courbure convulſive en avant* ; & lorſque la tête ſe courbe en arriere, & s'unit aux épaules ; on donne à cette Convulſion le nom d'*Opiſthotonus*, c'eſt-à-dire, *Courbure convulſive en arriere.*

Aux ſignes que nous avons donnés, & qui caractériſent cette maladie, on doit joindre les ſuivans. Le viſage eſt rouge & douloureux ; les mâchoires deviennent dures comme du bois ; à peine peut-on ouvrir la bouche ; les yeux ſont de tra-

vers, & baignés de larmes; le dos devient roide; les jambes & les bras ſe fléchiſſent avec peine, ſur-tout dans le *Tetanus*. Outre cela dans l'*Opiſthotonus* le Malade crie, & reſſent des douleurs cruelles: ſi elles augmentent, il ſe jette hors de ſon lit, & dit mille extravagances; & lorſqu'elles s'appaiſent, il reprend ſon bon ſens & ſa tranquillité. En même tems il tient ſon pouce ſerré dans ſa main; ſes jambes ſont étendues, & ſes mains fermées: quelquefois auſſi dans l'accès du mal, il perd l'uſage de la parole, & reſſemble en tout à un furieux; & alors il n'a plus que la mort à attendre, ſur-tout s'il manque de forces, s'il ſue, & rend la boiſſon par le nez.

Toute eſpece de Convulſion donne la mort en quatre jours; ſi l'on paſſe ce terme, on en guérit. Quand le Malade en meurt, il rejette par le nez de la pituite, & tout ce qu'on lui préſente de liquide.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, Remarques ſur l'*Opium*, pag. 490 & ſuiv. & pag. 405.



XVI. *LE CATARRHE,* ou *LA FLUXION.*

JE parlerai maintenant de cette espece de Fluxion, que les Grecs appellent du nom générique de *Catarrhe.* Qu'une humeur coule de la tête par le nez, c'est un mal peu considérable : il est plus fâcheux, si elle tombe sur la gorge & la trachée-artere ; & il devient très-pernicieux, quand elle se jette sur les Poumons. Si l'humeur se porte au nez, & si elle est froide & sans âcreté, il en coule une pituite claire & ténue ; on a une légere douleur de tête, avec une grande pesanteur ; les yeux sont accablés de sommeil ; on éternue souvent ; le bout du nez est froid ; souvent la pituite bouche les narines, & ferme le passage à la voix ; l'urine est cependant ordinairement trouble & crue. Si la même humeur tombe sur la gorge & sur la trachée-artere, elle cause un enroûment & une legere toux ; & si elle se jette sur les Poumons, elle excite une forte toux, avec une grande difficulté de respirer, qui, suivant l'observation d'Hippocrate, se termine dans l'espace de vingt jours par l'éruption des crachats, ou si cela n'arrive point, dégénere ordinairement en une

courte-haleine que les Grecs appellent Aſthme.

Si le Catarrhe vient de chaleur, le viſage eſt enflammé, & il découle une humeur âcre, ſalée & ténue, on a un grand dégoût ; les oreilles tintent, les arteres battent violemment à la tête ; ce qui cauſe le plus ſouvent une fievre, par laquelle le mal n'eſt point ſoulagé. Dans cet état on eſt fort expoſé à cette inflammation de la Pleure, que les Grecs nomment *Pleuréſie*, principalement ſi cette maladie regne alors. Que ſi cette humeur tombe ſur le goſier ou ſur la trachée-artere, outre la toux & l'enroûment, elle y cauſe de l'irritation & des picotemens. Enfin ſi elle ſe jette ſur les Poumons, outre les éternumens & une toux fâcheuſe, elle produit une grande peſanteur de tête, la ſoif, des ardeurs, des laſſitudes : l'urine eſt alors bilieuſe. Les autres eſpeces de fluxions ſont ordinairement peu à craindre ; mais celle-ci eſt dangereuſe, même mortelle, lorſque les Poumons en ſont ulcérés, parce que de-là s'enſuit la Phthiſie, qui conſume inſenſiblement le Malade. Or entre les ſignes d'une Phthiſie naiſſante ou formée, il n'en eſt guères de plus certain que celui d'une urine huileuſe, ſur-tout lorſque la fluxion dure depuis long-tems, & que la perſonne affligée eſt grande & maigre.

Quelquefois auſſi le Catarrhe ſe jette ſur les parties ſituées au-deſſous du Diaphragme, comme ſur l'Eſtomac; & elle cauſe le dégoût, l'indigeſtion, & la corruption des alimens : ſouvent même par ſon âcreté elle corrode les membranes de l'Eſtomac, & produit le dévoiement; ſon irritation s'exerce auſſi quelquefois ſur les veines du Mézentere & ſur les fibres du Colon.

Les perſonnes les plus ſujettes aux Catarrhes ſont celles qui ont naturellement la tête foible, avec une intempérie de chaleur dans quelque viſcere, tel que le Cœur, le Foie ou les Reins. Cette maladie ſe mûrit très-difficilement dans les vieillards, & dans ceux qui ont toujours mal à la tête. L'Automne eſt de toutes les ſaiſons la plus propre à produire des Catarrhes, à cauſe des tems variables auxquels elle eſt ſujette; ce qui, ſuivant Hippocrate, eſt très-favorable aux fluxions. Elles ne ſont jamais moins à craindre, que quand l'humeur s'écoule par le nez ou par la bouche.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 52, & Remarques ſur les *Véſicatoires*, pag. 394.

XVII. *LA SUFFUSION*, ou *CATARACTE*.

NOS yeux ſont ſujets à un grand nombre d'accidens fâcheux : ceux que les Médecins obſervent le plus ordinairement, ſont la Suffuſion & l'Ophthalmie ; je commencerai donc par la *Suffuſion*, que les Grecs ont nommée *Hypochima*, ou Cataracte. La vue s'affoiblit inſenſiblement ; on croit d'abord voir voler continuellement devant ſes yeux des mouches, des moucherons & autres ſemblables objets, avec des nuages, & différens fantômes diverſement agités ; il ſemble quelquefois, que l'on apperçoive comme de légers filamens & des toiles d'araignées : quelques-uns regardant une chandelle allumée, s'imaginent voir ſa lumiere environnée d'une eſpece de cercles obſcurs. La prunelle s'obſcurcit enſuite, & devient trouble & ténébreuſe ; enfin, ſuivant la qualité diverſe de la Suffuſion, on apperçoit différentes images. Ces ſymptômes augmentent avec le tems, juſqu'à ce que l'humeur s'étant épaiſſie, on perde abſolument la vue.

Cette maladie n'attaque preſque jamais les deux yeux en même tems, ni toujours de la même maniere : elle ne ſe jette quelquefois

quelquefois que ſur un œil; mais quand une fois elle a commencé, elle ne ſe diſſipe jamais, & produit ſans ceſſe de fauſſes images, qui font illuſion aux yeux. En cela elle differe de cette autre eſpece de Suffuſion, qui vient des fumées qu'envoie l'Eſtomac, puiſque celle-ci a des momens d'intervalle, & qu'elle ſe diſſipe auſſitôt qu'on a procuré la digeſtion des matieres dont il étoit ſurchargé. Elle attaque les deux yeux en même tems, & de la même maniere, de ſorte cependant qu'en les voyant, on n'y remarque pas la moindre apparence d'obſcurité ni de concrétion.

La vraie Suffuſion, quand elle eſt invétérée, ne peut ſe guérir qu'en abattant la Cataracte; & cette opération n'eſt ſûre, que quand la concrétion eſt formée, & aſſez ſolide pour donner priſe à l'aiguille. Quand donc en frottant l'œil, la concrétion diſparoît ſans revenir; quand le Malade n'a pas totalement perdu la vûe, & diſtingue encore un peu les objets; enfin quand le mal n'a pas duré trois, quatre ou cinq années, on peut croire que la Cataracte n'eſt pas encore mûre, ni en état de ſouffrir l'opération. Que ſi elle eſt trop ancienne; ſi quand on a fermé l'œil qui n'eſt pas malade, on frotte & l'on preſſe inutilement l'autre ſans qu'elle s'en aille; ſi enfin on ne voit plus du tout de cet œil, il eſt

ſûr que la Cataracte eſt incurable, & que ſi on l'abat, elle reviendra auſſitôt après. On peut au contraire s'aſſûrer du ſuccès de l'opération, lorſque la concrétion cede au frottement de l'œil, qu'elle ſe redreſſe enſuite auſſitôt, & qu'elle eſt d'un blanc obſcur : car celle qui eſt noire, livide ou extrêmement jaune, ne peut abſolument ſe guérir, ni par l'opération, ni par les remedes.

Au reſte la Suffuſion qui n'ôte point à l'œil ſa ſérénité, enſorte qu'on n'y remarque aucune concrétion, cauſe un aveuglement perpétuel, dont on ne peut eſpérer de guérir.

XVIII. L'*OPHTHALMIE*.

LA rougeur enflammée de l'œil que les Grecs appellent *Ophthalmie*, ſe reconnoît aux marques ſuivantes. Les yeux ſont fort enflammés; & l'inflammation eſt accompagnée de douleur, de tenſion, d'enflure, d'ardeur, de rougeur, & quelquefois de picotemens auſſi vifs, que ſi on les perçoit avec une aiguille ou une épine. Ils ſont toujours baignés de larmes chaudes; & il en coule une pituite plus ou moins abondante. Outre cela le grand angle des yeux ſe charge de chaſſie; & quand le mal eſt grand, l'inflammation s'étend ſur

toutes les parties voisines, jusques sur les joues : alors les arteres des environs battent violemment ; des angles des yeux l'inflammation se communique à toute la conjonctive ; les petites veines des yeux s'enflent de maniere, que celles du blanc de l'œil qu'on n'appercevoit pas dans la santé, se rendent sensibles ; & presque tout le blanc de l'œil devient rouge.

On est sur-tout menacé de cet accident, quand dans la santé on ressent souvent de la douleur aux tempes, qu'on sue aisément la nuit, & qu'on a des démangeaisons au front. Le mal commence, lorsqu'il coule de l'œil une pituite claire & ténue : il augmente, quand cette pituite s'épaissit & devient blanche ; il est parvenu à son état, quand cette pituite épaissie coule avec abondance, & que pendant le sommeil elle forme une glue qui colle les paupieres ; enfin il est dans son déclin, lorsque la pituite & les signes propres de cette maladie diminuent. C'est une bonne marque, si les larmes, la pituite & le gonflement commencent en même tems ; si les premieres sont seulement tiedes, mêlées d'une pituite douce & blanche ; & si le gonflement est peu sensible, & a peu de dureté. C'est alors que pendant le sommeil les paupieres se collent ensemble, & que les douleurs diminuent ; ce qui annonce que le mal sera court, &

nullement dangereux. Que si les larmes sont abondantes & fort chaudes, mêlées de très-peu de pituite, quoique l'enflure soit légere, & qu'il n'y ait qu'un œil attaqué, on peut croire à la vérité que la douleur & le danger sont peu à craindre; mais il n'en est pas moins certain que le mal sera de longue durée, & ne se dissipera point avant le vingtieme jour : plusieurs en souffrent même jusqu'au quarantieme, & d'autres jusqu'au soixantieme. Il y a lieu de craindre que pendant un si long terme, il ne se forme un ulcere à l'œil.

Dans quelque Ophthalmie que ce soit, il faut que la pituite qui coule soit blanche, molle & détrempée de larmes, surtout lorsque la Crise approche. Il est vrai que si la pituite est fort épaisse, elle cause beaucoup de douleur; mais le mal se termine aussi plutôt, à moins qu'il ne se soit fait quelque ulcere. A l'égard de l'enflure, quoique considérable, il est très-rare qu'elle soit dangereuse, si elle est seche & sans douleur; mais si elle fait de la douleur & qu'elle soit seche, elle ne signifie rien de bon, & menace l'œil d'ulcere & de concrétion. Il y a encore lieu de craindre, lorsque cette même tumeur est accompagnée de douleur & de larmes, parce que les larmes chaudes & salées qui coulent, menacent d'ulcérer la prunelle & les paupieres. Si l'enflure de

l'œil ceſſe, & que cependant les larmes continuent à couler avec abondance, il eſt ſûr que ſi c'eſt un homme, il lui ſurviendra bientôt un Eraillement, & que la paupiere ſe renverſera, & que ſi c'eſt une femme ou un enfant, ſon œil en ſera ulcéré.

Le cours-de-ventre eſt un ſigne favorable dans l'Ophthalmie; au contraire de longues & continuelles douleurs de tête préſagent l'aveuglement. Quelquefois l'inflammation paſſe comme par contagion d'un œil à l'autre; ce qu'on regarde comme un pronoſtic heureux.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 173, 224, 361, 383, 394 & 438.

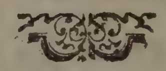
XIX. L'*HEMORRHAGIE DU NEZ*.

DEs maladies des yeux je paſſe à celles du nez. Le ſang en coule quelquefois ſi abondamment, que l'on en eſt épuiſé & à demi-mort. Alors le corps devient pâle, livide ou verdâtre: le froid ſe fait ſentir vivement aux extrémités; & il ſurvient une ſyncope qui annonce une mort prochaine.

Ceux qui ſont ſujets aux Hémorrhagies du nez, ont ordinairement la Ratte enflée, ou des maux de tête, ou des éblouiſſemens & des ſuffuſions. Quand dans l'enfance on

ſaigne ſouvent du nez, & que le ſaignement ceſſe de couler dans la ſuite, on doit s'attendre ou à quelque ulcere conſidérable dans les articles, ou à une grande maladie. Si la bouche ſe remplit de ſang nuit & jour, quoique l'on n'ait mal ni à la tête ni aux hypocondres, quoique l'on n'ait ni vomi ni touſſé auparavant, & qu'on n'ait pas eu la moindre fievre, c'eſt ſigne qu'il y a quelque ulcere caché dans le nez ou dans la gorge. C'eſt un mauvais préſage de rendre du ſang par le nez du côté oppoſé au mal qui cauſe l'Hémorragie ; comme quand dans la Mélancolie où la Ratte eſt enflée, on ſaigne de la narine droite, ou bien lorſque l'on ſaigne de la narine gauche dans l'inflammation du Foie.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 247, 318, 415 & 442.



XX. *L'INFLAMMATION* ou *LE GONFLEMENT DES AMYGDALES.*

JE vais parler maintenant des maux de la gorge ; & je commence par le Gonflement des Amygdales, qui parce qu'il empêche d'avaler, cause beaucoup plus de frayeur que de mal. Cette tumeur se reconnoît à la vûe & au toucher, si l'on introduit le doigt au fond de la bouche ; & elle empêche par sa grosseur d'avaler la boisson & la salive : on ne remarque au reste dans cette partie ni rougeur ni ardeur. Souvent ce gonflement est suivi d'inflammation, qui alors est accompagnée de douleur & d'ardeur, d'une grande rougeur & de la soif ; symptômes dont aucun n'arrive dans le simple gonflement. Quand l'abcès est crevé & commence à suppurer, le pus se répand dans la gorge ; & il se forme un ulcere sordide, dont la mauvaise odeur infecte aussi la respiration.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 367 & 422.



XXI. *LE RELACHEMENT, ou L'INFLAMMATION DE LA LUETTE.*

JE crois devoir auſſi dire un mot du relâchement de la Luette, & de ſon inflammation qui eſt rare. Elle eſt ſuſpendue au fond du Palais ; & dans l'un & l'autre accident elle deſcend dans l'embouchure de l'Éſophage & de la Trachée, irrite ces parties, & donne lieu de craindre d'être ſuffoqué. Quand l'inflammation augmente, la tête de la Luette groſſit, tandis que ſa queue s'étrécit, & devient plus mince : c'eſt ce qu'Hippocrate a nommé *Grain de raiſin.*

On meurt rarement de ce mal, quand on y remédie de bonne heure. Hippocrate nous avertit, qu'il eſt très-dangereux de couper la Luette, lorſqu'elle eſt ainſi gonflée & enflammée, parce que l'inflammation en augmente, & qu'il s'enſuit une hémorrhagie conſidérable, ſurtout ſi la perſonne a de l'embonpoint. Ceux à qui l'on coupe entiérement la Luette, ſont ſujets aux maladies du Poumon, & meurent le plus ſouvent de Phthiſie.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 350 & 358.

XXII. *L'ESQUINANCIE.*

C'EST ici le lieu de parler de l'*Angine*, que les Grecs ont nommée *Esquinancie*. Dans cette maladie la gorge, c'est-à-dire, l'entrée de la Trachée-artere & de l'Esophage, par où passent l'air & les alimens, est enflammée : par-là la respiration devient difficile, & l'on avale avec peine ; ensorte que la boisson que l'on prend, ressort quelquefois par le nez. Ajoutez à cela une douleur très-vive, accompagnée de tumeur, de rougeur & d'ardeur, de fievre, &.d'un désir extrême de respirer un air froid.

Ce mal est peu considérable, s'il ne paroît qu'une tumeur & une rougeur au gosier & aux muscles du col, sans qu'il arrive aucun autre accident : il devient plus dangereux, quand au-dehors & au-dedans de la gorge il y a tout ensemble tumeur, ardeur, rougeur & douleur : il est presque mortel, lorsqu'aucun de ces symptômes ne se manifestant au-dehors, toute la violence du mal se fixe en-dedans, & que la racine de la langue est extraordinairement comprimée par une tumeur enflammée & sensiblement rouge, qui cause une douleur extrême, avec une

crainte très-grande d'étouffer : enfin il est absolument mortel & très-effrayant, & tue promptement le Malade, quand, quoiqu'il ne paroisse aucune rougeur ni tumeur au col ou dans la gorge, la fievre est très-violente, que les douleurs sont fort aiguës, & qu'il semble que l'on soit près d'être suffoqué à chaque instant. On voit alors les yeux du Malade tournés, enflammés & prêts à lui sortir de la tête, comme ceux d'un homme qu'on étrangle : sa voix grêle & embarrassée n'articule rien, & ressemble au cri d'un chat : sa bouche ouverte aspire après le rafraîchissement de l'air, & jette une salive écumeuse : la langue lui sort de la bouche, & s'agite comme celle des chevaux qu'une violente course a mis hors d'haleine : ce qu'on lui donne à boire lui revient par les narines : ses levres sont livides, son col est convulsif & inflexible, tout son corps est dans une agitation continuelle : il sort souvent de son lit, ne peut demeurer couché sur le dos, & aime à avoir la tête & le col droits : il ne voit & n'entend que confusément ; occupé même de la suffocation qui le presse, il ne sçait ni ce qu'il voit, ni ce qu'il entend, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit : il meurt enfin opprimé par la syncope, qui se joint à la suffocation ; ce qui, suivant l'observation de quelques sçavans

hommes, eſt quelquefois arrivé en dix-huit heures à des perſonnes, qui pendant ce tems-là avoient conſervé d'ailleurs tout leur eſprit & leur bon ſens. Ce qu'il y a de certain, eſt qu'on meurt toujours de ce mal le premier, le ſecond, ou au plus tard le quatrieme jour.

Les ſignes qui promettent la ſanté dans cette maladie ſont la facilité de reſpirer, & d'avaler la boiſſon & la ſalive, une fievre peu forte, la tranquillité, le ſommeil, l'adouciſſement de la douleur; enfin toutes les marques oppoſées à celles dont j'ai fait l'énumération plus au long. C'eſt auſſi un bon ſigne, que la rougeur & la tumeur ſe jettent ſur-tout au-dehors, au col & à la poitrine, parce que c'eſt une marque que le mal tend à aboutir. Mais il eſt pernicieux qu'il ſe diſſipe tout à coup ſans cauſe évidente, & ſans que la guériſon ait été précédée de ſignes favorables; ou qu'il ſurvienne ſans Criſe une douleur à l'un des hypocondres, accompagnée de foibleſſe & d'engourdiſſement du corps; parce que quoique le Malade croie alors ſe porter fort bien, il eſt inopinément ſurpris de la mort.

L'Eſquinancie eſt toujours funeſte, quand elle n'eſt point accompagnée, comme je viens de le dire, de douleur ſenſible & de tumeur apparente au col &

dans la gorge. Si la tumeur & la rougeur attaquent ſeulement la gorge, le danger eſt encore fort conſidérable; mais le mal ſera d'autant plus durable, que la rougeur ſera plus grande. La maladie doit de même être de durée, lorſque la rougeur ſe manifeſte également à la gorge, au col & à la poitrine. C'eſt du reſte un ſigne de guériſon, ſi ces rougeurs ne rentrent point en-dedans; ce qui eſt à craindre, lorſqu'elles diſparoiſſent tout à coup, que la poitrine s'engage, & que le Malade commence à reſpirer plus difficilement. Alors le mal attaque certainement les Poumons, cauſe le délire, rend le pouls ondulent, & tue le Malade en ſept jours: du moins il cauſe un abcès dans la poitrine, ſi pendant ce tems-là l'humeur ne ſe diſſipe point par la toux & par les crachats.

On reconnoît aux ſignes ſuivans, que la ſuppuration de poitrine a ſuccédé à l'Eſquinancie. La douleur de gorge ceſſe tout à coup ſans que l'on en voie la raiſon, la fievre diminue beaucoup, on a un ſentiment extraordinaire de peſanteur au Diaphragme, & l'on eſt fatigué d'une toux ſeche, qui ne produit preſque point de crachats; la fievre dégénere en une autre qui eſt irréguliere, lente & hectique. Que ſi dans l'Eſquinancie la rougeur ſe diſſipe

tout d'un coup, que cela arrive dans un jour non critique, que la tumeur ne se porte point au-dehors, qu'on ne rende point de pus mêlé parmi les crachats, & que cependant le Malade paroisse tranquille & sans douleur, c'est signe qu'il mourra bientôt, ou que la rougeur reparoîtra. Il est encore dangereux de ne rendre qu'avec de grands efforts, & long-tems après que l'humeur auroit dû se cuire, des crachats épais, collans & très-blancs : les crachats secs, que l'on ne rend qu'avec une grande douleur de côté & une toux violente, ou en buvant, sont également de mauvais augure. Enfin toute Esquinancie qui sert de Crise à une autre maladie, est mortelle.

L'Esquinancie fausse, ou bâtarde.

Il y a une autre espece d'Esquinancie que nous nommons fausse ou bâtarde, & que nous ne comptons point au nombre des maladies aiguës. Comme elle est produite par une humeur froide, elle n'est point accompagnée de fievre, de rougeur & d'ardeur, quoiqu'elle cause cependant une douleur légere. Cette sorte d'Esquinancie dure plus long-tems, mais elle est pour l'ordinaire moins dangereuse que la premiere.

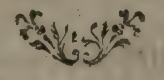
Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 203, 221 & 327 ; voyez aussi Remarques sur les *Vésicatoires*, 394.

XXIII. *Plaies des Membranes du Cerveau.*

Les plaies des membranes du Cerveau sont suivies d'un vomissement de bile, & d'une grande douleur de tête, qui augmente si l'on retient son haleine & qu'on serre les dents. Il sort du sang du nez, & quelquefois aussi des oreilles. De ceux qui sont blessés, les uns ont le regard farouche; d'autres, comme des stupides & des insensés, tournent les yeux de toutes parts, & demeurent comme privés de sentiment: plusieurs même tombent en convulsion. L'inflammation survient, & se déclare par la fievre & par le délire, pendant lequel plusieurs de ces Malades déchirent les bandes dont leur tête est enveloppée, & exposent leur plaie à l'air; ce qui annonce une mort prochaine.

Si le Cerveau même est blessé, & surtout si cela arrive dans la pleine-Lune, les mêmes symptômes sont plus marqués & plus violens, sur-tout le délire, qui commence au troisieme ou au cinquieme jour: quelquefois aussi il sort par la plaie une parcelle du Cerveau. Que si le coup porte jusqu'à ses ventricules, & sur-tout s'il passe au travers de l'œil, on meurt à l'instant.

On ne guérit jamais des bleſſures, qui pénétrent juſqu'au Cerveau. Si l'on eſt bleſſé en quelqu'autre endroit de la tête, c'eſt un heureux augure de n'avoir point de fievre, de n'avoir point rendu de ſang par le nez, par la bouche ou par les oreilles, & s'il ne ſurvient point d'inflammation accompagnée de douleur; mais lorſqu'il arrive quelqu'un de ces accidens, il eſt moins dangereux que ce ſoit d'abord, & qu'il ne dure pas long-tems. Si dans ces occaſions on reſſent des douleurs aiguës, il eſt à ſouhaiter qu'elles ſoient ſuivies d'inflammation, & que le ſang extravaſé ſe convertiſſe en pus. La Léthargie ou le délire ſont dans ces maux de très-mauvais augure; comme c'eſt un ſigne mortel, d'être pris de la fievre le quatrieme, le ſeptieme ou l'onzieme jour. Lorſqu'elle commence le 4, on meurt ordinairement dans le 11: ſi c'eſt le 7, on ne paſſe pas le 14 ou le 17; & ſi c'eſt le 11, on ne va pas plus loin que le 20.



§. II.

Observations utiles dans les Maladies du Cœur & de la Poitrine.

I. *LA PLEURÉSIE.*

LA Poitrine est cette partie du corps, laquelle environnée des côtes forme une cavité, qui renferme le Cœur & les Poumons. C'est le siege de plusieurs maladies dont je vais parler; & je commence par l'inflammation de côté, que les Grecs ont nommée *Pleurésie*, elle se reconnoît aux signes suivans.

On ressent une douleur de côté très-vive & une tension qui se communiquent, tantôt au col & aux clavicules, tantôt aux hypocondres, suivant le siege de la maladie. Elle est accompagnée d'une fievre aiguë & continue, d'une respiration difficile, fréquente & petite, & d'une toux qui d'abord étant seche, est bientôt suivie de crachats qui partent de la partie affectée. Ils sont d'abord jaunâtres, ensuite rouges & sanguinolens, enfin purulens lorsque l'inflammation a mûri. A l'égard du pouls, il est fréquent, inégal, dur, tendu & mé-

diocrement grand. Rien ne marque mieux le peu de danger & de durée du mal, que les crachats de bonne qualité qui paroissent d'abord, & que l'on rend avec facilité.

On regarde donc comme le commencement de la maladie, lorsqu'il ne se détache rien du côté malade, & qu'on rend seulement une pituite ténue qui vient du Poumon, ou des crachats épais, gluans & ronds, qu'on n'exprime que par une toux violente. On dit que la maladie est dans son accroissement, quand les crachats commençant à se cuire, se détachent plus aisément & en plus grande quantité, qu'ils sont jaunes, plus épais, & moins mêlés de sang qu'auparavant. On doit la regarder comme parvenue à son état, quand on crache beaucoup; quand les crachats sont blancs, lisses & uniformes; quand on les rejette facilement, & que la douleur en est soulagée. On conçoit qu'elle est sur sa fin, lorsque la douleur cesse, ainsi que la fievre, les crachats, & autres accidens semblables.

Il faut toujours dans cette maladie faire attention à la qualité des crachats. Nous regardons comme les plus favorables, ceux qui, ainsi que nous l'avons dit, paroissent dans la vigueur du mal; après ceux-là il n'y en a point de meilleurs,

que ceux qui ſont d'abord fort mêlés de jaune. Que s'ils ne viennent pas d'abord de cette couleur, & que ce ne ſoit que long-tems après le commencement du mal, ou ſi ce jaune n'eſt pas bien mêlé dans les crachats, & ſi ceux-ci excitent une toux violente, ils ſont certainement mauvais. Les crachats jaunes mêlés d'un peu de ſang ſont ſalutaires au commencement de la maladie, & dangereux au ſeptieme jour & après. S'ils ſont d'abord un peu ſanguinolens, ils ne ſont pas mauvais pour cela; mais s'ils ſont purement jaunes ou ſanglans, il y a lieu de craindre: les derniers ſont cependant moins mauvais, que ceux qui ſont purement jaunes. Les crachats blancs produits par une pituite crue n'annoncent encore rien de bon, non plus que ceux qui ſont ronds & collans. Ceux qui ſont d'un verd très-pâle, écumeux, livides ou de couleur de rouille, ſont encore moins bons. Les crachats épais qui paroiſſent auſſitôt après la coction, & avant le cinquieme jour, ſont aſſez bons; mais s'ils ſont beaucoup mêlés de ſang, ils ſont dangereux. En un mot, plus dans les crachats les couleurs ſont confondues & nullement diſtinctes, plus ils ſont pernicieux; mais il n'y en a point de plus mauvais, que ceux qui ſont d'une ſeule couleur, ſoit qu'ils ſoient jau-

nes, ſanglans, collans ou écumeux. Que ſi conſervant cette uniformité de couleur, ils ſont encore noirs, ſur-tout ſi en même-tems ils ſont fétides, ils ſont d'un augure abſolument funeſte. En général tous crachats qui n'apportent pas de ſoulagement, ſont mauvais; comme ceux qui ſoulagent, ſont ſalutaires. Lorſqu'au commencement de cette maladie on rend des crachats abſolument purulens, on meurt le troiſieme ou le cinquieme jour : que ſi l'on paſſe ce terme, on n'eſt pas beaucoup plus heureux, & l'on peut tomber dans une ſuppuration de Poumon le ſeptieme, le neuvieme ou l'onzieme; outre qu'il eſt très-rare, comme on l'a obſervé, qu'après avoir craché le pus le ſeptieme ou auparavant, on ait paſſé le quatorzieme.

Dans toute inflammation de côté, les douleurs ſont ordinairement moindres le jour que la nuit. La Pleuréſie qui cauſe le Teneſme ou le Spaſme, eſt funeſte; de même que lorſqu'elle dégénere en cette inflammation du Poumon, que les Grecs appellent *Péripneumonie*. Elle eſt également mortelle, quand l'humeur ſe porte au Cerveau, & qu'elle produit le Délire & la Phrénéſie, ou lorſque le mal ſe fixe dans le dos. Alors on eſt ſaiſi du friſſon, de la fievre & d'une toux fort incommode : le dos fait le même mal, que ſi l'on y avoit

reçu plusieurs coups ; la respiration est fréquente, & entrecoupée de soupirs ; on ne rend en toussant que peu de crachats, tantôt d'un verd pâle, tantôt un peu sanguinolens ; la douleur passe aux aînes ; on rend des urines sanguinolentes le troisieme ou le quatrieme jour ; on a des lassitudes par tout le corps ; & l'on meurt le cinquieme ou le septieme au plus tard. Si l'on passe ce terme, ce qui est très-rare, on peut espérer de guérir.

La Pleurésie est mortelle aux vieillards & aux femmes enceintes, ainsi qu'à tous ceux qui en sont attaqués pour la seconde ou pour la troisieme fois. Elle cause la mort, ou par la violence de ses symptômes, ou par la suffocation, ou par le transport de l'humeur à quelqu'autre partie, d'où suit l'inflammation du Poumon, la Phthisie, la Syncope & la Phrénésie.

J'ai parlé des occasions où la mort est certaine dans cette maladie ; voici celles dans lesquelles il y a beaucoup de danger. Lorsque la matiere des crachats est abondante, & murmure dans la poitrine ; que le visage du Malade est fort abattu, & qu'il a les yeux jaunes, c'est signe qu'il est en grand danger de perdre la vie : il en est de même, lorsqu'il ne peut cracher ni rien tirer de sa poitrine, quoiqu'on entende

l'humeur bouillonner dans ſon goſier. Il eſt également dangereux qu'après avoir très-bien craché, il ne crache plus du tout, & que cependant la peſanteur de poitrine & la douleur continuent. Il y a pareillement lieu de craindre, lorſque les extrémités ſont très-froides, tandis que la poitrine eſt fort échauffée ; & quand la douleur augmente de ſorte, qu'on ne peut demeurer couché, ni ſur le côté malade ni ſur l'autre, & qu'on eſt obligé de reſter toujours ſur le dos ; ou bien ſi long-tems après le commencement de la maladie, & les forces étant déja épuiſées, il ſurvient un Cours-de-ventre, dont le corps ni la reſpiration ne reçoivent aucun ſoulagement. Le danger eſt égal, ſi les douleurs ſe communiquent aux clavicules ou aux épaules, & ſi le Malade ne crache point, ſi ce n'eſt que la maladie fût ſi légere, qu'il n'y eût que peu d'humeurs à évacuer. Le péril eſt auſſi plus grand, lorſque l'inflammation eſt au côté gauche, que quand elle eſt au côté droit : il eſt vrai que quand elle attaque le côté gauche, elle mûrit & ſe termine plutôt. Enfin le danger n'eſt pour l'ordinaire jamais plus grand, qu'au ſeptieme ou au neuvieme jour de la maladie.

Ce que je viens de dire eſt ſans doute bien capable d'effrayer, & de donner lieu de craindre : ce qui peut raſſurer, eſt lorſ-

que dès le premier jour on crache facilement, que les crachats ſont mêlés de jaune, que la douleur en eſt ſoulagée, que le Malade ſupporte aiſément ſon mal, qu'il reſpire avec facilité, qu'il n'a point de ſoif, & que ſa poitrine ne murmure point; quand outre cela ſon ſommeil, ſes ſueurs, ſes urines & ſes ſelles ſont telles qu'elles doivent être, & qu'enfin tout ſon corps eſt modérément chaud & mollet.

Lorſque dans cette maladie les douleurs ne s'appaiſent ni par les ſaignées ni par les crachats, par la diete, par les fomentations ou par les remedes, & que cependant le Malade ne paroît pas frappé à mort, on doit s'aſſurer que le mal ſe tournera en ſuppuration, c'eſt-à-dire, qu'il ſe formera un abcès; ce qui arrivera certainement, ſi avant le quatorzieme jour l'humeur n'eſt pas évacuée par les crachats. Que ſi la ſuppuration étant commencée, l'humeur ſe diſſipe entierement par les crachats dans l'eſpace de quarante jours depuis l'ouverture de l'abcès, on eſt guéri; mais ſi après ce terme l'abcès ſuppure encore, on tombe dans la Phthiſie. La ſuppuration qui arrive lorſqu'on rend encore des crachats bilieux, ſoit qu'ils ſoient purement bilieux ou mêlés de pus, menace du plus grand danger, ſur-tout quand au ſeptieme jour de la maladie elle com-

mence par des crachats de cette nature : car s'il n'arrive quelque Crise salutaire, il est à craindre que le Malade ne meure le quatorzieme.

Je pense qu'il est à propos que je rapporte ici les signes, auxquels on connoît une suppuration naissante. On ne rend que peu ou point du tout de crachats par la toux, quoiqu'on ait la plus grande envie de cracher. La fievre est violente : une nouvelle pesanteur inconnue jusqu'alors se joint aux douleurs ; & l'on en est sur-tout plus incommodé la nuit : la difficulté de respirer est fort grande : les veines de dessous la langue deviennent blanchâtres : les joues sont rouges : l'ardeur de la soif, le dégoût des alimens, les insomnies & les sueurs le long du col & des clavicules travaillent continuellement le Malade. Que si le mal devient invétéré, les yeux deviennent enfoncés, les ongles des mains se racornissent, les bouts des doigts deviennent froids, enfin on sue souvent de tout le corps, & les pieds commencent à enfler. L'humeur qui suppure excite l'inflammation à la partie qu'elle affecte, avec une douleur & une ardeur beaucoup plus sensibles que dans les autres parties voisines ; & si l'on se couche sur le côté qui n'est pas malade, on sent comme un poids dont on est accablé. Le pus

étant formé, la douleur & la fievre s'appaiſent un peu : on croiroit même volontiers qu'elles ont entiérement ceſſé ; mais la partie où l'abcès eſt placé s'appéſantit de plus en plus, la toux eſt ſeche & violente, quoiqu'elle détache quelquefois une légere portion de l'humeur ; ce qui ſemble donner quelque ſoulagement au Malade.

Lorſque l'abcès rempli de pus vient à crever, on tombe dans le friſſon, la fievre redouble, le cœur palpite, les forces ſemblent abandonner le Malade : il ne reſpire plus que foiblement ; & ſon haleine ne ſortant qu'avec peine, il parle ſans ordre & ſans ſuite : enfin ſon pouls eſt foible, lent & rare. Cependant quelque terribles que paroiſſent ces accidens, on ne doit point s'en effrayer d'abord, pourvû que l'abcès qui s'eſt ouvert en ſoit la cauſe, & non pas l'épuiſement des forces, ſur-tout ſi l'on remarque d'ailleurs des ſignes favorables dans les crachats, & dans les autres circonſtances de la maladie : car il arrive ſouvent que cet orage s'appaiſe bientôt de lui-même. Au moment que l'abcès creve, il ſemble qu'il coule quelque choſe dans la poitrine du côté ſur lequel on eſt panché ; & il en ſort du pus, quelquefois tout pur, quelquefois auſſi mêlé de feces. L'ouverture de l'abcès
ſe

ſe fait rarement le quatorzieme jour après que la ſuppuration a commencé, plus rarement encore le ſeptieme : elle arrive ordinairement le vingtieme jour ou le quarantieme, quelquefois même le ſoixantieme.

Or on doit compter du jour, que la douleur que ſentoit le Malade à la partie affligée, s'eſt changée en un ſentiment de peſanteur, & que les autres ſymptômes de la ſuppuration ont commencé à paroître. Plus ces ſymptômes, dont les principaux & les plus importans ſont la fievre, enſuite la difficulté de reſpirer & les douleurs ; plus, dis-je, ils ſont violens, plus l'éruption du pus ſe fait promptement : au contraire elle arrive d'autant plus tard, que ces accidens ſont moins marqués. C'eſt pourquoi ſi la douleur, la toux, la difficulté de reſpirer ſont violentes dès le commencement de la maladie, l'ouverture de l'abcès ſe fait ordinairement vers le vingtieme jour, ou même auparavant. Il eſt rare, mais non pas ſans exemple, que l'abcès dans le côté ſe ſoit vuidé par les inteſtins avec les excrémens, & que l'abcès du Poumon ſoit ſorti par la veſſie avec les urines ; mais il arrive très-ſouvent & preſque toujours, que le pus paſſe dans la poitrine, qui doit s'en décharger par la toux dans l'eſpace de quarante jours, ſans quoi la Phthiſie s'en-

ſuit néceſſairement, comme je l'ai remarqué plus haut.

On n'a rien à craindre de l'ouverture d'un abcès, quand la fievre s'appaiſe le jour même qu'elle s'eſt faite ; quand le Malade commence à avoir de l'appétit ; que ſes déjections ſont molles, liées & bien figurées ; & qu'il rejette aiſément par les crachats un pus blanc, léger, ſans odeur, ſans aucune variété de couleur, & ſans mélange de pituite. Mais ſi la fievre ne le quitte point, ou ſi elle redouble après avoir paru ceſſer ; s'il manque d'appétit ; ſi ſa ſoif continue ; ſi ſes déjections ſont claires, & s'il rend par l'expectoration un pus verdâtre, livide, pituiteux ou écumeux, c'eſt un homme mort. De quelque qualité que ſoit le pus, il eſt également à craindre, s'il eſt trop abondant lorſque les forces ſont épuiſées, ou s'il colore la ſonde comme ſi on l'avoit paſſée au feu.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 6. & ſuiv. 136 & 435.

Pleuréſie fauſſe, ou bâtarde.

Je n'ai parlé juſqu'ici que de la vraie inflammation de côté qui procede du ſang, & en particulier d'un ſang bilieux qui fermente entre les côtes & la membrane qui les couvre, ou bien entre les fibres des muſcles intercoſtaux. Il y a encore une autre

eſpece de Pleuréſie, qu'on nomme fauſſe ou bâtarde.

Quoiqu'elle ſoit accompagnée d'inflammation, comme la précédente, elle a cela de différent, que quelque fluxion, ou des vents, ou quelqu'autre cauſe en eſt le principe, & qu'elle n'attaque que les muſcles extérieurs de la poitrine. Dans cette ſorte de maladie, les ſymptômes ſont moins dangereux que dans la vraie Pleuréſie; mais la douleur augmente ſi l'on preſſe le côté affecté, & le Malade ſe couche plus volontiers de ce même côté, ayant peine à demeurer ſur l'autre. Le pouls, quoique fréquent & inégal, n'a cependant ni tenſion ni dureté, parce que la Pleure n'eſt point attaquée.

Du reſte toute douleur de côté aiguë, ſoit qu'elle provienne de vents ou de fluxion, eſt toujours exempte de fievre autant que la maladie peut le permettre. Il eſt vrai que la douleur eſt très-violente, lorſque les vents en ſont la cauſe; mais elle s'appaiſe, ou même ſe diſſipe par des frictions ou des fomentations: au reſte elle n'eſt jamais fixe, & paſſe ſans ceſſe d'un endroit du côté dans l'autre. Que ſi elle vient d'une humeur froide, elle eſt toujours précédée de quelque cauſe ſenſible. En effet elle ſe fait ſentir d'abord au col ou aux épaules: de-là l'humeur s'étant jet-

tée ſur les muſcles extérieurs de la poitrine, y produit cette douleur de côté dont je parle, qui s'aigrit par la compreſſion de la partie, & qui ne cede pas aux fomentations, comme celle qui provient de vents.

On remarque que ſi ces douleurs, ſoit qu'elles procedent de fluxion ou de vents, ſont trop violentes ou trop longues, elles donnent ſouvent naiſſance à la véritable Pleuréſie. La douleur de côté peut venir auſſi d'un gonflement de Foie ou de la Ratte, ces viſceres par leur volume cauſant alors une trop forte tenſion à la Pleure; mais ces maladies ont leurs ſymptômes particuliers, dont nous parlerons en leur lieu.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 10.

II. *LA PERIPNEUMONIE*, ou *FLUXION DE POITRINE.*

DES Côtes je paſſe aux Poumons. L'inflammation du Poumon nommée par les Grecs *Péripneumonie*, ſe reconnoît aux marques ſuivantes. La fievre eſt aiguë & continue; la reſpiration eſt difficile & fréquente, l'haleine brûlante. Ajoutez à ces ſignes la toux, la peſanteur

des hypocondres & de toute la poitrine, accompagnée d'une tenſion qui aſſez ſouvent ne fait aucune douleur. Les joues ſont rouges & gonfiées, à cauſe de l'ardeur brûlante que les parties plus baſſes ſemblent de tems en tems leur communiquer : le bout du nez eſt relevé ; les veines temporales ſont gonflées, les yeux gros & ſaillans ; la langue eſt ſeche : elle eſt d'abord d'un rouge jaunâtre ; enſuite elle devient épaiſſe & noire dans l'accroiſſement de la maladie ; enfin elle ſe fend, & s'attache aux doigts quand on la touche : on reſſent auſſi quelque douleur entre les deux épaules, avec un grand dégoût, & un déſir preſſant de boire de l'eau fraîche & de reſpirer un air frais. Le pouls eſt ondulent, mollet, grand & vîte, ſouvent intermittent & intercurrent, rarement redoublé ou à deux pulſations. Ce qui ſe détache par la toux eſt écumeux, tantôt ſanguinolent & tantôt jaune. Le Malade demeure volontiers couché ſur le dos, parce que lorſqu'il eſt couché ſur le côté, il lui ſemble qu'il va étouffer. Lorſque le mal eſt plus violent, on eſt travaillé d'une inſomnie preſque continuelle ; on s'aſſoupit, ſans pouvoir dormir que quelques inſtans : les crachats que l'on rend ſont très-rouges & ſanglans : les extrémités commencent à devenir froides, les ongles livides & racornis. Si dans cet état il ſurvient une hémor-

rhagie du nez abondante, avec un dévoiement bilieux & écumeux, on peut espérer la guérison; sans cela il n'y a rien de bon à attendre, & le Malade meurt le quatrieme ou le septieme jour au plus tard.

Du reste, les symptômes sont à peu près les mêmes dans la Péripneumonie que dans la Pleurésie, si ce n'est que dans celle-là ils sont plus modérés, & en même tems plus pernicieux. En effet dans la Péripneumonie, le danger est plus grand que la douleur n'est sensible; & comme cette maladie est toujours mortelle *, elle l'est singuliérement, lorsqu'elle est accompagnée de la Phrénésie. De même si elle est précédée d'une Esquinancie, elle tue ordinairement en sept jours, ou dégénere en Phthisie. Les fluxions & les éternûmens qui précedent ou qui suivent cette maladie, sont d'un très-mauvais augure, principalement si en même tems il survient tout d'un coup un dévoiement.

Comme dans toute maladie aiguë ce n'est jamais un bon signe, lorsque le Malade ne peut demeurer couché en quelque situation que ce soit, & veut toujours être droit & assis; aussi en est-ce un très-mauvais dans la Pleurésie & dans la Péripneumonie. On regarde ce dernier mal comme moins dangereux, lorsque la poitrine se dégage

* C'est-à-dire, que l'on en meurt très-souvent, quoique d'ailleurs quelques-uns en réchappent.

par des crachats de bonne qualité ; & il ne faut pas s'effrayer, si dans les commencemens les crachats sont roux & mêlés de sang, pourvû qu'on les rende d'abord. Le Malade peut même espérer de guérir, si ces crachats, quoique purulens, soulagent sa douleur, s'il respire avec facilité & crache de même, & s'il supporte aisément son mal.

Si dans cette même maladie il se forme un abcès derriere les oreilles qui mûrisse & vienne à suppuration, ou si étant placé dans les parties inférieures, il forme une fistule en crevant, il y a tout lieu d'espérer qu'on guérira. Mais lorsque les crachats ne viennent pas suffisamment, que la fievre & la douleur continuent, que l'on ne rend point de matieres bilieuses par les selles, que les urines ne sont ni abondantes ni pourvûes d'un sédiment abondant, & qu'on ne remarque cependant aucun symptôme funeste, on doit être persuadé que l'abcès suppure ; ce qui sauve le Malade, si (ce qui est assez rare) la matiere qui cause l'abcès & qui a passé dans les veines, s'évacue par les selles ou par les urines ; ou si (ce qui est plus ordinaire) l'abcès s'étant ouvert, se décharge dans la poitrine, d'où il sort par l'expectoration dans l'espace de quarante jours. Si cette évacuation ne se fait pas, il arrive

néceſſairement de deux choſes l'une, ou que le Poumon s'ulcere & produit la Phthiſie, ou que l'amas du pus ſe dégorgeant dans les organes de la reſpiration, le Malade eſt bientôt ſuffoqué; & dans ce cas la reſpiration devient de jour en jour plus embarraſſée, l'humeur bouillonne dans la gorge & produit le râlement : enfin le Malade eſt ſuffoqué par les crachats, & meurt.

Si après un tems conſidérable l'abcès n'a pû aboutir, ni de lui-même, ni par le ſecours des remedes, le Malade ne peut manquer de ſe conſumer, étant affoibli par les grandes douleurs qu'il ſouffre, par le défaut de nutrition, par la toux & par la fievre.

Il périt de même, ſi étant ainſi exténué, l'abcès creve tandis qu'il eſt couché. Que ſi le pus étant bien mûr, s'écoule de très-bonne heure, & s'épanche en partie ſur le Diaphragme, le Malade en paroît auſſitôt ſoulagé; mais quoiqu'il s'épuiſe par les crachats, quoique la poche même qui le renfermoit ſe deſſeche & ſe cicatriſe, ſi le Malade ceſſe de cracher, il eſt ſûr qu'il mourra bientôt.

Si dans cet état on lui fait l'opération de l'Empyême, il en eſt à la vérité ſoulagé pour un moment; mais il n'en meurt pas moins quelque tems après. Les ſuppurations qui naiſſent des maladies du

Poumon, emportent ſouvent les vieillards, quelquefois auſſi les jeunes gens.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 6. & ſuiv. & 202.

III. *L'Eresypele du Poumon*.

Le Poumon eſt encore ſujet à l'Eréſypele. Alors on eſt ſaiſi d'une fievre très-ardente, & d'une douleur très-aiguë qui ſe fait ſentir, tant au devant qu'au derriere de la poitrine, principalement vers l'épine du dos. Quoique la poitrine ne ſoit pas extrêmement oppreſſée, on eſt obligé de reſpirer, la tête droite; & l'ardeur du mal eſt ſi grande, que le Malade ſouffle des narines comme un cheval hors d'haleine, & tire la langue comme un chien altéré. On vomit des matieres, quelquefois ſanguinolentes, quelquefois livides, ou l'on rend de la bile & de la pituite; & (ce qui eſt un ſymptôme fort ordinaire dans cette maladie) on tombe ſouvent en défaillance: la toux eſt ſeche, on ne détache que des crachats jaunes mêlés d'un peu de ſang. On meurt en peu de jours & preſqu'infailliblement de cette maladie, dont on ne peut guérir, que quand l'Eréſypele abandonne le viſcere pour ſe jetter au-dehors.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 315.

IV. *LE CATARRHE DU POUMON.*

N'OUBLIONS pas de parler aussi de cette maladie du Poumon, qui vient de l'épanchement d'une humeur âcre, ténue & abondante, qui tombe de la tête sur ce viscere, suivie d'une grande ardeur, & d'une fievre lente qui consume insensiblement le Malade. A ces accidens se joignent la toux & la difficulté de respirer, sans que cependant le Poumon soit ulcéré, & sans que l'on rende des crachats sanglans.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 52 & 394.

V. *LE TUBERCULE CRUD DU POUMON.*

LE Poumon est aussi quelquefois attaqué d'un *Tubercule crud.* La douleur est d'abord peu considérable, la toux seche, la respiration un peu difficile, avec des chaleurs, & des douleurs sourdes qui se font sentir, tant au devant qu'au derriere de la poitrine. Au reste, les symptômes de cette maladie sont à peu près les mêmes que ceux de l'Asthme : il y a seulement cette différence, que dans le Tubercule crud du Poumon le mal croît insensiblement, sans avoir été précédé d'aucun signe de

fluxion, & que la respiration, quoique difficile, n'est accompagnée, ni de râlement, ni de sifflement dans la poitrine.

Si le Tubercule est placé fort avant dans le Poumon, le pouls est déréglé, inégal, intermittent, ou même entre-coupé, comme il arriva au Médecin Antipatre. Alors surviennent les défaillances & les palpitations de cœur ; ce qui n'est point étonnant, la pituite glaireuse qui s'attache aux petits vaisseaux du Poumon, gênant le retour du sang vers le cœur. Aussi lorsque la maladie en est-là, elle est presque toujours mortelle.

On peut au contraire espérer de guérir, lorsque l'humeur est répandue dans les bronches, qu'elle se cuit promptement & sort par les crachats, & qu'après avoir vuidé tout le pus par l'expectoration, la poche où il étoit renfermé se desseche sans laisser d'ulcere au Poumon. Si tout cela n'arrive pas, le Malade meurt de consomption au bout de quelque tems.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 266.

VI. *LA VOMIQUE DU POUMON.*

LA *Vomique du Poumon* est une maladie cachée, laquelle trompe souvent sous l'apparence d'une parfaite santé. C'est un petit abcès qui s'attache à quelque

endroit du Poumon, où il eſt étroitement renfermé dans une légere membrane. Cet accident arrive ſur-tout aux Pulmoniques, & à ceux qui ont quelque petite veine ouverte ou rompue dans la poitrine.

Long-tems avant que la Vomique creve, on a l'haléine mauvaiſe, on crache le ſang par intervalles, le corps eſt toujours appeſanti, & le Malade eſt travaillé d'une toux preſque continuelle, qui quelquefois procure l'expectoration de l'abcès ; ce qui, quand cela arrive, cauſe une fievre aſſez forte, ſuivie de crachats ſanglans & de grandes agitations. Cependant cet accident peut quelquefois rendre la ſanté. Aſſez ſouvent auſſi la Vomique venant tout d'un coup à ſe rompre, & étant portée au cœur, cauſe une mort également prompte & imprévûe.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 60, 80, 82, 83, 90, 266 & ſuiv.

VII. *L'HEMOPTYSIE* ou *CRACHEMENT DE SANG.*

LE Crachement de ſang que les Grecs appellent *Hémoptyſie*, eſt auſſi ſujet à cauſer divers accidens & de grands dangers, ſur-tout lorſque le ſang vient du Poumon ou de la Poitrine : c'eſt pourquoi il eſt à propos d'examiner, ſi ce ſang ne peut pas auſſi venir d'ailleurs.

On doit croire qu'il deſcend de la tête, lorſque l'on reſſent un chatouillement au palais, que l'on crache ſouvent; qu'avec une grande envie de touſſer, on touſſe cependant rarement, le ſang qui s'étoit répandu dans la gorge, étant rappellé dans la bouche, & rejetté par des crachats ronds, noirâtres, aſſez abondans, en même-tems doux, mêlés de pus & de pituite, & dont on rend quelquefois une partie en ſe mouchant parmi la mucoſité du nez. Cet épanchement de ſang eſt précédé pour l'ordinaire d'une douleur ou d'une peſanteur de tête, qui s'appaiſe après l'éruption.

Le ſang qui procede de la gorge ou de la Luette, eſt repouſſé dans la bouche par une forte expiration : celui qui vient de la bouche même, on le crache ſimplement avec la ſalive : on le vomit, s'il ſort de l'Eſtomac : on le crache en touſſant foiblement, s'il part de la Trachée-artere : on s'en délivre par une forte toux, lorſqu'il a ſa ſource dans la Poitrine & dans les Poumons : enfin on ne le rend qu'en petite quantité, s'il s'échappe d'entre les fibres muſculeuſes de l'Eſtomac. Il eſt ordinairement plus abondant, lorſqu'il y eſt apporté du Foie & de la Ratte; & ſi l'un ou l'autre de ces viſceres eſt alors attaqué d'inflammation, il eſt pour l'ordinaire

écumeux : ſymptôme mortel en cette occaſion, comme dans toute ſorte de fievre aiguë.

Le ſang vient certainement du Poumon, ſi on le rejette par intervalles en touſſant, ſans douleur, écumeux, délayé & d'un beau rouge. Que s'il part de quelque veine rompue, ſur-tout qui ſoit conſidérable, il ſort à gros bouillons comme ſi on le vomiſſoit, & quelquefois en aſſez grande abondance pour qu'on puiſſe en emplir des baſſins. Il eſt certain que cet accident expoſe à un très-grand danger, parce que le ſang s'échappant par cette voie, le Malade peut reſter ſans vie ; ou bien ſi on veut le retenir au-dedans, il peut l'étouffer, & oppreſſant le cœur par ſon poids, lui donner tout d'un coup la mort par une ſyncope : outre que quand même ces accidens n'arriveroient pas, & que le Malade n'en mourroit point ; ſi l'on n'y apportoit pas remede promptement, il ſe formeroit infailliblement dans le Poumon des ulceres dangereux & incurables.

Malgré l'impoſſibilité apparente de guérir la rupture récente d'un gros vaiſſeau, il eſt certain cependant qu'on en a réchappé pluſieurs perſonnes par l'uſage des remedes convenables donnés dans les trois premiers jours ; mais quand le mal eſt invétéré, tout l'art de la Médecine eſt inu-

tile. La rupture d'un petit vaiſſeau fournit moins de ſang, & cauſe ainſi moins de danger.

Si l'écoulement du ſang vient de l'éroſion des vaiſſeaux, il eſt toujours précédé de ſignes connus & évidens, tels qu'un épanchement de pituite âcre, la fievre, les crachats purulens, ou ſemblables à l'eau dans laquelle on a lavé de la viande fraîche. Ajoutez à cela, que de tems en tems on crache quelque parcelle corrompue du Poumon même. Le ſang ſe mêle auſſi bientôt parmi les crachats, & cela en petite quantité, ſi la corroſion eſt ſeulement dans le tiſſu du Poumon, & plus abondamment, ſi quelqu'une de ſes veines eſt déchirée : car ſi c'eſt quelque gros vaiſſeau, l'écoulement du ſang ſera, comme je viens de le dire, très-conſidérable. En même tems ce qu'on crache eſt d'une couleur & d'une odeur fort mauvaiſes.

Or on connoît aux marques ſuivantes, que l'éroſion du Poumon eſt conſidérable. On crache d'abord à l'aide de la toux le ſang par intervalles, & en petite quantité; quelques jours après on le crache en plus grande abondance; de ſorte qu'on ne peut attribuer cet accident à aucune choſe extérieure, telle qu'une chûte, une courſe violente ou autre ſemblable.

Lorſque le ſang ne vient pas de l'éroſion

ou du déchirement d'une veine du Poumon, mais ſeulement de ſon ouverture, que les Grecs appellent *Anaſtomoſe*, on le crache alors en plus petite quantité dans les commencemens que quand la veine eſt rompue ; il eſt auſſi plus épais & d'un rouge plus foncé, que ſi la ſubſtance même du Poumon étoit offenſée, ou qu'une éroſion en fût la cauſe : car dans ces occaſions il ſeroit délayé, jaunâtre, d'un rouge clair, écumeux, & ſemblable en tout au ſang artériel. Or il arrive preſque toujours, que l'ouverture d'une veine eſt précédée de plénitude & de peſanteur, qu'elle n'eſt accompagnée d'aucune douleur, & que l'agilité du corps revient auſſitôt après l'effuſion. Cette évacuation a ſouvent ſoulagé & guéri des femmes malades de la ſuppreſſion de leurs Regles, ſans qu'elles aient eu à craindre, ni l'ulcere du Poumon, ni la Phthiſie.

Le ſang qui vient du Poumon eſt toujours, comme je l'ai dit, plus ou moins écumeux ; on le rejette en touſſant fortement, & ſans douleur. Celui qui procede de la Trachée-artere, eſt auſſi quelquefois écumeux ; mais il eſt en moindre quantité, il cauſe toujours quelque douleur, & monte dans la bouche après une toux légere par une forte expiration. On touſſe beaucoup & avec violence, lorſqu'il s'agit de tirer le ſang du fond des Poumons, comme dans

la Pleuréſie & la Péripneumonie ; ce qui ſe fait plus facilement, quand il ne vient pas de ſi loin.

Le ſang qui procede des muſcles de la poitrine, eſt plus épais, noirâtre, par grumeaux, & mêlé d'un peu d'écume : on ne le crache pas en grande quantité ; mais on le rejette peu à peu avec une violente toux, & l'endroit affecté produit un ſentiment de douleur, qui augmente même dans le tems du ſommeil. Le danger eſt moindre alors, que lorſque le ſang vient du Poumon même : car on en guérit plus facilement ; ou ſi l'on n'en guérit pas, l'ulcere qui en eſt la ſuite n'eſt pas ſi pernicieux que celui du Poumon, dont la Phthiſie, la fievre hectique, la langueur & la mort ſont les effets funeſtes. Du reſte, le ſang en grumeaux & noirâtre que l'on rejette par la toux, n'a pas toujours ſa ſource dans la poitrine ; & il peut ſe faire qu'ayant coulé du nez dans la gorge, de-là dans les Poumons, il y ait pris la forme de grumeaux.

Ceux qui crachent le ſang en rendent plus abondamment pour l'ordinaire, lorſqu'ils ſont couchés ſur le côté malade. Quand il s'eſt ouvert dans la poitrine une veine qui s'eſt refermée d'elle-même, elle ſe rouvre ſouvent par les mêmes cauſes qui ont produit le premier accident :

alors le ſang ſort quelquefois en auſſi grande abondance que ſi on le vomiſſoit ; enſorte que le Malade en eſt auſſitôt ſuffoqué : ou bien il ſe change par la putréfaction en un pus abondant & épais, qui conduit à la mort par la Phthiſie. Car Hippocrate a fort bien remarqué, que le ſang qui s'épanche dans le ventricule ſupérieur, ne ſe change pas toujours néceſſairement en pus.

La Médecine n'a point de remedes contre les crachats ſanglans, qui viennent de l'éroſion du Poumon ; mais lorſqu'ils ne procedent que d'une veine rompue, ſi l'on y apporte remede de bonne heure, tandis que la plaie encore récente eſt ſans inflammation & ſans pus, on a obſervé que l'on en a ſouvent guéri : car la ſimple rupture d'une veine ne ſçauroit produire la Phthiſie, quand le Poumon eſt d'ailleurs parfaitement ſain ; mais ſi le ſang produit par cette rupture a ſéjourné dans ce viſcere, il en eſt néceſſairement affecté. Le crachement de ſang qui dure trop long-tems, ne manque jamais de produire la Phthiſie ; ce qui fait voir qu'Hippocrate a ſagement obſervé, qu'après le crachement de ſang vient celui de pus.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 63.

VIII. *L'EMPYEME*, ou *LA SUPPURATION DE POITRINE.*

L'ORDRE demande que je parle ici de la ſuppuration de poitrine, que les Grecs appellent *Empyême* : voici quels en ſont les ſignes. Le Malade eſt attaqué d'une fievre continue, lente & irréguliere, qui le conſume ainſi que la fievre hectique dont elle a tout le caractere, qui eſt plus foible le jour & qui augmente la nuit. La toux eſt fréquente, violente & ſans crachats : on ſue beaucoup par tout le corps ; ce qui eſt ſuivi quelquefois du friſſon : le Malade reſſent outre cela de la douleur en divers endroits de la poitrine : la reſpiration eſt fréquente & très-embarraſſée, enſorte que la parole eſt précipitée & interrompue : les narines ſe rapprochent dans la reſpiration, & l'air y cauſe en paſſant une eſpece de ſifflement. D'ailleurs les joues ſont enflammées ; les mains & les pieds ſont brûlans ; les ongles ſe racorniſſent ; & les bouts des doigts deviennent pâles à meſure que le mal augmente ; on a un dégoût continuel, & dès qu'on a mangé le corps devient peſant : la toux eſt ſeche, comme je viens de le dire, ſi ce n'eſt lorſque l'abcès eſt crevé ; & alors on crache le pus,

tantôt pur, tantôt mêlé d'un limon grossier, tel que celui que produit l'ulcere du Poumon. Quand la suppuration commence, le pouls est inégal, déréglé, & semblable en tout au pouls de la fievre hectique; lorsque la suppuration est achevée, il devient un peu plus égal; quand l'abcès est ouvert, le pouls est plus grand, plus lent, plus rare & plus languissant; enfin quand le mal est parvenu à son comble, le corps se fond en eau, les pieds deviennent enflés comme ceux des Hydropiques, ou bien il s'éleve des pustules par tout le corps.

L'Empyême auquel l'Esquinancie ou la Fluxion de poitrine a donné lieu, occûpe ordinairement les deux côtés de la poitrine que partage le Médiastin; au lieu que celui qui succede à la Pleurésie, ne s'éloigne jamais de la partie qu'il affecte. Mais comme j'ai déja traité suffisamment des suppurations qui ont pour cause ces sortes de maladies, examinons présentement celles qui peuvent être causées par d'autres accidens.

Lorsque l'écoulement d'une pituite qui tombe de la tête en est le principe, elle se porte presque toujours d'abord imperceptiblement dans les Poumons, & cause une toux légere, suivie de crachats clairs & plus salés que de coutume, à quoi se joint quelquefois une médiocre chaleur;

peu de tems après le Poumon eſt attaqué ; il eſt ulcéré par la pituite qui s'y attache & ſe corrompt : en même tems on reſſent une peſanteur dans la poitrine, & une douleur également ſenſible devant & derriere. Alors le corps s'échauffant de plus en plus, commence à s'affoiblir & à s'exténuer ; la reſpiration eſt accompagnée d'un ſifflement ſemblable à celui que l'on tireroit d'un roſeau ; & plus le mal eſt invétéré, plus on crache le pus pur, plus la fievre augmente, ainſi que la toux & la ſoif. On a quelquefois des envies extrêmes de manger, ou bien de boire du vin pur ; aſſez ſouvent auſſi on nage dans les ſueurs : enfin les pieds enflent, il ſurvient un dévoiement, les crachats ſont ſupprimés, & l'homme meurt. Ces ſortes de Malades meurent ordinairement dans l'année : cependant on peut bien eſpérer de leur guériſon, ſi l'expectoration de la pituite ſe fait avant qu'elle ſoit formée en pus, ou ſi s'étant mûrie dans l'eſpace de vingt jours, ce qui eſt aſſez ordinaire, elle s'évacue auſſi par les crachats. Mais ſi cela n'arrive point, ou bien ſi cette humeur eſt âcre, elle ulcere le Poumon & produit la Phthiſie, ou elle eſt ſuivie de l'Aſthme, ſi elle eſt gluante & ſans âcreté.

Il arrive auſſi quelquefois, qu'une pituite deſcendant de la tête & ſe jettant ſur

le côté, y eſt retenue entre les membranes, s'y attache, & y forme un abcès. Alors l'inflammation ſurvient ordinairement à ce côté-là; la reſpiration devient fréquente, & la voix rauque; la poitrine ſe courbe un peu du côté où eſt le mal; enfin les pieds & les genoux deviennent enflés; on ſent quelquefois des friſſonnemens; on a ſouvent des ſueurs abondantes; le Malade eſt toujours foible, & on le trouve, tantôt brûlant, & tantôt froid; ſes ongles ſe racorniſſent; ſon ventre s'échauffe; & la mort ſurvient par une prompte ſuffocation, ou par l'épuiſement des forces, ſi long-tems avant que ces ſymptômes paroiſſent l'abcès ne s'ouvre, & ne donne lieu à l'évacuation totale du pus par les crachats.

Du reſte, ſi l'ulcere & l'abcès du Poumon ſont cauſés par la rupture d'une veine, on le connoît aux ſignes ſuivans. On crache d'abord une partie du ſang, tandis que ce qui s'en eſt épanché dans le Poumon s'y corrompt, & ſe convertit en pus: car, comme je l'ai remarqué plus haut, après avoir craché le ſang, on crache le pus. Quelque tems donc après on crache le pus tout pur, ou bien mêlé d'un peu de ſang: que ſi la veine ouverte eſt conſidérable & trop pleine, on rejette quelquefois par l'expectoration une grande

quantité de ſang, & enſuite un pus groſſier & épais. Cet accident eſt plus ordinaire, plus violent & plutôt funeſte aux jeunes gens qu'aux vieillards, quoiqu'il ſoit vrai que les uns & les autres y ſuccombent néceſſairement & également, ſur-tout ſi le mal eſt déja ancien, ſi la tête commence à s'en reſſentir, & ſi le corps tombe en langueur. Un ſemblable abcès peut ſe former à l'occaſion d'une bleſſure faite à la poitrine, parce qu'il eſt impoſſible que le ſang épanché dans ſa cavité ne ſe convertiſſe pas en matiere putride. Il y a lieu d'appréhender que la même choſe n'arrive à la ſuite d'une bleſſure extérieure de la poitrine, lorſque l'intérieur de la plaie n'a pas été bien guéri.

Il ſe forme aſſez ſouvent des eſpeces de Varices aux veines du Poumon & des côtés ; & dans ces cas on reſſent d'abord une tenſion vive à ces parties, laquelle eſt ſuivie d'une douleur légere & d'une toux ſeche. Après que le mal a été négligé pendant quelque tems, comme c'eſt l'ordinaire, on crache un peu de ſang noirâtre, ſi le mal vient de la poitrine ; bientôt après on le rend très-pur, & en plus grande abondance ; enfin on crache le pus : d'où il arrive que le Malade meurt peu de tems après, comme je l'ai obſervé déja.

J'ajouterai en général au ſujet de ces maladies, que ſi en agitant ceux qui en ſont attaqués, leur poitrine réſonne avec beaucoup de bruit, c'eſt ſigne que le pus n'eſt pas encore fort abondant : auſſi reſpirent-ils avec aſſez de liberté, & ont aſſez bonne couleur. Mais lorſque les ſecouſſes n'excitent aucun murmure, quoique l'abcès ſoit ouvert depuis long-tems, que les Malades reſpirent très-difficilement, & que leurs ongles deviennent livides, c'eſt une marque que l'abondance du pus doit bientôt les ſuffoquer. Le côté attaqué du pus eſt reconnoiſſable à la peſanteur & à la chaleur plus grandes que l'on y reſſent. Si le Malade ſe couche ſur le côté ſain, la toux, la peſanteur & l'oppreſſion augmentent : que s'il ſe tourne ſur le côté malade, tout cela diminue, il dort mieux, le pus ſe mûrit plus promptement, & ſort par les crachats avec plus de facilité.

Les fievres intermittentes qui viennent à la ſuite d'une ſuppuration, ſont pour l'ordinaire accompagnées de ſueurs abondantes. Les abcès qui ſe forment proche des Poumons & des Hypocondres, ſont toujours très-dangereux ; & comme toute tumeur longue tend à abcéder, celles de ces parties y ont ſur-tout une diſpoſition particuliere.

Lorſque

Lorſque dans cette maladie on fait uſage du fer ou du feu, ſi le pus ſort tout d'un coup & en entier, l'opération eſt ſûrement ſuivie de la mort. C'eſt un ſigne également funeſte, ſi ne ſe vuidant que lentement & par parties, il eſt ſanguinolent, ou livide, ou noir, & en même tems boueux & fétide, ſur-tout quand cet accident eſt accompagné de la ſyncope. On peut au contraire eſpérer la guériſon du Malade, lorſqu'étant plein de force, il rend un pus également pur & blanc. S'il touſſe beaucoup, ſans pouvoir arracher le pus de ſa poitrine ni cracher, s'il eſt d'ailleurs fort affoibli, c'eſt un ſigne mortel.

Quand ces ſortes de Malades ſemblent ſe porter mieux, ſi leurs crachats ſont de mauvaiſe odeur, ſur-tout lorſqu'on les jette ſur des charbons ardens, ils doivent s'attendre à une rechûte mortelle. La Phthiſie & le Dévoiement qui ſuivent le crachement de pus, ſont auſſi mortels. L'Automne eſt ordinairement funeſte à ceux de ces Malades qui ont traîné pendant le reſte de l'année.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 60, 80. & ſuiv. 90, 266. & ſuiv.



IX. *LA PHTHISIE.*

UNE maladie qui a beaucoup de rapport à la précédente, puisqu'elle est une suite de l'ulcération du Poumon & du crachement de sang, est celle que les Grecs appellent *Phthisie*. Dans sa naissance elle est accompagnée d'une toux fréquente, & de crachats sanglans que l'on rend sans douleur, & qui bientôt après deviennent sordides, & enfin purulens. Dans cet état le corps commence à amaigrir : on est tourmenté d'une fievre continue hectique, qui redouble la nuit & après le repas ; & les travaux immodérés, la toux ou la colere font cracher quelquefois le sang mêlé avec le pus. Le mal augmentant & devenant pressant, produit un très-grand dégoût : la soif augmente ; les yeux deviennent enfoncés, & le nez effilé ; les tempes se creusent ; les omoplates avançant en dehors semblent former des especes d'aîles ; la poitrine est très-oppressée ; les crachats purulens sentent fort mauvais, sur-tout lorsqu'on les jette sur des charbons ardens ; les ongles deviennent pâles & racornis ; les cheveux tombent ; le ventre est trop libre ; les pieds enflent ; on crache son Poumon pourri par

grumeaux ; enfin les crachats ceſſent tout-à-fait, & l'on meurt.

Cette maladie eſt également longue & mortelle. L'âge où elle eſt le plus ordinaire, eſt entre dix-huit & trente-cinq ans. Les perſonnes qui y ont de la diſpoſition, ſont maigres & délicates ; elles ont la poitrine étroite, & le col long. Elles y ſont encore plus ſujettes, quand elles ont les épaules décharnées, les jambes torſes, & qu'elles ont ſouvent des Fluxions. L'Automne donne lieu à ce mal, qui eſt alors plus funeſte que jamais. Les enfans en guériſſent le plus aiſément ; de tous les autres qui en ſont attaqués, les femmes & les filles en qui la ſuppreſſion de leurs Regles a donné occaſion à cette maladie, en reviennent plus difficilement.

Pour pouvoir juger favorablement de ces Malades, il faut que leurs crachats ſoient blancs, très-égaux en couleur & en ſubſtance, & qu'on mouche de même. Il eſt fort à ſouhaiter qu'il n'y ait point de fievre, ou du moins qu'elle ſoit légere, qu'elle n'ôte point l'appétit, & n'excite point la ſoif. C'eſt encore un bon ſigne, lorſque les déjections ſont liées, réglées, & proportionnées à la quantité des alimens : le Dévoiement au contraire eſt à craindre, ainſi que les vomiſſemens fréquens, ſur-tout s'ils ſont mêlés de ſang.

Si le gonflement des hypocondres est mauvais dans toutes les maladies, il est sur-tout très-pernicieux dans la Phthisie : si une démangeaison succede au Dévoiement, c'est aussi un mauvais signe.

Les crachats purulens & fétides, dont la vapeur seule est capable d'infecter ceux qui s'exposent imprudemment à la respirer, s'ils sont accompagnés d'une fievre continuelle, qui ne laisse aucun intervalle pour prendre de la nourriture, & qui cause une grande altération, annoncent aussi un danger évident, si avec cela le Malade est délicat.

Le péril n'est pas moins grand, lorsque les crachats purulens étant jettés dans l'eau de mer, au lieu de surnager, se précipitent d'abord au fond, ou s'ils viennent à être supprimés tout à coup : car alors l'esprit commence à s'égarer, & quatre jours après le Malade meurt ordinairement d'un Dévoiement en parlant, & avec tout son bon sens. C'est pourquoi dans cette maladie il est très-difficile de pouvoir fixer, quel doit être le dernier moment,

La Phthisie passe ordinairement des peres aux enfans ; de sorte qu'il n'est pas rare de voir des familles entieres atteintes de cette maladie, qu'elles ont, pour ainsi dire, héritée par succession. Entre ces Malades, les uns crachent d'abord le sang, &

le pus enſuite ; d'autres crachent long-tems une humeur liquide & jaunâtre, & enfin le ſang avec le pus ; quelques-uns ſont conſumés inſenſiblement par ce mal ſans cracher le ſang en aucune ſorte, & ſans qu'aucun ſymptôme précédent ait fait craindre une Fluxion. Du reſte quiconque a les Poumons foibles, mous, tendres, languiſſans & viciés, meurt certainement de Phthiſie, ſoit qu'il ait craché le ſang, ou non.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 28 & ſuiv. 52, 82, 84, 267 & 425.

X. *LA TOUX.*

FAISONS auſſi quelques obſervations ſur la *Toux*. Lorſqu'elle eſt produite par un dégorgement d'humeurs, qui tombent de la tête ſur la Trachée-artere & ſur les Poumons, on reſſent à la gorge une eſpece de chatouillement, ſouvent accompagné d'une ardeur incommode : en même tems la reſpiration devient embarraſſée ; & ſi l'humeur eſt fort ténue, la Toux ne peut en rien détacher, ou du moins fort peu de choſe.

La Toux eſt encore ſeche pour l'ordinaire, quand le Diaphragme & les autres organes de la reſpiration ſont oppreſſés :

elle eſt auſſi quelquefois telle par un vice du Foie, de la Ratte, de l'Eſtomac ou de la Matrice, ou par l'impreſſion d'un air froid, par un tubercule du Poumon, ou une bleſſure à la Poitrine. Et comme la trop grande ténuité de l'humeur cauſe la ſéchereſſe de la Toux : auſſi le trop grand épaiſſiſſement & la viſcoſité de cette même humeur peut produire un pareil effet ; ce qui rend la Toux d'autant plus dangereuſe, que le Malade a moins de force, parce que faiſant beaucoup d'efforts inutiles pour détacher cette matiere gluante, il s'affoiblit néceſſairement, & meurt.

La Toux la moins mauvaiſe eſt celle où l'on touſſe ſans beaucoup d'effort ; où l'on crache facilement, promptement, & de maniere à ſe ſentir ſoulagé, & cela ſans douleur, ni rougeur aux yeux : le contraire marque que la Toux eſt très-mauvaiſe. Si après avoir été humide, elle devient tout d'un coup ſeche, enſorte que la poitrine ſoit oppreſſée, c'eſt ſigne que l'on eſt menacé d'une fievre putride ou hectique, ou d'une ulcération au Poumon.

La Toux qui prive du ſommeil, eſt toujours mauvaiſe. Une Toux fatiguante & opiniâtre, accompagnée de Fluxion, eſt également dangereuſe ; le crachement de ſang & la Phthiſie en ſont les ſuites ordinaires. Quand le Poumon eſt attaqué,

ou que la Poitrine ſouffre d'une obſtruction invétérée, on touſſe continuellement & ſans relâche. La Toux produite par une Fluxion revient par intervalles deux ou trois fois l'année, ſelon le cours de l'humeur fluxionnaire. Une pituite viſqueuſe produit une Toux ſeche très-violente, & qui ne détache preſque rien; dans cet état la reſpiration eſt difficile, & accompagnée d'un râlement de Poitrine, & d'un ſifflement ſemblable à celui qu'on entend dans la Courte-haleine, dont je vais parler.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 17.

XI. *LA COURTE-HALEINE & L'ASTHME.*

LA difficulté de reſpirer eſt un accident ordinaire dans pluſieurs des maladies de Poitrine, dont j'ai donné la deſcription. Je vais donc parler de ce mal, qui, à cauſe d'une pituite trop épaiſſe dont les Poumons ſont alors farcis, rend la reſpiration difficile.

Quand ce mal eſt léger, les Grecs le nomment *Dyſpnée;* mais s'il eſt violent, & ſi le Malade ne peut reſpirer ſans que ſa Poitrine ſiffle, ils l'appellent *Aſthme:* c'eſt

ce que nous nommons *Courte-haleine**. Que ſi ce même mal augmente à un tel point, qu'on ne puiſſe reſpirer que quand on a la tête haute, on l'appelle alors *Orthopnée*.

Dans l'Aſthme, la Poitrine eſt oppreſſée : quoique l'on ſoit ſans fievre, la reſpiration eſt fréquente & prompte ; & elle devient ſi gênée, que pour peu qu'on faſſe d'exercice, on ſe ſent auſſi oppreſſé, que ſi l'on s'étoit mis hors d'haleine à force de courir, & que pour reſpirer, on eſt contraint d'élever la tête & de ſe tenir droit. Elle eſt même ſi embarraſſée, que ne ſortant que par un canal étroit, l'air y excite une eſpece de ſifflement. Outre cela on ſent de la douleur à la Poitrine & aux hypocondres, quelquefois auſſi dans les épaules ; cette douleur donne du relâche de tems en tems, & revient par intervalles. Ces ſymptômes ſont accompagnés d'une petite toux. Quand cette maladie eſt invétérée, le Poumon ſe remplit d'une pituite, qui s'étant d'abord congelée en forme de grains de grêle, y produit enſuite de vraies pierres. C'eſt ce que l'on a obſervé par la diſſection de pluſieurs cadavres, & parce qu'à la ſuite d'un exercice violent, on a vu quelques-

* Selon les Médecins, le premier degré de l'*Aſthme* eſt la *Courte-haleine*, qui répond à la *Dyſpnée*.

uns de ces Malades rendre par une forte toux de ces pierres de la grosseur d'un grain d'orge, ou même d'un pois.

La *Dyspnée* peut durer assez long-tems sans causer beaucoup d'incommodité : l'Asthme & l'*Orthopnée*, outre que ce sont des maladies longues, peuvent devenir un mal dangereux, qui souvent même, quand il est invétéré, suffoque tout d'un coup le Malade. Ces mêmes maladies ont leurs accès qui reviennent par intervalles, sur-tout dans les tems froids & humides, & après des excès de vin & de bonne chere. Si ces Malades sont par-dessus cela attaqués alors de quelque Fluxion, ils en sont ordinairement suffoqués : c'est alors ce qu'on appelle *Catarrhe suffoquant*.

Le repos, la diete & la sérénité de l'air sont toujours favorables aux Asthmatiques. Les personnes sujettes à la toux & aux fluxions sont les plus exposées à l'Asthme, sur-tout si elles sont âgées, & ont la poitrine étroite. Cette maladie est encore ordinaire à ceux qui par tempérament, par oisiveté ou par excès de nourriture, sont devenus gros & replets. L'Asthme est mortel à la plûpart des vieillards, & se guérit très-difficilement dans un âge moins avancé.

Dans l'Asthme, une respiration tremblante, l'inégalité, le déréglement, l'intermittence & la défaillance du pouls, sont

des ſignes de dangers ; & plus le mal eſt grand, plus le pouls eſt languiſſant & lent. S'il ſurvient alors une ſyncope, elle eſt mortelle. On connoît que le mal eſt arrivé à ſon comble, lorſque la reſpiration eſt petite, tardive & froide, & que le pouls, de lent qu'il étoit, devient très-vîte, foible, & d'ailleurs tout ſemblable à celui dont nous venons de parler.

On a obſervé, que l'Aſthme ſe change quelquefois en inflammation du Poumon. Si avant l'âge de puberté on devient boſſu à l'occaſion de cette maladie, on ne peut manquer d'en mourir.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 159.

XII. *LA PLAIE DU POUMON.*

LA plaie du Poumon ſe reconnoît aux marques ſuivantes. On rend par la bouche un ſang écumeux ; & celui qui ſort de la plaie eſt d'un beau rouge : on reſpire difficilement & avec bruit ; & la ſituation la plus commode eſt ſur le côté bleſſé : alors on parle plus aiſément que couché ſur le côté oppoſé. Si l'on ne meurt pas peu de tems après la bleſſure, la fievre & l'Atrophie conduiſent inſenſiblement au tombeau.

XIII. *LA PLAIE DE LA POITRINE.*

DANS la ſimple ouverture de la Poitrine, ſi le bleſſé reſpire, il ſort du vent par la plaie ; & ſi l'on y met de l'aloès, le Malade en ſent l'amertume à la bouche.

XIV. *LA DÉFAILLANCE.*

TOUT mal qui attaque le Cœur, peut cauſer un juſte effroi. La *Défaillance*, que les Grecs appellent *Lipothymie*, en eſt un ſupportable, pourvu qu'elle dure peu. En effet elle n'ôte pas tout d'un coup toutes les forces, comme la Syncope ; & elle n'eſt cauſée que par un ſimple défaut d'eſprits : auſſi arrive-t-il ſouvent que ceux qui en ſont ſurpris, voient, entendent, & reconnoiſſent les perſonnes qui ſont préſentes.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag 135.

XV. *LA PALPITATION DE CŒUR.*

UN accident plus à craindre eſt lorſque le Cœur, comme s'il étoit agité, treſſaille & palpite ; ce qui lui a fait donner

le nom de *Palpitation.* Alors les arteres battent violemment par tout le corps ; ſouvent auſſi elles ſe gonflent, ſur-tout celles qui approchent de la tête. Ce mal s'appaiſe de tems en tems, principalement par le repos; comme il s'aigrit par le trop d'exercice, l'excès dans le vin, le commerce des femmes, les bains & la colere. Si la Palpitation de Cœur continue long-tems, elle menace de mort ſubite : elle eſt également à craindre lorſqu'elle revient ſouvent, & cela à la ſuite d'une maladie ; qu'elle excite des nauſées & un vomiſſement de bile, ſans que ce vomiſſement appaiſe les nauſées & la Palpitation.

On a obſervé, que ceux qui retombent dans cet accident après quelques mois, ou même d'une année à l'autre, meurent avant la vieilleſſe, les uns exténués par des fievres aigues, les autres emportés par une Syncope qui les ravit ſubitement.

Les perſonnes de quarante à cinquante ans qui ſont ſujettes à la Mélancolie venteuſe, & dont la Ratte regorge d'atrabile, ſont principalement expoſées à ce mal. Il précede ordinairement la Syncope, qui preſque toujours en eſt la ſuite.

XVI. *LA SYNCOPE.*

LA *Syncope* eſt un accablement ſoudain de toutes les forces, où le pouls manque, ou du moins devient très-rare, très-obſcur, & entiérement formicant. Le Malade eſt pâle & défiguré comme un mort : il perd le mouvement & le ſentiment ; ſes extrémités ſe refroidiſſent ; & une ſueur froide baigne ſes tempes, ſon col & ſa poitrine.

La Syncope qui procede d'un vice de l'Eſtomac, & qui excite de grandes nauſées, eſt la moins dangereuſe : on la nomme *Syncope d'Eſtomac.* Celle qui ne vient pas du vice de cette partie, qui n'a point d'autre cauſe manifeſte, & qui eſt accompagnée de palpitations de cœur, menace d'un très-grand danger, & attaque le cœur même : c'eſt pourquoi les Grecs l'ont appellée *Syncope Cardiaque.* Elle eſt plus ordinaire aux vieillards, aux convaleſcens, & à ceux dont les forces ſont épuiſées par quelque cauſe que ce ſoit ; & ſi elle revient ſouvent, elle eſt ordinairement ſuivie de la mort ſubite : car Hippocrate a très-bien obſervé, que ceux-là meurent preſque toujours ſubitement, qui tombent ſouvent en de longues Syncopes ſans aucune cauſe manifeſte.

Dans cette maladie, un ſigne de mort prochaine eſt un teint livide, verdâtre ou noirâtre ; ou bien ſi quelque puiſſant ſternutatoire introduit dans le nez du Malade ne peut le faire éternuer ; ſi outre cela la reſpiration & le pouls ceſſent abſolument, & qu'en même tems la tête tombe ſur les épaules ou ſur la poitrine.

Comme la palpitation de cœur eſt mortelle, lorſqu'elle produit la Syncope, à plus forte raiſon celle-ci doit l'être, quand elle ſuit la palpitation.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 135 & 194.

XVII. *LA PLAIE DU CŒUR.*

QUAND le Cœur eſt bleſſé, le ſang coule en abondance, ſur-tout ſi un gros vaiſſeau a été ouvert ; le pouls s'affoiblit ; la pâleur couvre le viſage ; il s'éleve une ſueur froide & de mauvaiſe odeur ; enfin toutes les extrémités ſe refroidiſſent, & l'on rend le dernier ſoupir. Lorſqu'il n'y a que la ſubſtance même du Cœur de bleſſée, & que le coup n'a pas pénétré jusqu'aux ventricules, on peut vivre encore un jour ou une nuit ; mais ſi l'une des cavités du Cœur a été pénétrée, le froid s'empare auſſitôt des extrémités, & l'on meurt ſur le champ.

XVIII. *LA PLAIE DU DIAPHRAGME.*

LORSQUE le Diaphragme eſt bleſſé, il ſort de la plaie un ſang écumeux ; la reſpiration devient rare & difficile ; les hypocondres ſe ſoulevent ; on ſent des douleurs dans le dos ; on crache le ſang ; on tombe dans le délire ; on touſſe quelquefois ; enfin, comme il arrive dans les plaies du Poumon, ſi le bleſſé ne meurt pas d'abord, il eſt emporté par la fievre & par la Phthiſie.

§. III.

Obſervations utiles dans les maladies de l'Eſtomac & des Inteſtins.

I. *LA FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

LA foibleſſe d'Eſtomac qui provient de chaleur, ſe manifeſte par un déſir continuel de boire froid, par le défaut d'appétit, l'ardeur de la gorge, les rapports nidoreux, & par l'utilité que l'on trouve dans l'uſage de tous les alimens rafraîchiſſans, & le mal que font tous ceux qui échauffent.

Le contraire arrive, quand la foibleſſe d'Eſtomac vient de froideur. On connoît que cette partie eſt très-humide au peu d'envie qu'on a de boire, à l'abondance de la ſalive, & à l'utilité qu'on retire des alimens ſecs. La foibleſſe d'Eſtomac qui procede de ſéchereſſe, ſe découvre à des ſignes tout oppoſés. S'il eſt infecté de quelque humeur corrompue, on a des nauſées, on vomit, on a des rapports, principalement après le repas. Quand une bile jaune regorge dans l'Eſtomac, outre qu'on eſt ſujet aux mêmes accidens qui marquent un excès de chaleur dans cette partie, la bouche eſt amere; on vomit une humeur pleine d'amertume; on ſent des tiraillemens d'Eſtomac, ſur-tout quand on eſt à jeun; d'où peut même ſuivre la ſyncope d'Eſtomac, principalement ſi ſon orifice ſupérieur eſt d'un ſentiment très-délicat.

Si c'eſt la pituite qui incommode l'Eſtomac, elle ne picotte jamais & n'excite point la ſoif, que quand elle a commencé à s'aigrir; elle fait ſeulement beaucoup ſaliver ſans touſſer: on a auſſi alors des rapports aigres, des indigeſtions, du gonflement & de la tenſion dans cette partie. Quand ce mal s'eſt accru conſidérablement, il produit quelques heures après le repas de grandes tenſions & des dou-

leurs d'Eſtomac très-vives, d'où naiſſent ſouvent de fort grandes maladies, comme l'Hydropiſie & le Volvulus. Que s'il eſt tourmenté par un excès de bile noire, on a une faim extraordinaire; la ſalive a un goût de poiſſon pourri; on s'apperçoit de palpitations au Mézentere, d'où procedent, tantôt la Mélancolie, tantôt l'Epilepſie: on a enfin des rêves fâcheux pendant le ſommeil; on eſt tourmenté de crampes douloureuſes; & l'on eſt accablé de triſteſſe & de vaines appréhenſions.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 98 & 251.

II. *LA FAIM* & *LE DÉGOUT.*

ON peut auſſi faire quelques obſervations touchant la *Faim* & le *Dégoût*. C'eſt un très-bon ſigne dans toutes ſortes de maladies, quand le Malade conſerve l'appétit, & prend ſans répugnance les alimens néceſſaires: il eſt au contraire fort dangereux, ſoit pendant ou après de longues maladies, de perdre l'appétit, ou même de rejetter avec dégoût les alimens qu'on avoit demandés avec empreſſement. Il n'y a point de maladie légere, quand elle eſt accompagnée d'un long dégoût, principalement ſi elle vient d'une cauſe froide.

Il eſt également dangereux d'être attaqué de la Faim canine, ou de la Boulimie. Dans la premiere, on n'a jamais aſſez à manger, & l'on mange beaucoup, juſqu'à ce que l'Eſtomac trop chargé du poids des viandes, les vomiſſe à demi-digérées : après cela l'Eſtomac étant ſoulagé, la faim recommence ; & on ne l'a pas plutôt ſatisfaite, qu'on vomit de nouveau ce qu'on a pris, comme font les chiens. Cette maladie eſt ſouvent ſuivie de la Boulimie, de la Léthargie, de la Lienterie, de l'Hydropiſie, de l'Atrophie, & de la mort même.

A l'égard de la Boulimie, ceux qui en ſont attaqués ſont d'abord preſſés d'une faim extrême, qui n'eſt cependant pas de durée. Ils tombent auſſi quelquefois en défaillance ; ce qui eſt ſuivi du manque de reſpiration, & du refroidiſſement des extrémités : alors la ſyncope & la mort ne ſont pas éloignées.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, Remarques ſur les Purgatifs, pag. 165. & ſuiv.

III. *LE HOQUET.*

NOUS pouvons dire auſſi quelques mots du *Hoquet*. Il eſt aſſez ordinaire aux enfans, & arrive auſſi quelquefois dans les autres âges pendant le cours des mala-

dies aiguës & des fievres ardentes, principalement des fievres peſtilentielles; & alors il eſt preſque toujours mortel. Il eſt encore dangereux à la ſuite d'une Hémorrhagie, d'une Diarrhée, ou de quelqu'autre évacuation conſidérable : c'eſt pourquoi c'eſt un mauvais ſigne, quand il arrive après des vomiſſemens, ſur-tout d'une humeur ſimple. Il eſt également à craindre, lorſqu'il eſt cauſé par l'inflammation du Foie. Si l'on éternue durant le Hoquet, c'eſt tant mieux: car le Hoquet ceſſe. Mais ſi le délire ou la convulſion ſurvient pendant le Hoquet, c'eſt un ſigne de mort.

IV. *LE VOMISSEMENT.*

A L'APPROCHE du *Vomiſſement*, on crache ſouvent, on a des nauſées, l'Eſtomac ſe ſouleve, les hypocondres ſe gonflent, & la lévre inférieure ſouffre un mouvement convulſif. Le Vomiſſement mêlé de bile & de pituite, s'il eſt modéré, n'eſt nullement dangereux; celui où l'on ne rend qu'une humeur ſimple, eſt plus mauvais, ſur-tout s'il eſt accompagné du Hoquet, ou de la convulſion ſpaſmodique. Le Vomiſſement porracé, livide ou noir, eſt de mauvais préſage; le pire de tous eſt celui dont la couleur ſemble être produite du mélange de toutes les couleurs mauvaiſes.

Le Vomiſſement d'une humeur noire & fétide, qui eſt ordinaire dans les fievres peſtilentielles, annonce une mort prochaine. Hors de la fievre, le Vomiſſement peut être utile, lorſqu'il vient d'un effort de la nature, qui chaſſe au-dehors l'humeur dont elle eſt ſurchargée; & cette humeur qu'elle évacue peut venir du Foie, de la Ratte, du Mézentere, des Inteſtins, du Cerveau même, ou de tout le corps dans l'Eſtomac. Si elle procede du Foie ou de la Ratte, il eſt fort à ſouhaiter que le Vomiſſement ſoit accompagné de tumeur à ces viſceres. Qu'une femme vomiſſe à jeun pluſieurs jours de ſuite des matieres bilieuſes, ſi elle n'a point de fievre & n'eſt pas enceinte, elle rendra bientôt après des vers ronds par la bouche, ſi elle n'en a pas déja vomi.

Le Vomiſſement qui n'eſt pas fréquent, eſt utile à la ſanté; s'il eſt continuel, il énerve l'Eſtomac, l'affoiblit, & le rend l'égoût de toutes les impuretés du corps. Il eſt certain que les Vomiſſemens, ceux principalement qui ſont de couleur de rouille, ſervent ſouvent de criſe dans les Convulſions ſpaſmodiques, dans l'Epilepſie & la Léthargie. Le Vomiſſement naturel, lequel évacue l'humeur qui cauſe le mal, ſoulage, & ſe ſupporte aiſément; autrement il eſt inutile & incommode. Le Hoquet ou la

Convulsion qui survient pendant le Vomissement, sont de mauvais signes, sur-tout si ce qu'on vomit est une humeur simple & égale.

On vomit aussi quelquefois du sang ; ce qui n'arrive jamais si le Malade n'est en danger. Ce sang est mêlé avec les alimens, la boisson ou la pituite ; il est grossier, grumelé & noirâtre. On en rend quelquefois une partie par les selles, qui sont alors noires comme de la poix ; ensorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner, si en ce cas on est sujet à de fréquentes défaillances. Le sang qui vient du Foie, est fort rouge & très-pur ; au contraire celui qui part de la Ratte, est trouble, noirâtre, & quelquefois acide. Si le sang procede de quelque érosion de l'Estomac, on ne le rend jamais sans quelque douleur. Une femme qui vomit le sang, est guérie par l'éruption de ses Ordinaires.

Voyez pour la cure *le Manuel des Dames de Charité*, pag. 49, 139, 191, 211 & 232.

V. *L'Inflammation d'Estomac.*

L'Estomac est rarement attaqué d'inflammation. Lorsque cela arrive, outre une fievre très-ardente, le Malade est travaillé d'une douleur extrême & conti-

nuelle, qui ne s'appaiſe point par les fomentations. On ſent au tact dans l'endroit où eſt le mal une tumeur conſidérable, qui s'apperçoit auſſi quelquefois à l'œil. Ce qu'on boit, ce qu'on mange, on le vomit auſſitôt, ou bien on le rend par les ſelles, ſi ce n'eſt cependant que la tumeur bouchant l'orifice ſupérieur ou inférieur de l'Eſtomac, ne laiſſe aucun paſſage par où il puiſſe rien ſortir. On eſt en même tems tourmenté d'une ardeur brûlante, de la ſoif & des nauſées ; & ſi le mal augmente, le délire & les défaillances fréquentes accompagnent ces accidens. Que ſi avec cela les extrémités deviennent froides, c'eſt ſigne que la mort n'eſt pas éloignée.

Si dans cette maladie il ſe forme un abcès, il creve dans le Ventre ou dans l'Eſtomac, & auſſitôt on vomit le pus, ou il s'écoule par les ſelles ; mais ſi l'abcès dégénere en ulcere, il devient mortel. Alors une fievre lente & continue conſume le Malade ; l'Eſtomac s'affoiblit ; on y reſſent des douleurs par intervalles ; le vomiſſement eſt fréquent ; les déjections liquides le ſont encore plus ; le pouls eſt vîte & fréquent ; & le corps ne profitant point de la nourriture, s'exténue inſenſiblement, & tombe dans une langueur qui conduit à la mort.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 50 & ſuiv. 124 & 308.

VI. *LE CHOLERA-MORBUS.*

JE parlerai maintenant des maladies des Inteſtins, qui peuvent être longues & aiguës. Une des plus terribles eſt celle que les Grecs appellent *Cholera*. Elle ſe manifeſte par une éruption abondante qui ſe fait par haut & par bas d'une bile d'abord ténue, pâle & jaunâtre, plus groſſiere enſuite & plus colorée, c'eſt-à-dire jaune, verte, bleue, ou même noire. Cette évacuation eſt accompagnée de douleurs aiguës dans les Inteſtins grêles, de tranchées & de gonflement : on eſt travaillé d'une grande ſoif ; le pouls eſt vîte, fréquent, petit & court ; on ſue ſouvent par tout le corps. Quand le mal eſt plus violent, le pouls devient preſque inſenſible, les jambes & les bras ſe mettent en contraction, on a des ſueurs froides, on tombe en défaillance, enfin en ſyncope quand le mal eſt parvenu à ſon comble. Dans ce concours d'accidens fâcheux, il n'eſt pas ſurprenant que la mort vienne auſſitôt.

Cette maladie eſt plus commune en Eté & en Automne ; elle eſt auſſi plus ordinaire aux enfans qu'aux gens d'un âge mur, & leur eſt moins funeſte qu'à ces derniers. Dans cette maladie, une grande ſoif ne ſignifie rien ; au lieu que le ſommeil eſt un ſymptôme

favorable. Si le vomissement cesse, on est à moitié guéri. Souvent aussi l'humeur qui a produit ces accidens, se jettant sur la Vessie, y cause l'ardeur d'urine. Le mal est desespéré, s'il est accompagné de la syncope, ou si ce qu'on vomit est fétide, ou semblable aux excrémens : que s'il n'a aucune odeur, il n'y a rien à craindre.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 434.

VII. *LA DIARRHÉE*, *LE DÉVOIEMENT* ou *COURS-DE-VENTRE.*

LORSQUE le Ventre flue, & qu'il en coule des matieres liquides, sans inflammation, sans ulcere, & sans des douleurs bien sensibles, les Grecs ont nommé cette maladie *Diarrhée*, qui fait évacuer différentes humeurs, telles que la pituite, & la bile jaune ou noire. Cet écoulement peut avoir différentes sources. Si c'est du Cerveau que la pituite tombe dans les Intestins, elle est ténue & écumeuse, selon Hippocrate, & coule plus abondamment la nuit & le matin. L'évacuation se fait aussi par intervalles, & est précédée d'une fluxion & de douleurs de tête, surtout si l'on a passé tout d'un coup du chaud au froid, ou du froid au chaud. Si l'humeur

meur vient du Mézentere, des Inteſtins ou de l'Eſtomac, elle eſt épaiſſe & glaireuſe, & coule ſans regle pendant le jour.

Lorſqu'une bile jaune, ou citrine & ardente, quelquefois auſſi écumeuſe, coule du Foie ou même du Mézentere, dans les Inteſtins, elle n'y cauſe point de douleurs violentes ni de tranchées, & ſort par intervalles réglés pendant la nuit; mais ce Cours-de-ventre a plutôt ceſſé, que celui qui eſt produit par quelque vice de l'Eſtomac. Il en eſt de même de la Diarrhée produite par une bile noire, qui paſſe de la Ratte ou du Mézentere dans les Inteſtins; avec cette différence, que cette humeur étant plus pernicieuſe, le mal eſt auſſi plus difficile à guérir. Du reſte on doit prendre garde de confondre cette bile noire avec le ſang noir, qui s'épaiſſit & ſe recuit en maniere de poix par le long ſéjour qu'il a fait dans les boyaux. Si c'eſt ce ſang que l'on évacue, & non pas la bile, ou les déjections ſont ſanglantes, ou bien elles ont été précédées d'un vomiſſement de ſang, qui aura rougi les linges qui en auront été trempés; ce qu'on ne remarque point dans les Dévoiemens cauſés par la bile noire.

Le Dévoiement eſt ſouvent avantageux, lorſqu'il ne dure qu'un jour, & même quand il en dureroit pluſieurs, pourvû qu'il s'arrête dans le ſeptieme, qu'il ne revien-

ne point, & qu'il ne cause, ni une soif extrême, ni la fievre. S'il continue, il devient dangereux, parce que quelquefois il produit la fievre & la Dyssenterie, & épuise les forces. Il y a aussi du danger, si la fievre survient pendant le Dévoiement, ou si ayant cessé, il recommence & dure long-tems; & cela soit que les déjections soient bilieuses, crues ou pituiteuses. Le péril est égal, si le Cours-de-ventre est accompagné d'inflammation au Foie, aux Hypocondres ou à l'Abdomen; si les déjections sont diversement colorées, & si elles durent long-tems & avec douleur.

Du reste il n'est pas sûr d'arrêter trop promptement un Cours-de-ventre: l'Estomac en souffre d'abord; ce qui est suivi de la fievre & d'inflammation dans les visceres: quelquefois même l'humeur se portant à la tête, y cause de vives douleurs, & produit la Phrénésie ou la Léthargie, selon la quantité de cette humeur. Il est à souhaiter dans la Diarrhée, que les évacuations se fassent sans éruption de vents, & qu'elles ne soient, ni trop fréquentes, ni trop abondantes: leur retour trop fréquent fatigue le Malade, & le prive du sommeil; & si les selles sont fréquentes & copieuses en même-tems, il y a lieu de craindre une défaillance.

Le vomissement qui vient de lui-même,

arrête le Dévoiement invétéré. Le Cours-de-ventre n'eſt jamais dangereux, quand il ceſſe promptement; ce que l'on connoît, lorſqu'appuyant la main ſur le ventre, on n'y ſent plus aucun mouvement, & que des vents ont ſuivi la derniere ſelle. Il eſt bon dans le Dévoiement que les matieres varient, pourvû que ce ne ſoit pas en mal. Une ſurdité qui ſurvient, arrête le flux bilieux; & un flux bilieux guérit la ſurdité. Le long Dévoiement eſt ſur-tout ordinaire à ceux dont la langue eſt épaiſſe & embarraſſée, & il s'arrête auſſi-tôt qu'il ſurvient un vomiſſement. Les rapports aigres ſont toujours des ſignes ſalutaires dans quelque Dévoiement que ce ſoit, pourvû qu'ils n'arrivent qu'après qu'il a commencé. Si l'on eſt pluſieurs jours ſans aller à la ſelle, contre ſon ordinaire, c'eſt ſigne d'une fievre légere, ou d'une évacuation ſubite par bas. Le dégoût ou le hoquet qui ſuccédent aux grandes déjections, ſont de mauvais augure. Ceux dont les forces ſont épuiſées par quelque maladie aiguë ou chronique, par les bleſſures qu'ils ont reçues ou quelqu'autre cauſe ſemblable, & qui rendent par les ſelles de la bile noire qui reſſemble à du ſang noir, meurent le lendemain. Car ces ſortes de déjections noires comme un ſang brûlé ſont toujours pernicieuſes, ſoit qu'el-

les viennent naturellement ſans fievre, ou qu'elles l'accompagnent; & elles le ſont d'autant plus, qu'elles ſont plus mêlées de couleurs qui ne ſont pas bonnes. Au contraire les évacuations mêlées de pluſieurs couleurs mauvaiſes ſont utiles, quand elles ſont l'effet des remédes.

Tout Dévoiement qui au commencement d'une maladie fait rendre de la bile recuite ou atrabile, eſt mortel : le danger eſt égal, ſi dans un Cours-de-ventre on a des nauſées, des vomiſſemens & le délire, ou ſi l'on eſt tellement affoibli, que le pouls ſoit toujours vermiculaire & formicant, enſorte qu'il ne ſoit pas plus vif même après que l'on a mangé. Le Dévoiement ſubit qui vient à la ſuite d'une longue maladie, ou qui ſurvient tandis qu'elle dure ſans apporter du ſoulagement, ſi le Malade le ſupporte difficilement, menace d'un péril certain. C'eſt auſſi un des plus mauvais ſignes, lorſque le Cours-de-ventre donne lieu à l'Hydropiſie, ou qu'il vient à la ſuite de quelque ulcere cauſé par une humeur acide, ou de l'éroſion d'un Inteſtin grêle, ſur-tout du Jejunum; ou ſi tandis qu'il dure, les puſtules qui s'étoient élevées diſparoiſſent; ou quand dans un vieillard la Diarrhée ne finit point; ou enfin lorſqu'après qu'on a rendu d'abord des matieres liquides & claires comme

de l'eau, les déjections deviennent grasses, & semblables à de l'onguent. Ces sortes d'excrémens qui tirent sur l'huile ou sur la graisse, sont ordinaires dans les fievres ardentes, pestilentielles, colliquatives & hectiques, dans la Phthisie & l'Atrophie, & quelquefois aussi dans les inflammations des Visceres.

On a observé, que les Cours-de-ventre de même espece & trop soutenus produisent souvent la Dyssenterie: accident funeste aux femmes enceintes, & qui, s'il épargne leur vie, est toujours très-nuisible à leur fruit. Du reste il arrive ordinairement, que les pieds enflent dans les longs Dévoiemens.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 27 & 28. 66 & 67. 83. 141. 211. 419.

VIII. *LA LIENTERIE.*

Il y a encore une espece de Dévoiement, dans laquelle il y a du danger; c'est celle où l'on ne rend pas seulement des humeurs excrémentielles, comme dans la simple Diarrhée, mais même la boisson & les alimens tels à peu près qu'on les a pris, sans qu'ils soient digérés, d'une qualité égale, détrempés & délayés de beau-

coup d'eau, ſans douleur, & ſans mêlange de ſang ni de bile : c'eſt ce qu'on nomme *Lienterie.* Dans cette maladie le Malade ne prend point de nourriture, & tombe dans la langueur : il ſent une grande ardeur aux hypocondres, & eſt tourmenté d'un dégoût extrême. Cette maladie eſt quelquefois longue ; quelquefois auſſi elle conduit d'abord au tombeau ceux qui en ſont attaqués.

On en guérit plus aiſément dans la jeuneſſe, principalement ſi l'on commence à uriner beaucoup, & à profiter de la nourriture ; mais dans un âge avancé on en revient très-difficilement, ſur-tout lorſqu'elle vient à la ſuite d'une longue Dyſſenterie. Ce mal eſt toujours fort dangereux, quand les évacuations ſont ſi fréquentes, qu'elles ne laiſſent point de repos le jour ni la nuit ; quand outre cela les matieres ſont fort crues, ou noires, ou légeres comme de la fiente de Vache, & fétides ; ſi l'on perd l'appétit, & qu'en même tems la ſoif augmente ; ſi l'on n'urine pas à proportion de ce qu'on a bu ; ſi la bouche s'ulcere ; ſi le viſage s'enflamme, & ſe couvre de taches de toutes les couleurs ; ſi le ventre s'amollit ; s'il devient ſâle & ridé : enfin ſi le Malade eſt vieux, & ſi le mal a duré long-tems, on ne doit attendre de ces ſymptômes que la mort. On regarde au con-

traire comme un préſage de ſanté, les rapports aigres qui ſurviennent pendant ce mal. C'eſt être en partie guéri, lorſque les urines ſont proportionnées à la boiſſon, qu'on profite de la nourriture, que l'on n'a pas de fievre, & que le Malade n'eſt point changé.

Dans la Lienterie, comme dans tous les autres Dévoiemens, on juge que la maladie eſt terminée, lorſqu'en appuyant la main ſur le ventre, on n'y ſent plus de mouvement, & que la derniere évacuation eſt ſuivie de vents. Quand après avoir long-tems ſouffert de ce mal, on rend des vers par le bas avec des douleurs & des tranchées aiguës, on devient enflé auſſi-tôt que ces ſymptômes ceſſent. Si cette maladie produit une douleur de côté avec une difficulté de reſpirer, il y a lieu de craindre que la Phthiſie ne s'enſuive.

La corruption de l'air rend ſouvent commune cette maladie, qui ne manque point de conduire au tombeau ceux qu'elle a conſumés par ſa longueur. Quelquefois auſſi elle ſuccéde à la Vomique du Poumon, à l'Abcès de l'Abdomen, à la Suppuration des Reins, ou de la Poitrine; & elle eſt toujours funeſte à ceux qui en ſont attaqués à la ſuite de ces maux.

IX *LA DYSSENTERIE, & LE TENESME.*

CE que les Grecs ont nommé *Dyssenterie*, est une maladie où les selles sont douloureuses & mêlées de sang, avec des tranchées & des ulceres aux Intestins. Elle commence par des déjections bilieuses, ou par l'évacuation de la pituite glaireuse qui enduit les Intestins : ensuite les selles paroissent grasses, & mêlées d'un peu de sang ; après cela le velouté des Intestins déchiré en petits lambeaux sort avec les excrémens mêlés de sang & de pus : enfin la substance même des Intestins se corrode, & il s'en détache des parcelles, qu'on rend avec des matieres purulentes. Cependant le sang commence à couler par bas peu-à-peu & par intervalles ; & cela tantôt parmi les excrémens, qui sont toujours liquides & délayés, à moins que l'ulcere ne soit placé plus bas, & tantôt mêlé de ces mucosités purulentes & charnues dont je viens de parler. On sent alors une douleur vive au fondement, avec des envies fréquentes & importunes d'aller à la selle : dans ces épreintes on n'évacue presque rien ; les douleurs se font sentir plus vivement qu'auparavant, & dimi-

nuent un instant après : le Malade toujours tourmenté d'envies d'aller, & quelquefois aussi d'une petite fievre dont elles sont accompagnées, ne peut trouver un moment de repos, ni prendre un quart-d'heure de sommeil.

Si les Intestins grêles sont attaqués, il ne reste aucune espérance au Malade ; mais si l'ulcere n'est que dans les gros boyaux, il peut encore avoir lieu d'espérer. C'est pourquoi je vais marquer ici à quels signes on peut connoître où est le siege du mal.

Quand les Intestins grêles sont affectés, on ressent autour de l'Ombilic ou du Nombril une douleur vive, qui n'est suivie d'évacuation que long-tems après ; le sang & ce qui est enlevé des Intestins est mêlé plus exactement aux excrémens ; le délire y survient le plus souvent ; la soif & la fievre sont violentes ; les déjections sont crues, de mauvaise odeur, semblables à de la lavure de chair, bilieuses, porracées, de diverses couleurs, & sont accompagnées de tranchées, & de foiblesses qui menacent même de défaillance. Si le Jejunum est attaqué, les déjections sont plus crues, mêlées d'un sang plus noir & d'une bile très-jaune ; la soif, les nausées, le dégoût sont plus forts ; on vomit même quelquefois : la douleur est alors placée au-des-

ſus du Nombril, & cauſe une fievre maligne ; le malade n'a plus de couleurs, & ſue juſqu'à tomber en défaillance : au milieu de tant de maux, ſes forces s'épuiſent, & il périt.

Que ſi le mal n'affecte que les gros boyaux, il eſt moins dangereux, & plus facile à guérir. Alors les excrémens ſont d'une qualité égale, abondans, liés, parſemés de gouttes de ſang, quelquefois auſſi écumeux, & ſortent avec des vents. Au reſte ils ſont toujours mêlés d'une matiere graſſe ; & ſans leur être intimement uni, le ſang eſt épars & ſurnage au-deſſus : auſſi-tôt après que l'on a ſenti la douleur, il ſort par la premiere ſelle.

La Dyſſenterie eſt en général une maladie longue, & difficile à guérir. Si celui qui en eſt attaqué a encore toutes ſes forces, on peut lui rendre la ſanté, en employant les remedes convenables ; mais s'il manque de force, & eſt déja fort épuiſé par la maladie, ſi avec cela l'ulcere eſt profond & invétéré, toute la Médecine ne ſeroit pas capable de le guérir. Dans cet état les déjections ſont de très-mauvaiſe odeur, crues, légeres, noirâtres ; & l'on rend par intervalles beaucoup de ſang.

La Dyſſenterie eſt mortelle, quand la bile noire y a donné lieu ; quand parmi les

matieres que l'on rend, on remarque des eſpeces de caroncules; ou quand elle a ſuccédé à quelque longue maladie, pendant laquelle les forces ſe ſont épuiſées. Elle eſt également funeſte, ſi la ſuppreſſions des évacuations incommode le Malade, ſi le mal n'a ceſſé que pour quelques jours, & s'il menace de durer long-tems.

Elle eſt dangereuſe, lorſque quand on en eſt ſaiſi, elle eſt accompagnée de la fievre, d'une douleur violente, de déjections fréquentes & inégales, ainſi que d'un ardeur au Foie, aux Hypocondres ou au ventre; enfin quand on ne ſçauroit prendre de nourriture, & que la ſoif & le dégoût ſont extrêmes. Le péril eſt égal, ſi l'on eſt ſans ceſſe tourmenté du Cours-de-ventre, ſoit que l'on dorme ou que l'on veille, ſoit le jour ou la nuit; ſi l'appétit manque, tandis que la ſoif augmente; ſi l'on n'urine pas à proportion de la boiſſon; ſi le corps étant déja affoibli & exténué, les déjections deviennent tout d'un coup noires; ou ſi la maladie ayant long-tems duré, eſt ſuivie de la Lienterie ou de l'Hydropiſie.

Si le Cours-de-ventre s'arrête à contre-tems, il arrive ordinairement qu'il ſe forme un abcès aux côtes, dans les Viſceres ou aux articles. La Dyſſenterie, pourvû qu'elle ne dure pas long-tems, eſt utile aux Mé-

lancoliques ; ſi elle eſt de durée, elle devient dangereuſe. Dans cette maladie, ſi le ſang s'arrête & ſe fige dans les Inteſtins, le ventre ſe remplit de vents, un froid ſubit s'empare des extrémités, & le Malade perd en même-tems le pouls & les forces.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 195 & ſuiv. 424.

Le Téneſme.

Ce que les Grecs appellent *Téneſme*, a beaucoup de rapport avec la Dyſſenterie, qu'il précede ou qu'il ſuit ordinairement. C'eſt, comme dans cette derniere maladie, une envie fréquente d'aller à la ſelle, accompagnée de douleur à l'anus, ſans que cependant on rende rien qu'un peu de pituite épaiſſe mêlée de quelques gouttes de ſang ; ce qui eſt ſuivi de pus, lorſque l'ulcere s'eſt accrû dans le Rectum : ces matieres ſe joignent quelquefois avec les excrémens bien liés & figurés.

Si le Téneſme arrive aux femmes enceintes, il peut cauſer l'avortement. Ce mal n'eſt pas cependant mortel, ni difficile à guérir, ſur-tout ſi le Malade eſt ſans fievre, & n'a point de dégoût. Mais ſi l'on en eſt attaqué dans l'Automne, il eſt ordinairement contagieux, principalement s'il

dégénere en Dyssenterie : alors il est dangereux pour toutes sortes de personnes, & sur-tout funeste aux enfans. Le Ténesme invétéré produit quelquefois le Volvulus, ou bien la Colique s'il vient de pituite ; il est plutôt suivi de la Dyssenterie, si la bile y a donné lieu. Si l'on néglige le Ténesme, il s'en forme un ulcere sordide & purulent, qui dégénere en Fistule, dont on ne guérit que très-difficilement.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 123 & 191.

V. *LE VOLVULUS*, ou *LA COLIQUE DE MISERERE.*

LA maladie qui attaque le plus grêle des Intestins, est appellée par les Grecs Ἰλεος & *Volvulus* par les Latins ; c'est ce que nous nommons Passion iliaque, ou Colique de *Miserere.* On ressent une douleur très-vive, tantôt au-dessus & tantôt au-dessous de l'Ombilic ; & l'une ou l'autre de ces deux parties est enflammée. Il paroît au-dehors une tumeur, qui feroit croire que l'Intestin malade est tordu & replié comme une corde : le passage des excrémens est tellement bouché, que ni les lavemens ne peuvent monter, ni les alimens que l'on

prend descendre, ni aucun vent s'échapper par bas, ensorte que tout se portant vers le haut, on a des vomissemens fréquens de bile & de pituite, précédés de nausées, de rapports, & d'humidité dans l'Estomac. On respire difficilement; & ce que l'on prend d'alimens & de boisson, quoiqu'il descende, ne pouvant point passer plus bas, on le vomit peu de tems après impur & fétide. Si la cause de la maladie n'occupe que la partie supérieure du Duodenum, ce qu'on rejette n'est point mêlé de matieres fécales; mais si le mal est placé un peu plus bas, on vomit aussi les excrémens. La même chose arrive, lorsque le mal s'aigrit, en quelque endroit de l'Intestin qu'il soit situé : alors on vomit aussi des vers de tems en tems; on urine difficilement; le vomissement est presque continuel; l'anus est même si exactement fermé, qu'on n'y introduiroit pas la pointe d'une aiguille : enfin la bouche, les rapports, tout le corps exhalent une odeur fétide; ce qui est suivi du hoquet, du délire, de convulsions, de sueurs froides, du refroidissement des extrémités, de palpitations & de la syncope : tous signes avant-coureurs d'une mort certaine.

Ce mal est le plus violent de tous ceux qui attaquent les Intestins, & est toujours

mortel, s'il ne ſe termine pas dans le ſeptieme jour. Les enfans y ſont plus ſujets que les vieillards ; mais il eſt plus dangereux dans ces derniers. S'il eſt accompagné de vomiſſemens fréquens & de ſurdité, c'eſt un mauvais ſigne ; mais on peut eſpérer de guérir, ſi quelque purgatif pris par la bouche force l'obſtacle, & ouvre le paſſage aux évacuations, ſurtout ſi les autres ſignes concourent à promettre la ſanté. Le mal eſt auſſi moins dangereux, lorſque la douleur change de place, que quand elle eſt fixe dans un endroit.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 434.

XI. *LA COLIQUE.*

LES cruelles douleurs que l'on reſſent dans celui des gros boyaux que les Grecs ont nommé *Colon*, ont beaucoup de rapport avec la maladie précédente. Ces douleurs ſont profondes & très-ſenſibles, accompagnées de tenſion & de gonflement dans toute la circonférence du ventre, principalement du côté droit, où eſt le ſiege du mal : car c'eſt-là que commence cet Inteſtin, qui de-là s'avance en forme de ceinture vers la région gauche. C'eſt pourquoi la Colique ſe fait auſſi ſentir le long des Reins & dans le dos,

ainſi qu'au-deſſus & au-deſſous du Nombril, & occupe une grande partie du ventre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ſans ſe fixer en nul endroit, ſur-tout lorſqu'elle vient de vents, qui roulant dans le ventre avec bruiſſement, ne peuvent trouver d'iſſue ni par haut ni par bas.

Aſſez ſouvent auſſi la Colique eſt fixe en un ſeul endroit, où elle cauſe des douleurs très-aiguës, qui ne s'appaiſent point par la ſortie des vents. L'Inteſtin eſt alors pénétré ſi vivement, qu'il ſemble qu'on le perce avec un biſtouri, & que le Malade eſt près d'en perdre la reſpiration. Cependant les vomiſſemens ſont fréquens, & l'on rend des matieres de différente eſpece, pituiteuſes, porracées ou de couleur de rouille. Ce mal a ordinairement pour principe une pituite épaiſſe, ténace, & ſur-tout vitrée.

Dans toute eſpece de Colique il eſt ordinaire d'avoir du dégoût, principalement pour tout ce qui eſt doux & gras; de reſſentir des élancemens continuels à l'Eſtomac, comme ſi on le perçoit d'une aiguille; d'avoir beaucoup de ſoif & une grande envie de boire de l'eau, ſans cependant qu'on puiſſe l'appaiſer à force de boire; & de rendre par la bouche des vents, qui ſont quelquefois arrêtés lorſqu'ils étoient prêts à ſortir. Le ventre eſt

encore alors tellement resserré, que l'on ne peut rien rendre par bas, pas même des vents: que si par l'effet d'un remede ou par un effort naturel on rend quelque matiere, elle est seche, & réduite en grains comme de la crotte de brebis; ou bien semblable à la fiente de vache, elle est légere, pleine de vents, & nage sur l'eau. Après cela l'urine, à l'occasion de la violence des douleurs, reçoit une forte teinture de bile; & même quelquefois elle est entiérement supprimée par l'irritation dont les Reins sont affectés. Enfin quand il n'y a plus de ressource, il survient des sueurs froides, un hoquet fréquent, le délire, les convulsions, le refroidissement des extrémités & la syncope. S'il y a espérance de guérison, les selles ne sont pas entiérement supprimées, la douleur change de place, & laisse quelques momens de relâche au Malade, qui d'ailleurs se sent soulagé par la sortie des vents & des excrémens: en un mot s'il est tranquille, & s'il respire toujours librement, c'est un bon signe. La Colique engendre souvent les Convulsions, la Goutte, l'Epilepsie ou l'Hydropisie; quelquefois aussi elle est suivie du Volvulus, & cela dans le septieme jour.

Au reste il ne sera pas hors de propos de rapporter ici les signes, qui distinguent

la Colique de la Passion iliaque, ou du Volvulus. Dans ce dernier tous les symptômes sont plus violens que dans la Colique. Dans l'une & dans l'autre maladie le ventre est supprimé, les douleurs sont très-aiguës, & les vomissemens fréquens; mais dans le Volvulus, comme l'Intestin grêle est d'un sentiment très-vif, les douleurs sont encore plus sensibles, & causent plutôt la mort: ainsi cette maladie est très-aiguë; au lieu que la Colique peut durer long-tems. D'ailleurs dans le Volvulus la douleur est moins fixe, & affecte tantôt le côté droit, & tantôt le gauche; elle se porte aussi davantage au-dessus de l'Ombilic, & se guérit plutôt par les remedes pris par la bouche, que par les Lavemens. Les nausées & les vomissemens y sont encore plus fréquens, le délire, les sueurs froides & la syncope plus prompts à se faire sentir, que dans la Colique.

La Colique simple & la Néphrétique ont aussi plusieurs signes qui les distinguent, ou qui leur sont communs: c'est pourquoi quand le Malade ne rejette par les urines ni pierres ni gravier, les douleurs de la Néphrétique en imposent souvent aux plus habiles Médecins sous les apparences de la simple Colique.

Dans ces rencontres on doit observer

les différences ſuivantes. Les nauſées, le vomiſſement & le dégoût ſont plus violens dans la Colique ſimple ; & la douleur commence pour l'ordinaire à la région inférieure du ventre du côté droit, d'où elle s'étend en remontant vers le côté gauche. Souvent auſſi elle ſemble occuper tout le contour du ventre, & paroît attaquer différens côtés, plus ſenſible cependant en un endroit que dans un autre. La Néphrétique au contraire eſt toujours fixe au même lieu : ſi ce n'eſt qu'elle ſe continue quelquefois juſqu'au teſticule ou à la hanche du même côté : car ordinairement elle n'attaque que l'un ou l'autre Rein.

Elle s'appaiſe auſſi, comme la Colique, par les lavemens, ainſi que par les évacuations & par les vents qu'ils produiſent, mais moins efficacement que dans la Colique ſimple. L'urine enfin dans la Néphrétique eſt d'abord ténue, aqueuſe, & coule en petite quantité ; quelquefois même elle eſt entiérement ſupprimée ; mais avec le tems elle devient plus abondante, épaiſſe, & chargée de bulles & de gravier.

Ainſi la quantité ſeule de l'urine peut décider du genre de la maladie. Car dans la Colique ſimple, la douleur eſt auſſi quelquefois fixe, ſur-tout lorſqu'elle vient

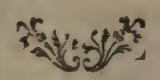
d'une pituite vitrée; & comme l'éruption d'une urine graveleuſe appaiſe les douleurs de la Néphrétique, les déjections glaireuſes diſſipent auſſi la Colique. Je dois ajouter, que cette derniere eſt moins ordinaire à certaines perſonnes, que la Néphrétique.

Outre l'eſpece de Colique dont le viens de parler, qui eſt la Colique propre, & qui vient d'une pituite crue ou de vents, j'avoue qu'il s'en trouve quelquefois une autre, qui procede d'une humeur âcre & de la bile même. Elle cauſe une petite fievre, des ardeurs, une grande ſoif & l'inſomnie. La douleur ne parcourt pas différens endroits des Inteſtins; mais elle demeure ordinairement fixe, & s'aigrit toujours par les ſelles : l'urine eſt très-âcre & bilieuſe; l'uſage des boiſſons & des nourritures d'une qualité chaude n'y convient pas.

Les douleurs de la Colique ſont plus fixes pour l'ordinaire, lorſque le Colon eſt enflammé. Cet accident eſt très-funeſte, & cauſe ſouvent le Volvulus. On eſt attaqué d'une fievre ardente; on reſſent des élancemens à l'endroit de l'inflammation; & l'on eſt tourmenté de la ſoif, de nauſées, & d'un vomiſſement, ſur-tout bilieux, qui n'appaiſe point les douleurs. En même tems les ſelles, quelquefois auſſi les urines ſont ſupprimées.

D'habiles gens ont obſervé, que le Péritoine eſt ſouvent auſſi attaqué de douleurs très-vives, ou du moins les membranes qui ſervent d'enveloppe au ventre & à l'Abdomen ; & quoique ces douleurs ſoient tout-à-fait étrangeres à la Colique, cependant comme elles ont beaucoup de reſſemblance avec elle par leur violence & par le lieu qu'elles affectent, je crois pouvoir en parler ici. Ces douleurs ſont également violentes, longues & rébelles aux remedes dont on uſe dans la Colique, ſoit Purgatifs, Lavemens ou Fomentations. Elles ſuccédent pour l'ordinaire aux fievres chroniques, & aux maladies opiniâtres cauſées par la bile. On les a vûes ſouvent tenir lieu de Criſe aux fievres tierces & aux quartes, de maniere cependant que même après un tems conſidérable, ces douleurs augmentoient aux jours marqués pour le retour des accès de ces fievres.

Voyez pour la cure dans le *Manuel des Dames de Charité*, Colique Néphrétique pag. 54 & ſuiv. Colique venteuſe, 125. Colique violente, 127. Ephémerides, 425, 439, 441.



XII. *LES VERS.*

LES *Vers* n'ont pas tous la même forme. Les uns ſont longs & ronds, les autres plus courts, & larges comme des pepins de courges : quelques autres enfin ſont petits, grêles & ronds ; ce ſont ceux que les Grecs appellent *Aſcarides*. Voici à quels ſignes on connoît que l'on eſt attaqué de l'une ou de l'autre des deux premieres eſpeces.

On grince les dents pendant le ſommeil ; la ſalive abonde dans la bouche ; & il ſemble qu'on veuille l'avaler comme ſi l'on mangeoit : on a des démangeaiſons au nez pendant la veille ; la ſoif eſt ſi grande, qu'on ne peut l'appaiſer ; le ventre ſe remplit de tems-en-tems de vents qui bruiſſent, & qui cauſent des tranchées violentes ; & il s'enfle ſouvent comme ſi l'on étoit attaqué d'Hydropiſie. Cet accident eſt quelquefois ſuivi de la Lienterie, de la Suffuſion, de la pâleur du viſage, & d'une ſueur froide & fétide : quelquefois auſſi la tête commence à ſe troubler ; mais on ne ramaſſe point alors de floccons comme dans les fievres aiguës, & l'on n'a point de violentes douleurs de tête. On rend auſſi des Vers, tantôt par la bouche, tantôt

par les ſelles, & quelquefois auſſi par les narines; & l'on en eſt plus incommodé la nuit que le jour. Ils remontent ſur-tout en haut quand on eſt à jeun; & par leurs morſures ils picottent les Inteſtins, les Hypocondres & l'Eſtomac, & cauſent en même-tems des défaillances, l'étouffement, le tremblement, l'Epilepſie, ou enfin la ſyncope même. Les enfans meurent ſouvent de cette maladie.

Outre les maux dont je viens de parler, on a remarqué que les Vers engendrent auſſi la Colique, la Faim canine, la Boulimie & la Palpitation de cœur.

Les Vers longs ſe forment ordinairement dans les Inteſtins grêles, les piquent quand on eſt à jeun, ſe gliſſent quelquefois juſques dans l'Eſtomac, & y excitent de la douleur, des nauſées, le vomiſſement, le hoquet, une toux ſeche & légere qui revient par intervalles. Ils ſont cauſe auſſi qu'on avale avec peine, lorſqu'ils pénétrent par haſard dans l'Eſtomac. Dans cet état, parmi ceux qui en ſont tourmentés, les uns s'éveillent en criant, ſautent en bas du lit, & ſe rendorment auſſi-tôt après; d'autres tirent la langue en dormant, ou grincent les dents, ou tiennent des diſcours ſans liaiſon, & s'agitent cependant continuellement dans leur lit. Les enfans avancent alors les lévres; on diroit qu'ils

vont prendre le teton de la nourrice pour le ſucer. Les yeux & les joues paroiſſent dans pluſieurs teints d'une rougeur ſanguine, qui s'efface peu de tems après pour faire place à la pâleur. Le pouls eſt cependant inégal, caché, défaillant & récurrent. Quelques-uns rendent par les ſelles les alimens à demi-digérés: leur ventre eſt enflé par les vents; & le reſte du corps s'exténue ſans aucune cauſe apparente. Si la fievre ſurvient, elle eſt déréglée, & ſans ordre dans ſes redoublemens, qui reprennent trois & quatre fois le jour ou la nuit, avec un grand refroidiſſement des extrémités. Les Vers longs ſont moins dangereux que les plats; ils ſont auſſi plus communs, & tourmentent principalement les enfans juſqu'à l'âge de puberté.

Les Vers plats qui ſe forment dans le Cœcum, ou dans les cellules du Colon, outre qu'ils ont pluſieurs ſymptômes qui leur ſont communs avec ce que je viens de rapporter des Vers longs, ont encore cela de propre, qu'ils tourmentent continuellement le Malade par leurs morſures, & lui cauſent une faim inſatiable, parce qu'à peine a-t-il pris quelques alimens, qu'ils s'en nourriſſent auſſi-tôt, & recommencent à piquer les Inteſtins, dès qu'on ne leur fournit plus rien. Ces Vers ſont ſouvent raſſemblés, & attachés les uns aux autres d'une

d'une façon admirable. La maigreur, la foiblesse & la rudesse de la peau accompagnent toujours ceux qui en sont attaqués.

A l'égard de ces petits vers qu'on nomme *Ascarides*, lorsqu'ils se sont formés dans le Fondement & dans le Rectum, ils y excitent des démangeaisons, & delà s'insinuent quelquefois dans les cuisses & dans les muscles fessiers : après cela ils sortent le plus souvent par les selles avec les excrémens ; ce qui est même assez ordinaire aux personnes d'un âge mûr : on a cependant des envies fréquentes d'aller à la selle ; & l'on se sent soulagé après y avoir été.

Au reste, les enfans sont en général plus sujets que d'autres à avoir des vers de toute espece, sur-tout s'ils ont beaucoup de crudités, & s'ils ont fait un long usage d'alimens de mauvais suc, comme de fromage ou de fruids cruds.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 75 & suiv. 419, 424, 427, 445 & 446.

XIII. *LES HEMORRHOIDES.*

JE parlerai maintenant de cette maladie du Fondement, où ses veines trop dilatées jettent le sang en abondance ; c'est

ce que les Grecs ont appellé *Hémorrhoïdes*. Et parce que, contre l'ordinaire, le ſang qui ſe porte vers cette partie, ne s'en échappe pas toujours, on a nommé Hémorrhoïdes aveugles celles qui ne paroiſſent point au-dehors, & qui cauſent une vive douleur au Fondement, ſur-tout lorſqu'on rend des excrémens durs & liés. Cette douleur eſt quelquefois ſi violente, qu'elle eſt ſuivie de l'inflammation de l'Anus; mais quand l'Hémorrhoïde eſt crevée, l'éruption du ſang accompagne toujours les ſelles dans les efforts que l'on fait, principalement ſur la fin de la déjection; quelquefois auſſi il coule de lui-même. Le ſang qui ſort d'abord ſéparément, eſt noirâtre & pituiteux; il devient enſuite plus pur, & d'un beau rouge: quelquefois il eſt grumelé, lorſqu'il s'eſt figé dans le Rectum. Par-là il differe du ſang qui vient du Foie, du Mézentere ou des parties ſupérieures. En effet celui qui ſort du Mézentere eſt en petite quantité: à l'égard du Foie, lorſqu'il eſt attaqué, il n'en coule point de ſang véritable, mais ſeulement une ſéroſité ſanguinolente aſſez ſemblable à l'eau dans laquelle on a lavé de la viande fraîche. Enfin le ſang qui vient des parties ſupérieures par la rupture ou l'ouverture de quelque veine, eſt toujours noir & épais, comme de la poix.

Les Hémorrhoïdes externes ſont viſibles, & toujours un peu avancées en-dehors ; les internes au contraire ſont exemptes de tumeur ſenſible, fluent preſque ſans douleur, & rendent un ſang qui coule avec les déjections, ſans être mêlé avec les excrémens. Si l'hémorrhagie eſt exceſſive, le danger eſt très-grand : le Malade perd les forces ; la pâleur ſuccede aux vives couleurs de ſon teint ; il ſent des peſanteurs au haut des cuiſſes ; ſes jambes ſont très-foibles : alors le ſang n'eſt plus noir & épais ; il eſt pur & vif : c'eſt le tréſor le plus néceſſaire à la vie. C'eſt pourquoi ſi l'hémorrhagie dure long-tems, elle produit l'Hydropiſie.

Le danger n'eſt pas moins grand, lorſque les purgations hémorrhoïdales ſont ſupprimées dans ceux qui les ſupportoient ſans que leurs forces en ſouffriſſent, & pour qui elles étoient un avantage, plutôt qu'une maladie. Alors le ſang remontant aux hypocondres & dans les viſceres, produit des accidens très-fâcheux, principalement la Leucophlegmatie ou la Phthiſie : c'eſt pourquoi Hippocrate a judicieuſement averti de guérir les Hémorrhoïdes de maniere qu'on en laiſſe toujours une ouverte.

Le flux des Hémorrhoïdes garantit ordinairement de la Pleuréſie, de la Péripneu-

monie, des Ulceres rongeans, de la Lépre ; de l'Eléphantie, de la Galle, de la Mélancolie & de la fievre quarte : maux funestes, que cette évacuation arrêtée à contre-tems ne manque gueres de produire. Ce même flux est salutaire dans la Mélancolie, la Manie & la Néphrétique. L'écoulement des Ordinaires, ou l'hémorrhagie du nez peut y suppléer.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 343 & suiv. 387, 407, 416, 422 & 436.

XIV. *L'INFLAMMATION, & LA FISTULE DE L'ANUS.*

L'ANUS s'enflamme aussi quelquefois ; & cette inflammation est ordinairement produite, ou par les douleurs excessives des Hémorrhoïdes aveugles, ou par quelque course faite sur un mauvais cheval. La tumeur de l'Anus rend alors le passage des excrémens très-difficile, & les retient même quelquefois pendant plusieurs jours. Les douleurs sont très-vives, & s'aigrissent encore plus par la constipation, & par les efforts que l'on fait. Cet accident produit quelquefois une petite fievre, sur-tout lorsqu'il y a déja long-tems que l'on ne va point à la selle.

L'abcès que cette inflammation produit, s'ouvre le plus ſouvent dans le Rectum, où ſe forme un ulcere ſordide, qui jette du pus ; & bientôt après cet ulcere, à cauſe de l'endroit où il eſt placé, dégénere en une fiſtule, que l'on ne peut guérir enſuite que très-difficilement. Mais quoique la douleur ſoit appaiſée, le pus ne ceſſe point de couler, & cela avant les excrémens ; ou s'il en ſort avec eux, il ne s'y mêle point.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 66 & 407.

XV. *PLAIES DE L'ESOPHAGE, DE L'ESTOMAC & DES INTESTINS.*

IL ne reſte plus qu'à parler des ſignes, auxquels on peut connoître les plaies arrivées dans le cours du canal qui conduit les alimens depuis la bouche juſqu'à l'Anus.

Si l'Eſophage eſt bleſſé, les viandes ni la boiſſon ne peuvent paſſer, mais on les rejette auſſitôt qu'on les a priſes ; ce qui eſt ſuivi du hoquet, de défaillances, & quelquefois auſſi de convulſions.

Si la plaie eſt à l'Eſtomac, on vomit ſouvent de la bile ; le hoquet eſt fréquent ; on rejette ſur le champ les alimens que l'on a pris ; le pouls s'affoiblit ; des ſueurs

légeres, le refroidissement des extrémités, enfin la mort terminent le mal.

Les mêmes signes auxquels on connoît que l'Estomac est blessé, indiquent la plaie de l'Intestin grêle. Dans l'un & dans l'autre cas les alimens sortent par l'ouverture, & tombent dans la capacité de l'Abdomen : en conséquence le ventre & les hypoçondres se soulevent, & l'on vomit de la bile de tems en tems. Si les autres Intestins sont blessés, ils donnent par la plaie issue aux excrémens, ou du moins à l'odeur stercorale.

§. IV.

Observations utiles dans les maladies du Mézentere, du Foie & de la Ratte.

I. *MALADIES DU MEZENTERE.*

LES maladies du Mézentere méritent nos observations : car les vaisseaux s'y déchargent souvent de leurs superfluités ; ce qui est la source des plus grandes maladies, telles que le *Cholera-morbus*, la Mélancolie, le Dévoiement, la Dyssenterie, la Cachexie, l'Atrophie, la Langueur, les Fievres lentes & irrégulieres, & autres qu'il seroit difficile de nommer.

Tumeur du Mézentere sans inflammation.

Lorſqu'il arrive un Squirre au Mézentere ſans inflammation, la tumeur eſt d'abord lâche & molle ; mais avec le tems elle s'épaiſſit, & durcit. Au reſte comme elle eſt ſans douleur, ainſi que la partie malade, on ne s'en apperçoit qu'au toucher, & en la preſſant ; par où l'on reconnoît que ſa ſituation eſt très-profonde : de-là vient qu'elle comprime & reſſerre les Inteſtins, & ferme le paſſage aux excrémens ; ce qui n'arrive pas quand la tumeur attaque les muſcles de l'Abdomen, ou que le ventre eſt groſſi par la graiſſe : car dans aucun de ces deux cas, ni les Inteſtins, ni le ventre ne ſont affectés. D'ailleurs on peut empoigner la graiſſe avec la peau, & la ſéparer des muſcles de l'Abdomen. A l'égard de ceux-ci, s'ils ſont attaqués de tumeur, on s'en apperçoit d'abord au tact ; & ſoit qu'on les preſſe ou non, ils font de la douleur. Cette tumeur s'éleve auſſi en-dehors ſuffiſamment pour que l'on puiſſe la ſentir, non-ſeulement en la preſſant, mais même en la touchant doucement avec la main ; & elle s'étend en long, ſelon la direction du muſcle qu'elle affecte.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 272.

Inflammation du Mézentére.

Le Mézentere eſt auſſi ſujet à l'Inflammation. Alors on y reſſent intérieurement de la peſanteur, ſans aucune douleur ſenſible : il ſurvient une petite fievre, qui n'eſt ſujette à aucun accident dangereux, & qui n'empêche pas même d'agir à l'ordinaire. Dans le commencement on rend par les ſelles une eſpece de ſanie rouge ; mais quand l'abcès eſt formé, il ſort un pus blanc, ſouvent mêlé avec les excrémens : quelquefois auſſi il coule abondamment pur & ſans mélange, ſur-tout ſi l'abcès eſt voiſin du Rectum. On eſt ſûr que ce pus vient du Mézentere, parce qu'il ne peut ſortir d'ailleurs ſans douleur, ſans mélange, ou ſans une fievre plus marquée que celle qui paroît ici.

II. *MALADIES DU FOIE.*

JE parlerai à préſent des maladies du Foie, qui ſont de différente eſpece, & qui méritent toute notre attention. Si ce viſcere peche par un excès de chaleur, alors la diete eſt très-contraire, quoique le Malade reſſente en même tems un

grand dégoût pour tous les alimens, principalement pour la viande, d'ailleurs la soif est ardente & continuelle; le Malade est fort échauffé, sur-tout aux plantes des pieds & au-dedans des mains; ensorte que si cette ardeur est accompagnée de sécheresse, ces parties deviennent arides; & tout humides, si la chaleur est jointe à l'humidité. Tout le contraire arrive, lorsque la maladie du Foie vient de froid; ce qui est rare. Que si à ce mal se joint en même tems quelque humeur maligne, ce qui arrive lorsqu'il est long, s'il vient de chaleur, c'est de la bile, qui sort par le vomissement ou par les selles, pâle d'abord & délayée, ensuite épaisse, jaune & fétide. En même tems la bouche est remplie d'amertume; la soif & le dégoût augmentent: quelquefois la fievre survient, & c'est ordinairement une fievre tierce intermittente ou irréguliere; ou si la substance même du Foie est affectée radicalement, c'est une fievre lente, qui mene insensiblement à l'Atrophie. Mais quand le mal provient de froid, les évacuations sont peu copieuses, peu fréquentes & peu colorées; il est rare que la fievre tierce survienne; le Malade est plutôt gras que maigre; & les autres symptômes sont tout contraires à ceux dont je viens de parler.

Foibleſſe du Foie.

La foibleſſe du Foie ſe reconnoît à pluſieurs indications, dont les principales ſe tirent de la couleur de la peau, ſur-tout de celle du viſage, & de la qualité des déjections. Le viſage eſt triſte, livide ou verdâtre ; & parce que le Foie a peu de force, les ſelles ſont liquides comme de la crême, quoique ni l'Eſtomac ni le Mézentere ne ſoient point alors attaqués : car ſi cela étoit, les déjections ne donneroient preſque aucun ſigne de coction. Que ſi le Foie a perdu ſon reſſort, il arrive un Cours-de-ventre, qui peut être ſujet à divers accidens dangereux : les Grecs nomment *malades du flux hépatique* ceux qui en ſont attaqués. Les déjections ſont d'abord ſanieuſes & ſanguinolentes, ſemblables à l'eau dans laquelle on auroit lavé de la viande fraîche ; dans la ſuite elles prennent diverſes qualités, ſelon les différentes intempéries du Foie.

S'il eſt échauffé, on rend un ſang boueux, recuit & pituiteux ; après quoi viennent des déjections de bile noire. Dans cet état tout le corps ſe conſume ; la fievre, le dégoût & la ſoif ſurviennent ; le pouls eſt prompt, & l'urine bilieuſe.

Si la foibleſſe du Foie ne vient pas de

chaleur, le relâchement de ce viſcere qui en eſt la ſuite, produit des évacuations d'un ſang limoneux & grumelé; les déjections ne ſont ni copieuſes ni fréquentes, & participent de toutes les couleurs : elles ſont cependant plus abondantes par intervalles, & n'ont jamais que fort peu d'odeur. La maladie traîne en longueur : elle commence ſans fievre ; cependant il ſurvient quelquefois une fievre lente produite par la corruption du ſang dans le viſcere. La ſéchereſſe du Foie eſt marquée par des déjections plus ſeches & plus épaiſſes, comme ſon humidité les rend plus ténues & plus liquides.

Au reſte il me paroît facile de diſcerner le flux hépatique où l'on rend du ſang, d'avec la Dyſſenterie. Dans celle-ci on n'en rend qu'inſenſiblement & par de courts intervalles, en petite quantité, avec des douleurs, des épreintes & des raclures de boyaux : dans la foibleſſe du Foie au contraire les déjections ſanglantes ſont ſans douleur, ſans mélange de raclures; elles viennent tout d'un coup, & par intervalles éloignés, comme de deux, ou même de trois jours.

Lorſqu'une veine ouverte ou rompue eſt la ſource du ſang que l'on évacue, il ſort preſque pur & ſans noirceur, ſi la plaie n'eſt pas éloignée du Fondement :

que s'il vient des parties ſupérieures, il eſt d'abord très-noir, & ſemblable à de la poix; enſorte cependant que la tache qu'il fait au linge eſt rouge, par où il eſt facile de le diſtinguer de la bile noire. Si l'on rend du ſang après l'amputation de quelqu'un des membres principaux, ou après la ſuppreſſion d'une hémorrhagie ordinaire & néceſſaire, il ſort d'abord en abondance pur & naturel, s'arrête auſſitôt, & ne revient que de loin en loin. Mais le ſang qui vient d'un ulcere au Foie, coule en très-petite quantité, peu à peu, & mêlé d'un pus trouble & virulent : on a auſſi alors un ſentiment léger de douleur à l'endroit du Foie ; & l'on a auparavant quelques ſignes avant-coureurs de l'ulcere qui s'y eſt formé. C'eſt ainſi que par des ſymptômes propres on reconnoît l'inflammation de ce viſcere, qui produit des déjections ſanieuſes & ſanguinolentes.

Ces obſervations bien entendues ſuffiſent pour faire connoître, quelle différence il y a entre le flux hépatique & les autres dont je viens de parler. Au reſte tant que dure cette foibleſſe du Foie, le ſang coule ſouvent de lui-même par les narines, par la matrice, par les hémorrhoïdes ou par les crachats. Si cette maladie continue long-tems, elle dégénere en Cachexie ou en Hydropiſie ; mais ſi avant qu'elle

commence on rend d'abord de la bile noire, on doit s'aſſurer que le Malade mourra bientôt après.

C'eſt encore ici le lieu de parler de cette foibleſſe du Foie dans laquelle, quoique ce viſcere attire & reçoive aſſez bien *, il ne produit cependant qu'un chyle mal cuit & indigeſte : de-là naiſſent les crudités, qui ſont bientôt ſuivies de l'enflure des pieds & de tout le corps. Cet accident eſt fort ordinaire à ceux qui relevent de quelque maladie aiguë & chronique, ainſi qu'aux perſonnes que l'Hydropiſie, les tumeurs ſquirreuſes du Foie ou de la Ratte, ou une Jauniſſe longue ont fort affoiblies.

Obſtruction du Foie.

Il n'y a point de viſcere plus ſujet aux Obſtructions que le Foie : voici à quelles marques on connoît cette maladie. On reſſent à l'endroit du Foie, principalement ſi l'on s'agite auſſitôt après le repas, une peſanteur accompagnée de tenſion, avec une douleur ſourde, ſans tumeur ni fievre. Dans cet état le viſage devient d'une pâleur affreuſe ; la reſpiration eſt quelquefois embarraſſée, ſur-tout ſi l'on marche ou ſi l'on monte ; l'urine eſt ténue, claire & aqueuſe. Si l'Obſtruction eſt dans

* C'eſt-à-dire, *faſſe paſſablement ſes fonctions.*

la partie concave du Foie, les déjections ſont abondantes, liquides comme de la crême, quelquefois auſſi ſanguinolentes, à ce que quelques-uns prétendent : que ſi l'Obſtruction attaque la partie convexe, les excrémens ſont ſecs & liés ; & ſi l'une & l'autre partie de ce viſcere eſt également engagée, le ventre eſt tantôt reſſerré, & tantôt libre.

Ce vice du Foie donne occaſion à pluſieurs maux très-dangereux : car toutes les maladies qui tirent leur origine de ce viſcere, ſoit Inflammation, Tumeur ſquirreuſe, Hydropiſie, Fievre, Atrophie ou Dévoiement, ſont toujours des ſuites de ces Obſtructions.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 105 & ſuiv. & 273.

Squirre du Foie.

L'obſtruction invétérée du Foie y produit quelquefois une dureté ou tumeur indolente, que les Grecs appellent *Squirre.* Cette tumeur renfermée dans l'étendue de ce viſcere, ſe découvre d'abord au toucher, & eſt toujours ſans douleur, pourvû qu'on ne la preſſe pas trop fort. On s'en apperçoit mieux, lorſque le Malade eſt couché ſur le côté droit, que quand il eſt ſur le dos : car ce ne ſeroit alors qu'en

pressant fortement, qu'on pourroit sentir la tumeur. Il est encore plus aisé de s'en assurer, lorsqu'elle n'a pas encore donné lieu à l'Hydropisie, & que la peau du ventre n'est pas trop grasse. Au reste, le Malade est toujours couché plus commodément du côté droit que du côté gauche : son visage est d'une pâleur noire ; il respire difficilement ; il manque d'appétit ; ce qu'il mange lui charge l'estomac, & il se trouve bien de la diéte. Quand le mal est invétéré, les machoires semblent se relâcher & avoir peine à faire leurs fonctions ; l'urine ne coule plus aussi abondamment qu'auparavant ; enfin le ventre, les jambes & les pieds deviennent enflés, tandis que les bras & la poitrine s'exténuent.

C'est ainsi que ce mal négligé d'abord donne naissance à l'Hydropisie, qui quand elle est formée, triomphe du pouvoir de tous les remédes. Il est également dangereux que le Squirre du Foie produise la Jaunisse, ou qu'il en soit l'effet ; ce qui est suivi de cette espece d'Hydropisie que les Grecs ont nommé *Ascite*, comme nous le dirons en son lieu. Que si c'est une humeur froide, qui ayant séjourné long-tems dans le Foie, y a formé le Squirre, il peut durer assez long-tems sans que l'on coure risque de la vie ; ou s'il se tourne en Hydropisie, il produit d'abord la Cachexie,

ensuite ce que les Grecs appellent *Leucophlegmatie.*

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 298, 397 & suiv.

Inflammation du Foie.

Quand le Foie est attaqué d'inflammation, on est saisi d'une fievre ardente & aiguë; on sent une tumeur à l'hypocondre droit, accompagnée d'une douleur qui se continue jusqu'aux fausses côtes du même côté: on a une toux légere, fréquente & séche, de la difficulté à respirer, une soif ardente & du dégoût: en même-tems la langue devient rude, & se charge d'une glue d'abord jaune, ensuite noirâtre; il survient un hoquet fréquent, des nausées, des vomissemens de bile pure, soit jaune ou couleur de rouille, même noire, si la maladie est très-forte. Cette bile noire fait aussi quelquefois une si violente éruption par bas, qu'elle cause un Dévoiement dangereux, ou la Dyssenterie. L'urine est épaisse, rouge & trouble; & tout le corps est souvent infecté de la Jaunisse, dans quelques-uns le redoublement des accès produit le délire, avec des urines fort âcres.

Lorsque l'inflammation affecte la partie

convexe du Foie, la tumeur eſt placée à l'hypocondre droit ; & non-ſeulement on la ſent en touchant légerement la partie, mais même quelquefois la vue ſuffit pour la découvrir. Alors auſſi la toux eſt plus fréquente, & la reſpiration plus difficile ; la douleur n'occupe pas ſeulement les fauſſes côtes, mais ſe communique encore au col & à l'épaule du même côté ; quelquefois même cette douleur paſſe juſqu'à la main droite. On ſent outre cela une plus grande peſanteur dans l'endroit affecté ; on urine peu, ou même point du tout, lorſque la tumeur eſt fort groſſe ; le hoquet eſt petit & peu fréquent ; tout le corps perd ſa couleur naturelle ; le Malade ſouffre avec peine d'être couché ſur le côté droit, parce qu'alors la preſſion augmente la douleur de la partie affectée.

Que ſi l'inflammation eſt plus voiſine de la partie concave du Foie, la peſanteur eſt à la vérité moins ſenſible ; mais le dégoût, la ſoif, les nauſées & le vomiſſement de bile ſont plus violens, & peu s'en faut que le hoquet ne ſuffoque le Malade : ſa langue eſt auſſi plus noire ; les déjections bilieuſes ſont plus fréquentes ; le refroidiſſement des extrémités & la ſyncope ſont plus marqués ; & l'on ſouffre davantage lorſque l'on eſt couché ſur le côté gauche.

L'inflammation qui attaque cette partie du Foie eſt moins dangereuſe, que celle qui affecte ſa convexité. La premiere peut ſe diſſiper par les ſueurs, par les urines ou par une hémorrhagie du nez : l'autre peut auſſi s'appaiſer par les ſueurs : mais il faut qu'elles ſoient accompagnées du dévoiement, ou du vomiſſement.

Juſqu'ici nous avons décrit les ſymptômes, qui annoncent une violente Inflammation du Foie : la pratique de la Médecine nous en a ſouvent fait obſerver une autre eſpece ſi peu conſidérable & ſi légere, que la douleur, la peſanteur & le mal même ſont ſi peu ſenſibles au tact, qu'on ne peut s'en appercevoir qu'en faiſant faire au malade une forte inſpiration. Tous les ſymptômes ſont alors plus modérés ; & le mal traîne ſouvent pendant pluſieurs mois.

Dans toute Inflammation du Foie, ſi l'humeur étant encore crue, & le Malade foible, il ſurvient un Dévoiement, c'eſt un mauvais ſigne ; il en eſt de même de l'amaigriſſement du corps, ſur-tout lorſqu'il eſt accompagné de rhume, ou d'une toux fréquente. Si l'on rejette par la toux un ſang écumeux, ou des crachats pourris ou ſimplement bilieux, & cela dès le commencement de la Maladie, c'eſt un ſymptôme mortel. Souvent lorſqu'elle ne

ſe diſſipe point, elle ſe tourne en ſuppuration ; & il ſe forme un abcès très-dangereux. Lorſqu'il commence, les douleurs & la fievre augmentent, & il ne ſe détache preſque rien de la partie affectée : le Malade ne ſe trouve bien en quelque ſituation que ce ſoit ; il a des friſſons irréguliers dont on ne connoît point la cauſe, & qui ſont ſuivis de beaucoup d'ardeur Quand le pus eſt formé, les douleurs & l'ardeur ſe ralentiſſent à la vérité ; mais le Malade n'en eſt que plus affoibli, ce qu'on remarque à la fréquence, à la petiteſſe & à la foibleſſe de ſon pouls, & à ſes défaillances fréquentes. Elles reviennent encore plus ſouvent, lorſque l'abcès eſt crevé, & que le pus coule, & elles dégénerent preſque en ſyncope ; accident dont il eſt rare qu'on réchappe. Que ſi l'on en revient, le pus s'évacue, tantôt par les ſelles, tantôt par les urines, & quelquefois auſſi par le vomiſſement. Aſſez ſouvent auſſi après avoir rongé la ſubſtance du Foie, il tombe dans la capacité de l'Abdomen, & produit une pernicieuſe Hydropiſie, qui fait enfler le ventre, & qui cauſe une peſanteur fort ſenſible aux Aînes & au Pubis. A l'égard de l'ulcere qui s'eſt formé dans le Foie, il ne guérit jamais, & emporte le Malade, après l'avoir conſumé inſenſiblement :

pendant ce tems-là les déjections sont putrides, sanieuses, & quelquefois sanguinolentes, comme une eau dans laquelle on auroit lavé des chairs corrompues; l'urine est aussi chargée de sanie, sur-tout si l'ulcére est placé à la partie convexe du Foie.

Le Foie, ainsi que le Poumon, est encore sujet à se corrompre entiérement; ce qui jette le Malade dans une langueur incurable. Cette Maladie se développe & augmente insensiblement; desorte qu'on n'est point obligé dans les commencemens de garder le lit, & qu'on peut vaquer à ses affaires, d'autant plus que l'on n'a point encore de fievre: cependant lorsque le mal est considérablement augmenté, on est saisi d'une fievre lente, semblable à celle dont nous avons parlé dans notre premier Livre. On ne ressent ni soif extraordinaire, ni tumeur à l'hypocondre; on a beaucoup de passion pour le bon vin pur, & un extrême dégoût pour les viandes, sur-tout pour celles qui sont chaudes. L'esprit du Malade languit comme son corps: il tombe souvent en foiblesse, laquelle dégénerant en syncope, cause une sueur froide, & la mort.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 308.

III. *MALADIES DE LA RATTE.*

LA Ratte eſt plutôt attaquée que le Foie d'une tumeur, tantôt molle & tantôt dure. Dans l'une & dans l'autre occaſion, la reſpiration eſt fréquente & difficile, ſur-tout quand on court, qu'on fait quelque exercice pénible, ou que l'on eſt couché ſur le côté droit. L'appétit eſt ordinairement peu dérangé; cependant la digeſtion ſe fait mal, produit beaucoup de ſalive à la bouche, engendre des vents qui murmurent dans l'hypocondre gauche, & ſortent fréquemment par haut ou par bas.

Quelquefois la matiere qui cauſe le mal, devient ſi corrompue & ſi maligne, que s'étant répandue dans tout le corps, elle produit une Jauniſſe ou une Cachexie qui le défigurent. Dans cet état l'haleine eſt mauvaiſe; les gencives ſe pourriſſent, & quittent les dents; le deſſous de la paupiere inférieure devient enflé; le ſang ſort par quelque endroit, mais le plus ſouvent par le nez; pendant que la digeſtion ſe fait, on vomit des matieres aigres, quoique d'ailleurs on ne vomiſſe pas ſouvent dans cette maladie; le ventre eſt preſque toujours reſſerré, & plus tendu du côté gauche;

les jambes s'enflent auſſi tant ſoit peu ſur le ſoir ; le viſage eſt d'une pâleur extrême ; enfin le ſommeil eſt troublé par des ſonges étranges & fâcheux. Que ſi la bouche ne ſent pas mauvais, & s'il n'arrive point d'hémorrhagie, il ſe fait aux jambes des ulceres incurables, ou qui du moins ne ſe guériſſent que très-difficilement.

Si la Ratte eſt attaquée de cette eſpece de tumeur dure & indolente que les Grecs appellent *Squirre*, elle occupe quelquefois tout ce viſcere, dont elle prend la ſituation & la figure, quelquefois auſſi elle s'empare de tout l'hypocondre gauche. Elle eſt plus long-tems à ſe former, que celle qui eſt lâche & molle ; & outre qu'elle eſt dure, ſes ſymptômes ſont plus violens & plus dangereux.

Rien ne fait mieux connoître les altérations du Foie & de la Ratte, que le teint du Malade ; & à la ſeule inſpection, ſans l'aide du toucher, on découvre la maladie.

Les perſonnes les plus ſujettes aux tumeurs de Ratte ſont celles qui ſe font ſaigner ſouvent, & qui ont été travaillées de fievres vagues & irrégulieres, ſur-tout peſtilentielles. Comme elles durent ordinairement plus long-tems, auſſi ſont-elles moins dangereuſes que celles du Foie ; mais ſi elles ſont accompagnées d'enflure

aux pieds, c'eſt ſigne d'une Hydropiſie prochaine. Il eſt dangereux qu'une tumeur de Ratte n'ait pu ſe guérir par les remédes; c'eſt auſſi un mauvais préſage, quand les urines ſont long-tems ténues & aqueuſes. Une Dyſſenterie de peu de durée eſt favorable dans cette maladie, & même la termine ſouvent abſolument; mais elle eſt dangereuſe ſi elle dure trop, & rend même le mal abſolument incurable, lorſqu'elle dégénere en Lienterie ou en Hydropiſie.

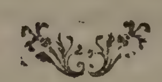
Toute tumeur de Ratte dès le commencement cede difficilement aux remédes, & ne ſe guérit preſque jamais lorſqu'elle dure. Quand elle diminue, ſi en même-tems les urines, d'aqueuſes qu'elles étoient auparavant, commencent à ſe teindre de rouge, & deviennent épaiſſes, groſſieres & copieuſes, c'eſt un ſigne ſalutaire. Le corps s'exténue à proportion que la Ratte groſſit; ce qui eſt une preuve de la corruption de l'humeur qui eſt au-dedans.

Les ſymptômes qui accompagnent la tumeur de Ratte ſont différens: dans les uns la Ratte s'enfle, & ſe déſenfle par intervalles; dans d'autres, malgré les remedes, elle demeure toujours également groſſe: ces derniers ſont plus en danger, & menacés d'Hydropiſie. J'ai vu auſſi pluſieurs perſonnes ne reſſentir au-

cune incommodité pendant toute leur vie d'un Squirre à la Ratte.

Dans l'inflammation de Ratte, qui arrive rarement, on ſent à l'hypocondre gauche une tumeur dure, avec des battemens douloureux; & l'on eſt ſaiſi d'une fievre violente & continue : l'ardeur & la ſoif ſont très-grandes; la langue eſt chargée d'une glue noirâtre; on perd l'appétit; la reſpiration devient difficile & preſque éteinte, comme il arrive aux enfans qui ſe pâment de colére, lorſqu'ils crient. S'il ſe forme un abcès & un ulcere, on les reconnoît à peu près aux mêmes ſymptômes, qui annoncent l'abcès & l'ulcere du Foie.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 298, 397 & ſuiv.



IV.

IV. *L'ATRABILE* ou *BILE NOIRE*.

APRÈS ce que j'ai dit, il eſt tems que je parle de la maladie d'*Atrabile*; & cela d'autant plus, que je ſuis étonné qu'étant ſi commune, à peine trouve-t-on deux ou trois de nos Auteurs qui l'aient décrite. Dans cette maladie, l'hypocondre gauche n'eſt ni enflé, ni tendu, ni comprimé, & n'eſt jamais douloureux, ou ne l'eſt que ſourdement; mais on reſſent beaucoup d'ardeur dans les viſceres, ſur-tout lorſqu'on a bu du vin, ou mangé des viandes qui échauffent, leſquelles ſe digérent difficilement, & produiſent quantité de rapports & de vents. Les arteres battent alors fortement aux hypocondres & au-deſſus de l'Ombilic: on a de grandes palpitations de cœur qui reviennent ſouvent, & qui ſont ſuivies de défaillances; ce qui cauſe des variations dans le pouls. En même-tems l'eſprit ſe dérange quelquefois, & l'on ſe forge de vaines triſteſſes & des terreurs paniques. Cette maladie eſt longue, & ſouvent elle revient faute de garder un certain régime.

Voyez pour la cure *le Manuel des Dames de Charité*, pag. 49, 290 & ſuiv.

V. *LA JAUNISSE.*

JE traiterai à préſent des maladies, qui viennent également du Foie ou de la Ratte; & je commencerai par la *Jauniſſe*, que les Grecs appellent *Ictere*. Dans cette maladie une bile jaune ou noire répandue ſur tout le corps, le teint de ſa couleur, principalement le blanc des yeux & les environs des tempes. Si la bile jaune en eſt le principe, elle eſt accompagnée de la ſoif & de la douleur de tête : les veines de deſſous la langue ſont pleines & gonflées; le corps eſt lourd dès qu'on fait le moindre exercice; l'eſprit eſt également peſant; on ſent une légere démangeaiſon par tout le corps, quoiqu'on ne ſue preſque point.

Mais de quelque cauſe que vienne le mal, les membres ſont toujours pareſſeux; & la reſpiration eſt embarraſſée, auſſi-tôt que l'on s'agite plus qu'à l'ordinaire. Dans la ſuite le corps devient d'une pâleur affreuſe; ou l'on n'a point de fievre, ou elle eſt très-lente : l'urine eſt trouble, épaiſſe & ſaffranée; & ſi l'abondance de bile eſt le principe de la maladie, les évacuations ſont bilieuſes. Mais ſi la Jauniſſe vient de l'obſtruction des vaiſſeaux qui déchargent la bile, les déjec-

tions ſont blanchâtres, parce qu'il ne paſſe alors aucune partie de cette humeur amere dans les Inteſtins ; & en même-tems les ſelles ſont peu copieuſes, glaireuſes & peu fréquentes, quoiqu'on ait ſouvent envie d'aller : alors auſſi l'urine eſt d'un rouge foncé, & tellement chargée qu'elle en paroît noire ; on ſent encore une eſpece de peſanteur, ſans remarquer cependant de tumeur ſenſible à l'hypocondre droit.

Lorſque la Jauniſſe vient d'une affection de Ratte, la couleur de la peau devient d'abord d'une pâleur obſcure, enſuite brune & noirâtre. Alors on ſent ordinairement à l'hypocondre gauche une peſanteur, & quelquefois même une tumeur aſſez dure : on eſt triſte & inquiet ; le corps eſt moins appeſanti que dans la Jauniſſe précédente : l'urine & les déjections ſont tantôt naturelles, tantôt noirâtres ; & le ventre eſt le plus ſouvent reſſerré. Cette Jauniſſe eſt plus fâcheuſe, & dure plus long-tems que la premiere. Si les Hémorrhoïdes commencent alors à fluer, c'eſt un bon ſigne. Jamais la Ratte ne produit de Jauniſſe jaune ; le Foie cauſe ſouvent une Jauniſſe noire, mais qui n'eſt pas ſi noire, que quand elle procede d'une affection de Ratte.

Au reſte de quelque principe que vienne cette maladie, elle menace toujours de

l'Hydropiſie, lorſque l'on rend long-tems des urines toutes blanches, ou du moins fort crues. L'Hydropiſie n'eſt pas moins à craindre pour ceux qui depuis long-tems ſont attaqués d'une Jauniſſe conſidérable, parce que dans cet intervalle il ſe forme une pierre dans la véſicule du fiel de ces perſonnes; ce qui eſt preſque toujours ſuivi d'Hydropiſie. Que la dureté du Foie cauſe la Jauniſſe, ou que celle-ci la précede, l'un & l'autre eſt également pernicieux: car rien au monde n'y peut remédier. L'Hydropiſie qui ſe joint à la Jauniſſe, eſt encore dangereuſe, ſur-tout ſi les remedes ne peuvent la diſſiper. Le danger eſt égal, ſi depuis long-tems on eſt travaillé d'inſomnie; ſi l'on a un dégoût général pour tous les alimens; ou s'il ſurvient une Paralyſie ſur la langue, qui empêche le Malade d'articuler aucuns ſons: ce qui augmente la crainte, eſt lorſque le Délire accompagne ces accidens. Il n'eſt pas moins dangereux d'être ſurpris de la fievre dans la Jauniſſe, ſur-tout s'il reſte quelque dureté à l'hypocondre droit.

Outre cette eſpece de Jauniſſe, il y en a pluſieurs autres qui ſont moins ſimples, & qui arrivent plus rarement. En effet lorſque le Foie eſt attaqué d'inflammation, le ſang qui eſt alors tout en feu,

met en mouvement une bile recuite, laquelle teint tout le corps de ſa couleur. En même tems une fievre ardente & violente ſe joint à la peſanteur, à la tenſion & à la douleur de l'hypocondre droit; les déjections & les urines ſont également bilieuſes; ce qui eſt ſuivi de tous les autres ſymptômes que nous avons rapportés, en parlant de l'inflammation du Foie.

Il arrive quelquefois une autre eſpece de Jauniſſe dans la Criſe des fievres produites par la bile, lorſque par un heureux effort de la nature cette humeur eſt chaſſée à la ſurface du corps, qu'elle teint de ſa couleur. Cette Jauniſſe paroît tout à coup, & tient lieu de Criſe à la fievre, quand elle n'arrive pas à contre-tems. Hippocrate nous apprend, qu'elle ſurvient toujours à propos au ſeptieme, au neuvieme, à l'onzieme ou au quatorzieme jour, pourvû cependant que les hypocondres n'aient aucune dureté; mais lorſqu'elle devance le ſeptieme, c'eſt marque qu'il y a du danger.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 36 & ſuiv. 418. 429, 435.



IV. *L'HYDROPISIE.*

CE que les Grecs appellent *Hydropisie* est une maladie fort dangereuse, & qui mérite une description exacte; on en compte de trois sortes. La premiere que les Grecs ont nommée *Ascite*, est un amas d'eaux renfermées dans la capacité du bas-ventre sous le Péritoine, ensorte que tout l'Abdomen en est tendu. La seconde appellée *Tympanite* vient de vents, qui causent la même enflure. La troisieme espece est nommée *Anasarque* ou *Leucoplegmatie*.

Dans cette derniere sorte d'Hydropisie, une enflure œdémateuse & molle gagne insensiblement tout le corps, principalement les jambes & les pieds, & cela surtout vers le soir, lorsque l'on s'est beaucoup agité, ou que l'on a été long-tems debout. Si l'on appuie sur la peau avec le doigt, il s'y fait un enfoncement qui en conserve l'impression, & qui ne se rétablit que long-tems après. La même enflure s'étend souvent jusqu'aux cuisses & aux bourses; & quoique les pieds soient considérablement enflés le soir, ils ne le sont presque plus le matin au sortir du lit. Le ven-

tre paroît fort gros au tact, quoiqu'il ne le ſoit pas plus que le reſte du corps, qui eſt par-tout également mol, lâche & pâle, & en même-tems ſi foible & ſi languiſſant, qu'il ne peut ſupporter le moindre exercice. Cependant la reſpiration eſt grande & difficile, principalement après le repas : on a outre cela une fievre lente continue ; le pouls eſt ondulent & petit, fréquent & inégal ; enfin les déjections ſont crues, quelquefois mêlées d'un peu de ſang, & les urines ſont blanches, ténues & aqueuſes. Cette eſpece d'Hydropiſie vient le plus ſouvent après de longues fievres, des maux d'eſtomac, une longue ſuppreſſion ou un écoulement trop abondant des Regles & des Hémorrhoïdes, des difficultés de reſpirer qui ont duré long-tems, & des veilles immodérées. Elle attaque plus ſouvent les enfans que les perſonnes plus âgées, & différe ſeulement de la ſimple Cachexie pituiteuſe, en ce que dans cette derniere l'enflure n'eſt pas ſi conſidérable. Au reſte il eſt ordinaire aux perſonnes attaquées de cette maladie, de ſe porter tantôt mieux & tantôt plus mal en un même jour. Que ſi dans ſon commencement il arrive un Dévoiement, c'eſt un pronoſtic de ſanté.

Je paſſe aux ſignes qui caractériſent l'Hydropiſie Aſcite. L'enflure du ventre &

de tout l'Abdomen eſt accompagnée d'un ſentiment de peſanteur; & ſi on le remue, il rend un bruit ſemblable à celui des eaux agitées, tel que pourroit être celui d'un tonneau qui ne ſeroit pas exactement plein. Quelquefois les eaux ſont toutes contenues dans la capacité du ventre; quelquefois auſſi il en paſſe dans les bourſes, dans les cuiſſes & dans les jambes, ſur-tout après des exercices violens: ſouvent même elles pénétrent juſques dans la Poitrine & dans la Matrice, principalement lorſque le mal s'eſt augmenté avec le tems. Si l'on appuie ſur le ventre du Malade, il reſpire plus difficilement. Du reſte une ſoif conſidérable accompagne preſque toujours cette maladie: le pouls eſt petit, fréquent, un peu dur & tendu; l'urine coule en très-petite quantité, & pour l'ordinaire elle eſt épaiſſe & rouge, ſur-tout ſi le Foie eſt la ſource du mal: enfin tout le corps s'exténue & ſe fond, pour ainſi dire, à meſure que le ventre groſſit davantage; il ſurvient auſſi quelquefois une petite fievre, à cauſe de la corruption des eaux qui croupiſſent dans cette partie. Cette ſorte d'Hydropiſie eſt preſque toujours une ſuite des Squirres invétérés du Foie, du Mézentere, de la Ratte ou de la Matrice, des Fievres ardentes, ou d'une Jauniſſe produite par quelque vice des viſceres, & qui

a duré long-tems. Elle eſt moins ordinaire aux enfans, qu'aux gens d'un âge plus avancé; ceux qui rendent fréquemment du ſang par haut ou par bas à l'occaſion d'une veine rompue dans les viſceres, y ſont auſſi les plus ſujets.

Il me reſte à parler de la derniere eſpece d'Hydropiſie, qui parce qu'elle vient de vents, en a pris chez les Grecs le nom de Tympanite. Quoique dans celle-ci le ventre ſoit moins gros que dans l'Aſcite, il eſt du reſte ſi tendu, que pour peu qu'on le touche du doigt, il retentit comme un tambour. On n'y entend point le choc des eaux, mais ſeulement un murmure léger, avec quelques roulemens de vents. Le malade a des envies fréquentes de rendre des vents par la bouche; & ſi cela lui arrive, il paroît en être un peu ſoulagé. Les pieds ne ſont pas auſſi enflés que dans les autres eſpeces d'Hydropiſie; mais le reſte du corps s'exténue de même. Cette maladie eſt ſouvent une ſuite du gonflement de l'Eſtomac & du Colon, ou des longues fievres. Hippocrate a fort bien obſervé, que les Coliques venteuſes, & les douleurs vers l'Ombilic & les Lombes, qui ne ſe diſſipent ni par les remedes ni autrement, ont coutume de dégénérer en cette eſpece d'Hydropiſie.

Voici en quoi l'Aſcite & la Tympanite

different de la Leucophlegmatie. Dans celle-ci tout le corps grossit également sous une enflure mollasse, & le ventre n'excéde son volume naturel qu'à proportion des autres parties; mais dans les deux premieres il n'y a que le ventre qui s'étende, & quoique l'enflure se communique aux pieds, le reste du corps amaigrit. Dans la Leucophlegmatie le pouls est ondulent, mollet & fort étendu; il est dans l'Ascite petit, fréquent, un peu dur & tendu; dans la Tympanite il est long, vîte & fréquent, nullement foible, ni dur, ni tendu.

Les observations suivantes regardent en général toute espece d'Hydropisie. Lorsque cette maladie n'a pas encore paru, & que l'on appréhende qu'elle n'arrive, les évacuations naturelles & ordinaires sont supprimées, principalement les Hémorrhoïdes & les Regles, ou bien elles sont excessives en durée & en quantité. On a également à craindre, si un Squirre au Foie ou à la Ratte, une Jaunisse ou une Lientérie durent trop, & ne cedent point aux remedes; si l'on est long-tems attaqué de ce que les Grecs nomment *Cacochymie*, & de Cachexie; si avec l'une de ces dispositions les testicules deviennent quelquefois enflés; ou s'il arrive des passages fréquens d'une faim excessive à un grand dégoût.

Lorſque l'Hydropiſie commence, l'enflure ſe produit à toutes les parties inférieures depuis le ventre juſqu'aux pieds, la reſpiration eſt difficile; la couleur de la peau ſe change en une pâleur verdâtre; le dégoût, la ſoif & la toux ſeche ſurviennent: la ſoif eſt pourtant plus particuliere à l'Aſcite, & la toux ſeche à la Tympanite. Un autre accident qui eſt encore commun, c'eſt que dans cette maladie le Foie eſt toujours attaqué, & que l'abondance d'humeurs eſt ſi grande, qu'elle empêche les ulceres que l'on peut avoir, de guérir facilement.

L'Hydropiſie arrive ſouvent d'elle-même; ſouvent auſſi elle vient à la ſuite de longues maladies, principalement de la fievre quarte. Ceux qui ont ſouffert de grandes Hémorrhagies par haut ou par bas, & qui ſont attaqués de fievre, ſont fort expoſés à l'Hydropiſie, qui en cette occaſion eſt preſque toujours mortelle. Elle eſt moins funeſte à ceux qui ſont ſujets à des gonflemens de Ratte, leſquels ſe diſſipent & reviennent de tems en tems: c'eſt ce qui trompe ſouvent les Malades, qui négligent les remedes & le Médecin, & qui périſſent dans la confiance qu'ils guériront.

L'Hydropiſie qui vient d'une tumeur de Ratte eſt moins dangereuſe, que celle qui procede d'un vice du Foie; mais la moins

à craindre est celle qui ne vient point à la suite d'une autre maladie, sur-tout si les visceres ne sont point flétris, si l'on respire avec facilité, si l'on ne tousse point; si l'on n'a pas de soif, ni la langue seche, principalement après avoir dormi, tems auquel ces accidens sont ordinaires; si outre cela on n'a point de dégoût pour les alimens, & si l'on n'est point incommodé après avoir mangé; si le ventre est mol, ou s'il se dégage; si les Purgatifs ont beaucoup d'effet, ou si les excrémens sont mols & figurés; si, selon la diversité des boissons, ou par l'usage des remedes, les urines changent de qualité peu de tems après; enfin si le Malade est exempt de douleur, de chaleur & de lassitude, & s'il supporte aisément la maladie. Celui en qui se trouvent tous ces signes favorables, n'a certainement rien à craindre.

Si l'on a des tumeurs dans cette maladie, il est bon qu'elles soient seulement aux extrémités; il vaut encore mieux n'en point avoir du tout. Le Dévoiement qui soulage & diminue le mal, est utile; mais s'il l'augmente, il est inutile, & même pernicieux. Le danger est extrême, lorsque le Malade est d'un tempérament chaud & sec, & que le vice du Foie consiste dans l'excès de ces mêmes qualités; lorsque quelque maladie aiguë a donné lieu à l'Hydropisie; ou quand

elle eſt cauſée par un Squirre au Foie ou à la Ratte : car dans ces cas on n'en guérit preſque jamais.

Ce qui augmente le danger, eſt lorſqu'il ſurvient une toux ſeche, ou bien un flux de ſang ou de quelqu'autre humeur, dont on ne reçoit aucun ſoulagement ; ſur-tout ſi la reſpiration eſt toujours embarraſſée, & ſi le Cours-de-ventre ſe change en Dyſſenterie : car alors le Malade paſſe rarement le troiſieme jour. On a encore tout à craindre des attaques de l'Epilepſie, de la puanteur de l'haleine, de celle des crachats, de la ſueur ou de la tranſpiration. Il eſt également dangereux que la fievre ſurvienne, que l'urine ſoit trouble & peu abondante, ou que le mal ayant déja gagné la moitié du corps, il arrive une Hémorrhagie par haut ou par bas. Il en eſt de même ſi après s'être diſſipée & reproduite pluſieurs fois, l'enflure plus forte que tous les remedes demeure enfin ſtable, ſans que rien puiſſe lui faire quitter priſe : le mal eſt enfin déſeſpéré, lorſqu'avec peu de forces il ſurvient un Cours-de-ventre, & qu'en même tems le Malade reſpire très-difficilement ; quand il ſe forme des ulceres conſidérables & malins à la bouche, aux gencives, aux jambes, ou enfin à d'autres parties du corps ; quand on rend du ſang caillé par les ſelles ;

ou quand l'urine eſt diverſement colorée dans la hauteur de l'urinal, enſorte qu'elle eſt rouge au fond & livide au-deſſus, ou au contraire. On meurt auſſi bientôt, lorſque par une ſeule effuſion on donne iſſue à toute l'eau renfermée dans la capacité du ventre.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 20 & ſuiv. 421, 430, 439.

VII. *PLAIES DU FOIE & DE LA RATTE.*

SI l'on a reçu quelque bleſſure au Foie ou à la Ratte, & qu'elle ne ſoit que ſuperficielle, voici les accidens dont elle eſt ſuivie. Les hypocondres ſe contractent vers l'épine du dos; on rend le ſang par haut & par bas; on ſent dans le côté bleſſé une douleur pongitive, qui ſe continue quelquefois juſqu'à la gorge: cependant on tombe ſouvent en défaillance; la fievre & le dévoiement ſurviennent. Si le Malade ne meurt pas dans les premiers jours, il périt enfin conſumé de langueur, & par le défaut de nutrition. Que ſi le coup a pénétré juſques dans le viſcere, le ſang coule en abondance par la bleſſure; on vomit enſuite de la bile, & le malade trouve quelque ſorte de plaiſir à être couché ſur le ventre: il ſurvient une

défaillance qui reprend plusieurs fois, & qui termine enfin la vie par une sueur froide.

§. V.

Observations utiles dans les Maladies des Reins & de la Vessie.

I. *L'INFLAMMATION DES REINS.*

LES maladies des Reins durent longtems, sur-tout dans les personnes d'un âge avancé. Lorsque cette partie est attaquée d'inflammation, ce qui est rare, voici à quels signes on s'en apperçoit. Il survient une fievre continue, & irréguliere dans ses redoublemens, paroissant tantôt augmenter, & tantôt diminuer. On ressent dans le dos, un peu au-dessus des fausses côtes, une douleur vive & pongitive accompagnée d'ardeur; & si l'inflammation est au Rein droit, la douleur passe jusqu'au Foie; ou si c'est le Rein gauche qui est attaqué, elle se porte vers les aînes, la vessie, les parties naturelles & les cuisses. Cette douleur s'aigrit par l'éternûment & par la toux : tantôt elle tourmente le Malade sans lui donner le moindre relâche; tantôt elle s'appaise pour

quelques instans : quelquefois aussi elle est si violente, qu'elle cause des défaillances & des sueurs qui dissipent entiérement les forces. En même-tems on est travaillé d'un dégoût extrême, de nausées, de douleurs d'estomac, & de vomissemens de bile. Le ventre est entiérement supprimé, & rempli de vents qui reviennent continuellement par la bouche : on a des envies fréquentes d'uriner, quoiqu'on ne le fasse qu'avec peine ; & l'urine que l'on rend cause souvent des picottemens très-sensibles par son acrimonie : elle est d'abord ténue, aqueuse & sans sédiment, ensuite plus rouge, enfin épaisse & glaireuse. Les extrémités sont froides le plus souvent, principalement les pieds : la jambe est engourdie du côté malade ; & à peine peut-on se tenir droit & marcher. On se couche plus commodément du côté malade, & plus facilement sur le dos que sur le ventre.

On connoît que l'humeur, qui est le principe du mal, s'est mûrie, & qu'il est entiérement dissipé, par la cessation des douleurs que l'on ressentoit auparavant, par l'abondance & la grossiéreté de l'urine, qui laisse dans l'urinal un sédiment de bonne qualité ; ce qui est une marque de guérison. Au contraire c'est signe qu'il y a du danger, lorsque les vomissemens de bile sont fréquens, sur-tout si le Délire survient,

& si en même-tems les extrémités deviennent froides. La mort est inévitable, lorsque le Rein trop enflé vient à crever.

D'un autre côté, quand les remedes ne peuvent appaiser l'inflammation, & qu'on ressent toujours la même douleur & la même pesanteur dans l'endroit affecté; quand loin de diminuer, la fievre augmente, & qu'avec beaucoup d'envie d'uriner, on ne peut le faire qu'avec peine, il n'y a pas lieu de douter qu'il ne se fasse alors une suppuration dans le Rein, après laquelle la pesanteur y reste encore, mais la douleur s'appaise, & la fievre diminue. Lorsque l'abcès est près de crever, le Malade est saisi du frisson, la fievre & la douleur deviennent plus vives; mais elles s'appaisent aussi-tôt qu'il est ouvert, & l'urine devient trouble, épaisse, sanguinolente & abondante: si en même-tems elle est chargée d'un pus blanc, léger, uniforme & sans mauvaise odeur, c'est un signe certain de guérison. Mais si ce pus se décharge en partie dans les Intestins, ou si mêlé avec l'urine il la rend fétide, de couleur livide, & chargée inégalement de mucosités, c'est un mauvais présage, & une preuve certaine d'un ulcere considérable qui est au-dedans. Il est ordinaire alors de voir dans l'urine nager en maniere de cheveux des caroncules détachées

de la ſubſtance même du Rein qui eſt gâté.

Il arrive encore quelquefois, que l'inflammation ayant été mal guérie, & le tems de la maturité de l'humeur étant paſſé, la douleur & la fievre ceſſent, & qu'il reſte une tumeur ſquirreuſe avec une grande peſanteur à la partie. Une marque qu'il en eſt ainſi, c'eſt que ces douleurs ſe ſont appaiſées d'elles-mêmes, ſans réſolution de l'humeur & ſans ſuppuration; que les urines ſont long-tems aqueuſes, & en petite quantité; & que toute la cuiſſe juſqu'au pied eſt engourdie, foible & amaigrie. Cet accident eſt ſans remede, & produit dans la ſuite une Hydropiſie mortelle.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 84.

II. *LA NEPHRETIQUE*, ou *PIERRE DES REINS.*

VOICI les ſignes auxquels on connoît la Néphrétique. On ſent dans le Rein une douleur fixe très-vive, & comme d'une aiguille qu'on y auroit enfoncée : quelquefois elle s'étend le long des hanches juſqu'aux aînes, ou au teſticule du même côté. On ne remarque aucune tumeur au dehors; mais on plie difficilement l'échine. Les uns ont la cuiſſe du même côté comme engour-

die ; d'autres y ſouffrent une crampe fort douloureuſe : on a des rapports fréquens, & un grand dégoût. Dans la violence du mal on vomit d'abord de la pituite, enſuite de la bile jaune, enfin de la bile érugineuſe ; après quoi les douleurs diminuent. Le ventre eſt reſſerré ; enſorte que le Rein preſſé par les matieres ou par les vents, en eſt d'autant plus douloureux. Que ſi par hazard il ſe fait quelque évacuation, elle eſt un peu bilieuſe, & mêlée de vents. La douleur n'eſt pas ſi forte, lorſqu'on ſe couche ſur le côté malade, ou bien quand l'Eſtomac eſt vuide : au-lieu qu'elle augmente beaucoup, ſi l'on eſt couché ſur l'autre côté, ou lorſqu'après le repas les alimens commencent à deſcendre dans les Inteſtins.

Au commencement de l'accès, on rend un peu d'urine ténue & délayée ; & la douleur venant enſuite à augmenter, elle eſt entiérement ſupprimée. Mais auſſi-tôt que la Pierre eſt deſcendue dans la Veſſie, l'urine coule abondamment, groſſiere, chargée de ſables & de graviers, & quelquefois d'aſſez groſſes pierres inégales, ou de leurs éclats. Ces urines ſont encore quelquefois pleines de bulles & fétides ; & par l'ardeur qu'elles excitent au col de la Veſſie, elles cauſent des envies fréquentes d'uriner ; ſouvent auſſi elles ſont comme

teintes de ſang, ſur-tout après un exercice violent, ou après que l'on s'eſt fatigué à cheval.

Ceux qui ſont ſujets à cette maladie, rendent long-tems des urines preſque toujours groſſieres & rougeâtres, couvertes d'une écume épaiſſe & ténace, & qui lorſqu'elles ſont repoſées, laiſſent un ſédiment rouge un peu gluant & mêlé de ſables: quelquefois auſſi elles demeurent troubles; & ſi on les paſſe au travers d'un linge, elles dépoſent deſſus une craſſe pareille au ſédiment dont je viens de parler. Des urines de cette nature peuvent continuer pendant pluſieurs années ſans danger pour la vie, ſans douleur aux Reins, & ſans aucun autre indice de Pierre; mais on eſt enfin ſurpris tout d'un coup, & lorſqu'on s'y attend le moins, d'une douleur très-aiguë au Rein; en même-tems le ventre ſe reſſerre, & la cuiſſe du même côté devient engourdie. Cette douleur recommence ſouvent de loin en loin, & cela ſans qu'on rende de pierre; & alors l'urine eſt groſſiere, trouble, & quelquefois ſanglante, lorſqu'elle a été précédée de quelque longue courſe à cheval. En effet le ſeul piſſement de ſang a ſouvent découvert qu'il y avoit une pierre dans les Reins, quoique juſques-là on n'en eût eu d'ailleurs aucun ſoupçon, ni par la douleur, ni par aucun

autre indice. Au reste quand la douleur de Reins est suivie de la sortie de la pierre, celle-ci venant ensuite à s'engager dans l'entrée de l'Uretere, est cause qu'on ne rend qu'une urine claire & en petite quantité, & même qu'elle est souvent totalement supprimée; mais si la pierre par hazard est rentrée dans le Rein, ou tombée dans la Vessie, les urines redeviennent grossieres. C'est ce qu'Hippocrate a observé avec raison, quand il dit, que la douleur subite des Reins, si elle est accompagnée de suppression d'urine, présage des graviers, ou des urines grossieres.

La Pierre est quelquefois si grosse, qu'elle ne peut sortir de l'endroit du Rein où elle s'est formée, ni descendre dans sa cavité: c'est pourquoi on ne ressent alors presque aucune douleur, & l'urine est épaisse, trouble & rougeâtre, comme celle dont j'ai parlé; quelquefois même elle est sanglante, & laisse un sédiment semblable à du sang caillé, quand on s'est beaucoup fatigué à cheval, ou que l'on a fait quelque violent exercice. Mais lorsque la Pierre est descendue dans la cavité du Rein, elle est poussée dans l'Uretere, où, si elle est grosse, elle s'arrête & empêche les eaux de couler dans la Vessie; ensorte que l'urine est supprimée, ou dumoins plus claire & en moindre quantité

que de coutume ; & l'on ſouffre alors une douleur très-vive. Que ſi la Pierre eſt petite, ou ſi étant groſſe, & tout nouvellement tombée de la ſubſtance du Rein dans ſa cavité, elle n'a point encore gagné l'Uretere, l'urine eſt groſſiere, trouble, rouge, ou preſque livide & obſcure.

Au reſte les Pierres qui ſont rondes & polies, ſortent avec bien moins de difficulté, que celles qui ſont longues & inégales. Leur figure, leur grandeur & leurs inégalités ne ſont pas les mêmes. Ceux qui depuis long-tems ſont ſujets aux douleurs de Reins, ayant les conduits de l'urine plus ouverts, ſouffrent beaucoup plus des groſſes pierres, que des médiocres : ceux au contraire qui ne les reſſentent que depuis peu, ou rarement, éprouvent des douleurs vives à l'occaſion de la moindre pierre. Du reſte toutes les Pierres des Reins ſont rougeâtres pour l'ordinaire : cependant s'ils ſont purulens, ils peuvent produire des pierres blanchâtres ; on en jette auſſi quelquefois de noires & de griſâtres. Plus dans cette maladie l'urine reſſemble à l'eau, plus elle coule long-tems de cette qualité, & moins elle a de ſédiment, plus auſſi la Pierre des Reins s'endurcit, groſſit, & ſe dégage difficilement : il eſt vrai que ceux qui ſont ſujets aux violentes douleurs de Reins, ne

rendent presque jamais des urines claires.

Cette maladie est assez ordinaire aux personnes grasses & aux vieillards; elle n'attaque presque jamais les enfans, & rarement les hommes faits: ceux qui vomissent souvent, & qui ont le ventre libre, n'y sont pas non-plus sujets. Tous les maux de Reins guerissent fort difficilement dans les vieillards; mais la Néphrétique est sur-tout incurable dans ces personnes. On peut aussi tenir ce mal d'origine; & il est très-rare qu'on puisse l'éviter, quand on est né de parens graveleux & attaqués de la Néphrétique.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 53 & suiv. 62, 84.

III. *L'ULCERE DES REINS.*

LES Reins peuvent s'ulcérer par plusieurs raisons, mais principalement à l'occasion de la Pierre; ce qu'on reconnoît aux marques suivantes. L'urine est chargée, trouble, & plus colorée lorsqu'on fait beaucoup d'exercice: étant reposée, elle donne un sédiment épais, & paroît assez claire au-dessus. Si l'Ulcere est simple & récent, l'urine est mêlée de sang: s'il est profond & sordide, elle est plus épaisse, blanche, fétide, purulente, & assez sem-

blable à du lait; ſon ſédiment eſt tout de pus. Que ſi l'Ulcere a pénétré profondément dans la ſubſtance du Rein, & eſt devenu très-ſordide & fiſtuleux, outre ces qualités de l'urine, elle dépoſe un ſédiment lié & viſqueux, ſemblable à la mucoſité du nez ou du blanc d'œuf. Dans cet état le Rein ſe corrompt ſouvent de maniere, qu'il ne conſerve plus que ſa membrane extérieure, qui ſert comme de poche au pus & aux pierres qui s'y ſont formées. Si ce pus paſſe dans les veines, il cauſe une Cachexie pareille à celle qui précéde ordinairement la Leucophlegmatie: quelquefois auſſi il flotte entre les membranes du Péritoine; ſouvent enfin il s'épanche dans toute la région des Lombes & de l'Abdomen, d'où il ſort de tems en tems tout pur par le vomiſſement ou par les ſelles.

Pendant le cours de cette maladie, on urine tantôt librement, tantôt goutte à goutte, & avec des envies preſque continuelles: on ſent aux Lombes une douleur jointe à un ſentiment de peſanteur. Si dans ces rencontres on piſſe ſon ſang après le pus, c'eſt la marque d'une éroſion dangereuſe. Quand l'Ulcere des Reins & de la Veſſie eſt invétéré, ce qui arrive aſſez ordinairement, on n'en guérit jamais.

IV.

IV. *LE PISSEMENT DE SANG QUI VIENT DES REINS.*

IL eſt à propos de faire auſſi quelques remarques ſur le Piſſement de ſang qui vient des Reins. Ce ſang ſe mêle toujours avec l'urine, deſorte qu'elle ne ſemble plus être du ſang délayé ; il ſe précipite auſſi-tôt au fond, eſt de belle couleur, liquide & nullement figé: ce que je remarque, pour le diſtinguer du ſang qui vient du col de la Veſſie, d'où il coule pur, & ſans être également mêlé avec l'urine ; il ſe met auſſi en grumeaux, lorſqu'il eſt repoſé.

Si c'eſt la Pierre qui cauſe l'hémorrhagie, ce qui arrive preſque toujours, à moins qu'elle ne vienne d'une chûte ou de quelque coup, il faut avoir égard aux ſignes qui ſont propres de cette maladie, & ne pas oublier, que le ſeul Piſſement de ſang a ſouvent découvert qu'il y avoit une Pierre dans les Reins, quoiqu'on n'en eût d'ailleurs aucun ſoupçon, ni aucun indice. Si le ſang vient d'une veine rompue par quelque accident violent, tel qu'un coup, une chûte, un effort ou autre ſemblable, il ſort tout d'un coup & en abondance, ſans qu'on s'y attende. Mais il eſt

très-rare que cette hémorrhagie procede de la foiblesse du Foie ou des Reins, de l'ouverture de quelques veines dans cette derniere partie, du défaut d'une évacuation ordinaire, d'une vie oisive & sédentaire, ou enfin de l'amputation d'un membre. Assez souvent l'érosion du Rein donne lieu à l'écoulement du sang; mais il sort alors en petite quantité & mêlé d'un peu de pus, & cela dure long-tems. Ainsi quand le sang coule aussi mêlé de pus à l'occasion de l'ouverture d'un abcès au Rein, on doit croire que l'hémorrhagie ne vient pas d'un ulcere aux Reins, si elle ne dure pas long-tems; & ordinairement elle se termine au plus tard le troisieme jour.

Hippocrate dit, que c'est un mauvais signe de pisser le sang souvent avec fievre & douleur; on doit alors s'attendre à rendre du pus; ce qui terminera la fievre. Le même Auteur a très-bien remarqué, qu'il y a rarement du danger à rendre du sang avec l'urine, pourvû qu'il n'y ait ni fievre ni douleur; espece d'évacuation qui est assez ordinaire dans les lassitudes, lesquelles se passent aussi-tôt après.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 247, 278, 293.

V. *LE DIABETE*, ou *FLUX D'URINE*.

QUAND on a le Flux d'Urine, que les Grecs appellent *Diabete*, peu de tems après qu'on a bu, on rend avec excès la boiſſon qu'on a priſe ſans preſque aucune altération, & ſous la forme d'une eau crue. La ſoif eſt continuelle; & la quantité de l'urine paſſe ſouvent de beaucoup celle de la boiſſon. Ainſi tout le corps ſe conſume & ſe fond, pour ainſi dire: quelquefois auſſi les lombes, les hanches, les bourſes, & ſur-tout les pieds s'enflent un peu, & l'on croit ſentir quelque ardeur aux Viſceres. Cette maladie vient principalement du vice des Reins; elle eſt longue, & peut quelquefois ſe guérir dans ſa naiſſance, mais nullement quand elle eſt ancienne: car elle exténue & deſſeche tout le corps. On prétend que cette maladie eſt fort rare; pour moi, je n'en ai vû qu'un exemple depuis que j'exerce la Médecine.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 32 & ſuiv. 416 & 432.

VI. *LA PLAIE DES REINS.*

LORSQUE les Reins ſont bleſſés, la douleur s'étend aux aînes & aux teſticules; on urine difficilement; les urines ſont ſanglantes; & l'on rend même quelquefois le ſang pur.

VII. *LA PHTHISIE DORSALE.*

AVANT que de parler des maladies de la Veſſie, je ferai quelques remarques ſur la *Phthiſie Dorſale.* C'eſt une maladie conſidérable, qui n'à point été connue de nos Auteurs, mais qu'Hippocrate a parfaitement bien traitée, & que j'ai rencontrée plus d'une fois dans le cours de mes viſites.

Les Malades ſont tourmentés d'une douleur de tête vive & aiguë; & il y en a auxquels il ſemble qu'il leur en deſcend comme des fourmis dans le dos. On a auſſi mal au col, aux Reins, aux muſcles des lombes & aux jarrets; enſorte que l'on a quelquefois peine à les plier. Le ventre eſt pareſſeux & reſſerré; on n'urine qu'avec difficulté; & ſi on le fait, il coule en même-tems avec abondance une ſemence ténue, ce qui ar-

tive auſſi pendant le ſommeil, ſoit que l'on ait une femme, ou qu'on n'en ait point. Si l'on connoît une femme, la matrice ne garde point la ſemence qu'elle a reçue: enfin ſi l'on marche beaucoup, ſur-tout ſi l'on monte un lieu élevé, on eſt auſſi-tôt rendu & hors d'haleine; on ſe ſent la tête lourde, & les oreilles bruiſſent. Ces ſortes de Malades ſont ſans fievre; & quoiqu'ils n'aient point de dégoût, ils ne tirent d'ailleurs aucun profit de la nourriture qu'ils prennent, & tombent dans une extrême langueur. Ils ſe portent mieux, & ſont plus tranquilles dans les commencemens du mal; mais plus il devient invétéré, plus le Malade ſouffre: les jambes lui enflent comme dans la Leucophlegmatie; il vient à quelques-uns des ulceres aux lombes, qui ſe reproduiſent ailleurs, tandis qu'ils ſe diſſipent en un endroit; il arrive enfin une Suffuſion conſidérable, qui rend entiérement aveugle.

Cette maladie attaque principalement les nouveaux Mariés, & ceux qui ont trop donné dans le plaiſir. Quelques-uns ont obſervé, qu'elle ceſſe quelquefois, & revient dans la ſuite: c'eſt ce qui arrivoit tous les ſept ans à un Médecin de ma connoiſſance, qui en avoit perdu la vûe, & qui éprouvoit en lui-même ce qu'il avoit remarqué dans pluſieurs autres.

VIII. *LA PIERRE DE LA VESSIE.*

LA Pierre eſt un mal très-conſidérable, qui eſt de longue durée, & qui revient ſouvent par intervalles, après qu'on en eſt délivré. Lorſqu'on en eſt attaqué, ſi la pierre eſt groſſe, on ſent vers le Pubis & le Périnée, ſur-tout quand on s'agite, une peſanteur incommode, ou une eſpece de chatouillement: on a continuellement des envies d'uriner; & on ne le fait qu'avec peine: l'urine ne tombe que goutte à goutte: il ſemble qu'il ne ſoit pas poſſible de la retenir; cependant à peine a-t-elle commencé à couler, qu'elle s'arrête tout d'un coup, enſorte qu'on ne la rend que par repriſes. On reſſent alors dans le conduit de la Verge beaucoup de douleur à la fin de la miction, quelquefois auſſi au gland ſeulement; en même-tems on ſe ſent preſſé d'aller à la ſelle. Il y en a qui urinent plus facilement debout que couchés, ſur-tout ſi la pierre eſt fort groſſe; d'autres ſe courbent pour uriner, & cherchent un remede à leurs douleurs, en preſſant & étendant la Verge avec les doigts: les femmes attaquées de ce mal portent auſſi ſouvent la main aux parties naturelles pour ſe gratter, & ſentent quelquefois la pierre, lorſqu'elles avancent le doigt vers le col

de la Vessie. On voit de ces Malades, qui dans leurs grandes douleurs entrelacent leurs jambes l'une dans l'autre. Si l'urine sort, elle est blanche, épaisse & trouble, avec un sédiment purulent ou glaireux; on rend aussi quelquefois le sang pur, ou par grumeaux.

Cette maladie est plus ordinaire aux enfans qu'aux personnes d'un âge plus avancé, & est plus commune dans les hommes que dans les femmes. La pierre de la Vessie est plus blanchâtre, plus grosse & plus dure que celle qui vient des Reins. Une petite pierre s'engage plus aisément dans le col de la Vessie, & arrête plus longtems l'urine qu'une grosse, parce qu'il est plus facile d'éloigner celle-ci, ou par la situation du corps, ou avec la sonde.

Il n'y a point de Pierre qui ne soit un mal fort dangereux, parce que les douleurs excessives qu'elle cause épuisant les forces, & les urines étant supprimées par l'obstruction du canal qui sert à les conduire, le Malade peut en mourir. On a souvent remarqué, que les douleurs de la Pierre avoient produit le Ténesme, ou la chûte du gros boyau. Il est certain qu'on a souvent vû des gens porter très-long-tems la Pierre, sans en être incommodés.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 52, 436, 440.

IX. *L'INFLAMMATION DE LA VESSIE.*

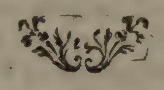
L'INFLAMMATION eſt l'accident le plus fâcheux qui puiſſe arriver à la Veſſie. Elle n'attaque pas la Veſſie même, comme on pourroit l'imaginer, mais le muſcle de ſon col. Elle excite une fievre aiguë & très-ardente : la douleur ſe fait ſentir dans tous les environs du Périnée & du Pubis ; & elle eſt quelquefois accompagnée d'une rougeur, d'une ardeur & d'une tenſion qui ſe communiquent du Pubis juſqu'au Nombril. On a ſouvent des envies d'aller à la ſelle ; & on ne le fait qu'avec beaucoup de difficulté : on urine auſſi très-difficilement ; & la Veſſie retient ſouvent les eaux, ſur-tout lorſque le Malade eſt couché : quelquefois auſſi elles tombent goutte à goutte après de grands efforts. Ces accidens ſont accompagnés d'inſomnie, de délire, de vomiſſemens de bile, & du refroidiſſement des extrémités.

Cette inflammation de la Veſſie eſt très-rare, & n'attaque gueres que les enfans qui ſont tourmentés de la Pierre. Elle eſt moins à craindre, lorſque l'urine eſt purulente, & dépoſe un ſédiment blanc & égal ; mais ſi les douleurs ne s'appaiſent pas, & ſi la Veſſie ne s'amollit point, il

y a lieu d'appréhender que le Malade ne meure aux premiers redoublemens de la fievre. Il ne reste de même aucune espérance, lorsque la fievre aiguë dure longtems, & qu'en cet état les selles & les urines sont absolument supprimées; ou quand l'urine ne donne aucun signe de coction, & qu'en même-tems les douleurs augmentent: au milieu de tout cela survient souvent une Gangrene funeste, dont il n'y a presque personne qui réchappe.

Lorsque le mal commence à suppurer, ce qui certes est très-fâcheux, tous ces symptômes deviennent plus marqués : que s'il arrive que l'abcès creve avant que le Malade meure, les douleurs & les autres accidens se calment, & l'urine coule abondamment avec le pus. On a vû de ces abcès se faire jour par le Périnée, & l'urine couler ensuite par l'ouverture le long de l'anus.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 84.



X. *LE PISSEMENT DE SANG QUI VIENT DE LA VESSIE.*

LE ſang peut couler de la Veſſie pour pluſieurs raiſons, mais principalement à cauſe des efforts violens qu'elle fait pour chaſſer la Pierre. Ce ſang ne ſe mêle point parfaitement avec l'urine, & quand on la laiſſe repoſer, il tombe en grumeaux au fond du vaiſſeau ; on rend même quelquefois une partie de ce ſang tout pur. Dans cette maladie l'urine tombe ordinairement goutte à goutte, fait de la douleur en ſortant, & cauſe une ardeur brûlante à la racine de la Verge; mais ſi le ſang s'eſt figé dans la Veſſie, le mal devient des plus ſérieux: alors les défaillances ſont fréquentes, la reſpiration eſt petite, le pouls obſcur, petit & fréquent; ce qui eſt accompagné de nauſées, d'inquiétudes & de ſueurs froides: en cet état le corps s'affoiblit, devient pâle; & les extrémités ſont froides.

Cette ſorte d'hémorrhagie eſt ordinairement cauſée par quelque accident violent arrivé auparavant à la Veſſie : le ſang coule enſuite pendant quelque tems, & s'arrête tout d'un coup ſans qu'on en ſçache la raiſon ; alors ſurviennent quelques

friſſons, ſuivis de tous les autres ſymptômes que je viens de décrire. Le Piſſement de ſang qui vient de la Veſſie eſt plus long à guérir, que celui qui vient des Reins.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 247, 278, 292.

XI. *L'ULCERE DE LA VESSIE.*

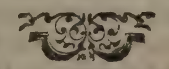
L'ULCERE de la Veſſie eſt ſouvent une ſuite des autres maux de cette partie, dont je viens de parler. Celui du muſcle de la Veſſie, qui vient de l'ouverture d'un abcès que l'inflammation y a formé, eſt plus conſidérable & plus dangereux, que celui du corps même de la Veſſie, qui peut être une ſuite, ou de l'âcreté de l'urine, ou des déchiremens que la Pierre y a cauſés.

Si l'Ulcere vient d'un abcès, il eſt profond & ſordide; & il en ſort, tantôt de la ſanie, tantôt beaucoup de pus fétide mêlé avec une urine épaiſſe, dont il fait le ſédiment. Que ſi la membrane interne de la Veſſie eſt légérement déchirée, l'urine eſt groſſiere, & mêlée d'un peu de pus ou d'un peu de ſang; & lorſque l'Ulcere a gagné plus avant, elle charrie

avec elle des pellicules, & des eſpeces de particules en matiere de paillettes de foin. Ces pellicules ſont plus épaiſſes, plus blanches & plus grandes, ſi l'Ulcere eſt au fond de la Veſſie, que s'il eſt ſeulement à l'entrée, & vers ſon col. Dans cet état on a de grandes envies d'uriner, & de la peine à s'en abſtenir; & l'on reſſent en même-tems une douleur très-vive au Périnée & au Pubis, ſur-tout à la fin de la miction: cette douleur augmente de même, lorſqu'on ſe tient debout. Si l'Ulcere devient rongeant, l'urine eſt chargée d'une ſanie mêlée de ſang & d'un pus fétide; & lorſque l'Ulcere eſt fort ſordide, ſur-tout s'il vient d'une Gonorrhée virulente, on remarque très-ſouvent dans l'urine des eſpeces de filamens, d'abord déliés, enſuite plus groſſiers, & qui épaiſſiſſent l'urine: elle dépoſe enfin un ſédiment viſqueux & lié comme de la glaire d'œuf. Ces filamens dont je viens de parler, paroiſſent encore dans l'urine longtems après que l'Ulcere a été guéri.

Il y a cette différence entre l'Ulcere des Reins & celui de la Veſſie, que quand les Reins ſont ulcérés, l'urine ſort plus librement, & ce qui ſe détache de leur ſubſtance eſt rouge, ſoit caroncules déliées, ou filamens ſemblables à des cheveux: d'ailleurs la douleur eſt moindre;

le ſang coule plus ſouvent, en plus grande quantité, & il eſt plus exactement mêlé avec l'urine. Mais dans l'Ulcere de la Veſſie, l'envie d'uriner eſt plus fréquente, & la difficulté plus grande : tout ce qu'on rend eſt blanc ; (ce qui cependant peut auſſi venir des Reins) les douleurs ſont plus vives ; on rend moins de ſang ; & il eſt auſſi moins mêlé avec l'urine. Que ſi le conduit de l'urine, que les Grecs appellent *Uretere*, eſt ulcéré, l'urine eſt aſſez groſſiere, mêlée d'un peu de ſang ou de pus, qui nage au-deſſus de l'urine en forme de cheveux : on rend auſſi alors des pellicules & une eſpece de ſon ; du reſte la douleur eſt fixée entre le Rein & le Pubis. Les Ulceres des Reins & des autres conduits de l'urine ſe guériſſent plutôt que ceux de la Veſſie. Ceux-ci ſont incurables dans les vieillards, & ne ſe guériſſent que très-difficilement à tout autre âge.



XII. *LA RETENTION & L'INCONTINENCE D'URINE.*

L'ECOULEMENT de l'Urine eſt ſujet à pluſieurs accidens : car ou elle tombe peu à peu, ou elle ne coule qu'avec beaucoup de douleur, ou bien enfin elle eſt entiérement ſupprimée. Le premier accident a été appellé par les Grecs *Strangurie*, le ſecond *Dyſurie*, & le dernier *Iſchurie*. Les deux premiers peuvent être ſupportables ; mais ſi le troiſieme dure long-tems, il eſt très-dangereux, & cauſe la mort.

Lorſque l'embarras eſt dans les Reins, on ſent une eſpece de douleur ou de peſanteur aux lombes, ou bien on a eu d'avance quelques indices du mal dont les Reins ſont attaqués : alors la Veſſie qui eſt vuide, n'eſt ni tendue ni douloureuſe ; & la ſonde n'en fait rien couler : auſſi n'a-t-on pas la moindre envie d'uriner. Au contraire elle eſt très-grande, quand l'obſtruction du col de la Veſſie arrête l'urine : toute la région du Pubis eſt tendue & douloureuſe ; & la ſonde fait couler les eaux en abondance. Si le Téneſme ſe joint à la ſuppreſſion de l'urine, on meurt dans le ſeptieme jour, à moins

que la fievre ne vienne à propos dégager les conduits qui ſont obſtrués.

Dans la *Dyſurie*, l'urine ne ſort que difficilement, & avec une grande douleur, ſoit peu à peu, ou tout à la fois. A l'égard de la *Strangurie*, c'eſt un écoulement d'urine qui ſe fait goutte à goutte, & toujours avec effort, quelquefois ſans douleur, d'autres fois auſſi avec des douleurs violentes. S'il y a de la douleur, elle approche de la *Dyſurie*; & s'il n'y en a point, de l'*Iſchurie*. Si le Volvulus ſe joint à la *Strangurie*, le Malade meurt en ſept jours, à moins que la fievre ne ſurvienne, & ne procure l'écoulement des urines.

Cette maladie dure plus long-tems dans les vieillards que dans les jeunes gens, & n'eſt funeſte par elle-même aux uns ni aux autres. Mais ſi elle vient de quelque grumeau de ſang arrêté dans le col de la Veſſie, elle eſt ordinairement accompagnée de ſymptômes terribles: la couleur naturelle s'éteint; le pouls eſt petit, fréquent, foible, & même quelquefois inſenſible; le friſſon ſurvient ſuivi d'une fievre lente, de nauſées, de défaillances, de ſueurs froides, & généralement de tout ce que nous avons dit qui arrive, quand le ſang eſt figé dans la Veſſie.

L'urine coule auſſi quelquefois involon-

tairement ſans actimonie & ſans douleur. Cette Incontinence d'urine eſt incurable dans les vieillards; ſi elle ſurvient dans les fievres aiguës, & que les forces ſoient épuiſées, elle eſt mortelle.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 52, 277, 330, 420 & ſuiv.

XIII. *LA PLAIE DE LA VESSIE*

LORSQUE la Veſſie eſt bleſſée, on ſent de la douleur aux aînes; & la région voiſine du Pubis devient enflée: l'urine ſort par la plaie, ou bien on rend le ſang au lieu d'urine; ce qui eſt ſuivi d'un vomiſſement de bile, du hoquet, du délire & de la mort.

---

§. VI.

Obſervations utiles dans les Maladies des Parties naturelles.

I. *LA GONORRHÉE*, ou *FLUX DE LA SEMENCE.*

L'ECOULEMENT de la ſemence, que les Grecs nomment *Gonorrhée*, eſt toujours une maladie longue, & ſouvent très-

dangereuſe. C'eſt une effuſion involontaire & exceſſive qui ſe fait de l'humeur ſéminale, ſans érection, ſans volupté, & ſans que les ſonges y aient aucune part. Cet écoulement eſt quelquefois ſi long & ſi abondant, qu'avec le tems il conſume ceux qui en ſont attaqués: car inſenſiblement le corps s'affoiblit, & amaigrit de jour en jour, principalement aux lombes. La ſemence qui coule alors eſt crue, aqueuſe, liquide, ténue, & n'eſt pas entiérement blanche.

Cette maladie eſt ordinaire à ceux qui dans leur jeuneſſe ſe ſont trop livrés au plaiſir. Notre ſiecle en a vû naître un eſpece qui vient de contagion, & qui conduit tout droit au mal Vénérien; juſte châtiment de la débauche & du libertinage. Dans cette Gonorrhée Vénérienne, un virus blanc ou jaunâtre coule ſans ceſſe le jour & la nuit ſans qu'on s'en apperçoive, & s'étant corrompu & aigri avec le tems, déchire & ulcere l'intérieur même de la Verge; ce qui ſe reconnoît à la douleur que l'on reſſent, lorſque dans l'érection il ſemble qu'on la torde avec une corde. Cette même douleur ſe fait ſentir ſur-tout au commencement & à la fin de la miction; enſorte qu'il ſemble que l'on ait la Pierre, ou une difficulté d'uriner. Ce mal eſt commun aux hommes

& aux femmes ; mais celles-ci en ſont plutôt attaquées, & en guériſſent plus difficilement.

Au reſte ce flux convient avec les Fleurs-blanches, en ce que dans l'un comme dans les autres l'écoulement eſt permanent ; & il en differe, en ce que dans la Gonorrhée le virus eſt plus épais, & que ſon acrimonie purulente cauſe preſque toujours quelque ulcere. Outre cela la Gonorrhée continue à fluer dans le tems même des Ordinaires ; aulieu que les Fleurs-blanches ceſſent ordinairement en ce tems-là, & quelques jours après.

Tous les ulceres internes de la Verge ſont longs à guérir ; dans la Gonorrhée virulente ſur-tout ils creuſent ſi avant, qu'ils percent en-dehors, & pénétrent juſqu'à la peau. Si on les néglige, il ſe forme ſouvent dans l'Uretre un tubercule charnu, ou bien une eſpece de verrue formée des impuretés qui s'y ſont aſſemblées, leſquels ferment le paſſage aux urines, ou les empêchent de couler librement ; enſorte qu'elles cauſent des douleurs, qu'on ne peut éviter en quelque ſituation que l'on ſe mette. On ſent le tubercule, ſoit en preſſant la Verge, ou en y introduiſant la ſonde.

II. *LE SATYRIASIS* & *LE PRIAPISME.*

LA Verge eſt quelquefois ſujette à une maladie, dans laquelle elle eſt dans une tenſion continuelle, accompagnée d'une palpitation & d'une titillation voluptueuſe : c'eſt ce que les Grecs ont nommé *Satyriaſis.*

Il y en a une autre d'une eſpece différente, qu'ils appellent *Priapiſme*, dans laquelle l'érection, qui de même eſt continuelle, ſe fait ſans volupté, & ſemble un mouvement convulſif. Ce mal eſt rare, &, ſelon quelques obſervations, peut cauſer la mort.

III. *LA HERNIE*, ou *DESCENTE.*

JE parlerai maintenant des maladies des bourſes, du nombre deſquelles eſt l'inflammation, ou ſans elle la tuméfaction, & ſur-tout l'expanſion qu'on nomme *Hernie.* Il y en a de pluſieurs eſpeces ; & elle peut venir de différentes cauſes.

Lorſque cette membrane qui ſépare les Inteſtins des parties inférieures, & que les Grecs nomment *Péritoine*, eſt rompue ou relâchée, l'Epiploon ou l'Inteſtin deſcend auſſi-tôt, & ſe gliſſe le long de l'aîne dans

les bourſes, ſi cependant il ne s'arrête pas à l'aîne, où la Hernie prend le nom de *Bubonocele*. Quelle qu'elle ſoit, c'eſt toujours dans l'aîne ou dans les bourſes une tumeur ſenſible, qui n'eſt point permanente; qui groſſit par la courſe, le travail, la réplétion des viandes, & la rétention de l'haleine; & qui lorſqu'on eſt couché ſur le dos, ſe diſſipe d'elle-même, ou par une légere impulſion des doigts, laquelle fait rentrer en-dedans ce qui étoit ſorti.

Si l'Epiploon cauſe la Hernie, il remonte difficilement, ſoit par la diete, ou par quelque ſituation que l'on puiſſe prendre; & s'il rentre, c'eſt ſans le moindre bruit. Cette tumeur eſt inégale au toucher, molle & gliſſante; les Grecs appellent cette eſpece de Hernie *Epiplocele*.

Si l'Inteſtin eſt deſcendu dans les bourſes, c'eſt une *Entérocele*. La tumeur eſt ſans douleur & ſans inflammation, tantôt moindre, tantôt plus groſſe, & diſparoît quelquefois totalement, ſoit que l'on veille ou que l'on dorme, pourvû cependant que l'on demeure long-tems couché ſur le dos; mais elle augmente par des efforts de voix, de grands repas, des mouvemens violens, ou une trop grande contention des muſcles à porter un fardeau. Elle ſe reſſerre au froid, & ſe dilate à la chaleur: alors

les bourſes ſont arrondies & liſſes au toucher ; ce qu'elles contiennent échappe aux doigts qui le preſſent, & rentre quelquefois de lui-même, ou par une légere impulſion du doigt, avec une eſpece de bruiſſement de vents. Lorſque le mal devient plus grand, l'Inteſtin s'engorge d'excrémens qui l'enflent, & ne lui permettent pas de rentrer ; ce qui cauſe un Volvulus, dont on ne revient pas ordinairement. On ſent alors de grandes douleurs aux bourſes, aux aînes & dans le ventre : bientôt après l'Eſtomac commence à être attaqué, & l'on vomit de la bile, rouſſe d'abord, enſuite verte, quelquefois même noire.

Au reſte il y a des ſignes, auxquels on peut reconnoître ſi la Hernie vient de la rupture, ou ſeulement du relâchement du Péritoine. Si l'Inteſtin eſt deſcendu tout d'un coup & tout entier après quelque violent effort, ſi la tumeur eſt groſſe, & ſi lorſque le Malade eſt couché, l'Inteſtin étant repouſſé remonte avec bruit, & redeſcend auſſi-tôt qu'on eſt debout, ſoit que l'on touſſe, ou qu'on retienne la reſpiration, il eſt conſtant qu'il y a une rupture au Péritoine.

Voici d'un autre côté les ſignes du relâchement de cette membrane. Quelle que ſoit la cauſe de la Hernie, l'Inteſtin ne

defcend qu'infenfiblement, & àvec le tems; la tumeur eft plus égale & plus dure dans fon milieu; & ce qui eft defcendu ne remonte pas avec bruit, & ne retombe pas fi facilement lorfqu'on eft debout. Il eft même rare que la Hernie qui vient de cette caufe, defcende plus bas que l'aîne; aulieu que celle qui vient de rupture, defcend prefque toujours jufqu'aux bourfes. Celle-ci peut quelquefois fe guérir affez facilement dans les fept premiers jours, fur-tout dans les enfans; mais lorfqu'elle eft invétérée, il n'y a prefque plus de reffource que dans la Chirurgie, dont l'opération eft douteufe & dangereufe. Il arrive auffi quelquefois que l'Epiploon & l'Inteftin defcendent en même-tems; ce que les Grecs ont nommé *Epiploentérocele*, c'eft-à-dire, Hernie de l'Epiploon & de l'Inteftin.

Il y a encore différentes autres efpeces de Hernies, où le Péritoine n'eft nullement endommagé: elles ont pour caufe, ou un amas d'eaux dans l'intérieur, ou quelque excroiffance de chair, ou des Varices.

Si la Hernie vient des eaux, ce qu'on appelle *Hydrocele*, la tumeur eft prefque fans douleur, & fixe dans les bourfes qui font enflées: il eft vrai que le jour, par la diete, ou à l'occafion d'une fievre lé-

gere, ſur-tout dans les enfans, elle peut un peu diminuer; mais jamais elle ne ſe guérit tout-à-fait. Cette tumeur cede au toucher, lorſque l'eau n'eſt qu'en petite quantité; mais quand elle eſt augmentée conſidérablement, c'eſt comme un outre plein qui réſiſte à la preſſion; elle paroît alors tranſparente comme de la corne, lorſqu'on la regarde du côté oppoſé à la lumiere.

Si l'un & l'autre côté des bourſes ſont remplis, il eſt certain qu'il y a deux Hernies d'eaux. Lorſque ces eaux raſſemblées dans l'intérieur y ont ſéjourné longtems, elles s'alterent, & corrompent même quelquefois le teſticule. Les perſonnes cacochymes & remplies de mauvaiſes humeurs, ſont fort ſujettes à cette eſpece de Hernie, & plus encore celles qui ont de la diſpoſition à l'Hydropiſie. Ainſi il eſt inutile de tirer ces eaux par la ponction, ſi l'on ne corrige la mauvaiſe qualité des ſucs de tout le corps, parce que l'humeur ſe renouvelle tres-facilement. Je crois pouvoir joindre à la Hernie d'eaux, celle qui produite par les vents, cauſe une tenſion très-douloureuſe: quelques-uns l'appellent *Hernie de vents*.

Il eſt rare, mais il arrive cependant quelquefois, qu'il ſe forme une excroiſſance de chair entre les enveloppes des

testicules ; c'est ce que les Grecs ont nommé *Sarcocele*, ou *Hernie de chair*. Cette tumeur est permanente comme l'autre, mais plus pesante, plus dure, plus opaque, & d'égale couleur dans toute sa masse. Elle ne resonne pas quand on la touche, & est long-tems à se former.

Reste la tumeur de Varices, que les Grecs appellent *Cirsocele*. C'est une tumeur dure, oblongue, & partagée en maniere de verges ou de cordons réunis, dont il est très-rare de guérir.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 112.

IV. *L'INFLAMMATION DU TESTICULE.*

LE Testicule est aussi quelquefois attaqué d'inflammation. Elle est marquée par une douleur aiguë, accompagnée de rougeur, de chaleur & d'une tumeur dure ; & ces symptômes sont d'autant plus évidens, que l'inflammation entreprend davantage sur les bourses : au contraire ils sont moins apparens, & se découvrent au tact plutôt qu'à l'œil, lorsque le mal est concentré dans le Testicule. Selon que l'inflammation est plus ou moins grande, il y a de la fievre ou il n'y en a point : que

si

ſi on pallie le mal ſans le détruire, il en reſte ſouvent une tumeur dure, ſans douleur, chaleur, ni rougeur, qu'il n'eſt preſque jamais poſſible de bien guérir.

V. *L'INFLAMMATION DE L'UTERUS*, ou *DE LA MATRICE.*

JE paſſe aux maladies de la Matrice, qui ſont en grand nombre, & toutes également longues & dangereuſes. Une des plus conſidérables eſt l'inflammation de toute cette partie, & non pas ſeulement de ſon col, qui en eſt plus ſouvent attaqué. La douleur que reſſent la Malade eſt très-vive, & par élancemens : elle ſe continue même juſqu'au Pubis, quand l'inflammation eſt plus grande à la partie antérieure de l'Utérus ; & elle cauſe alors une difficulté d'uriner, ou une *Strangurie.* Si la partie poſtérieure eſt plus fortement enflammée, le ventre eſt reſſerré, & la douleur ſe porte aux lombes. Que ſi l'un des côtés eſt particuliérement affligé, la tenſion ſe fait ſentir auſſi-tôt à l'aîne, & l'on remue difficilement la cuiſſe & la jambe, qui ſont alors appeſanties. En même tems on eſt tourmenté d'une fievre aiguë, & d'une grande douleur de tête, principalement ſur le devant, & vers la

racine des yeux. La douleur ſe communique auſſi au bas-ventre, au pubis, aux flancs & à toutes les parties voiſines, où l'on reſſent de la tenſion & quelque peſanteur. L'ardeur n'eſt pas moins conſidérable dans les lombes : l'eſtomac commence à être attaqué ; on a des nauſées & le hoquet. La Malade ne trouve aucune ſituation qui lui convienne : elle ſouffre lorſqu'elle eſt aſſiſe, & ne peut ſe tenir debout qu'avec peine ; ſi elle marche, elle eſt en quelque ſorte obligée de boiter : elle eſt auſſi plus incommodée, lorſqu'elle ſe couche ſur le côté qui n'eſt point malade. Si l'inflammation eſt au col de la Matrice, ce qui, comme je l'ai dit, arrive plus communément, le ventre eſt douloureux ; & ſi l'on porte le doigt à l'entrée de l'Utérus, on le trouve fermé, dur & échauffé. Cette eſpece d'inflammation peut ſe guérir ; mais l'autre eſt preſque incurable.

L'inflammation de la Matrice dégénere quelquefois en Squirre, rarement en Cancer, mais très-ſouvent en un abcès, qui auſſi-tôt qu'il a commencé à ſe former, redouble les élancemens & la fievre, laquelle eſt ſouvent interrompue par des friſſons, avec des redoublemens irréguliers. Auſſi-tôt que le pus eſt formé, tous ces ſymptômes augmentent un peu ;

& alors les urines ou les ſelles ſont ſupprimées. Il paroît quelquefois une tumeur vers le Pubis, & l'on ſent en cet endroit une eſpece de fluctuation. L'abcès creve enfin, ſoit au-dedans de la Matrice ou dans l'Abdomen, où le pus s'arrêtant entre les Inteſtins, s'amaſſe en ſi grande quantité, qu'il groſſit le bas-ventre, & ſemble le charger d'un poids. Que ſi le pus s'écoule par le col de la Matrice, la Malade guérira, pourvu qu'il ſoit blanc, léger, égal & ſans mauvaiſe odeur : ſi au contraire il eſt virulent, fétide & de diverſes couleurs, on a tout à craindre.

VI. *L'ULCERE DE LA MATRICE.*

APRÈS que l'abcès s'eſt ouvert, & que le pus en eſt ſorti, il reſte un Ulcere ſordide, qui produit en cet endroit une douleur vive & rongeante : de-là ſort une ſanie & une pourriture, dont la couleur & la ſubſtance ne ſont pas toujours les mêmes, & qui ne coule pas également ; l'odeur en eſt quelquefois très-forte, ou bien elle n'en a point du tout, enſorte qu'on pourroit prendre cet accident pour des Fleurs-blanches. Si l'Ulcere eſt placé dans le col de la Matrice, on

peut le ſentir avec le doigt ; mais s'il eſt plus avant, on doit s'en rapporter à la qualité de l'écoulement. Lorſque c'eſt un Ulcere ſimple qui ne vient pas de la rupture d'un abcès, & où il n'y a que la membrane interne de l'Utérus ou du Vagin qui ait ſouffert de l'éroſion, il n'en ſort qu'un peu d'humeur blanchâtre, égale & épaiſſe : que ſi c'eſt un Ulcere ſordide qui vienne d'un abcès, il en découle une ſanie plus abondante, mais avec moins de douleur.

L'Ulcere de la Matrice parvient quelquefois à un tel degré de malignité, qu'il corrompt les membranes voiſines, & gagne continuellement. Cet Ulcere que les Grecs appellent Νομὴ, eſt bien plus ſordide, plus fétide, & plus difficile à guérir qu'auparavant. Alors il y a beaucoup de diſpoſition au Cancer ; ce qui arrive auſſi, lorſque la Matrice eſt depuis long-tems attaquée d'un Squirre. On ſent des douleurs aux aînes, au bas-ventre, à l'abdomen & aux lombes : il ſemble que la Matrice ſoit chargée d'un poids conſidérable ; & la fievre ſurvient, moins ardente cependant que dans l'inflammation : enfin ce mal eſt fort long. Si le Cancer s'ulcere auſſi, outre la douleur & la dureté, les bords de l'Ulcere deviennent élevés, livides & ſâles ; & il en coule une

humeur très-fétide, ténue, noire ou jaune. Cette maladie de la Matrice est incurable, au jugement même d'Hippocrate.

VII. *LE SQUIRRE DE LA MATRICE.*

LE Squirre de la Matrice peut venir, ou d'une inflammation qui n'a pu se résoudre ni se convertir en abcès, ou de toute autre cause; & il occupe, ou toute la Matrice, ou seulement une partie. C'est une tumeur dure qui résiste au tact, & qui n'est que peu ou point douloureuse; mais on n'urine & l'on ne va à la selle qu'avec peine. Lorsque la Malade est debout, elle sent un poids qui presse les parties naturelles, & qui lui semble prêt à tomber : elle a de la peine à se soutenir & à se remuer, principalement à marcher; quelquefois le ventre devient enflé comme d'une Hydropisie, qui enfin ne manque gueres d'arriver.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 397 & suiv.



VIII. *LE GONFLEMENT DE LA MATRICE.*

LA Matrice devient auſſi quelquefois enflée & tendue ; ce qui a duré à certaines femmes pendant toute leur vie. Alors le bas-ventre eſt extrêmement gros, tendu & douloureux ; & cette douleur s'étend juſqu'au diaphragme & à l'eſtomac : on la ſent auſſi aux deux côtés, & ſouvent à l'une ou à l'autre des deux aînes, quelquefois à toutes les deux ; outre cela l'ombilic, les lombes, le pubis & la tête même en ſouffrent. Il ſort aſſez ſouvent des vents de la Matrice ; & ſi la Malade ſe baiſſe, on entend dans cette partie un bruit & un murmure aſſez ſemblable à celui qu'excitent les tranchées : que ſi l'on frappe ſur l'abdomen, il retentit comme un tambour ; ce qui prouve qu'il y a des vents dans l'Utérus. Si la ſubſtance même de la Matrice en eſt remplie, ainſi que ſa capacité, les douleurs deviennent très-aiguës, & fort difficiles à guérir. Cette maladie eſt aſſez ordinaire aux nouvelles Accouchées, & les expoſe à un fort grand danger.

IX. *L'HYDROPISIE DE MATRICE.*

LA Matrice eſt encore attaquée d'Hydropiſie, lorſque ſa capacité ſe remplit d'eau. Le ventre devient enflé : on y reſſent une grande peſanteur ; & quand on ſe remue, on y entend le bruit & la fluctuation des eaux qui s'entrechoquent. De ſçavans hommes ont obſervé, qu'il y avoit des femmes qui ſe purgeoient naturellement tous les mois des eaux qui s'amaſſoient dans leur Matrice, ſans que leur ſanté en ſouffrît.

X. *LA MOLE.*

APRÈS cette maladie de la Matrice, je place celle que les Grecs appellent *Mole* ; maladie à laquelle une femme n'eſt jamais ſujette, ſi elle n'a pas commerce avec un homme.

Il s'engendre dans l'Utérus une maſſe de chair informe, entourée de peaux ou de membranes, & parſemée dans ſon intérieur d'un grand nombre de veines, ſans viſceres, ſans os & ſans inteſtins. Cette chair prenant de la nourriture par le moyen de ſes veines, & croiſſant de jour

en jour, groſſit & étend la Matrice autant que pourroit le faire un Fœtus de huit mois. Cette Mole ne demeure pas toujours dans la Matrice pendant toute la vie ; il eſt même rare qu'elle y reſte pendant quatre à cinq ans : le plus ordinaire eſt qu'elle ſorte au bout de trois ou quatre mois, & détrompe ainſi la fauſſe eſpérance que l'on avoit conçue d'une véritable groſſeſſe. Car dans cette maladie les Regles ſont ſupprimées, le ſein s'enfle, on a des dégoûts, le viſage pâlit, & le ventre groſſit chaque jour de plus en plus.

Mais ſi par ces endroits elle a quelque rapport avec la conception véritable, elle en differe en ce que dans la Mole l'enflure eſt plus dure, & que ce qui eſt renfermé dans la Matrice n'a de lui-même aucun mouvement : c'eſt un poids fixe, qui n'a qu'un mouvement de maſſe, quand on le preſſe, ou que la femme ſe tourne ſur le côté. Alors ce mouvement n'eſt pas doux & aiſé comme celui d'un enfant ; mais la maſſe tombe rudement du côté ſur lequel on eſt panché. Enfin la Malade ſe délivre de cette chair informe, ou d'un amas groſſier de ſang & d'humeurs, ſouvent auſſi de quantité de vents : ces vents cauſent quelquefois des douleurs pareilles à celles de l'accouchement. Au milieu de tout cela le corps s'exténue ; on marche diffi-

cilement; & il ſemble que l'Utérus ſoit chargé d'un poids prêt à tomber: enfin le Foie eſt attaqué; ce qui eſt ſuivi de l'Hydropiſie.

La Mole eſt un mal auquel, ſi l'on ne s'y prend pas d'abord, il eſt très-difficile de remédier. Lorſque dans l'abſence des ſignes d'une véritable groſſeſſe, les Mois ſont arrêtés, & que le ventre groſſit ſans Hydropiſie, il eſt évident que la Matrice eſt chargée contre nature, ſoit d'un faux germe, d'une Mole ou de vents.

XI. *Les Convulsions de Matrice.*

LA Matrice peut auſſi quitter ſa ſituation naturelle, deſcendre ou remonter, ou bien tomber, & s'appuyer ſur l'un des côtés. Cette convulſion eſt quelquefois ſi violente, qu'elle ſouleve l'Utérus, & le pouſſe comme un globe contre l'eſtomac qui en eſt fort oppreſſé, & d'où on peut l'éloigner & le remettre en ſa place avec la main. Dans cette maladie on ſent de la douleur aux hypocondres, la reſpiration eſt très-difficile, & la Malade tombe dans des foibleſſes qui ne lui ôtent pas la préſence d'eſprit. Mais lorſque l'Utérus deſcend, ſi la femme eſt debout, elle ſent comme une lourde maſſe qui peſe ſur les

parties naturelles, & que l'on peut ſentir avec le doigt, ſi on le porte dans le canal. Si la Malade eſt couchée ſur le dos où va à la ſelle, elle reſſent une forte preſſion à l'Inteſtin droit; & ſi elle eſt couchée ſur le ventre, elle n'urine qu'avec peine.

Cette maladie eſt encore plus fâcheuſe, quand la Matrice eſt renverſée, & ſort en dehors; ce qui arrive cependant rarement. Alors la douleur eſt très-grande au Pubis; la Malade tombe de tems en tems dans des convulſions & des tremblemens; le fond de l'Utérus s'avance en-dehors à la portée du doigt de la groſſeur d'un œuf d'Oie ou d'Autruche; & s'il demeure longtems en cet état, il n'eſt preſque plus poſſible de ſauver la femme. Si l'Utérus eſt pouſſé par la convulſion vers l'une des deux aînes, tout ce côté, & principalement la cuiſſe, devient froid & engourdi; l'aîne, & quelquefois auſſi la hanche, eſt pénétrée d'une douleur très-vive. Si cette douleur augmente, elle eſt ſuivie de convulſions, & d'une eſpece de fureur utérine.

XII. *LA SUFFOCATION DE MATRICE.*

LA Suffocation de Matrice eſt encore une maladie très-fâcheuſe. Les premiers ſymptômes de ce mal ſont les nauſées rarement ſuivies du vomiſſement, & un dégoût accompagné de mouvemens de vents dans le ventre ; ce qui n'arrive cependant pas toujours. La reſpiration commence enſuite à devenir difficile, fréquente & courte : peu de tems après elle s'affoiblit de ſorte, qu'il ſemble que le goſier ſoit preſſé, & la Malade près d'être ſuffoquée : il ſurvient en même tems une légere défaillance, qui ne change preſque point le pouls : enfin la tête eſt attaquée, l'eſprit s'égare dans des idées, tantôt de fureur, tantôt de crainte ou d'autres paſſions ſemblables ; mais le plus ſouvent la Malade tombe dans un profond aſſoupiſſement, pendant lequel elle devient toute pâle, perd la parole & la vûe, & demeure comme à demi-morte, ſans ſentiment ni mouvement, enſorte qu'on la croiroit ſurpriſe du Haut-mal. Sa reſpiration eſt très-foible, rare, & ſi obſcure, qu'on eſt preſque tenté de croire qu'il ne s'en fait plus ; le pouls s'affoiblit de même, & ſemble éteint, quoique ce-

pendant il se soutienne assez, quand l'attaque n'est que légere. Lorsque l'accès cesse, la Matrice se relâche peu à peu, & laisse couler quelque humidité : alors on entend murmurer les Intestins ; les yeux s'ouvrent ; les joues reprennent une couleur plus vive ; le sentiment, le mouvement & la présence d'esprit reviennent à la Malade, de façon qu'elle se souvient presque de tout ce qui lui est arrivé.

Cette maladie differe de l'Epilepsie, en ce qu'on ne roule point les yeux, qu'on n'écume pas, & que la convulsion est beaucoup moins violente. La Suffocation de Matrice a des retours fréquens dans certaines femmes, qui y sont sujettes pendant toute leur vie : dans d'autres elle est mortelle, ou dans l'accès même, ou peu d'heures après ; ce qui se reconnoît aux signes suivans. L'accès dure long-tems ; la respiration est extrêmement difficile ; le pouls est prompt & déréglé, & quelquefois même s'éclipse tout-à-fait ; on devient insensible ; on perd le sentiment & le mouvement ; tout le haut du corps est inondé d'une sueur froide ; & la syncope qui survient, annonce la mort. Le mal est moins dangereux, quoiqu'on y remarque tous les symptômes précédens, lorsque la respiration demeure libre ; & il l'est encore moins, si outre cela on ne perd ni le

ſentiment ni le mouvement. Cette maladie eſt ſujette à certains paroxyſmes, comme l'Epilepſie, & eſt plus commune dans l'Hiver & dans l'Automne. Elle attaque principalement les filles nubiles qui ſont d'un tempérament chaud & humide, les jeunes veuves qui par leur état ont été long-tems privées du commerce des hommes, & les femmes que les médicamens plutôt que l'âge ont rendues ſtériles.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 144. 191. 296. 405

XIII. *LES REGLES, LEUR SUPPRESSION, & LEUR TROP GRANDE ABONDANCE.*

C'EST ici le lieu de parler des écoulemens ordinaires au Sexe. Quand les Regles arrivent à propos & dans une juſte quantité, qu'elles ſont de bonne & d'égale couleur, & qu'elles coulent tous les mois régulièrement, & à peu près à pareils jours, elles ſont dans l'ordre de la nature, & utiles à la ſanté. Lorſqu'elles doivent paroître, on reſſent des friſſonnemens, des laſſitudes, une peſanteur de tête & des douleurs au col; mais ſi elles ſont, ou trop long-tems ſupprimées, ou trop abondantes, il peut en arriver de très-grands accidens. Hippocrate a donc

eu raiſon de dire, que celles dont les Regles coulent trop abondamment ou trop peu, ſont ſujettes à des maladies de Matrice.

Si les Regles ne viennent point dans le tems & dans l'âge où elles doivent paroître, tout le corps s'appeſantit; la tête eſt peſante & douloureuſe, principalement ſur le devant & à la racine des yeux, ainſi que le col, les épaules & les lombes : ſouvent la Malade a des friſſonnemens comme une femme enceinte, des envies très-fréquentes de vomir, & du dégoût, quelquefois même un peu de fievre; elle eſt triſte, inquiete, & déſire le commerce d'un homme; ſon urine eſt épaiſſe, trouble, rouge, & quelquefois noirâtre.

La longue Suppreſſion des Regles eſt la ſource des plus fâcheuſes maladies, telles que la Manie, la Mélancolie, l'Epilepſie, la Paralyſie, l'obſcurciſſement de la vue, la Toux, l'Aſthme, la Suffocation de Matrice, le Squirre dans les viſceres, l'Hydropiſie, la Goutte, les Palpitations de cœur, la Syncope, & autres maux ſemblables. Si les mamelles d'une femme rendent du lait, quoiqu'elle ne ſoit ni enceinte, ni nouvellement accouchée, ſes Ordinaires ſont certainement ſupprimés; & ſi cet accident dure long-tems, il ne peut manquer de cauſer de violentes douleurs de tête, ou d'autres déſordres dans

quelqu'autre partie : que ſi cependant elle vient à ſaigner du nez, il n'y a plus rien à craindre. Les femmes qui n'ont point encore eu d'enfans, ſont plus facilement & plus dangereuſement ſurpriſes d'une Suppreſſion de Regles, que celles qui en ont eu, parce que dans celles-ci les vaiſſeaux qui ſervent à cet écoulement ſont plus ouverts que dans les autres.

Il eſt également dangereux que les Regles coulent trop long-tems, ou en trop grande quantité. Dans cet état tout le corps s'affoiblit, la couleur s'éteint, l'appétit ſe perd, la digeſtion ſe fait mal ; on a des reſſentimens de fievre, les pieds deviennent œdémateux & enflés, & il ſurvient enfin une Leucophlegmatie univerſelle. Si un Accouchement laborieux eſt la cauſe de cet écoulement immodéré ; il n'eſt pas ordinairement dangereux, & a coutume de ceſſer de lui-même ; mais s'il vient à la ſuite d'un avortement, il expoſe la Malade au danger d'une mort précipitée. Si elle a quelque gros vaiſſeau ouvert ou rompu, le ſang coule avec abondance ; mais ſi le vaiſſeau eſt petit, le ſang ne ſort que peu à peu, & en petite quantité : que ſi l'éroſion donne lieu à l'écoulement, non-ſeulement le ſang vient peu à peu, mais même avec douleur.

Les Ordinaires durent plus long-tems aux femmes qui ſont d'un tempérament humide ; & s'ils ſont ſupprimés , elles deviennent hydropiques bientôt après.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 31 & ſuiv. 108 & ſuiv. 430. & 433.

XIV. *LES FLEURS-BLANCHES.*

CE qu'on appelle *Fleurs-blanches* a quelque rapport avec l'écoulement précédent ; il y a cependant cette différence, qu'ici ce n'eſt pas un ſang pur qui ſort, mais une humeur vitrée qui coule à toute heure, ſans ordre & ſans régularité. Cette humeur eſt tantôt blanche comme de la crême, tantôt jaunâtre ou pâle, âcre & mordicante, quelquefois ſans odeur, d'autres fois très-fétide.

De quelque nature que ſoit ce flux, les parties naturelles en ſont mouillées ; la Malade devient pâle & ſans couleur, perd l'appétit, & amaigrit ſenſiblement par le défaut de ſuc nourricier : quand cet écoulement eſt invétéré, les yeux deviennent gros & enflés, & la reſpiration difficile. Non-ſeulement les femmes, mais encore les jeunes filles ſont ſujettes à cette ma-

ladie qui cauſe aux unes & aux autres une affreuſe pâleur.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 37. 232. & 428.

XV. *LA CONCEPTION.*

JE finirai par ce qui regarde l'Avortement & l'Accouchement difficile ; mais je crois devoir auparavant dire un mot de la *Conception*. On doit donc ſçavoir qu'une femme ne peut concevoir, ſi la Matrice eſt trop froide & trop épaiſſe, parce que le feu renfermé dans la ſemence du mâle s'y éteint auſſi-tôt ; ni lorſque la Matrice eſt trop ſeche & trop échauffée, parce que le germe s'y corrompt par le défaut de nourriture. Si la perſonne eſt trop graſſe, & ſi l'Utérus eſt preſſé par l'Epiploon, ou ſi elle eſt trop maigre & trop délicate, elle ne conçoit point. Si à la ſuite des Ordinaires le col de la Matrice demeure humide & ne ſeche point, c'eſt ſigne que la femme n'a pas conçu. Lorſqu'elle s'imagine être enceinte ſans qu'elle le ſoit, & qu'elle ſe le perſuade fauſſement depuis pluſieurs mois, parce que ſes Ordinaires ſont ſupprimés & que ſon ventre groſſit, elle ſent des douleurs à la tête & aux hypocondres ;

& si elle a du lait, c'est un lait séreux qui est en petite quantité : au contraire celle qui a véritablement conçu, est exempte de ces douleurs, à moins qu'elles ne lui soient ordinaires ; & son lait est de bonne qualité. La fécondité maintient la santé, & avance la vieillesse dans les femmes : la stérilité conserve plus long-tems les agrémens de la jeunesse ; mais elle rend valétudinaire.

On peut croire qu'une femme a conçu, lorsqu'elle rend la semence avec une extrême volupté au moment même, ou presque aussi-tôt qu'elle reçoit celle du mâle, & quand l'une & l'autre restent dans la Matrice, desorte que son col n'en soit point mouillé. Le jour même cette femme est saisie de frissonnemens, & sent sa Matrice se resserrer avec une espece de chatouillement : ensuite son orifice se ferme si exactement, qu'on auroit peine à y introduire la pointe d'un stylet ; & quelque tems après il se retire tellement en-dedans, que le doigt de la Sage-femme peut difficilement le toucher. Cependant les Regles ne paroissent plus à l'ordinaire ; si ce n'est que peut-être dans les premiers ou dans les derniers mois de la grossesse il arrive quelque écoulement sanguin, qui ne fait aucun tort au Fœtus, & qui ne vient pas de la Matrice même, mais des veines de son col, comme il arrive aux filles.

Après cela le ſein groſſit, les hanches & les lombes s'étendent, & tout le ventre devient enflé ſans aucun ſentiment fâcheux de peſanteur : en quoi la véritable Conception diffère de la Mole & de l'Hydropiſie. Pendant ce tems-là il paroît quelquefois ſur le front des taches jaunes ou livides; le tour des yeux qui ſont languiſſans, ſemble comme meurtri : l'urine eſt citrine ou preſque livide, trouble & groſſiere ; la moindre agitation y forme des bulles, ou fait tomber de ſa ſurface des eſpeces de petits grains qui la couronnoient : ſon ſédiment eſt épais, & reſſemble à un amas de floccons de laine mal unis : ſi l'on y verſe du vin blanc, elle devient comme du bouillon de feves. Enfin l'enfant commence à ſe faire ſentir par ſes mouvemens; ce qui arrive plutôt ou plus tard, mais le plus ſouvent au milieu de la groſſeſſe.

XVI. *LES INCOMMODITÉS DE LA GROSSESSE.*

TELS ſont les ſignes, auxquels on connoît qu'une femme a conçu. Mais avant que l'enfant ſoit formé & qu'il ait vu le jour, il peut encore cauſer beaucoup d'incommodités à ſa mere. *Si*

elle étoit ſujette auparavant à quelque maladie ou à quelque indiſpoſition, elle ne manque pas d'en reſſentir les atteintes vers le ſecond ou le troiſieme mois de ſa groſſeſſe. Alors elle commence à avoir des laſſitudes, des douleurs & des peſanteurs aux lombes, aux aînes, dans les cuiſſes, & elle eſt continuellement aſſoupie pendant le jour. A cela ſe joignent le dégoût, les nauſées quelquefois ſuivies d'un vomiſſement de bile ou de pituite; où ſi l'on ne vomit pas, la reſpiration devient difficile; il ſurvient des vertiges, des inquiétudes d'eſprit, & même de légeres défaillances: on a auſſi quelquefois des envies abſurdes, comme de manger de la terre, du charbon, de la brique, & autres choſes ſemblables. Mais tous ces ſymptômes ont coutume de ceſſer après le quatrieme ou le cinquieme mois de la Groſſeſſe.

Au-reſte lorſqu'une femme commence à être enceinte, ſi ſon ſein diminue tout à coup, elle eſt en riſque d'avorter. Si étant groſſe de deux enfans, l'une de ſes mamelles s'exténue, elle avorte de l'un ou de l'autre; d'un garçon, ſi c'eſt la mamelle droite qui ſouffre; & d'une fille, ſi c'eſt la mamelle gauche, parce qu'ordinairement les garçons ſont placés à droite, & les filles à gauche. Il y a auſſi lieu de craindre l'Avortement, ſi la mere eſt at-

taquée d'une maladie aiguë, si on la saigne avec excès, ou si on lui donne de violens purgatifs, sur-tout lorsqu'avec le tems l'enfant est déja devenu fort. Le Dévoiement seul peut même causer l'Avortement.

Le flux des Hémorrhoïdes est très-dangereux aux femmes enceintes; & une Erésypele à la Matrice leur est funeste. Si le lait coule, sur-tout s'il est aqueux, c'est une marque de la foiblesse de l'enfant; comme la fermeté du sein en est une du contraire. Il est impossible que l'enfant se porte bien, si pendant la Grossesse les Regles coulent à l'ordinaire. Si une femme enceinte a la fievre, ou si sans cause manifeste elle amaigrit considérablement, l'Accouchement sera difficile ou dangereux; ou si elle avorte, elle courra risque de la vie. Les femmes extrêmement maigres & délicates avortent souvent sans danger, jusques à ce qu'elles aient acquis de l'embonpoint; mais si celles qui étant médiocrement grasses, avortent au second ou au troisieme mois sans accident extraordinaire, c'est signe que les cellules du Placenta sont remplies d'une lymphe épaisse & visqueuse, ensorte qu'elles ne sont pas capables de soutenir le poids de l'enfant. Au-reste quelque accident qui arrive aux femmes enceintes, on ne doit pas déses-

pérer du ſuccès de leur Groſſeſſe, tant que leur ſein ne ſe flétrit point.

Si le Fœtus eſt mort dans la Matrice, la mere ne ſent plus le mouvement accoutumé dans cette partie, qui eſt lourde comme ſi elle alloit tomber, & qui, ainſi que dans l'Hydropiſie, paroît enflée, tendue, & chargée d'un poids fort incommode. Alors le ventre & les côtés, qui étoient chauds auparavant, deviennent froids; on reſſent de vives douleurs vers le Nombril, & des tiraillemens à l'eſtomac; l'haleine eſt mauvaiſe; les yeux s'enfoncent & font de la douleur; le nez & les oreilles ſe refroidiſſent; le viſage eſt couvert d'une pâleur affreuſe; la Malade reſſent des friſſonnemens fréquens; elle tombe en foibleſſe, & quelquefois dans des convulſions pareilles à celles de l'Epilepſie; enfin il ne lui eſt preſque pas poſſible de fermer l'œil.

XVII. *L'AVORTEMENT & L'ACCOUCHEMENT DIFFICILE.*

VOICI les ſignes qui précédent l'*Avortement*. Les mamelles ſe flétriſſent d'elles-mêmes, ou il n'en coule qu'un lait aqueux; les côtés & le haut du ventre ſont oppreſſés; on reſſent aux lom-

bes & dans les hanches une pesanteur extraordinaire, qui ne permet presque pas de les remuer ; si l'enfant est vivant, il n'a que peu de mouvement : enfin il coule une eau bourbeuse & ténue, ensuite sanglante ; après quoi il sort du sang, puis des caillots, qui sont suivis aussi-tôt de la sortie du Fœtus.

Lorsque l'enfant est parvenu sans accident à son terme, la femme qui est en travail accouche pour l'ordinaire plus difficilement si elle est grasse, que si elle est maigre ; & avec plus de peine d'une fille que d'un garçon : ordinairement aussi elle souffre moins, lorsque l'Accouchement est naturel, que dans l'Avortement.

Au-reste on peut prédire que l'Accouchement sera laborieux, si les eaux se sont toutes écoulées avant la sortie de l'enfant, si elle est précédée d'une longue & abondante effusion de sang, ou si la mere même a des frissonnemens fréquens, si ses douleurs ne sont pas vives, & ne viennent que de loin en loin : car Hippocrate a fort bien remarqué, que tout Accouchement qui n'est pas précédé de douleurs telles qu'elles doivent être, est dangereux. Si la mere ne se vuide pas bien après l'Accouchement, le ventre, & quelquefois les cuisses deviennent enflées ; la douleur & le froid se font sentir aux lombes & au bas-

ventre : quelquefois auſſi on tombe en défaillance. Si la fievre ſuit l'Accouchement, & eſt accompagnée d'une douleur de tête continue & violente, certainement il y a beaucoup à craindre.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 163. 197. 426. 438.

XVIII. *LA PLAIE DE LA MATRICE.*

LORSQUE la Matrice a reçu quelque bleſſure, on ſent de la douleur aux aînes, dans les hanches & aux cuiſſes ; le ſang coule en partie par la plaie, & en partie par le Vagin : il ſurvient un vomiſſement de bile ; enfin quand la mort eſt prochaine, on remarque les mêmes ſymptômes qui arrivent dans les plaies du Cœur.

---

§. VII.

Obſervations utiles dans les Maladies des Articles.

LA GOUTTE.

IL y a pluſieurs ſortes de *Gouttes* ; la *Chiragre*, ou Goutte aux mains ; la *Podagre*, ou Goutte aux pieds ; & la *Sciatique*. Cette

Cette maladie des Articulations eſt ordinairement de longue durée ; & revenant par intervalles, elle fait beaucoup ſouffrir le Malade : il n'y en a auſſi preſque aucune, qui paſſe plus aiſément des peres aux enfans.

Quelquefois la Goutte ſe jette ſubitement ſur toutes les jointures ; mais le plus ſouvent elle prend peu à peu, & par degrés. Alors elle commence par quelques douleurs aux mains ou aux pieds, attaquant ſur-tout les perſonnes qui ſont d'un tempérament fort chaud ; & ces douleurs ſont ſi légeres, qu'on ne les prendroit jamais pour la Goutte, ſi on ne l'avoit éprouvée. De ces parties la douleur gagne avec le tems les autres articles, qui ſont principalement ſujets à ſes attaques.

Quand la Goutte eſt invétérée, elle ſe jette ſur les vertebres de l'épine du dos ; les joues, & quelquefois la gorge en reſſentent la douleur ; enfin il n'y a preſque aucune des jointures, qui ſoit exempte de ce tourment. L'endroit que la Goutte a attaqué, ſouffre à la moindre occaſion, & eſt également bleſſé du froid & du chaud. Mais ſoit que le mal ait vieilli avec la perſonne, qu'il ſoit ſurvenu dans la vieilleſſe, ou que dans un autre âge il ait formé un callus, il eſt impoſſible de le guérir radicalement. J'entends par callus, certains

nodus qui écartent les jointures les unes des autres, qui les disloquent & qui les courbent, en leur faisant perdre le mouvement.

Il est toujours plus facile de soulager les jeunes-gens qui ont la Goutte, pourvû qu'ils aiment le travail, qu'ils menent une vie réglée, & qu'ils aient le ventre libre ; sur-tout si l'humeur de la Goutte n'est pas mélangée de différens sucs, & que deplus il n'y ait aucune callosité formée. Il n'y a presque rien qui soulage davantage ceux qui sont attaqués de cette maladie, que la Dyssenterie, ou tout autre Dévoiement : comme au contraire rien n'y est plus pernicieux, que le trop grand usage du vin & des femmes. La fievre peut causer la Goutte, & en guérir. C'est un signe salutaire dans cette maladie, lorsqu'il survient des Varices, ou un flux d'urines troubles & grossieres.

Ces symptômes conviennent à la Goutte en général ; je passe à ceux qui sont particuliers à chaque espece.

La *Chiragre*, ou la Goutte aux mains, attaque le dessus ou le dedans, les jointures ou les ligamens des doigts, & s'y manifeste ordinairement par l'enflure, la rougeur, la chaleur, & une douleur qui se fait sentir par des élancemens. La *Podagre*, ou la Goutte aux pieds, se jette sur les

malléoles ou ſur la plante, & principalement ſur la jointure du pouce ; on la reconnoît aux mêmes ſignes qui caractériſent la précédente. Les Eunuques, les jeunes-gens qui n'ont pas encore goûté les plaiſirs de l'amour, les femmes qui n'ont pas leurs Regles, ſont rarement atteints de la Podagre. Dans l'une & dans l'autre eſpece de Goutte, la partie attaquée s'affoiblit & amaigrit. Quand il n'y a plus d'inflammation, les douleurs de la Podagre s'appaiſent au bout de quarante jours : elles ſont plus ordinaires au Printems & dans l'Automne.

La *Sciatique*, ou la Goutte à l'Iſchium, ne ſe fait pas ſentir à la jointure de la cuiſſe, mais au haut de la feſſe, & ſe communique de-là à la cuiſſe, à la jambe & au pied. Sa douleur ſe porte auſſi quelquefois aux aînes, & en irritant la Veſſie, cauſe une difficulté d'uriner : alors la cuiſſe eſt tantôt froide, & tantôt chaude. Rarement produit-elle de tumeur au-dehors, & plus rarement encore de la rougeur ou de la chaleur.

Cette maladie eſt de toutes les eſpeces de Gouttes celle qui cauſe de plus grandes douleurs. Elle vient ordinairement à la ſuite de quelque longue maladie, par le dépôt qui ſe fait de l'humeur goutteuſe ſur l'Iſchium. Elle dure très-long-tems ; & paſſe toujours

l'année, si l'on a un grand engourdissement à la partie malade; si la cuisse, la hanche & les lombes sont froids; si le ventre est paresseux, ensorte qu'il ne rende rien que l'on n'ait pris auparavant quelque purgatif, & que ce que l'on rend ne soit qu'une matiere glaireuse; enfin si la Verge est incapable d'érection, & si le Malade a passé quarante ans, Le Printems & l'Eté sont les deux saisons favorables pour guérir de cette maladie; & il y a peu à en espérer dans l'Automne ou dans l'Hiver. Les jeunes gens en sont aussi incommodés que les vieillards; mais ils en guérissent plus vîte; & en sont quittes avant le quarantieme jour: ils sentent aussi moins de froid & d'engourdissement dans la cuisse & aux lombes. Si dans cette maladie la douleur abandonne la hanche & les lombes pour descendre plus bas, il y a lieu de bien espérer; mais si sans quitter l'Ischium, elle se communique aux parties supérieures, c'est une fâcheuse marque. Quand le mal est invétéré, si la tête de l'os de la cuisse quitte la boîte de l'Ischium, la cuisse se flétrit aussitôt, & l'on ne peut plus marcher sans boiter, à moins qu'on n'y applique le feu. On sçait par plusieurs observations, que la Sciatique produit souvent l'Hydropisie.

La Podagre & la Sciatique reviennent

fort aisément après qu'on en a été guéri ; ce qui n'arrive pas aux autres especes de Gouttes. Si cette maladie se jette sur l'épaule, on n'y apperçoit ni chaleur, ni rougeur, ni tumeur. Lorsqu'elle attaque le coude ou le genou, l'enflure & la douleur sont très-sensibles ; mais il n'y a qu'une rougeur & une chaleur légeres.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 314. 368. 428. 430. 436. 437. 438. 439.

§. VIII.

Observations utiles dans les Maladies de la Peau.

I. *LA GALLE.*

LA peau du corps humain est sujette à un grand nombre d'incommodités fâcheuses, qui par elles-mêmes n'ont aucun danger, mais qui d'ailleurs sont dégoûtantes, & marquent la mauvaise disposition du corps. La *Galle* dont je vais parler d'abord, est une grande âpreté de la peau accompagnée de petits ulceres qui démangent, & quelquefois corrodent. Dans cette maladie le corps est couvert de pustules, tantôt plus humides & tantôt plus

feches, qui s'étant ouvertes, forment de petits ulceres d'où il fort de la fanie, & qui fe couvrent enfuite d'une croûte dure & folide. Le mal eft d'autant plus grand, que les galles font plus nombreufes, que la démangeaifon eft plus forte, qu'il y a moins de parties qui en foient exemptes; & que le fommeil en eft plus troublé. La Galle, quand elle eft telle, a de mauvaifes fources, & ne fe guérit que difficilement : c'eft pour cette raifon qu'on la nomme Galle férine ou fauvage.

Il y a des perfonnes qui guériffent parfaitement de la Galle, d'autres auxquelles elle revient en certains tems de l'année : les vieillards ne s'en délivrent que très-rarement. La plus mauvaife eft celle qui vient à la tête.

Voyez en général pour la cure des Maladies de la Peau le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 248. & fuiv.

II. *L'IMPETIGO.*

L'*Impetigo* eft un mal plus fâcheux encore que la Galle. C'eft une âpreté de la peau caufée par des duretés feches, qui font accompagnées de démangeaifons fort incommodes. Ce mal attaque ordinaire-

ment les mains ou les pieds; & il y en a de quatre eſpeces.

La moins fâcheuſe eſt celle qui approche de la Galle. Elle rend la peau âpre, rouge & dure, & cauſe des envies de gratter très-vives : c'eſt ce qu'on nomme communément *Gratelle*.

Dans la ſeconde eſpece plus mauvaiſe que la précédente, la peau eſt plus rude, plus rouge, & couverte de puſtules plus élevés. Cette eſpece *d'Impetigo* que nous nommons *Dartres*, eſt le *Lichen* des Grecs. Dans cette maladie l'éroſion eſt plus forte; la peau dans ſes inégalités s'en va par écailles; le mal s'étend & gagne les parties voiſines, ſe diſſipe, & reparoît communément en certains tems.

La troiſieme eſpece d'I*mpetigo* eſt encore plus fâcheuſe & plus dangereuſe que la précédente. Elle attaque les tempes, ou tout le haut de la tête juſqu'aux tempes; & il ne paroît pas que jamais on puiſſe en guérir parfaitement. La peau eſt fort denſe & épaiſſe, plus dure & plus enflée que dans les eſpeces précédentes, & crevaſſée par trop de ſéchereſſe : l'éroſion eſt auſſi plus forte; & il ſe détache de la peau des écailles noirâtres qui reſſemblent à du ſon : les Grecs appellent cette maladie Ψῶρα.

Enfin la quatrieme eſpece d'I*mpetigo*,

qui eſt de toutes la plus mauvaiſe & la plus difficile à guérir, eſt la *Lepre.* Elle gagne inſenſiblement tout le corps par ſon éroſion, & par ſon humeur impure rend la peau de couleur blaffarde, & comme toute couverte de cicatrices. En effet elle devient extrêmement dure, crevaſſée, & couverte d'écailles pâles ou blanchâtres, qui en ſe détachant, laiſſent couler le ſang.

Les Dartres négligées dégénerent facilement en la troiſieme eſpece de Galle, & celle-ci en *Lepre.* Ceux qui ſont attaqués de l'une ou de l'autre de ces deux dernieres, amaigriſſent pour l'ordinaire inſenſiblement. L'*Impetigo* differe de la Galle proprement dite, en ce que dans la premiere les puſtules ſont ſeches, & qu'il n'en ſort ni humeur ni ſanie, comme il arrive dans la Galle.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 379. 388.

III. *LE VITILIGO.*

JE vais parler à préſent du *Vitiligo*, maladie dans laquelle la peau eſt infectée de taches diverſement arrangées, diſtinctes les unes des autres, & qui changent ſouvent de place : la partie qui en eſt attaquée eſt engourdie, ou même tout-à-fait inſenſible. On en compte

deux eſpeces ; l'*Alphe* & la *Leuce*.

Dans la premiere les taches ſont ſeulement ſuperficielles, & reſſemblent à une ombre qui obſcurcit la peau : elles ſont blafardes ou noires ; ce qui fait qu'on diſtingue l'*Alphe* blanc de l'*Alphe* noir, que les Grecs appellent *Melas*.

A l'égard de la *Leuce*, elle n'eſt pas ſeulement ſuperficielle à la peau, mais toutes les chairs en ſont pénétrées ; & elle eſt plus blanche que l'*Alphe*. Les poils tombent par tout le corps ; & il en renaît de nouveaux, blancs, déliés, & ſemblables en tout au poil follet.

A moins que l'*Alphe* ne ſoit invétéré, il ne paſſe preſque jamais la peau ; la *Leuce* au contraire perce la peau, les chairs, & va juſqu'aux os. L'*Alphe* peut ſe diſſiper par les remedes ; mais on ne guérit preſque jamais de la *Leuce*, ou ſi l'on en guérit, elle laiſſe toujours dans les endroits qu'elle quitte des traces ineffaçables de ſa couleur. Dans cette ſeconde eſpece les poils ſont blancs ; dans l'autre ils ne perdent point leur couleur naturelle. Si dans l'*Alphe* on perce la peau avec une aiguille, il en ſort du ſang ; dans la *Leuce* on en tire ſeulement une ſanie fort délayée : l'une & l'autre ſont vagues, & changent de place ; mais dans les uns leur mouvement eſt plus lent, & plus prompt dans les autres.

Voici comment on peut connoître, si ces maux sont guérissables ou non. On incise la peau, ou bien on la perce avec une aiguille; & s'il en sort du sang, comme nous avons dit que cela arrive le plus souvent dans l'*Alphe*, on peut espérer de guérir; ce qu'on ne doit pas se promettre, s'il n'en coule qu'une sanie blanchâtre & délayée. Il est également inutile de recourir aux remedes, si le mal est invétéré; s'il attaque un grand espace, & plusieurs endroits du corps; s'il a pénétré bien avant dans les chairs; si la couleur de l'endroit affecté est fort différente de la naturelle, & si l'on n'y remarque aucune rougeur; enfin si la peau étant frottée d'un linge grossier, ne change point de couleur. La Cachexie est la cause ordinaire de ces especes de maux, auxquels sont plus exposés ceux qui sont attaqués de la premiere maladie.

IV. *Les Exanthemes.*

PROPOSONS maintenant nos remarques sur les *Exanthêmes*. Tandis qu'ils n'affectent encore que l'intérieur, & avant qu'ils paroissent, le corps devient pesant; on sent des especes de picottemens universels, & une grande douleur de tête, qui se

communique en partie à la poitrine, à la gorge & au dos : la bouche est si seche, qu'elle ne rejette qu'avec peine quelques crachats épais; les yeux s'enflent, le nez démange, la voix devient rauque, la respiration est fréquente & difficile, tout le visage est rouge & enflammé : cependant on est assoupi, & saisi d'une fievre assez semblable à la Synoque.

Lorsque l'humeur corrompue commence à pousser au-dehors, tous les symptômes précédens sont plus marqués, principalement la douleur de tête & la difficulté de respirer : à l'égard du pouls, il demeure également fréquent, fort & vîte, comme auparavant. Au commencement de l'éruption, tout le visage se couvre de taches qui forment des pustules, dont les unes s'élevent en pointe, les autres s'étendent en largeur : nous nommons ces dernieres *Pustules larges*, & les autres *Pustules élevées*; celles-ci s'ulcerent & démangent, ce qui n'arrive pas aux premieres. La Crise de cette maladie se fait, ou par les selles qui évacuent l'humeur corrompue, ou par des sueurs abondantes.

Il y a fort peu de personnes, qui dans leur jeunesse n'aient été attaquées dumoins une fois de cette maladie : les enfans & les jeunes-gens y sont le plus sujets; elle est rare & très-dangereuse dans les vieil-

lards. Du-reste quoique l'on puisse en être pris dans toutes sortes de saisons, elle est cependant plus fréquente au Printems & sur la fin de l'Automne, & attaque plutôt les personnes humides, que celles qui sont d'un tempérament sec. Au-reste les Exanthêmes les moins dangereux sont ceux qui paroissent promptement; ce qui se fait quelquefois au moment même que l'on en est attaqué, quelquefois aussi au troisieme, au quatrieme, & même au cinquieme jour de la maladie. Il n'y a non plus aucun danger lorsque les pustules sont élevées, & mûrissent promptement; qu'elles sont rouges, grandes, & éloignées les unes des autres; qu'outre cela la fievre n'est pas violente, & qu'elle cesse aussi-tôt que les taches ont paru. Celles qui ne paroissent que lentement, sont dangereuses, sur-tout si elles sont violettes, parce qu'elles sont souvent suivies de la Syncope. On doit de même se défier de celles qui sont livides, vertes ou noirâtres, & qui souvent rentrent & reviennent alternativement. Elles ne sont pas moins à craindre, lorsqu'elles sont suivies d'une fievre violente; que la difficulté de respirer est très-grande; que les inquiétudes sont extraordinaires, la soif ardente & les forces épuisées.

Quand tous ces symptômes sont réunis, la plûpart des malades meurent; ce qui

arrive ſur-tout ſi les puſtules ſont larges. La Syncope, ou les urines vertes, lorſque le Malade eſt fort affoibli, ſont encore un ſigne de mort. Il eſt également pernicieux, de rendre des urines noires, après en avoir rendu de ſanglantes.

Rien ne mérite plus d'attention dans cette maladie, que la reſpiration & la voix : tant que l'une & l'autre conſervent leur état naturel, l'eſpérance eſt grande ; mais il y a beaucoup à douter dès qu'on y remarque de l'altération. Ceux qui ſuccombent à cette maladie, meurent ſuffoqués comme d'une Eſquinancie, ou périſſent par des tranchées & des Dévoiemens, qui épuiſent toutes les forces de la nature. Quelquefois les Exanthêmes deviennent fort communs par la mauvaiſe température de l'air, ſans qu'il y ait du danger, ni aucun ſigne de peſte ; ſouvent auſſi ils vont de compagnie avec la peſte, & les mauvaiſes criſes de la *Fievre de ſang*, ou des *Fievres inflammatoires*. On en meurt rarement, lorſque les puſtules ſont élevées ; mais il eſt également rare que l'on en réchappe, quand elles ſont larges & plattes.

§. IX.

Obſervations utiles dans les Maladies qui attaquent indifféremment diverſes parties du Corps, & qui ne ſont particulieres à aucune.

I.° L'INFLAMMATION.

L'*INFLAMMATION*, que les Grecs nomment *Phlegmon*, ſe reconnoît aux ſignes ſuivans. La partie malade eſt enflée, & réſiſte à la compreſſion ; on y ſent de la tenſion, de la chaleur & une rougeur ſenſible, avec une douleur par élancemens. l'Inflammation peut ſe diſſiper par la réſolution inſenſible de l'humeur ; ce qui eſt à ſouhaiter : quelquefois auſſi elle acquiert de la malignité ; ce qui eſt très-mauvais : ou bien ayant été mal traitée, elle dégénere en Squirre ; ce qui eſt toujours fâcheux.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 50 & ſuiv.

II. *LA GANGRENE, & LE SPHACELE.*

LA *Gangrene* & le *Sphacele* ſont ſouvent les ſuites d'une grande inflammation.

Dans la Gangrene, la partie eſt mortifiée, & tend à l'extinction de la chaleur naturelle : alors les couleurs vives produites par l'inflammation diſparoiſſent ; & la douleur avec les battemens ſe diſſipe en même-tems.

Dans le Sphacele, que les Latins ont nommé *Syderatio*, la partie, après avoir perdu entiérement le ſentiment, le mouvement & la vie, devient toute noire, molle, corrompue, fétide & cadavereuſe. Cet accident conduit promptement à la mort, ſi l'on n'y remédie de bonne heure par l'amputation du membre gâté.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 322 & ſuiv. 415, 423, 442.

III. *LE CHARBON.*

JE crois devoir faire auſſi quelques obſervations ſur la maladie que les Grecs appellent *Anthrax*, & que nous

nommons *Charbon*. On ſent d'abord une grande démangeaiſon à l'endroit où il doit s'élever : il devient enſuite d'un rouge obſcur ſemblable à la couleur de la poix-réſine ou du bitume ; & l'on y reſſent une douleur très-vive. Auſſitôt après paroiſſent une ou pluſieurs puſtules fort enflammées, mais peu élevées, dont la couleur eſt noire, quelquefois livide ou pâle. Quand la puſtule s'eſt ouverte, il ſe forme un ulcere couvert d'une croûte épaiſſe, comme celle que pourroit faire l'impreſſion d'un fer chaud. Ses bords ſont enflammés, & brûlés par l'ardeur du mal ; enſorte que dans cet endroit la peau eſt ſi intimement attachée aux chairs, qu'il eſt impoſſible de l'en ſéparer. Les parties voiſines participent de concert à l'incommodité de la chaleur & de la douleur ; & outre ces accidens, il ſurvient de tems en tems un friſſonnement qui agite le Malade, & qui eſt ſuivi d'une fievre accompagnée de nauſées, d'aſſoupiſſement & de palpitations. Le Charbon ne ſuppure point ; mais quelques petites parties de cette chair corrompue & cautériſée par l'ardeur du mal venant enfin à ſe détacher, il ſe forme un ulcere profond & ſordide.

Cette maladie eſt très-aiguë, & mortelle, ſur-tout quand elle eſt accompagnée de fievre, & que le Charbon n'eſt pas

éloigné des principaux Viſceres, comme lorſqu'il eſt placé aux aiſſelles ou aux aînes, parce qu'il y a lieu de craindre qu'il ne rentre plus facilement en-dedans; ce qui ne peut arriver ſans mettre le Malade dans un danger certain de la vie, principalement ſi l'on remarque en même-tems pluſieurs autres mauvais ſymptômes. Souvent même lorſque le Charbon paroît à l'eſtomac ou à la gorge, il donne la mort ſur le champ.

Le Charbon qui eſt rouge, eſt le moins dangereux: s'il eſt pâle, on peut encore eſpérer; mais celui qui eſt noir eſt très-peſtilentiel & pernicieux. Les Charbons de toute eſpece devancent & accompagnent le plus ſouvent la peſte; & alors ils ſont tous abſolument funeſtes. Que s'il en arrive dans un autre tems, quoique les douleurs violentes qu'ils cauſent puiſſent effrayer, on peut cependant en guérir aſſez facilement.

IV. *L'Eresypele.*

FAISONS auſſi quelques remarques ſur l'*Eréſypele*, ſoit ſimple ou accompagné d'ulcere. L'un & l'autre ont ceci de commun, qu'ils commencent ordinairement par un friſſon ſuivi de la fievre;

que la douleur & l'enflure ſont moins grands que dans l'inflammation; qu'ils ſe répandent ſur toute la peau; que leur couleur eſt d'un rouge mêlé de jaune, qui diſparoît quand on preſſe du doigt ſur la peau, & qui ſe remontre dès qu'on retire la main; qu'outre cela dans l'un & dans l'autre il n'y a ni battemens, ni à plus forte raiſon aucune tenſion; qu'ils gagnent également les parties voiſines, & portent de même de la douleur & le feu dans celle qu'ils affectent,

L'Eréſypele ſimple cauſe une légere inflammation, & une rougeur ſans ulcere: nous l'appellons *Goutte-roſe* à cauſe de ſa couleur; & Hippocrate le nomme Ἐπιφλόγισμα dans ſes Aphoriſmes. Le même Auteur dit, qu'il eſt mortel dans l'Eſquinancie, ſi ayant paru à la poitrine, il rentre auſſi-tôt en-dedans.

Au reſte quand l'Eréſypele eſt accompagné d'ulcere, ce qui s'appelle proprement *Feu ſacré*, tantôt il n'y a que la ſurface de la peau qui ſoit endommagée, & ſur laquelle il ſe faſſe des eſpeces de croûtes furfureuſes; tantôt auſſi toute ſon épaiſſeur s'ulcere, & ſe couvre de puſtules, qui étant ouvertes, rendent une ſanie purulente.

L'Eréſypele vient le plus ſouvent au viſage, & ſe répand quelquefois ſur toute

la face qui devient enflée à cette occaſion: ſi l'on n'y remédie au plutôt, le mal gagne quelquefois de maniere qu'il peut ſuffoquer le Malade. Il eſt auſſi ordinairement à craindre, lorſqu'il vient à l'occaſion d'une fracture, ou d'une plaie dans laquelle l'os eſt découvert.

Il eſt toujours bon que l'Eréſypele ſorte en-dehors, & très-dangereux qu'il rentre en-dedans. La pourriture & la ſuppuration de la partie attaquée ſont funeſtes dans cette maladie; ce qui n'arrive preſque jamais dans l'Eréſypele ſimple, parce qu'il eſt plus diſpoſé à ſe diſſiper par une tranſpiration inſenſible.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*; pag. 315 & ſuiv.

V. *LE HERPES.*

JE vais parler à préſent d'un autre vice de la peau, qui approche aſſez de l'Eréſypele; on le nomme *Herpes*, ou *Papules*. Il y en a de deux eſpeces; l'un ſimple & plus doux, l'autre rongeant & malin; ce qui lui a fait donner par les Grecs le nom de *Sauvage*.

Dans le Herpes ſimple, la ſurface de la peau ſe couvre de petites puſtules qui la

hérissent, la corrodent légérement, & y causent de la rougeur & des démangeaisons; elles s'étendent en rond; & assez souvent tandis que le milieu guérit, les bords gagnent les environs. Ces pustules ressemblent aux grains de millet; de-là vient qu'on les nomme Pustules milliaires. Mais dans le Herpes rongeant, non-seulement la surface de la peau s'ulcere, comme dans l'autre espèce : elle est même toute pénétrée du mal; & l'érosion ainsi que la rougeur sont plus grandes : outre cela lorsque les pustules sont ouvertes, il se forme de petits ulceres secs, d'où il ne sort ni sanie ni pus; en quoi ce mal differe du *Feu sacré*, auquel il est d'ailleurs tout semblable : car dans ce dernier les pustules sont grandes, ulcérées, humides, & rendent une sanie purulente.

Le Herpes est le moins dangereux de tous les ulceres qui s'étendent en rongeant. Il est cependant long & difficile à guérir, sur-tout lorsqu'il ne s'étend pas en rond; & si l'on en guérit alors, il se change en *Impetigo*.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 248 & suiv. 431.

VI. *L'Œdeme.*

L'*Œdeme* eſt une tumeur lâche, molle & blanche, ſans douleur, ſans chaleur, & qui conſerve l'impreſſion du doigt lorſqu'on la touche. Cette tumeur vient aſſez ſouvent aux pieds, & quelquefois auſſi entreprend tout le corps, comme il arrive dans la Leucophlegmatie, la Phthiſie & la Cachexie. Elle ſe diſſipe aſſez ſouvent par la réſolution de l'humeur; ou bien elle dégénere en nodus & en duretés. Ce mal eſt aſſez ordinaire en Hiver à ceux qui donnent dans la crapule, & aux vieillards.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 319, 331.

VII. *Le Squirre.*

A L'égard du *Squirre*; c'eſt une tumeur dure qui réſiſte au tact, & qui eſt inſenſible lorſqu'elle eſt formée. Sa couleur eſt entre le rouge & le noir; elle eſt petite dans le commencement, & s'augmente peu à peu. Le Foie, & plus ſouvent la Ratte, ſont expoſés à ce mal, qui donne aſſez ſouvent naiſſance à des maladies

dangereuſes & mortelles : il attaque auſſi quelquefois les autres parties, lorſqu'une Inflammation ou un Eréſypele a été mal traité.

Le Squirre eſt ſujet à un ſentiment de douleur, quand on le preſſe lorſqu'il eſt encore nouveau, & peut ſe guérir ; mais quand il eſt invétéré, il devient tout-à-fait inſenſible & incurable. Quelquefois le Squirre ſe réſout de lui-même ; quelquefois auſſi il conſerve toujours ſa dureté, ou même dégénere en Cancer.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 397 & ſuiv.

VIII. *LES ECROUELLES*, ou *HUMEURS FROIDES*.

LES *Ecrouelles* ont quelque rapport avec ce mal. Ce ſont des tumeurs dures, qui affectent principalement les glandes du col, où elles s'arrangent les unes proche des autres, & d'où elles gagnent quelquefois les aiſſelles, la poitrine, & le ſein des femmes ; quelquefois auſſi elles naiſſent aux aînes. Elles ſont quelquefois ſupportables ; & alors elles ſont égales, rondes, ſéparées entr'elles, d'une dureté médiocre, ſans inflammation, ſans douleur, & en tout ſemblables au Squirre.

Mais lorſque le mal eſt aigri & invétéré, il ſe forme un ulcere rongeant & dépaſcent, qui corrode non-ſeulement la partie affectée, mais encore les chairs voiſines, & dont la malignité eſt telle, qu'il approche quelquefois de la nature du Cancer. Alors la fievre ſurvient, la tumeur eſt inégale, on y ſent de la douleur avec des élancemens, & les veines paroiſſent gonflées en cet endroit. Le mal s'aigrit lorſqu'on le touche : il dure autant que la vie, parce qu'il ne mûrit jamais; & ſoit qu'on le traite par le fer ou par les remedes, il renaît preſque toujours proche de la cicatrice.

Les Ecrouelles ſont très-difficiles à guérir, & attaquent principalement les enfans, ſur-tout s'ils ont le col court, les tempes applaties & les machoires larges; mais elles ſont moins dangereuſes à cet âge. Les perſonnes d'un âge plus avancé y ſont moins ſujettes, ſur-tout les vieillards; mais s'il leur en vient, ils en guériſſent très-difficilement. On prétend que les Ecrouelles indolentes ſont les moins traitables.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 78 & ſuiv.

IX. *LE CANCER.*

LE *Cancer* eſt un mal fort dangereux, & également ennuyeux par ſa durée; les Grecs l'appellent *Carcinome*. C'eſt une tumeur dure, ronde, inégale, dont la vue eſt plus dégoûtante que celle du Charbon, mais qui n'eſt pas auſſi enflammée. Elle cauſe de la douleur dans toutes les parties voiſines; & quoiqu'elle paroiſſe mollaſſe à la vue, elle eſt très-dure au toucher. Les veines qui l'environnent ſont quelquefois gonflées, pâles ou livides, & ſemblent courbées, enſorte que le Cancer repréſente aſſez bien des pattes d'Ecreviſſe.

Quand il commence à paroître, il n'eſt que de la groſſeur d'un pois, dur, rond, d'une couleur obſcure, quelquefois ſans aucune douleur ni chaleur, ſouvent auſſi avec l'une & l'autre; mais augmentant avec le tems, il égale d'abord une feve en groſſeur, enſuite une noix, & même quelque choſe de plus.

Le Cancer eſt ulcéré, ou ne l'eſt pas. S'il l'eſt, outre les ſymptômes que je viens de marquer, l'humeur corrode & creuſe continuellement la partie affectée, qui a l'air d'une chair corrompue, d'où ſort une ſanie empeſtée, ténuë, noire ou jaune, auſſi

aussi insupportable par son odeur que par sa quantité : l'ulcere même est inégal ; ses bords sont gonflés, calleux & renversés, & il devient dégoûtant au dernier point, par l'ordure épaisse qu'il rend. Le Malade est tourmenté d'une fievre lente continue accompagnée de fréquentes défaillances, sur-tout si le Cancer n'est pas éloigné du cœur. Quelquefois le sang sort de l'ulcere avec effusion, à l'occasion de quelque veine qui s'est ouverte ; & le mal s'étendant de plus en plus, s'insinue dans les parties voisines, jusqu'à ce qu'il donne la mort.

On doit observer, que quoique le Cancer puisse attaquer indifféremment toutes les parties du corps, il s'attache cependant le plus souvent au sein des femmes, à la bouche, aux yeux, à la Matrice, à la Verge ou à l'Anus, sur-tout si les Ordinaires ont été long-tems supprimés, si l'on s'est guéri d'anciennes Hémorrhoides, ou si l'on a été long-tems tourmenté de la fievre quarte.

Lorsque le Cancer est récent, & qu'il n'a pas encore jetté de profondes racines, il y a moyen de le guérir ; mais quand une fois il s'est fortifié & enraciné dans quelque partie, rien ne peut l'extirper, principalement s'il est ulcéré : au contraire les remedes ne servent qu'à aigrir le mal, au-lieu de le dissiper. Car si l'on y applique

le fer, il en devient plus violent & plus malin, & cause infailliblement la mort: après l'extirpation même il renaît de la cicatrice, & augmente sans cesse jusqu'à ce qu'il ait ôté la vie.

Voyez pour la cure le *Manuel des Dames de Charité*, pag. 299.

X. *LA PLAIE.*

IL me reste à parler des Plaies & des Ulceres. La *Plaie* la moins dangereuse est celle qui entre dans les chairs en ligne droite, & qui divise seulement les fibres, sans les froisser ni les déchirer: car il vaut mieux être blessé d'un trait aigu, que d'un fer émoussé.

Une Plaie est mauvaise, quand la blessure a emporté quelque partie de la chair, ou lorsque la peau étant séparée d'un côté, elle pend de l'autre: la plus dangereuse est celle qui est faite en rond; elle est mortelle au Cœur, au Cerveau, à l'Estomac, à la Veine-porte, à la Moëlle de l'épine du dos, au milieu du Poumon, à quelqu'un des Intestins grêles, & à quelque veine ou artere considerable de la Gorge. Le péril est également certain, mais plus éloigné, quand les membranes du Cerveau sont offensées, ou la subs-

tance du Foie, les Reins, la Ratte, la Matrice, la Veſſie ou le Diaphragme. Le même accident eſt dangereux aux Aiſſelles & aux Jarrêts, lorſqu'il a ouvert quelque gros vaiſſeau dans ces parties ; ce qui doit s'entendre auſſi de l'Anus & des Teſticules, parce qu'alors il eſt difficile d'empêcher l'Hémorrhagie. La Plaie n'eſt pas moins à craindre dans les parties décharnées, aux jointures, à l'entre-deux des doigts, à l'Epaule, à l'Aîne, aux Tendons, aux Nerfs, aux Arteres, aux Membranes, aux Os & aux Cartilages : en un mot il y a toujours du danger, quand la Plaie eſt conſidérable.

Les enfans & les jeunes-gens guériſſent plutôt de quelque Plaie que ce ſoit, que les vieillards, un homme robuſte plutôt qu'un homme infirme, un homme qui a de l'embonpoint plus aiſément qu'un autre qui eſt trop maigre ou trop gros ; enfin un homme ſobre plutôt que celui qui eſt adonné au vin & aux femmes. Les Plaies ſe guériſſent promptement au Printems, plus lentement en Eté & en Hiver, & plus tard encore en Automne. Si elles ſont ſuivies de Convulſions, elles ſont mortelles. Hippocrate croit auſſi, que dans les Plaies c'eſt une mauvaiſe marque de n'avoir pas le ventre libre.

XI. *L'Ulcere.*

ON peut faire auſſi quelques obſervations générales ſur l'*Ulcere*. Il n'eſt pas toujours ſimple : car tantôt il eſt accompagné d'enflure & de meurtriſſure, ou bien couvert d'une chair ſuperflue : tantôt il eſt plein de Varices : quelquefois auſſi ſes bords ſont durs & livides : d'autres fois après s'être cicatriſé, il s'enflamme & creve de nouveau au bout de quelque tems ; ce qui arrive principalement, lorſque l'os qui ſe trouve placé deſſous eſt carié. C'eſt ce qu'il eſt facile de ſçavoir, ſi l'on obſerve que d'abord l'os devient gras & huileux, qu'enſuite il noircit, & enfin ſe carie.

L'Ulcere malin eſt celui que les Grecs appellent *Cacoëtique* : il ſe cicatriſe difficilement ; ce qui lui a fait donner le nom de *Dyſepulotique*. On a obſervé, que cette ſorte d'Ulcere eſt ſur-tout ordinaire dans la Cachexie, dans les maladies du Foie & de la Ratte ; & alors ſes bords ſont preſque toujours calleux, ou bien il eſt environné de Varices, & le Malade a l'air livide & décoloré. Cet Ulcere devient auſſi quelquefois rongeant, & ronge & corrode, non-ſeulement les chairs

corrompues, mais encore les chairs vives des environs ; ce qui l'a fait appeller *Dépascent.* Cette malignité lui vient quelquefois de l'imprudence du Médecin, qui a aigri le mal par des remedes trop mordicans ; il est encore souvent une suite du *Feu sacré*, & de ces pustules qui procédent d'une bile âcre, & qui sont accompagnées de grandes démangeaisons. L'Ulcere nommé *Phagédénique* est de même genre : il s'étend en long & en large, rongeant la peau & les premieres chairs. C'est aussi quelquefois un Ulcere caverneux, dont l'orifice est étroit, & qui pénétrant fort avant dans les chairs, y creuse de toutes parts des sinus, dont le contour est dur & calleux, ou ne l'est pas. S'il l'est, on donne alors à l'Ulcere le nom de *Fistule*, sur laquelle on peut faire plusieurs importantes observations.

Il y a une espece de Fistule facile à guérir, une autre plus difficile, & une troisieme qui est absolument incurable. Si la Fistule est simple & nouvellement formée dans la chair, elle est facile à guérir, sur-tout lorsque la personne est saine & jeune. Sa cure est difficile, lorsqu'elle attaque un Os, un Cartilage ou un Nerf ; lorsqu'elle a blessé quelque Article ; ou bien si elle a pénétré jusqu'à la Vessie, au Poumon, à la Matrice, à quelque gros vais-

ſeau, ſoit veine ou artere, à la Poitrine, à l'Eſtomac, au Goſier, aux Inteſtins, ou à d'autres cavités. Dans ce cas, quelquefois il y a du danger, quelquefois auſſi la mort eſt certaine, ſur-tout ſi le Malade eſt vieux, & ſi le corps eſt cacochyme ou languiſſant.

S'il ſort de la Fiſtule plus de matiere qu'un ſeul Ulcere ne peut en fournir, il eſt évident qu'il y a pluſieurs ſinus; & alors s'il en coule un pus blanc, léger & abondant, c'eſt ſigne que l'Ulcere n'eſt que dans les chairs : que ſi le pus conſervant toujours la même couleur, eſt plus ténu & en moindre quantité, c'eſt une marque que l'Ulcere eſt dans une partie nerveuſe. Le pus qui ſort du nerf même, eſt gras, huileux, & outre cela cauſe de la douleur: ſi quelque veine eſt endommagée, le pus eſt de tems en tems mêlé de ſang: ſi l'os eſt attaqué, il en coule une liqueur ténue.

Au reſte tout Ulcere, quel qu'il ſoit, principalement s'il eſt profond, étroit & calleux, quand il a duré plus d'un an, affecte certainement l'os. C'eſt ce dont il eſt facile de s'appercevoir, lorſqu'en introduiſant la ſonde dans la Fiſtule, la pointe de l'inſtrument ne gliſſe point ſur l'os, mais s'arrête à l'endroit où on l'a portée d'abord; ce qui ne prouve encore

qu'un commencement de carie : que ſi la ſonde appuie ſur une ſurface raboteuſe & inégale, c'eſt ſigne que la carie eſt plus conſidérable. Il eſt très-difficile de guérir une Fiſtule, ſur-tout quand elle eſt invétérée, qu'elle a jetté de profondes racines, & qu'elle a pluſieurs ſinus. Tout Ulcere qui ſe renouvelle peu de tems après avoir été cicatriſé, tend à former une Fiſtule.

Un Ulcere devient quelquefois ſi malin & ſi virulent, qu'il cauſe la mortification & la Gangrene. Un Ulcere de cette nature a je ne ſçai quelle viſcoſité, ou des chairs molles ; ou bien il eſt couvert d'une croûte fétide, d'où ſort une odeur de cadavre ou de chair corrompue : cet Ulcere, ſi on l'aigrit, peut dégénérer en Sphacele, & donner la mort. Au reſte on doit tenir pour certain, que tout Ulcere eſt mauvais, lorſqu'il dure long-tems; qu'il eſt ſurvenu à la ſuite d'une maladie, ou que ſes bords ſont liſſes & ſans poil. Si les poils renaiſſent aux environs de l'Ulcere d'où ils ſont tombés, c'eſt un bon ſigne. L'Hémorrhagie qui ſurvient après des battemens violens dans un Ulcere, paſſe pour dangereuſe. Quand au-deſſus des Ulceres, des tumeurs diſparoiſſent ſubitement, ſi cela arrive dans la partie antérieure du corps, la Pleuréſie ou le Délire ſont à craindre ; & ſi c'eſt au dos, on doit appréhender une

Convulſion ou le Tetanus : le meilleur de tout cela ſeroit un Dévoiement. C'eſt encore un mauvais préſage pour les Malades qu'une longue inſomnie, la difficulté de reſpirer, la ſoif, le dégoût & la fievre, ou ſi le pus qui ſort eſt noir, ou féculent & fétide; mais rien n'eſt plus mauvais, que la défaillance.

Il me reſte à faire quelques obſervations ſur le *Sang*, la *Sanie* & le *Pus*, qui ſont communs aux Ulceres & aux Plaies.

Perſonne n'ignore ce que c'eſt que le *Sang*. La *Sanie* que les Grecs appellent *Ichor*, eſt non-ſeulement plus ténue que le Sang, mais même qu'aucune autre humeur : elle n'eſt nullement glutineuſe, mais blanchâtre, ou rougeâtre.

Il y a une autre eſpece d'humeur plus épaiſſe & plus glutineuſe que la Sanie : les Grecs l'appellent *Meliceris*, à cauſe qu'elle a quelque reſſemblance avec le miel blanc; pour nous, nous la nommons *Virus*, d'où eſt venu le terme d'Ulcere virulent.

A l'égard du *Pus*, il eſt encore plus épais & plus blanc; mais il n'eſt pas auſſi viſqueux, que l'ordure qui ſe colle & s'attache aux chairs ulcérées dans cette ſorte d'Ulcere que l'on nomme ſordide.

Le meilleur *Sang* eſt chaud, rouge, médiocrement épais, ſans être ténace; celui-là au contraire eſt mauvais, qui eſt trop

ténu ou épais, livide, noir, chargé de pituite, ou de diverſes couleurs.

Les mauvaiſes qualités de la *Sanie* ſont d'être trop abondante, trop ténue, livide, pâle, noire, glutineuſe, fétide, chaude & rongeante; elle eſt meilleure, lorſqu'elle eſt en petite quantité, médiocrement épaiſſe, rougeâtre ou blanchâtre.

Le *Virus* abondant ou trop épais eſt de mauvaiſe condition; celui qui a des qualités contraires, eſt le plus tolérable.

Le *Pus* n'a par lui-même rien de mauvais; & il eſt d'autant meilleur, qu'il eſt en moindre quantité, plus épais & plus blanc: on veut encore qu'il ſoit léger, égal, d'une ſeule couleur, & ſans odeur. Il doit outre cela convenir avec ſa cauſe, tant à l'égard de la quantité, que pour le tems, & pour la grandeur de la plaie: car il en ſort davantage d'une grande plaie, & tandis que l'inflammation dure encore. Au contraire le Pus eſt mauvais, quand il eſt ténu & délayé en forme de ſéroſité, principalement s'il eſt tel dès l'abord, ou bien s'il eſt pâle, livide, féculent ou fétide.

Il faut auſſi remarquer, qu'il peut couler du Sang d'une plaie déja prête à ſe fermer, de même que lorſqu'elle eſt nouvelle: au lieu qu'il ne coule jamais de Pus d'un ulcere, que quand il commence à

ſe guérir; que la Sanie n'en ſort, que quand il eſt nouveau & encore cru ; enfin que le Virus vient toujours d'un Ulcere malin.

XII. *LA VARICE*, & *L'ANEVRYSME.*

JE finis par ce qui regarde la dilatation d'une veine ou d'une Artere : nous appellons la premiere *Varice*, & l'autre *Anévriſme*. Dans l'une & dans l'autre le vaiſſeau s'engorge, & ſe remplit de ſang ; mais celui de la Veine eſt groſſier, & celui de l'Artere plus ſpiritueux. Ici la pulſation eſt grande, pleine, & ſouvent douloureuſe ; ce que l'on ne remarque point dans la Varice. Dans l'une & dans l'autre la partie eſt enflée ſans douleur : la tumeur s'abaiſſe ſous le doigt quand on la preſſe, & ſe rétablit auſſi-tôt que le doigt la quitte.

Les Varices ſont plus communes aux jambes qu'aux autres parties, principalement dans les femmes enceintes, & dans ceux qui ſortent d'une Fievre quarte, ou qui ont été guéris d'Hémorrhoïdes opiniâtres. L'Anévryſme affecte, tantôt les Arteres des parties extérieures, telles que celles de la gorge, de la poitrine, des mains & des pieds, tantôt celles des parties internes, principalement celles qui ſont au-deſſous de la poitrine proche de la Ratte & du Mézentere.

Fin du ſecond Livre.



TABLEAU DES MALADIES.

LIVRE TROISIEME,

Où l'on traite des Pronoſtics que l'on peut tirer au ſujet, tant des Maladies en général, que de chacune en particulier.

APRÈS avoir traité dans les deux Livres précédens des Maladies qui affligent tout le corps humain, ou qui attaquent ſeulement une de ſes parties, je penſe qu'il eſt à propos que je diſe un mot en général des unes & des autres. Car il n'eſt pas peu important de bien connoître la nature de chaque maladie, ſa force, ſa durée, & quel doit en être l'événement;

comme auſſi de ſçavoir en quelle autre maladie elle peut ſe changer ; quel âge, quelle ſaiſon de l'année, quels tems, quels lieux y ſont le plus ſujets. Il n'eſt pas nonplus inutile dans les maladies, d'examiner la ſituation de l'eſprit du Malade, ſes mœurs, ſes diſcours, ſes rêves, l'air de ſon viſage, l'état préſent des viſceres, ſa reſpiration, ſon pouls, ſon appétit, le régime qu'il obſerve, ſes geſtes, ſes attitudes, enfin ſa diſpoſition préſente & ſes excrémens, afin de tirer de tout cela de juſtes indications. C'eſt ce dont j'entreprends de parler dans ce dernier Livre.

I. *DES MALADIES EN GÉNÉRAL.*

LEs Maladies aiguës, & qui donnent la mort à la plûpart de ceux qui en ſont attaqués, ſont la Fievre peſtilentielle, l'Apoplexie, l'Inflammation du cerveau que les Grecs appellent Phrénéſie, l'Inflammation de la Veſſie, & le Tetanus.

Il y a encore des maladies aiguës, mais qui le ſont moins, & ſont moins pernicieuſes que les précédentes, & dont l'événement eſt tellement douteux, qu'on peut également en mourir ou en guérir : telles ſont la Fievre ardente, la Léthargie, l'Inflammation de la Luette, l'Eſquinan-

cie, la Pleuréſie, la Péripneumonie, l'Inflammation de l'Eſtomac, du Foie, de la Ratte, des Reins & de la Matrice. A l'égard de celle qu'on nomme *Cholera-morbus*, le ſuccès en eſt également incertain; mais elle eſt beaucoup plus aiguë.

Les Maladies courtes, & ſalutaires en même tems, ſont la Fievre éphémere, & la véritable tierce intermittente. Il en eſt d'autres plus longues, & dans leſquelles il n'y a rien à craindre, pourvu qu'il n'arrive aucun accident: ces Maladies ſont la Fievre quarte, le Rhume de cerveau, la Paralyſie, la Goutte, ſoit univerſelle, ou qu'elle n'attaque qu'une partie du corps; enfin la Galle, & la Gratelle, & preſque toutes les autres maladies de la Peau.

Les Maladies longues & douteuſes ſont l'Epilepſie, la Mélancolie, toutes les Fluxions autres que le Rhume de cerveau, l'Abcès dans la poitrine, la Colique, le Dévoiement, la Dyſſenterie, le Téneſme, la Lienterie, l'Hydropiſie, le Squirre du Foie, de la Ratte & des Reins, l'Ulcere & la pierre des Reins ou de la Veſſie, les Hémorrhoïdes, les Ordinaires des femmes, enfin l'Eléphantie & les maux Vénériens.

Les Maladies longues, & en même-tems pernicieuſes, ſont la Fievre hectique déclarée, l'Ulcere du Poumon, la cor-

ruption de sa substance & de celle du Foie, la Phthisie, la Langueur, le Cancer ulcéré ou occulte, l'Hydropisie qui vient à la suite d'une Fievre aiguë, ou d'un Squirre au Foie ou à la Ratte; enfin la Lienterie, quand elle est causée par la Dyssenterie.

Une Maladie longue, quand elle est invétérée, est aussi difficile à guérir qu'une Maladie aiguë; & comme celle-ci se dissipe d'autant plus aisément qu'elle est plus ancienne, plus aussi l'autre est nouvelle, plus la cure en est facile.

Il y a aussi des Maladies, qui se changent quelquefois en d'autres, & cela soit que la premiere subsiste toujours, soit qu'elle cesse pour faire place à une nouvelle. Ainsi la Fievre éphémere peut dégénérer en une Fievre hectique ou putride; de même la Fievre erratique causée par la mauvaise qualité de différentes humeurs se change souvent en Fievre quarte, & celle-ci quelquefois en fievre quotidienne: toute Fievre peut aussi se convertir en Goutte, en Paralysie ou en Abcès. La Fievre ardente, la Pleurésie & l'Esquinancie peuvent produire la Péripneumonie, & celle-ci la Phrénésie. L'Epilepsie vient aussi quelquefois à la suite de la Mélancolie, & celle-ci à la suite de la premiere. La Pleurésie & la Péripneumonie produisent

ſouvent la Suppuration de Poitrine, & celle-ci la Phthiſie & le Dévoiement. Outre cela à des Fluxions longues ſuccede pour l'ordinaire la Phthiſie; après le Crachement de ſang vient celui de pus, enſuite la Phthiſie. La Paralyſie ſuit de même l'Apoplexie & la Colique; & après cette derniere ſurvient la Goutte, l'Epilepſie, le Volvulus, ou l'Hydropiſie. La Dyſſenterie eſt produite par les maladies de la Ratte, ou par des déjections d'une humeur ſimple: la Lienterie ſuccede à la premiere, & l'Hydropiſie à celle-là, ainſi qu'au Squirre dn Foie & de la Ratte, à la Jauniſſe, & à la Cachexie pituiteuſe; mais ſi cette derniere eſt cauſée par la Mélancolie, elle dégenere plutôt en Eléphantie. La Dyſſenterie eſt ſuivie du Téneſme; & le Téneſme cauſé par la bile produit réciproquement la Dyſſenterie: que s'il vient de pituite, la Colique ou le Volvulus en ſont des ſuites. Après une longue Sciatique on devient boiteux & hydropique. L'Hydropiſie ſuccede encore ſouvent à une Hémorrhagie de Matrice, aux Hémorrhoïdes trop abondantes, & à quelque Hémorrhagie que ce ſoit. L'inflammation de l'Anus peut être l'effet des Hémorrhoïdes internes, la Gangrene & le Sphacele celui d'une inflammation conſidérable, & la Lépre d'une Gratelle. Au reſte toute Maladie qui vient à

la suite d'une autre, est le plus souvent mortelle, parce que la nature peut s'être épuisée à resister à la premiere, & manquer de forces pour soutenir la seconde.

Cependant ces changemens d'une Maladie en une autre sont quelquefois avantageux. Ainsi dans la Péripneumonie c'est un signe de guérison, lorsqu'il survient derriere les oreilles un Abcès qui puisse mûrir & suppurer, ou quand il se forme dans les parties inférieures, & s'y convertit en Fistule. On regarde de même comme un symptôme favorable, lorsqu'il survient un Abcès aux jointures dans une Fievre continue, qui a passé le vingtieme jour. La Jaunisse qui vient à la suite d'une Fievre aiguë après le septieme jour de la maladie, si les Visceres n'ont encore contracté aucun embarras, n'est point dangereuse. On n'a encore rien à craindre de la Fievre qui suit la Paralysie ou les Convulsions, à moins qu'elle ne soit causée par l'inanition & la sécheresse. Il n'y a de même aucun danger, que la Paralysie succede à la Colique & à l'Apoplexie, le Dévoiement à l'Ophthalmie, le Ténesme à la Dyssenterie; les Varices, les Hémorrhoides ou la Dyssenterie à la Manie; l'éternuement au Hoquet, le Vomissement aux longs Cours de ventre, le Flux bilieux à la Surdité, les Ordinaires abondans au

Vomiſſement de ſang, la Dyſſenterie à la tumeur de Ratte, enfin la Fievre à la douleur des Hypocondres qui n'eſt point accompagnée d'inflammation, ou au Volvulus cauſé par une difficulté d'urine. Dans tous ces cas la Maladie qui ſurvient, chaſſe preſque toujours la premiere.

Au contraire il eſt dangereux, qu'une Maladie paſſe d'une partie moins eſſentielle à une autre partie plus noble, comme de l'extérieur du corps aux Viſceres, & aux parties néceſſaires à la vie. Le péril eſt égal, quand une Maladie chaude eſt ſuivie d'une autre où le froid domine, comme lorſque l'Hydropiſie vient à la ſuite d'une Fievre aiguë, ou le Squirre du Foie enſuite de l'Inflammation de ce viſcere.

Les Maladies dans leſquelles le Malade ne reçoit aucun ſoulagement, quoique les ſymptômes ſoient favorables, & qui diminuent quand au contraire ces mêmes ſymptômes ſont mauvais, ſont pour l'ordinaire difficiles à guérir. Celles qui naiſſent du *trouble des eſprits*, connues ſous le nom de Vapeurs, ſont toujours moins à craindre; celles qui viennent d'une bile noire, ſont très-pernicieuſes; le ſuccès eſt douteux dans celles qui ſont produites par les autres humeurs.

Présages d'une Rechûte.

La Rechûte suit souvent de près une maladie qu'on a guérie. On doit l'appréhender, lorsque le Convalescent est toujours foible, qu'il ne profite point de la nourriture qu'il prend, qu'il est dégoûté, qu'il digere mal, qu'il a des nausées & des rapports nidoreux ou acides ; & il retombera sûrement, si avec cela il a l'haleine mauvaise, s'il est travaillé de la soif & d'insomnies, si les hypocondres & leurs environs sont enflés, enfin s'il a le visage bouffi, principalement vers la paupiere supérieure.

Ces symptômes présagent d'autant plus certainement une Rechûte, qu'ils sont plus sensibles dans les tems où la maladie a coutume d'être dans sa plus grande force. L'espece même du mal peut servir à prévoir s'il sera suivi d'une Rechûte. En effet les Fievres avec inflammation, qui avant que de cesser ont laissé quelque impression de chaleur dans les Visceres, sont sujettes à revenir : il en est de même de l'Epilepsie, des Vertiges, de la Migraine, des douleurs de Tête opiniâtres, du Catarrhe, de l'Asthme, de la Colique, de la Néphrétique, de la Goutte & autres semblables.

L'Automne est la saison la plus propre pour les Rechûtes. Les moins dangereuses sont celles qui n'ont pour cause qu'un défaut de régime, & qui ne sont point la suite de quelque mauvaise impression restée de la maladie qui a précédé; elles sont au contraire d'autant plus à craindre, qu'elles sont plus promptes, & que le Malade a moins de forces. Toute maladie qui cesse tout-à-coup sans raison, & sans avoir donné des signes salutaires, ne manque guere de revenir.

II. *DES DIFFERENS AGES.*

AU RESTE il y a des maladies, qui semblent propres de certains âges, de certaines saisons, de certaines températures de l'air, & de certains lieux; ce que j'observe principalement, afin que l'on sçache, qu'il est moins dangereux d'être attaqué d'une maladie, lorsqu'elle est conforme à l'âge, au tempérament, à l'humeur ou à la saison.

Ainsi les *Enfans*, tant qu'ils sont dans l'âge tendre, sont principalement sujets au Vomissement, à la Toux, aux Insomnies, aux Frayeurs, aux Humidités d'oreilles, aux Chancres de la bouche, aux Inflammations du Nombril; & lorsque les

dents commencent à leur percer, aux démangeaisons des Gencives, aux Convulsions, aux Cours de ventre & aux Fievres. Ces accidents sont d'autant plus fâcheux, que l'Enfant est mieux nourri, & qu'il a le ventre moins libre. Dans un âge un peu plus avancé, mais toujours au-dessous de la puberté, les maladies qui leur sont les plus ordinaires, sont l'Inflammation des Amygdales, la luxation des Vertebres de l'Epine du dos, la Courte-haleine, les Vers, la Strangurie, la Pierre de la Vessie, les Ecrouelles, les Verrues & autres tumeurs semblables. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté, outre les maux dont je viens de parler, ils sont encore sujets à de longues Fievres, & à des Saignemens de nez.

L'*Adolescence* est exposée aux maladies les plus aigues, ainsi qu'à l'Epilepsie, & sur-tout au Crachement de sang & à la Phthisie.

Les maladies les plus ordinaires aux *Jeunes-gens* sont la Léthargie, la Pleurésie & la Péripneumonie, la Courte-haleine, la Phrénésie & les Fievres ardentes, ainsi que les longs Dévoiemens, le *Cholera-morbus*, la Dyssenterie, la Lienterie & les Hémorrhoïdes.

Les *Vieillards* sont sujets à des difficultés de respirer, des Toux, des Catar-

rhes, des Vertiges; à l'Apoplexie, aux Insomnies, aux Larmoiemens des yeux, aux humidités d'oreilles & du nez, aux foiblesses de la vue & de l'ouie; ajoutez à cela les douleurs de la Néphrétique, la Strangurie & la Dysurie, mais sur-tout la Lienterie, la Dyssenterie & les autres Cours de ventre: ils sont aussi tourmentés assez souvent de Gouttes, de démangeaisons par tout le corps, & de la Cachexie. Au-reste les vieillards sont ordinairement moins malades que les jeunes-gens; mais aussi lorsqu'une fois ils sont attaqués de quelque maladie chronique, il est rare qu'ils en guérissent.

La vieillesse est plus exposée aux maladies longues, l'adolescence aux maladies aigues; l'âge qui tient le milieu est le moins sujet à des révolutions diverses. Les maladies des enfans se terminent ordinairement en quarante jours, en sept mois ou en sept ans. Elles durent quelquefois jusqu'à l'âge de puberté; mais lorsqu'elles ne cessent point alors, & ne cedent point aux premiers essais de l'amour, ni aux premiers écoulemens des Ordinaires, elles traînent le plus souvent en longueur.

Du-reste à quelque âge que ce soit, les personnes maigres & délicates sont celles qui ont le plus de disposition à la Phthisie, aux Dévoiemens, aux Catarrhes, à la

Pleuréſie & aux inflammations des Viſceres : au-contraire les perſonnes repletes ſont plus ſujettes à l'Aſthme, & au Catarrhe ſuffocant, qui eſt ſouvent ſuivi de la mort ſubite ; ce qui ne peut arriver que très-rarement aux gens maigres. Au reſte ces derniers ſont foibles ; les autres ſont lourds & peſants.

III. *DE LA DIFFÉRENCE DES SAISONS.*

QUANT à ce qui regarde les différentes Saiſons de l'année, on doit ſçavoir que quoiqu'il n'y ait point de maladie qui ne puiſſe arriver en tout tems, le *Printems* eſt d'ailleurs plus ſujet à celles qui viennent de la révolution des humeurs, je veux dire aux Fluxions, à la Toux, aux Hémorrhagies, aux Puſtules, aux Abcès, enfin à toutes les maladies qui attaquent les nerfs ou les articles, & qui s'appaiſent & reviennent par intervalles : il produit outre cela des Ophthalmies, la Phrénéſie, & la Mélancolie, l'Epilepſie, l'Eſquinancie, la Gratelle, la Lépre & autres maladies ſemblables.

Le *Printems* eſt par lui-même la plus ſalubre de toutes les Saiſons, & la moins expoſée à des maladies dangereuſes. *L'Été*, outre celles qui lui ſont communes avec

le *Printems*, produit encore des Fievres continues & ardentes, grand nombre de Fievres tierces, des Ophthalmies, des Vomiſſemens, des Dévoiemens, des douleurs d'oreilles, des Chancres à la bouche, des Inflammations aux parties naturelles, & tous les maux qui peuvent provenir des ſueurs trop abondantes, & capables d'épuiſer les forces; maux que les Fievres rendent alors d'autant plus fréquens, que cette Saiſon aura plus de rapport avec le Printems précédent.

L'*Été* eſt plus dangereux que l'Hiver, & moins que l'*Automne*. Toutes les maladies de l'Eté ſont également communes dans cette derniere Saiſon, qui outre cela eſt expoſée aux Fievres erratiques, aux Fievres quartes, à l'Epilepſie, à la Manie, à la Mélancolie, à l'Aſthme, aux tumeurs de Ratte, à l'Hydropiſie, à la Phthiſie, à la Rétention d'urine, au Volvulus, à la Dyſſenterie, à la Lienterie & aux Sciatiques. L'Automne eſt une Saiſon pernicieuſe; il n'y en a point qui ſoit plus propre à produire des maladies mortelles & contagieuſes: les perſonnes exténuées par de longues infirmités périſſent le plus ſouvent dans cette Saiſon, qui d'ailleurs eſt ſujette à pluſieurs maladies très-longues, ſur-tout à la Fievre quarte. Elle eſt principalement fatale aux Phthiſiques.

L'*Hiver* cauſe dès douleurs de tête, des Vertiges, l'Apoplexie, la Léthargie, les Rhumes de cerveau, les Enrouemens, la Toux; il aigrit les maux de gorge, de côté & de poitrine. Comme cette Saiſon eſt moins ſalubre que le Printems, auſſi eſt-elle moins dangereuſe que l'Eté, & à plus forte raiſon que l'Automne.

Remarques générales ſur les Saiſons.

On doit obſerver en général, que lorſque les Saiſons ne ſe dérangent point, & ſont telles qu'elles doivent être naturellement, les maladies qui regnent alors ſont de même conſtantes & régulieres, en-ſorte qu'il eſt facile d'en porter ſon jugement; au-lieu que ſi les Saiſons ſont inconſtantes & variables, les maladies le ſont également. De même quand l'année ſe ſoutient, & continue à être telle qu'elle a été au commencement, on doit s'attendre que les Maladies ſeront auſſi à peu près uniformes dans leur marche.

N'oublions pas que les enfans & les jeunes-gens ſe portent mieux dans le Printems & au commencement de l'Eté, les Vieillards pendant l'Eté & juſques vers le milieu de l'Automne, & ceux qui ſont d'un âge moyen, depuis le milieu de l'Automne juſqu'au Printems.

IV.

IV. DES DIFFÉRENTES TEMPÉRATURES DE L'AIR.

ON peut auſſi préſager différentes maladies, ſelon la diverſe température de l'air & des ſaiſons. Ainſi lorſqu'après un Hiver ſec pendant lequel les vents du Nord ont dominé, ſuit un Printems pluvieux & échauffé par les vents du Midi, on peut prédire que l'Eté ſera fertile en Fievres aiguës, en Ophthalmies, en Dyſſenteries, principalement dans les femmes, & dans les hommes d'un tempérament humide. Que ſi l'Hiver plus doux eſt humecté par des vents chauds & par des pluies, & que le Printems ſec ſoit accompagné de vents du Nord, les femmes enceintes qui doivent accoucher dans cette derniere ſaiſon, courent riſque d'avorter : ou ſi leur enfant vient à terme, il ſera foible, infirme, & ne vivra pas. A l'égard des autres, ils ſeront attaqués d'Ophthalmies ſeches & de Dyſſenteries ; & s'ils ſont d'un âge un peu avancé, il leur arrivera des Fluxions, qui causeront la mort à pluſieurs. Si après un Eté ſec, & où les vents du Nord auront régné, l'Automne eſt pluvieuſe & chaude, l'Hiver ſuivant ſera fécond en maux de Tête, en Toux,

en Fluxions, en Enrouemens & en Phthisies pour quelques-uns. Que ſi à la ſuite d'un Été ſec & froid, l'Automne eſt également froide & ſeche, ce tems à la vérité ſera favorable aux tempéramens humides, ſur-tout aux femmes ; mais on verra régner des Ophthalmies ſeches, des Fievres aiguës & chroniques, & toutes les maladies qui ont la bile noire pour principe.

De même les diverſes qualités de l'air, ſelon qu'il eſt ſerein, nébuleux ou pluvieux, & ſuivant les différens vents qui ſouflent, ſervent à annoncer différentes maladies. L'air pur & ſerein eſt toujours le plus ſalutaire ; c'eſt pour cette raiſon que l'on préfere l'air des champs à celui de la ville, les campagnes aux prairies, les pays de plaine aux côtes maritimes, les lieux montagneux au voiſinage des marais, l'air de terre à celui de riviere, un climat ſec à celui qui eſt pluvieux, l'air ſerein aux brouillards, celui du midi à celui du matin, & celui du jour à celui de la nuit. Le bon air contribue beaucoup à la ſanté, & même à la guériſon des maladies dont on peut être attaqué.

Le tems de l'Hiver le plus favorable eſt lorſqu'il ne fait point du tout de vent ; en Été, c'eſt lorſqu'il ſouffle un vent d'Orient. Après le tems ſerein, le plus ſain eſt celui qui eſt toujours le même, ſoit chaud, ſoit

froid : au contraire le tems inconſtant & variable eſt de tous le plus mal-ſain ; & c'eſt pour cela que des Malades qui avoient traîné dans d'autres ſaiſons, meurent aſſez ſouvent en Automne. Car Hippocrate a très-bien obſervé, que ſi un même jour eſt tantôt chaud & tantôt froid, on doit s'attendre à toutes les maladies de l'Automne. Au-reſte les tems ſecs ſont toujours plus ſains que les tems de pluie : il eſt vrai que ceux-là produiſent des Fievres aiguës, des Ophthalmies, des Phthiſies, des Dyſſenteries, de longues Rétentions d'urine & la Goutte ; mais les pluies amenent des Fievres chroniques, des Dévoiemens, des Fievres putrides, des Apoplexies & des Epilepſies, des Eſquinancies, des Paralyſies & des Cancers.

Les vents de Nord & d'Orient ſont plus ſalutaires, que ceux du Sud & du Couchant ; ce qui varie pourtant ſuivant les différens pays. Lorſque le vent de Nord devient le vent dominant, on peut prédire des Pleuréſies & des Péripneumonies, des Toux, des Enrouemens, des Conſtipations, des Rétentions d'urine, & des Friſſons : au reſte ce vent eſt très-favorable à ceux qui ſe portent bien ; il les rend plus robuſtes & plus alertes. A l'égard des vents du Midi, ils amenent avec eux des Ophthalmies, des Surdités, des Stupeurs, des

Vertiges, des pesanteurs de tête, des Dévoiemens, enfin une pesanteur & une nonchalance sensibles dans tous les membres. A proportion que la température de l'air tient plus ou moins de l'un ou de l'autre de ces deux vents, elle est plus ou moins propre à produire les unes ou les autres de ces maladies.

V. *De l'État du Malade.*

De ces observations, passons à ce qui regarde le Malade même. Lorsqu'il contribue de sa part autant qu'il est en lui à sa guérison, & qu'il suit exactement les ordonnances du Médecin, si avec cela il ne se porte pas mieux, il est constant qu'il est fort malade : on peut croire au contraire qu'il ne l'est pas beaucoup, quand on voit que quoiqu'il ne se ménage point d'ailleurs, il ne laisse pas de se maintenir dans un état de médiocrité. L'altération & le trouble de l'esprit est un signe des plus dangereux dans les maladies ; ceux à qui cet accident arrive, semblent être insensibles aux douleurs qu'ils souffrent. Dans quelque maladie que ce soit, il est toujours avantageux de conserver le bon-sens & le jugement.

Ses Mœurs.

On peut auſſi tirer des Mœurs du Malade des indications propres à faire juger de l'état du mal. En effet c'eſt un mauvais ſigne, lorſque les Malades d'un naturel doux & paiſible prennent dans leurs maladies un ton de voix aigre & élevé, ou quand ayant toujours été aſſez maîtres d'eux-mêmes, ils s'emportent à des violences qui ne leur ſont pas ordinaires. Un Malade au contraire naturellement turbulent ne doit pas être regardé comme étant fort en danger, quoique dans une fievre ardente non-ſeulement il réponde avec hauteur, mais même extravague.

C'eſt un mauvais augure, lorſque le Malade ne parle point du tout ou parle trop, ou bien qu'il eſt plus taciturne ou plus grand-parleur que de coutume : le premier annonce un délire prochain ; l'autre une maladie ſoporeuſe, ou la Mélancolie. Il y a beaucoup à craindre, quand la force du mal trouble l'eſprit ; quand, par exemple, le Malade remue extraordinairement les doigts ; quand il ramaſſe des floccons ou des pailles ſur ſa couverture ; ou qu'il s'imagine être attaqué par des gens armés, voir des Démons ou autres ſpectres ſemblables. Le danger eſt

encore plus grand, lorſqu'il a perdu la connoiſſance au point de ne pouvoir pas diſtinguer ſes amis ou ſes domeſtiques, & d'oublier dans le moment ce qu'il vient de demander. Enfin il eſt à l'extrémité, quand dans cet état il ne voit point, il n'entend point ; quand il n'a plus aucun mouvement, & que les extrémités deviennent froides & livides.

Le Sommeil.

Le Sommeil doit encore entrer pour beaucoup dans l'inſpection des maladies. Car s'il paroît augmenter le mal, il eſt funeſte ; c'eſt le contraire, s'il le diminue. Ainſi c'eſt un très-bon ſigne, lorſqu'il appaiſe le Délire. Il eſt très-fâcheux d'en être abſolument privé, parce que cela épuiſe le peu de forces du Malade : il l'eſt moins de n'en être privé que la nuit, pourvû que l'on puiſſe en jouir pendant le jour ; & de celui qui ne vient que le jour, le meilleur eſt le Sommeil du matin juſqu'au tiers de la journée.

Un aſſoupiſſement continuel qui dure jour & nuit, n'eſt pas moins pernicieux que l'inſomnie même. Le profond Sommeil de la nuit qui ſuccede au Délire, & qui eſt accompagné du refroidiſſement des extrémités, marque qu'il y a du danger.

Un Sommeil profond joint à la foibleſſe du pouls, au Délire, & au refroidiſſement des extrémités, eſt un avant-coureur de la mort. Le péril eſt le même dans un Sommeil continuel, ou une veille immodérée. Si l'inſomnie ne provient point de quelques douleurs vives & aiguës, le Délire eſt à craindre. Le danger eſt très-grand, lorſque le Malade fatigué d'une longue inſomnie, eſt encore attaqué de la toux.

Les Songes.

Les Songes méritent auſſi notre attention. S'ils n'ont aucun rapport avec les actions de la journée, ils marquent beaucoup d'agitation dans les humeurs. Si donc on rêve d'incendie, c'eſt ſigne d'une grande abondance de bile jaune; ſi l'on croit voir des fumées ou d'épaiſſes ténébres, c'eſt que la bile noire domine; ſi l'on rêve de pluies, de neiges, de glaces ou de grêle, c'eſt une marque de pituite; ſi l'on s'imagine être dans un lieu puant, c'eſt ſigne qu'il y a dans l'intérieur beaucoup d'humeurs corrompues; ſi l'on ſonge d'objets rouges, & ſi l'on s'imagine avoir une crête de coq, c'eſt un ſigne de l'abondance du ſang.

Si l'on croit voir la Lune*, c'eſt ſigne

* Il paroit que Lommius croyoit à l'Aſtrologie judiciaire; c'étoit aſſez le goût de ſon ſiecle.

de quelque altération dans les parties creuſes du corps : ſi c'eſt le Soleil, le mal eſt dans l'intérieur ; & ſi c'eſt quelque autre Aſtre, le dérangement ne regarde que les parties extérieures. Quand donc on ſonge que quelqu'un de ces Aſtres ſe fixe, s'obſcurcit ou ſouffre quelqu'autre altération, c'eſt ſigne que le mal attaque la partie à laquelle on croit que cet Aſtre préſide : ce mal eſt léger, ſi c'eſt l'air ou un ſimple nuage, qui ait intercepté les rayons de l'Aſtre ; comme au contraire il eſt conſidérable, ſi c'eſt l'eau qui a produit cet effet. Que ſi ces mêmes Aſtres ont paru tellement obſcurcis par ces obſtacles, qu'ils aient totalement diſparu, il y a lieu de craindre que le Malade ne ſuccombe à la violence de la maladie. Si après avoir diſſipé ces obſtacles, ces Aſtres ont repris leur premier éclat, le malade a ſujet de bien eſpérer. Si ces Aſtres paroiſſent avoir un mouvement très-rapide, la Phrénéſie eſt à craindre ; s'ils ſemblent ſe porter vers l'Occident, ou ſe précipiter dans la mer ou ſur la terre, c'eſt un ſigne de maladie.

L'agitation de la mer dénote une affection du ventre. Rêver d'inondation eſt de mauvais augure : c'eſt ſigne que la maladie

L'expérience cependant n'a jamais confirmé ces ſortes d'influences ; & tous les bons Médecins d'aujourd'hui n'y ajoutent aucune foi.

vient d'une abondance d'humeurs ; & cela ſur-tout lorſque l'on s'imagine être plongé dans les eaux d'un étang ou d'une riviere. Il eſt encore plus fâcheux de croire voir la terre deſſéchée & brûlée par les ardeurs du ſoleil ; c'eſt une preuve d'une grande ſéchereſſe intérieure. Si en dormant il ſemble que l'on ait une grande envie de boire ou de manger, c'eſt ſigne que l'on a beſoin de l'un ou de l'autre. Si l'on rêve que l'on boit d'une eau pure, c'eſt un bon ſigne ; il faut dire le contraire des autres liqueurs. Si l'on rêve de monſtres ou de gens-armés qui effraient beaucoup, c'eſt une marque de la mauvaiſe diſpoſition du corps, & que le Délire eſt à craindre. Si l'on s'imagine tomber de fort haut, c'eſt un pronoſtic de Vertiges, d'Epilepſie ou d'Apoplexie, ſur-tout ſi en même tems on a la tête fort chargée d'humeurs.

VI. *DE L'EXTÉRIEUR DU MALADE.*

DEs égaremens de l'eſprit, paſſons aux indications que l'on peut tirer de lextérieur du Malade. Le viſage ſur-tout mérite beaucoup d'attention, parce qu'il indique par des ſignes certains la diſpoſition des principales parties du corps. Dans toute maladie on peut bien eſpérer, quand

le visage du Malade n'est pas fort différent de celui d'une personne qui se porte bien. Dans les plus grands maux un bon visage diminue la crainte ; au contraire un mauvais visage fait tout appréhender dans les maux même les plus légers. Des yeux enfoncés par la violence de la maladie, les tempes desséchées, les narines froides, pointues, & dont les aîlerons sont applatis, les oreilles & la peau du front dures & seches, la couleur de la peau livide ou noire, enfin les levres, les paupieres & les narines devenues pâles ; tout cela annonce que le Malade est à l'extrémité. Si ces altérations du visage viennent de la force du mal plutôt que de quelque évacuation immodérée, le Malade doit mourir dans le troisieme jour, principalement si en même tems les déjections & les urines sont grasses. Cet état du visage est ordinaire dans les grandes fievres, qui brûlent & consument un Malade, sur-tout s'il est jeune & accoutumé à une vie laborieuse. Au reste si une maladie aiguë, ou une maladie longue, mais considérable, telle que la Phthisie, a ainsi défiguré le visage, soit que cela soit arrivé dans les commencemens du mal ou dans la suite, c'est toujours signe d'une mort, encore éloignée peut-être, mais que l'on ne peut éviter.

L'état des Hypocondres.

Les Hypocondres fourniſſent auſſi pluſieurs indications dans les maladies. S'ils ſont également mols des deux côtés, & ſans douleur, il y a grand ſujet de bien eſpérer ; mais on a tout à craindre, ſi l'on y remarque de l'inflammation, de la douleur, de la dureté & de la tenſion, & ſi le côté droit n'eſt pas également affecté, comme le gauche. Que s'ils ſont tellement enflés, que ſans y cauſer de douleur on puiſſe les abaiſſer avec la main, c'eſt ſigne qu'à la vérité la maladie n'eſt pas dangereuſe, mais qu'elle ſera longue. Si l'on ſent battre les Hypocondres, c'eſt un pronoſtic d'un Cours-de-Ventre ou du Délire.

Il n'eſt pas moins utile dans les maladies d'examiner les parties ſituées dans les environs du Nombril & du Pubis. Il eſt à propos qu'elles aient de l'épaiſſeur, & que la peau en ſoit unie ; comme au contraire c'eſt mauvais ſigne, quand elles ſont décharnées & deſſéchées.

L'Attitude & les Geſtes du Malade.

A l'égard de la ſituation du corps, ſi le Malade peut à ſon gré ſe coucher également ſur le côté droit ou ſur le côté gau-

che, s'il se tourne aisément, & peut tenir ses jambes un peu courbées, il y a lieu de croire qu'il recouvrera la santé : au contraire il est en danger, si étant toujours assoupi, il demeure couché sur le dos contre sa coutume, la bouche ouverte, les jambes & les bras écartés & étendus ; ou bien, ce qui est encore un plus mauvais signe, s'il se porte vers les pieds du lit. C'est une mauvaise marque & une preuve que le malade souffre beaucoup, lorsqu'il met ses pieds & ses mains à l'air, quoiqu'il n'ait qu'une chaleur légere. S'il se tient couché sur le ventre, c'est signe qu'il est dans le Délire, ou qu'il a des tranchées. Une marque que le danger est grand, est lorsque le Malade affoibli par le mal ne peut garder aucune situation fixe, & que voulant se lever, il demande aussitôt après à s'asseoir, ou que ne pouvant souffrir la vue de personne, il se tourne vers la ruelle du lit.

Ses Gestes méritent aussi nos observations. Car s'il porte souvent les mains à son nez sans sujet, comme s'il vouloit en ôter quelque ordure, quoiqu'il n'y ait rien, cela passe pour un mauvais signe ; & le danger est égal, quand il semble chercher à arracher des floccons de sa couverture, ou à ramasser quelque chose sur le mur voisin.

Quant à ce qui regarde la diſpoſition de tout le corps, ſi le Malade amaigrit trop promptement, ou s'il conſerve toujours le même embonpoint, quoique le mal dure depuis long-tems, cela ne peut être que dangereux : le premier marque un grand accablement de la nature ; le ſecond dénote que la maladie ſera longue. Un autre ſigne qu'elle doit être de durée, eſt lorſque le Malade a tantôt froid & tantôt chaud, & qu'il change ſouvent de couleur.

La Reſpiration.

On peut encore tirer des conjectures utiles pour le Malade, en conſidérant l'état préſent des fonctions du corps. Ainſi la Reſpiration aiſée dans les maladies chroniques, & plus encore dans les maladies aiguës accompagnées de fievre, qui ſe terminent en quarante jours, eſt ordinairement un ſigne de guériſon ; au lieu que ſi elle eſt difficile, elle menace de danger. Mais la Reſpiration inégale & entrecoupée, dans laquelle il ſemble que l'air n'entre que par treſſaillemens & par ſoubreſauts dans les Poumons, eſt ſurtout extrêmement à redouter. On doit appréhender auſſi la ſuffocation, lorſque le Malade ne peut demeurer couché, mais eſt obligé de ſe mettre à ſon ſéant pour

reſpirer, & de tenir les épaules & la poitrine droites : c'eſt ce qui arrive dans le Catarrhe ſuffoquant, dans l'Eſquinancie, ainſi que dans la Suppuration & le Tubercule cru du Poumon.

La Reſpiration forte & fréquente, dans laquelle on rend par la bouche & par le nez une haleine brûlante, eſt la preuve d'une grande efferveſcence du ſang ſans obſtruction : elle eſt telle dans les fievres ardentes. Celle qui eſt petite & fréquente ; déſigne l'abattement des forces, ou prouve que le Poumon eſt oppreſſé : elle ſe rencontre ainſi quelquefois dans la Péripneumonie, la Pleuréſie, l'inflammation du Diaphragme, du Foie ou de la Ratte. Que ſi elle eſt forte & rare, elle indique la Phrénéſie. Si en reſpirant on rend par la bouche & par le nez une haleine froide, c'eſt un très-funeſte préſage : que ſi on ne reſpire gueres que par le nez, preſque point par la bouche, ſur-tout ſi dans la reſpiration on voit les aîlerons du nez ſe reſſerrer & ſe dilater, c'eſt une preuve certaine de l'accablement de la nature. La mort eſt prochaine, lorſque dans les fievres la Reſpiration eſt élevée, fréquente & difficile.

VII. *DU POULS.*

JE vais présentement parler du Pouls ; qui étant l'interprête de l'état du Cœur & des parties vitales, peut beaucoup contribuer à faire tirer des présages justes. En effet si dans les maladies le Pouls n'est pas fort différent de son état naturel, & continue de la sorte, c'est un sûr garant de la vigueur du Malade, & de sa guérison.

On regarde comme *le meilleur Pouls*, celui qui tient le milieu entre le grand & le petit, entre le vîte & le lent, entre le fréquent & le rare, entre le fort & le foible, entre le mollet & le dur, entre le plein & le vuide, & qui garde dans ses battemens une proportion, une égalité & un ordre exacts. Il peut se déranger pour plusieurs raisons, qui se tirent de l'état des forces du Malade, du mouvement du Cœur, & de la disposition de l'artere.

Le grand Pouls procede de la force, de la nature & de la vigueur des battemens du Cœur ; mais avant qu'il sorte de son état naturel pour être grand, il devient d'abord fréquent, Pouls auquel la nature a le plus de disposition : après cela il devient vîte, à proportion que les bat-

temens du Cœur ſont plus vigoureux.

Si dans cet état le Malade eſt foible, le Pouls ceſſe d'être grand ; & continuant à être fréquent, il devient petit & languiſſant. Il ne peut pas non plus être fort vîte, lorſque l'artere eſt dure. Par une diſpoſition contraire le Pouls eſt petit, parce que la force de l'artere & celle du Cœur ſont également relâchées. Ainſi il eſt d'abord rare ; & les cauſes de la foibleſſe augmentant enſuite, il devient lent, & en même-tems petit. La ſéchereſſe de l'artere peut auſſi contribuer à le rendre *rare & tardif.*

Le Pouls dur eſt de même un indice de la dureté de l'artere ; comme *le Pouls mollet* eſt une preuve de ſon humidité. Ce dernier Pouls eſt aſſez ordinaire dans les maladies ſoporeuſes, la Léthargie, la Péripneumonie, les tumeurs molles des Viſceres, la Leucophlegmatie & autres maladies ſemblables.

Le Pouls fort & *véhément* donne lieu aux Malades d'eſpérer leur guériſon ; comme au contraire *le Pouls languiſſant* marque qu'il y a tout à craindre. Au reſte on doit ſçavoir, qu'il y a moins de danger lorſque le Pouls eſt très-grand, très-vîte, très-fréquent, très-véhément, très-mol, que quand il eſt fort petit, fort lent, fort rare, fort languiſſant & fort dur : ces

derniers annoncent toujours un péril très-grand. Entre les premiers, le très-véhément est le meilleur; le très-grand est le second; le plus mauvais est le très-mol. Des derniers, le plus mauvais est celui qui est très-languissant, ensuite le très-lent, le très-rare, enfin le très-petit. Tout Pouls languissant marque la foiblesse de la nature; & si ce défaut de forces est une suite de la longueur du mal, ce Pouls sera en même-tems petit, rare & lent, au cas qu'il n'y ait point de fievre; & au contraire s'il y en a, il sera vîte & fréquent. Lorsque des douleurs excessives, de longues veilles ou des évacuations subites ont causé cette foiblesse, le Pouls est non-seulement languissant, mais encore petit, vîte & fréquent. Si la nature ne manque point de forces en elle-même, mais est embarrassée & oppressée par quelque cause étrangere, comme il arrive dans les grandes Obstructions des gros vaisseaux, dans les irruptions subites d'humeurs sur les Hypocondres, enfin dans les Fievres pestilentielles, le Pouls est particuliérement alors & continuellement fort inégal; & outre qu'il est languissant, il est encore petit, tardif & rare: il semble cependant avoir par intervalles quelques battemens forts, grands, vîtes ou fréquens; & c'est en quoi consiste sa grande inegalité.

La foibleſſe eſt toujours grande, lorſque le Pouls eſt intermittent; mais elle l'eſt encore davantage, quand il eſt *défaillant*: que s'il ne ſe rétablit pas, & demeure dans cette défaillance que les Grecs nomment *Aſphyxie*, il eſt des plus mauvais, & annonce une mort certaine. C'eſt ordinairement le Pouls des mourans, dont il devance aſſez ſouvent la fin de quelques heures, & même quelquefois (ce qui peut paroître ſurprenant) de pluſieurs jours.

Le Pouls eſt moins à craindre, lorſqu'il diminue & s'affoiblit par degrés; les Grecs le nomment alors *Myouros* ou *Myurus*. Ce Pouls eſt tantôt réciproque *, & tantôt non; mais quel qu'il ſoit, il eſt toujours fort à appréhender. Il paſſe même pour être plus dangereux lorſqu'il n'eſt pas réciproque, que lorſqu'il l'eſt.

Le Pouls intermittent annonce auſſi un grand danger, & eſt d'autant plus pernicieux, que ſon intermittence dure plus long-tems: que ſi ſon repos excede le tems de deux battemens, il eſt mortel, à moins que ce Pouls ne ſoit naturel à la perſonne. On a cependant remarqué dans des vieillards attaqués d'une Fievre chronique ou d'un Aſthme, ainſi que dans des enfans,

* C'eſt-à-dire *revenant avec plus de force*; ce qui fait eſpérer qu'il y a quelque reſſource dans la nature.

qu'ils avoient guéri après avoir eu le Pouls intermittent ; ce qui n'est peut-être jamais arrivé à des jeunes-gens. Que s'il est intermittent dans une seule pulsation, il est plus à craindre, & est un signe de mort plus certain.

A l'égard du *Pouls intercurrent*, il promet une Crise salutaire & la guérison, pourvu que les autres symptômes y répondent.

Le Pouls entrecoupé, ou qui a deux battemens pour une seule pulsation, indique de la force dans l'artere, ainsi qu'une ardeur & une corruption extrême dans les humeurs.

Le Pouls ondulent désigne une trop grande abondance de sérosités : il est tel dans les Fievres quotidiennes, dans les Fievres continues qui causent des sueurs continuelles & épuisantes, dans cette espece d'Hydropisie que l'on nomme Leucophlegmatie. Dans ces fievres, & dans toutes les autres, le Pouls ondulent précede la sueur critique ; & alors on sent plusieurs battemens élevés & forts, & l'on a des signes de coction. Le Pouls ondulent ne se rencontre jamais avec l'Inflammation ou le Squirre dans les Visceres, & encore moins avec les Convulsions ou une trop grande sécheresse.

Il est dangereux que ce Pouls se change en un *Pouls vermiculant* ou *vermiculaire*,

qui ne différe du précédent que par sa petitesse : car c'est une marque, que quoique les forces ne soient pas encore tout-à-fait détruites, elles s'affoiblissent insensiblement. Le Pouls vermiculant accompagne pour l'ordinaire un accablement survenu en conséquence d'une évacuation excessive, ainsi que les maladies du Poumon, dans lesquelles ce Viscere étant corrompu, est surchargé d'un excès de pus & d'humidités, principalement si le Malade est en même tems fort foible. On doit observer à l'égard du Pouls vermiculant, ainsi qu'au sujet du Pouls ondulent, que tous deux supposent la mollesse de l'artere ; au reste ni l'un ni l'autre ne se rencontrent jamais dans la Phthisie, dans les Inflammations & dans le Squirre des Visceres, ni dans les suppurations de poitrine, non pas même quand le Malade seroit à la mort. On ne remarque point non plus le Pouls vermiculant dans aucune fievre, à moins que ce ne soit une fievre lente ou très-légere, parce que l'ardeur de la fievre ne permet pas à l'artere de retarder sa dilatation : c'est pourquoi le Pouls vermiculant produit par une évacuation immodérée, cesse aussi-tôt que la fievre est survenue.

Au reste comme le Pouls ondulent dégénere en vermiculant lorsqu'il s'affoiblit,

de même auſſi le Pouls vermiculant devient *formicant* par une ſemblable cauſe : c'eſt pourquoi ce dernier eſt plus dangereux encore que le précédent, & annonce une mort prochaine dans les Fievres lentes, dans leſquelles les forces ont été épuiſées, moins par la violence du mal, que par ſa durée. Lorſque ce Pouls, ainſi que le vermiculant, eſt produit par quelque cauſe violente dont les forces aient ſouffert un prompt accablement, de maniere cependant à pouvoir être aiſément rétablies, il n'eſt pas ſi dangereux. Ceux que la chaleur du bain a fait tomber en défaillance, ou dont les forces ſe ſont perdues tout-à-coup par une Hémorrhagie conſidérable, ſont expoſés à cet accident.

Le Pouls capriſant, ou *bondiſſant*, marque la force de la nature, & promet la guériſon, à moins que la dilatation de l'artere ne ſoit languiſſante ſur la fin : car c'eſt une preuve d'un combat de la nature contre la maladie, dont l'événement eſt douteux.

Le Pouls hectique ſe ſoutient long-tems, & déſigne la durée, la ſéchereſſe & la malignité de la maladie : il eſt particulier aux perſonnes attaquées de la Rage, ou de quelques-unes de toutes les maladies, qui cauſent l'amaigriſſement de tout le corps.

Le Pouls ſerratile accompagne les Inflammations, principalement celles qui attaquent les parties nerveuſes : c'eſt pourquoi il eſt aſſez ordinaire dans la Pleuréſie. Ce Pouls eſt d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus marqué; ce qui vient de la trop grande tenſion & dureté de l'artere. On le retrouve auſſi dans les Tubercules crus du Poumon, dont ont meurt ordinairement quand les forces ſont altérées, à moins qu'ils ne viennent de bonne heure à ſuppuration.

Rarement le Pouls eſt très-*convulſif*; & quand cela arrive, il eſt dangereux, ſurtout s'il vient à la ſuite d'une évacuation exceſſive, d'une Fievre ardente, d'un jeûne immodéré, ou d'autres ſemblables cauſes d'épuiſement : il eſt moins à craindre, lorſqu'il paroît d'abord au commencement de la maladie. Il eſt aſſez ordinaire dans les maladies du Cerveau accompagnées d'inflammation, principalement dans la Phrénéſie, ainſi que dans l'Epilepſie; & alors les Mourans conſervent encore quelque chaleur, ce qui n'arrive pas dans la Syncope.

Le Pouls élancé, ou *turbulent*, ſe rencontre dans les grandes Inflammations ou les Obſtructions invétérées, ainſi que dans le Spaſme : il marque le combat de la nature & de la maladie.

Le Pouls tremblant eſt tel de ſa nature, ou par le tremblement des muſcles du poignet. S'il eſt cauſé par la violence du mal, & n'eſt pas naturellement tel, il préſage ordinairement la ſyncope & la mort. Ce Pouls eſt toujours languiſſant & petit.

L'ordre & l'égalité ſont une bonne choſe dans les Pouls qui ſont bons ; mais quand ils ſont mauvais, quoi que puiſſent penſer au contraire des hommes d'ailleurs aſſez habiles, je les tiens pour fort mauvais : en un mot l'ordre & l'égalité ſont d'autant plus pernicieux dans le Pouls, qu'il eſt d'une qualité plus mauvaiſe.

On doit obſerver en général que les *Moribonds* n'ont pas tous le même Pouls. Les uns avant que d'expirer n'en ont point du tout ; les autres l'ont défaillant preſque juſqu'au dernier ſoupir ; d'autres l'ont très-fréquent, très-petit & très-foible ; dans quelques-uns il s'affoiblit en parcourant l'artere ; dans d'autres il eſt intermittent, formicant ou vermiculant.

VIII. *De l'Appétit*, & *du Dégout*.

IL eſt tems à préſent d'examiner ce qui regarde l'Appétit & le Dégoût, & en général tout le régime de vivre, afin d'en

tirer des présages & des indications pour la suite du mal.

Dans quelque maladie que ce soit, c'est un signe de guérison, de n'avoir point de répugnance pour tout ce qui tient lieu de boisson & d'aliment; comme au contraire il est dangereux de n'en user qu'à contre-cœur. Si le Malade a pris des choses qui lui soient contraires, sans qu'il s'en soit trouvé plus mal, la maladie n'est pas fort considérable; mais si n'ayant rien pris qui ne lui convienne, bien-loin d'en être soulagé, il en est incommodé, c'est signe que la maladie sera difficile à guérir.

L'aversion pour les alimens ne doit point effrayer au commencement d'une maladie, ou même vers son état, tandis que le Malade a encore des forces suffisantes; mais le Dégoût est dangereux, lorsqu'il arrive dans le déclin de la maladie, ou même en tout autre tems, si les forces sont épuisées. Il est également pernicieux dans le cours d'une maladie chronique; il menace même de rechûte dans une convalescence, sur-tout s'il est accompagné de rapports fréquens & acides.

Après une maladie, si les forces ne se rétablissent point, quoique l'on mange avec appétit, c'est un mauvais signe, & une marque certaine que l'on prend plus de nourriture qu'on ne devroit: que si le même

même accident arrive à une perſonne qui ne mange que modérément, il eſt conſtant qu'elle a beſoin de faire diete, & que ſi elle n'a pas recours à ce remede, la rechûte eſt fort à craindre, parce qu'il eſt probable qu'une Criſe inparfaite a laiſſé dans le corps quelque portion du levain morbifique. Lorſqu'au commencement d'une maladie on mange avec appétit, ſans en tirer aucun avantage, le dégoût eſt preſque inévitable dans la ſuite du mal; au contraire quand après avoir long-tems fait diete on ſent de l'appétit, on guérit plus facilement.

IX. *DES EXCRÉMENS.*

JE paſſe à ce qui concerne les Excrémens; & ſous ce nom générique je comprends les crachats, les déjections, les urines & les Sueurs. Sur quoi on doit obſerver, qu'en général lorſqu'ils ne ſe produiſent que foiblement & en petite quantité, ils ſont tous mauvais, & plus encore quand ils ſe ſuivent de près les uns les autres. Ils ſont encore d'un très-mauvais augure, lorſqu'en même tems ils ſont joints à d'autres ſymptômes funeſtes; ſinon, ils préſagent ſeulement que la maladie ſera longue.

Ce qu'ils ont de commun est que, quoi que ce soit que l'on rende, de quelque consistance, en quelque quantité, & de quelque qualité qu'il soit, de quelque maniere & en quelque tems qu'il paroisse, c'est toujours un présage de guérison, pourvu que les signes de coction aient précédé, qu'il vienne dans un jour de Crise, & que le Malade en soit soulagé; comme au contraire sans ces conditions c'est un signe pernicieux & mortel. J'ai parlé dans le Livre précédent des crachats & du vomissement; ainsi il ne me reste qu'à traiter ici des déjections, de l'urine & des sueurs.

X. *Des Déjections.*

LA Déjection est toujours bonne, si elle est molle, liée, dense & roussâtre; si elle n'a point d'autre odeur que celle des excrémens d'un homme sain; enfin si elle est dans une juste quantité par rapport aux alimens qu'on a pris, & si elle prend pour sa sortie l'heure à laquelle elle arrivoit ordinairement dans la santé. Au contraire elle est mauvaise, lorsqu'elle est trop dure ou trop liquide, qu'elle sort avec précipitation, ou qu'elle est d'une consistance inégale. De même elle n'est pas

bonne, lorſqu'elle eſt extrêmement rouſſe ou blanche ; celle-ci marque de la crudité, l'autre annonce une maladie bilieuſe : la rouſſe eſt cependant quelquefois favorable dans le déclin d'une maladie, parce que l'humeur morbifique s'évacue alors.

Les Déjections vertes ſont auſſi mauvaiſes, & procedent d'une bile érugineuſe : ſi elles ſont noires, elles dénotent une bile noire; elles marquent un grand froid dans l'intérieur, ſi elles ſont livides. Les Dejections graſſes ſont encore dangereuſes, de même que celles qui ſont viſqueuſes & ténaces : car les unes & les autres prouvent que le corps ſe fond, pour ainſi dire; ſi ce n'eſt pourtant qu'on eût pris des alimens de cette nature. Celles qui ſont fétides, ne ſçauroient être avantageuſes, parce qu'elles ſont la marque d'une grande chaleur & d'une extrême corruption. Celles qui ſont écumeuſes, ou remplies de vent, & légeres comme la fiente de vache, ne ſont pas moins mauvaiſes; celles qui ſont écumeuſes indiquent une grande ardeur d'entrailles. Outre cela on ne doit pas ſe fier à celles qui ſont dans une trop petite quantité, ou trop abondantes. Celles qui ſont de différentes qualités, comme quand elles ſont mêlées de raclures, de beaucoup de bile, de ſang & de pus, ou celles qui ſont porracées & noires, ſont également de

mauvais augure ; mais les plus mauvaises de toutes sont celles, dont l'odeur ressemble à celle des excrémens d'un enfant.

Si dans la naissance de quelque maladie que ce soit on rend de la bile noire par les selles, ou même par le vomissement, c'est un signe mortel. Dans une maladie aiguë, les Déjections bilieuses & écumeuses sont très-dangereuses. Il ne l'est pas moins de rendre le sang pur, sur-tout lorsque l'on a senti des tranchées auparavant. Les Déjections liquides, soit qu'elles sortent tout d'un coup ou peu à peu, sont également mauvaises ; les premieres affoiblissent & énervent, & les secondes ôtent le repos. Il est encore fâcheux dans les fievres aiguës de rendre des Déjections aqueuses, sur-tout si l'on n'a point de soif : elles sont de même pernicieuses dans les maladies soporeuses, ainsi qu'à ceux qui en même-tems deviennent enflés. Le refroidissement accompagné de sueurs, qui arrive à la suite de Déjections liquides, marque qu'il y a du danger ; & il est très-grand, soit qu'il y ait fievre ou non, si la Déjection est noire en maniere de gros sang. Les Déjections sont encore ordinairement pernicieuses, lorsque le Malade les rend sans s'en appercevoir, ou lorsqu'elles se précipitent abondamment & tout d'un coup dans

un ſujet affoibli par la maladie.

J'obſerverai auſſi en paſſant au ſujet des vents, qu'il eſt à ſouhaiter qu'on les rende ſans bruit : car ſi dans une maladie aiguë ils ſortent avec bruit, c'eſt ſigne que le mal eſt violent, ou que le Malade a le délire. Il eſt également mauvais de ne pouvoir s'en délivrer, lorſqu'ils ſont prêts à ſortir, & plus fâcheux encore qu'ils remontent par la bouche.

XI. *De l'Urine.*

Sa Couleur.

JE viens à ce qui regarde l'Urine. La meilleure eſt celle qui eſt de couleur d'or, de ſubſtance médiocre, d'une quantité proportionnée à la boiſſon, & dont le ſédiment eſt blanc, léger, & plus élevé au milieu.

L'Urine blanche eſt une marque de crudité, ou d'une grande obſtruction dans les conduits urinaires : dans les fievres aiguës elle préſage le Délire, ou même la Phrénéſie. Lorſqu'elle coule long-tems de cette couleur, elle annonce auſſi ordinairement quelque maladie froide du Cerveau, comme le Vertige, l'Apoplexie, l'Epilepſie & autres ſemblables : elle préſage auſſi le Dégoût, la Goutte & la Paralyſie.

Quand au commencement ou dans l'accroiſſement d'une fievre, on rend une Urine blanchâtre, & comme laiteuſe ou blafarde, c'eſt ſigne d'une abondance de matieres corrompues, & que la nature ſouffre ; & ſi elle dure long-tems de cette couleur, elle indique une maladie froide & longue.

L'Urine ténue, aqueuſe & délayée, annonce une maladie longue ; & ſi dans une maladie de cette nature l'Urine continue long-tems à couler de cette qualité, & que tous les autres ſymptômes promettent la guériſon, elle indique qu'il arrivera des douleurs & un abcès aux parties ſituées au-deſſous du Diaphragme : la même Urine eſt pernicieuſe dans les enfans.

Celle qui eſt jaunâtre, citrine ou rouſſe, marque une bonne digeſtion ; & ſi l'on n'a égard qu'à la couleur, elle eſt la meilleure de toutes : la jaune & la rouge tiennent le ſecond rang, & indiquent une augmentation de chaleur.

La rouge tranſparente, qu'on nomme rouge enflammée, dénote une Fievre ardente, ou une exceſſive chaleur de Foie. Si cette Urine n'a ni nuage ni ſédiment, elle indique de la crudité dans l'humeur, & le commencement de la fievre ; & ſi dans une Fievre aiguë on la rend long-tems de cette couleur, elle menace de la

mort avant que la coction de l'humeur ait pu se faire. A l'égard de l'Urine rouge qui est en même tems épaisse & obscure, telle qu'elle est ordinairement dans les maladies & les obstructions du Foie, & à la fin de l'accès des fievres, elle marque qu'il y a de la bile, ou rouge, ou jaunâtre: c'est pour cela que dans la Fievre putride on ne rend presque jamais d'urines de cette espece.

Après l'Urine rouge viennent l'Urine vineuse, & celle qui approche de la couleur des raisins secs: la premiere dénote un sang brûlé, & l'autre une bile recuite; & toutes deux ont la couleur du raisin noir. Si l'on rend long-tems de ces urines, elles présagent ordinairement la Jaunisse.

L'Urine verte est la marque d'une bile corrompue; & la Convulsion est à craindre, si en même tems le Malade est tourmenté d'une soif & d'une ardeur violentes. L'Urine bleue ou de couleur de mer, est produite par une humeur froide & seche; celle qui est livide, dénote la langueur de la chaleur naturelle; elle peut aussi être causée par des meurtrissures, & des coups qu'on aura reçus.

L'Urine noire, si elle vient à la suite d'une urine rouge ou verte, indique une extrême chaleur; mais si elle est précédée d'une urine bleue ou livide, elle dénote

un défaut extraordinaire de chaleur. Dans l'un & l'autre cas la vie eſt fort en danger ; & ce danger eſt d'autant plus grand, que cette urine eſt en moindre quantité, & qu'elle dépoſe un ſédiment plus noir. Cependant lorſqu'une maladie cauſée par une bile noire a précédé, comme une tumeur de Ratte, la Fievre quarte, la Mélancolie & autres ſemblables, les urines de cette couleur aſſurent de la guériſon, principalement ſur la fin de ces maladies.

L'Urine ſanglante, qui étant repoſée laiſſe un ſédiment pareil à du ſang caillé, dénote que les Reins ſont froiſſés par quelque pierre, ſur-tout s'ils n'ont ſouffert d'aucun accident extérieur, comme d'un coup ou d'une chûte.

En général une Urine de mauvaiſe couleur eſt un ſigne d'autant moins fâcheux, qu'elle eſt plus abondante.

Sa Subſtance & ſa Qualité.

Outre la couleur de l'Urine, il faut en conſidérer auſſi la ſubſtance. Si elle eſt ténue, elle indique de la crudité & quelque forte obſtruction, ſur-tout ſi en même tems elle eſt délayée, comme elle l'eſt pour l'ordinaire dans la Fievre quarte & dans les accès des douleurs Néphrétiques. Mais dans les Fievres chroniques, errati-

ques & légeres, si elle continue long-tems à être de cette qualité, c'est signe que la Ratte est affectée.

L'Urine épaisse marque une abondance d'humeurs crues & indigestes, qui sejournent dans la partie concave du Foie, dans l'Estomac & dans les Intestins. L'Urine la plus crue est celle qui demeure toujours ténue & aqueuse: si étant ténue elle s'épaissit ensuite, elle n'est pas si crue: elle l'est encore moins, si lorsqu'on l'a rendue épaisse, elle se maintient dans cette qualité; & alors si le Malade a de la force, elle présage que la maladie sera longue; ou elle annonce la mort, si le corps est fort affoibli. L'Urine épaisse passe pour n'être pas fort crue, lorsqu'elle dépose un sédiment; & alors elle dénote que le mal ne sera pas de longue durée.

Au reste toutes ces especes d'Urines indiquent de la crudité, & le commencement de la maladie; & si elles coulent long-tems de cette qualité, elles font connoître que le mal sera long, & ne parviendra que difficilement à sa Crise. Si l'on rend une urine épaisse au commencement de la fievre, elle marque une grande abondance d'humeurs, de la foiblesse dans le Malade, & du danger. Si elle est épaisse & blanche, elle vient d'une pituite crue. Dans les fievres longues & laborieuses qui

auroient produit un abcès, s'il arrive une ample effusion de cette urine, elle emporte l'abcès & la douleur.

L'Urine épaisse & rougeâtre, sur-tout si son sédiment est de même qualité, rassure à l'égard du danger ; mais présage que la maladie sera longue. L'Urine épaisse & absolument rouge, telle qu'on l'observe dans les Fievres continues, indique une grande abondance de sang ; ce qui cependant n'est pas toujours sûr ; car sans qu'il y ait abondance de sang, on rend souvent de semblables urines, tant dans la Fievre quarte & dans la Tierce intermittente, que dans la Jaunisse. Que si ces urines ne viennent pas de cette cause, & si dans une fievre elles continuent jusqu'au quarantieme jour, c'est signe que la fievre ne finira point avant le soixantieme.

L'Urine épaisse & noire est absolument pernicieuse ; & elle l'est d'autant plus, qu'elle coule en moindre quantité. Elle peut cependant être salutaire, lorsque sur le déclin des maladies causées par une bile noire, cette urine est produite par un heureux effort que fait la nature pour chasser l'humeur morbifique.

Plus l'urine est épaisse dans les maladies aiguës, plus elle est mauvaise. Au reste les marques de crudité dans la consistance de l'urine sont beaucoup plus à craindre,

que celles qui ne ſont que dans ſa couleur. L'urine qui lors même qu'on l'agite, paroît épaiſſe & graſſe comme de l'huile, dénote que le corps ſe fond & ſe conſume, ſoit par la Phthiſie, par la Fievre hectique ou par l'Hydropiſie.

Quand l'Urine qui d'abord étoit claire, s'épaiſſit au froid, qu'elle dépoſe un ſédiment blanc & lié, & qu'étant miſe ſur le feu, elle recouvre ſa couleur & ſa clarté, c'eſt dans les Fievres aiguës un indice que la coction commence à ſe faire; en toute autre occaſion elle ne ſignifie rien de particulier. Que ſi l'urine eſt d'elle-même trouble & groſſiere, comme celle des chevaux, ſi le feu ne la clarifie pas, & ſi elle eſt chargée de particules purulentes ou de mucoſités, qui quand elle eſt repoſée ſe précipitent au fond de l'urinal en un ſédiment épais, enſorte que le reſte de l'urine devienne clair, c'eſt ſigne qu'il y a quelque ulcere aux Reins ou à la Veſſie, le plus ſouvent à l'occaſion d'une pierre: du moins on peut croire que ces parties ſouffrent à l'occaſion de quelque humeur crue qui y ſéjourne. Si ces mêmes parties étant ſaines, l'urine ne laiſſe pas d'être ainſi trouble, c'eſt ſigne que les veines ſont gonflées de l'abondance de quelque humeur craſſe, que la maladie ſera longue & difficile à guérir, & que

ſur-tout, ſuivant Hippocrate, on eſt menacé, ou même déja attaqué de maux de tête: il peut même arriver de-là, que dans la ſuite on tombe en Léthargie, ou dans quelqu'autre maladie ſoporeuſe. Souvent l'urine devient tout d'un coup ainſi trouble à la fin d'une fievre quarte, ou des maladies du Foie & de la Ratte, ou lorſqu'un abcès creve dans le corps. Que ſi l'urine eſt tellement épaiſſe & trouble, que ni le feu ni le repos ne puiſſent l'éclaircir, & ſi avec cela on n'y remarque ni nuage ni ſédiment, elle indique toujours des Fievres continues, dangereuſes, & très-malignes.

Sa Quantité.

Il n'eſt pas non plus inutile d'examiner la quantité de l'Urine. Car ſi elle eſt très-copieuſe, elle marque ou une grande abondance de ſéroſités, comme dans l'Hydropiſie & dans le Diabete, ou que le corps s'exténue & ſe conſume, comme dans les Fievres colliquatives, ou que les excrémens coulent en petite quantité: car Hippocrate a très-judicieuſement obſervé, que quand on a beaucoup uriné la nuit, les ſelles qui ſuivent ſont peu abondantes.

On urine peu, ou parce qu'on boit peu,

ou parce que ce qu'on boit s'évacue suffisamment par d'autres voies, ou enfin parce que l'on est épuisé & desséché par un excès de fatigue ou de chaleur. Souvent aussi la petite quantité de l'urine indique que ses conduits sont obstrués, ou par quelque humeur épaisse, ou par une pierre. Dans les Fievres aiguës, si l'urine est peu abondante, soit à cause de la violence du mal, soit par un défaut d'humidité, ou par l'impuissance de la pousser au-dehors, c'est un signe d'une mort certaine. L'urine qui dans les maladies aiguës est tantôt abondante, tantôt non, quelquefois même entiérement supprimée, est d'un très-mauvais augure; & dans les maladies chroniques elle marque qu'elles seront de durée.

Son Odeur.

L'odeur de l'Urine mérite aussi notre attention. Si elle est fétide, & en même tems épaisse & blanche, avec un sédiment purulent, c'est signe qu'il y a un abcès aux Reins ou aux Parties naturelles: que si cette même urine étant reposée, laisse des mucosités au fond de l'urinal, & si avec cela on l'a rendue avec beaucoup de douleur, c'est marque qu'il y a une pierre dans la Vessie. Si la puanteur ne vient pas de ces Parties, mais des

Parties ſupérieures, ſoit que l'urine ſoit rouge & trouble, ou, ce qui eſt plus rare, qu'elle ſoit claire & ténue, c'eſt un indice certain d'une grande corruption dans les humeurs.

Son Sédiment, &c.

Je viens aux matieres qui ſont contenues dans l'urine, comme faiſant partie de ſa ſubſtance ; elles ſont de différente eſpece. Son Sédiment que les Grecs appellent *Hypoſtaſe*, indique que la chaleur naturelle continue à ſe ſoutenir; & cela d'autant plus, qu'il ſe fait remarquer plus promptement au fond de l'urine. Du reſte il n'eſt pas difficile de diſtinguer le Sédiment des ordures, qui ſortant des Reins ou de la Veſſie, rendent l'urine trouble, & ſe précipitent enſuite au fond, en forme d'une craſſe épaiſſe. Ce qui eſt ſuſpendu au milieu de l'urine, & que les Grecs nomment *Enéorême*, marque l'affoibliſſement de la nature ; & le Nuage dénote qu'il eſt encore plus conſidérable. Mais on doit croire qu'il eſt très-grand, lorſqu'on n'apperçoit dans l'urine ni Enéorême, ni Nuage, ni Sédiment. C'eſt un accident fort à craindre dans les maladies, mais qui peut arriver quelquefois ſans beaucoup de danger aux perſonnes qui ſont en ſanté.

Au reste le meilleur Sédiment est celui qui s'étant déposé au fond de l'urinal, est médiocre en substance & en quantité, blanc, léger & égal, qui est large par sa base, & pointu par en haut. L'Encorême & le Nuage sont aussi de bonne qualité, quand ils sont blancs, légers & égaux. L'Encorême est moins bon que le Sédiment; & l'un & l'autre valent mieux que le Nuage.

En général toute concrétion ténue & délayée qui s'apperçoit dans l'urine, dénote de la crudité, & un commencement de maladie; & si elle est épaisse, elle indique une grande abondance de matieres crues: cependant ces dernieres accompagnent aussi quelquefois la Crise des longues maladies. Les concrétions rouges viennent de bile & de chaleur: celles qui sont d'un bleu de mer, ou livides, annoncent l'affoiblissement de la chaleur naturelle, & encore plus si elles sont noires. Les concrétions de bonne qualité sont d'autant meilleures, qu'elles approchent davantage du fond de l'urinal sans cependant s'y attacher. Les maladies dans lesquelles l'urine fait remarquer promptement de bonnes concrétions, se terminent bientôt par une Crise. Toute concrétion qui approche du fond de l'urinal, vaut mieux que celles qui

s'arrêtent plus haut. Si au quatrieme jour d'une fievre on apperçoit dans l'urine un Nuage rougeâtre, c'est un signe de Crise pour le septieme, pourvu que les autres symptômes s'accordent avec celui-ci. Toute urine ténue & bilieuse, qui est tantôt meilleure & tantôt moins bonne, dénote que la maladie sera longue ; & si elle coule long-tems de cette qualité, elle menace d'un assez grand danger. Toute urine dont, sans que l'on sçache pourquoi, la couleur, la substance & les concrétions donnent des signes de coction, est toujours suspecte, principalement dans les maladies aiguës. Lorsqu'après un Sédiment louable, tout d'un coup ceux qui suivent changent de qualité, c'est un signe de douleur & de changement qui doivent survenir dans la maladie. Dans les Fievres vagues, des Nuages noirs dans l'urine annoncent une Fievre quarte.

Matieres étrangeres à l'Urine.

Je passe à ce qui regarde les matieres étrangeres, qui se trouvent mêlées dans l'Urine. Si c'est de la Semence, elle est ténue & légere, & surnage toujours : au contraire la Pituite est épaisse, liée & ténace ; & si c'est du Pus, dès qu'on agite l'urine, il se dissout, & se répand dans

toute sa substance. Du reste le Pus & la Pituite se précipitent également au fond, quand on laisse reposer l'urine.

Si l'on apperçoit dans l'urine des especes de matieres branchues ou filamens, c'est signe que les veines sont gonflées d'un sang épaissi par un excès de chaleur; si l'on y voit des filamens qui ressemblent à des cheveux, c'est un indice d'une grande ardeur dans les Reins, & d'une humeur ténace qui les produit. Il faut cependant observer, qu'on remarque souvent des filamens semblables à des cheveux blancs dans la Gonorrhée & dans les Fleurs-blanches. Des especes de caroncules qui nagent dans une urine épaisse, prouvent que les Reins sont ulcérés. Si cette même urine est chargée de petites croûtes qui ressemblent à un son grossier, c'est une marque que la Vessie est attaquée d'une espece de galle; mais si elles se rencontrent dans une urine ténue, elles dénotent l'ardeur brûlante de la fievre. Le sable que l'urine charrie, annonce la pierre des Reins ou de la Vessie. Si dans une urine fétide on remarque du pus ou de petites écailles, c'est une preuve que la Vessie est ulcérée; à l'égard des écailles seules, elles indiquent l'ardeur violente de la fievre. Au reste ces écailles sont moins à craindre, que les croûtes dont je viens

de parler, parce qu'elles ſont plus minces.

Quand la ſurface de l'urine eſt couverte d'un nuage gras ſemblable à une toile d'araignée, ou de petits points huileux & ſéparés, ce qui eſt moins dangereux, c'eſt ſigne que l'on eſt attaqué d'une Fievre très-ardente, ou du moins d'une Fievre hectique, ou de Phthiſie; que ſi ces points ſont réunis & ſe diſſipent auſſi-tôt, il y a lieu de craindre une Inflammation dans les Reins, qui en conſume toute la ſubſtance. Une urine huileuſe qui précede le Friſſon, eſt très-dangereuſe.

Il eſt encore néceſſaire d'examiner la Couronne de l'Urine. Si elle eſt d'une meilleure couleur que le reſte de l'urine, elle préſage la guériſon; & elle indique au contraire qu'il y a du danger, ſi ſa couleur eſt moins bonne. La Couronne blanche & ténue eſt la marque d'un ſang pituiteux; la rouſſe, d'un ſang tempéré; la rouge & enflammée, d'un ſang bilieux & brûlé; celle qui eſt livide & noire, d'un ſang mélancolique; auſſi cette derniere eſt-elle ordinaire dans la Mélancolie & dans l'Epilepſie. Si pluſieurs bulles réunies forment la Couronne, c'eſt un ſigne de douleur de tête; & ces douleurs ſont plus ou moins violentes à proportion que la couleur de ces bulles eſt plus ou moins forte. Si ces bulles ſont éparſes ſur la ſurface de

l'urine, elles ne ſignifient rien pour la tête, & indiquent ſeulement des crudités, des obſtructions, & un défaut de chaleur naturelle. Les bulles qu'on remarque dans une urine ténue & ſans ſédiment, ſignifient preſque toujours de longues & de fortes obſtructions aux Reins : elles ſeroient plus favorables, ſi elles avoient commencé à paroître dans une urine groſſiere. De groſſes bulles éparſes dans la Couronne de l'urine apprennent que les douleurs de tête diminuent. Il y a lieu de craindre une Fluxion, lorſque de petites bulles, comme autant de points fort menus, étant attachées à la Couronne, ſi on remue l'urine, deſcendent au fond, & remontent auſſi-tôt pour ſe rejoindre à la Couronne.

On doit ſçavoir en général, que la couleur de l'urine indique l'intempérie qui domine; que ſa ſubſtance épaiſſe ou trouble déſigne le vice de l'humeur; que ſon obſcurité eſt un ſigne de corruption; & que les matieres qui y ſont mêlées, donnent une connoiſſance certaine de l'endroit qui eſt affecté.

XII. *DES SUEURS.*

JE finis par ce qui concerne les Sueurs. Elles ſont toujours ſalutaires, lorſqu'après des ſignes de coction elles ſortent de toutes les parties du corps, ou quand dans le déclin des accès des Fievres intermittentes, ou bien dans la Criſe des Fievres continues, elles coulent en abondance, & terminent la maladie, ou du-moins y apportent beaucoup de ſoulagement. On doit dire la même choſe de celles qui ne ſortant que par gouttes, ſe diſſipent enſuite, ou bien qui ſuccédant à la purgation, après que le corps a été dégagé des matieres morbifiques les plus groſſieres, achevent d'emporter ce qui en eſt reſté de plus ténu.

Les Sueurs mauvaiſes ſont celles qui ſont contraires aux précédentes, ſur-tout lorſqu'elles ne partent que de la tête, du front, ou du col. Mais les plus mauvaiſes de toutes ſont les Sueurs froides : elles ſont un ſymptôme mortel dans les Fievres aiguës; & dans celles qui ne ſont pas ſi violentes, c'eſt un indice qu'elles dureront long-tems. Les Sueurs paſſent auſſi pour mauvaiſes, lorſqu'au lieu de ſe continuer, elles ſont interrompues. De même elles ne

ſont pas trop bonnes, quand elles ſont trop abondantes, ou qu'elles ne diminuent pas le mal : c'eſt ſigne qu'il doit être de longue durée. Si le friſſon ſuccede à la Sueur, c'eſt un ſymptôme dangereux. Quand dans l'accablement des forces il paroît au front une Sueur légere & ténace, c'eſt une fort mauvaiſe marque ; & ſi en même-tems le pouls eſt défaillant, c'eſt un indice d'une mort prochaine. Les Sueurs ſont mauvaiſes, ſoit chaudes ſoit froides, lorſqu'elles ſont trop abondantes ou continuelles : ſi elles ſont froides, elles prouvent la force du mal ; il eſt plus ſupportable, quand elles ſont chaudes.

Au reſte dans le commencement des Sueurs, ordinairement elles paroiſſent d'abord à la tête, & ſe communiquent enſuite inſenſiblement à tout le reſte du corps. Elles ſont pour l'ordinaire plus abondantes au dos qu'à la poitrine, & vers le haut du corps que dans les parties inférieures : on a auſſi coutume de ſuer plutôt en dormant, que lorſque l'on eſt éveillé.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

De toutes les Maladies dont il est parlé dans cet Ouvrage, ainsi que de leurs Signes diagnostics & pronostics.

A.

D.

E.

Eléphantie,

H

I.

L

M.

P.

R.

S.

Fin de la Table des Maladies.







